BnF Gallica

Voyage autour du monde sur la frégate "la Vénus" pendant les années 1836-1839. Tome 2 / , publié... par Abel Du [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Du Petit-Thouars, Abel (1793-1864). Auteur du texte. Voyage autour du monde sur la frégate "la Vénus" pendant les années 1836-1839. Tome 2 / , publié... par Abel Du Petit-Thouars,.... 1840-1864.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

DOUBLE
G.23067
(2)

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

SUR LA FRÉGATE

LA VÉNUS,

PENDANT LES ANNÉES 1836-1839,

PUBLIÉ PAR ORDRE DU ROI,

SOUS LES AUSPICES DU MINISTRE DE LA MARINE,

PAR ABEL DU PETIT-THOUARS,

Capitaine de vaisseau, Commandeur de la Légion-d'Honneur.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

GIDE, ÉDITEUR,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5, PRÈS LE QUAI MALAQUAIS.

—

1841.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Bibliothèque
Centrale

N° 1283

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

SUR LA FRÉGATE

LA VÉNUS.

II.

DV
6
23067

DON 86 0111
(82)

A. Pihan de la Forest, Imprimeur de la Cour de cassation,
rue des Noyers, 37.

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

SUR LA FRÉGATE

LA VÉNUS,

PENDANT LES ANNÉES 1836-1839,

PUBLIÉ PAR ORDRE DU ROI,

SOUS LES AUSPICES DU MINISTRE DE LA MARINE,

PAR ABEL DU PETIT-THOUARS,

Capitaine de vaisseau, Commandeur de la Légion-d'Honneur.

TOME DEUXIÈME.

MINISTÈRE D'ÉTAT
Bibliothèque

PARIS,

GIDE, ÉDITEUR,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5, PRÈS LE QUAI MALAQUAIS.

—

1841.

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

SUR LA FRÉGATE

LA VÉNUS.

RELATION.

II.

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

SUR LA FRÉGATE

LA VÉNUS,

PENDANT LES ANNÉES 1836-1839,

PUBLIÉ PAR ORDRE DU ROI,

SOUS LES AUSPICES DU MINISTRE DE LA MARINE,

PAR ABEL DU PETIT-THOUARS,

Capitaine de vaisseau, Commandeur de la Légion-d'Honneur.

—

RELATION

Avec une Carte générale du Monde et un Atlas pittoresque in-folio.

TOME II.

PARIS,

GIDE, ÉDITEUR,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5, PRÈS LE QUAI MALAQUAIS.

1841.

CHAPITRE IX.

Traversée des îles Sandwich au Kamtschatka. — Mouillage de la *Vénus* en rade de *Pétropawlowski*.—Fête anniversaire du couronnement de l'empereur de Russie. — Traîneau attelé de chiens.— Dîner à bord de la *Vénus*.—Les Taïons.— Naufrage de la goëlette la *Kalama*.—Attérage de la baie d'Avatscha.

A notre départ d'Honoloulou nous aurions fait route directe pour le port de *Pétropawlowski*, si la saison eût été moins avancée; mais la crainte de rencontrer, dans la région des vents variables, des vents d'Ouest qui nous auraient fait perdre beaucoup de temps à louvoyer, me décida à gouverner entre les tropiques, jusque vers le méridien de l'île *Patrocinio*. Je me proposai, en même temps, en suivant cette direction, de vérifier, en faisant route, la position de l'écueil *Krusenstern*, et celles des îles *Pilstaert* et *Crespo*. Ce dan-

ger et ces îles n'ayant point été revus par des navigateurs connus, leurs situations géographiques me paraissaient, tout au moins, incertaines et susceptible conséquemment d'être reconnues et vérifiées, puisqu'elles n'avaient pu être déterminées qu'au moyen de méthodes imparfaites et d'instruments encore défectueux.

Le 31 août, sept jours après notre départ des îles Sandwich, nous passions, de jour, par un très-beau temps et par des longitudes obtenues au moyen de cinq chronomètres, bien d'accord, sur la place assignée à l'écueil *Krusenstern;* notre position ne laissait rien à désirer pour l'exactitude, et l'horizon était assez étendu pour qu'un brisant un peu considérable pût être aperçu de 8 à 10 milles de distance. Cependant nous ne vîmes rien!... En venant chercher cet écueil nous avions couru sur son parallèle, nous continuâmes encore cette route de manière à reconnaître près d'un degré à l'occident de la position qu'il occupe sur la carte. Il faut donc conclure de là, que cet écueil ou cette basse n'existe pas, ou que, si elle existe, elle a été mal placée sur les cartes, ou bien encore que, cachée sous l'eau, elle ne brise que dans les gros temps. Le même jour nous passâmes, aussi sans rien voir, très-près de la position donnée à l'île Pilstaert, et ce fut en vain que nous la cherchâmes : plusieurs navigateurs ont prétendu, pourtant, que cette île peut être aperçue de 25 à 30 milles de distance par un temps clair.

Le 8 août, nous traversâmes la position assignée à l'île Patrocinio; cette terre à laquelle on donne trois milles du N. N. E. au S. S. O., fut, dit-on, découverte

en 1799, par le capitaine *don Miguel Zipiani*, commandant le navire espagnol *Nuestra Señora del Pilar;* on assure aussi qu'elle peut être aperçue de 30 milles de distance. Nous ne vîmes rien, cependant, par un très-beau temps, et ce fut également sans succès que nous parcourûmes plusieurs degrés de son parallèle. Une autre île située plus au Nord et plus à l'Est, que les Américains prétendent avoir tout récemment trouvée, et à laquelle ils donnent le nom de *Biers*, pourrait être la même ; néanmoins, la différence entre sa latitude et celle de l'île de Patrocinio est déjà assez considérable pour faire naître des doutes sur cette identité. Nous étions alors trop pressés, et l'incertitude dans laquelle nous nous trouvions sur l'existence de toutes ces îles était trop grande, pour nous permettre de perdre plus de temps à faire des recherches plus minutieuses à ce sujet. Nous ne rencontrâmes, d'ailleurs, en visitant ces positions, nul indice du voisinage de terre, et, jusque-là, nous n'avions aperçu qu'une seule baleine, des poissons volants d'une très-grosse espèce et quelques oiseaux des tropiques, parmi lesquels nous remarquâmes le *phaéton à brins rouges*, si recherché des Polynésiens à cause de ses belles plumes de couleur pourpre, dont ces indiens font usage, pour se parer, dans leurs jours de fête.

Le capitaine *Beechey*, commandant de la frégate anglaise le *Blossom*, en se rendant, en 1826, des îles Sandwich au Kamtschatka, passa de manière à prendre connaissance de l'île Crespo, et ne vit rien à la position qui lui est assignée ; nous avons fait route plus à l'Ouest

que la frégate le *Blossom*, dans l'espérance de la trouver, et nous n'avons pas été plus heureux dans nos recherches. Cette île reste donc encore à l'état d'*indécouverte*.

Le 9 août, nous rencontrâmes un navire baleinier américain : contrairement à un usage assez général parmi eux, ce navire était seul; il se nommait l'*Hesper* de *New-Haven;* nous n'eûmes avec lui aucune communication, mais nous en passâmes assez près pour distinguer son nom. Ce baleinier pêchait sur le 30^{me} parallèle Nord. Quelques heures après l'avoir quitté, nous aperçûmes plusieurs baleines. Cette rencontre n'avait pour nous qu'un intérêt de curiosité : c'était une bonne fortune tout-à-fait sans utilité; l'*Hesper*, moins favorisé que nous, paraissait les chercher en vain, car il était inoccupé, et ses vigies, placées sur la tête de chacun de ses mâts, gardaient un morne silence, désespérant pour un équipage actif qui attend impatiemment, quelquefois même pendant plusieurs années, la fin d'un chargement qui met un terme à ses privations, et permet enfin le retour dans la patrie, où chacun porte à sa famille, avec le fruit de ses labeurs, une plus grande aisance. Le 10, nous fûmes environnés, pendant toute la journée, d'un plus grand nombre d'oiseaux de mer de différentes espèces que nous ne l'avions été jusque-là. Nous prîmes un *pétrel* à tête blanche et nous remarquâmes plusieurs albatros noirs. Le 17, nous passâmes au milieu d'une multitude de groupes d'*anatifs* flottants, dont nous avions pris la réunion pour des bancs de goëmon : c'était la première

fois que j'apercevais une aussi grande quantité de ces animaux isolés et détachés de corps étrangers. Ces anatifs étaient agglomérés par petits paquets ; ils tenaient les uns aux autres par une espèce de matière spongieuse qui, placée au centre de ces groupes, servait de point d'appui à leurs pédicules noirs et courts. A partir de cette époque, et jusqu'en vue des terres du Kamtschatka, nous rencontrâmes chaque jour des morceaux de bois et des tronçons d'arbres en dérive. Le 21, ayant fait prendre un de ces corps flottants, nous le trouvâmes tout couvert d'anatifs d'une espèce bien différente de la première ; elle nous parut être de la même famille que ceux que l'on trouve sous les carènes des vieux pontons. Pourtant les pédicules de ces anatifs étaient d'une couleur blanche perlée, et ils étaient beaucoup plus longs. Ces pédicules avaient au moins 50 centimètres. J'imaginai que ce pouvait être là l'élément d'un mets très-recherché par les Chinois, et que les Européens, sur son apparence, ont souvent pris pour des vers de terre. J'en fis préparer pour manger et nous en trouvâmes le goût semblable à celui des encornets ; nous en conservâmes aussi quelques-uns dans de l'esprit de vin.

Depuis notre départ des îles Sandwich, jusqu'au 17 août, jour où nous atteignîmes le 40^{e} degré de latitude, nous avions constamment joui d'un très-beau temps ; la brise avait toujours été fraîche et la température douce et agréable. Mais, sur ce parallèle, nous fûmes tout à coup enveloppés par une de ces brumes épaisses qui règnent si fréquemment dans ces parages, et qui rendent

la navigation si pénible par l'espèce d'obscurité qu'elles occasionnent ; celles-ci, cependant, ne durèrent que très-peu de temps, car, dès le lendemain 18, un petit coup de vent du N. N. O., qui souffla seulement douze heures, nous en débarrassa complétement, ce vent éclaircit promptement l'atmosphère et nous ramena le beau temps, que nous conservâmes ensuite jusqu'à notre attérage, qui eut lieu le 25 au soir, un mois après notre départ d'Honoloulou. Nous avions aperçu la terre dès trois heures de l'après-midi ; mais alors très-éloignée, elle ne se montrait que sous la forme d'un nuage, et ce ne fut qu'au moment du coucher du soleil que nous reconnûmes le cap *Porotnoï*[1], qui est le point d'attérage le plus convenable pour se rendre à la baie d'Avatscha, en venant du S. ; bientôt après, nous distinguâmes le mont *Gavaréachinski* et celui de *Willeuchinski*. Pendant la première partie de la nuit, le temps continua à être très-clair, mais vers une heure du matin, nous fûmes de nouveau enveloppés par une brume très-épaisse qui survint tout à coup et, cette fois, dura cinq jours, pendant lesquels, quoique très-près de la terre, nous n'en eûmes pas une fois la vue, de manière à pouvoir reconnaître l'entrée de la baie d'Avatscha et chercher le port. Cette brume était par moments si intense qu'elle mouillait comme de la pluie et ne permettait pas de voir à quelques mètres du bâtiment. Le 30 août, avec le jour, cessa enfin cette longue contrariété ; le temps s'éclaircit et la vue

[1] Ce cap se nomme aussi Gavareah.

de la terre nous offrit un superbe et curieux spectacle ; la côte en général, de moyenne élévation, est à pic au rivage, et très-tourmentée dans ses formes. C'est à peine si l'on aperçoit çà et là quelques traces de végétation ; l'aspect général est rude et sévère. Cette côte est encore dominée par quatre montagnes remarquables par leur élévation, qui en font l'ornement et servent à la reconnaissance de la baie d'Avatscha. Dans le Nord, la plus élevée de ces montagnes, du nom de *Koriatskoï* ou Avatscha, est presqu'égale en hauteur au pic de Ténériffe : son point culminant est élevé au-dessus du niveau de la mer de 3,606 mètres[1]. Cette montagne était couverte de neige depuis son sommet jusqu'aux deux tiers de sa hauteur ; à sa droite, et tout auprès dans l'Est, se montrait le volcan de *Koselskoï* : cette montagne, moins élevée que la première d'environ 830 mètres, était aussi couverte de neige ; mais son sommet, échauffé par une vapeur qui, en sortant du cratère du volcan, formait un petit nuage semblable à la vapeur que l'on voit sur une eau en ébullition, en était dépourvu. La chaleur empêchait la neige de se fixer sur cette partie, et ce sommet paraissait ainsi comme couronné d'une auréole blanche. Dans l'Ouest, on distinguait le pic de Willeuchinski, et, un peu plus vers le Sud de celui-ci, on apercevait le mont Gavaréachinski. Les sommets de ces deux dernières montagnes sont plus écartés entre eux que les deux premiers ; ils sont aussi moins élevés. Le point culminant de Gavaréachinski est à

[1] Le pic de Ténériffe est élevé de 3710 mètres.

2,484 mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que l'élévation de Willeuchinski n'est que de 2,245 mètres. Sur ces deux dernières montagnes on ne voyait de neige que dans les ravins formés à leurs sommets; d'où on pourrait conclure, avec quelque probabilité, que leur niveau supérieur est au-dessous de celui des neiges perpétuelles; si, cependant, la fonte de la neige, sur ces pics, ne doit point être attribuée à leur position plus rapprochée de la mer.

Nous profitâmes avec empressement du retour du beau temps, qui mettait enfin un terme à notre impatience, et nous nous dirigeâmes aussitôt, sous toutes voiles, vers la baie d'Avatscha; mais les vents, très-faibles et très-variables que nous eûmes toute la journée, ne nous permirent pas de faire assez de chemin pour entrer avant la nuit. Cependant, ayant bien étudié la côte et bien reconnu le goulet, je n'hésitai point à continuer de faire route pour le mouillage, mais ce ne fut qu'à onze heures du soir que, nous guidant par les feux qui furent allumés sur la pointe septentrionale de l'entrée et sur la pointe du signal du Sud, nous donnâmes dans le goulet où, peu après, nous fûmes pris par un calme plat qui survint et nous obligea de mouiller. Nous jetâmes l'ancre entre la basse des *Frères* et l'écueil de la pointe *Staniski;* nous étions, à ce mouillage, à moitié distance de ces deux pointes, et par onze brasses d'eau, sur un fond de sable fin, noir, un peu vaseux. Le calme continua toute la nuit, et le temps devint tellement brumeux que, par moments, nous ne pouvions distinguer la côte, dont,

nous n'étions, cependant, éloignés que de quelques centaines de mètres de chaque côté. Au jour, nous mîmes à la mer tous nos canots et chaloupes, et j'envoyai une ancre à *jet* pour nous *touer* vers la baie d'*Ismenai*. Pendant cette opération, une légère brise s'étant faite de l'Est, nous appareillâmes sans perdre de temps, mais la frégate ne pouvant gouverner à cause des courants, nous mouillâmes de nouveau. Bientôt le courant de flot prenant un peu plus de force, je m'aperçus que nous dérivions, et, comme la direction dans laquelle nous étions portés était bonne, nous continuâmes à gouverner sur notre ancre en mettant le *perroquet de fougue* dehors pour accélérer et diriger la dérive. Aussitôt que nous eûmes doublé la roche *Babouschka*[1] et la pointe du signal du Sud, nous remîmes à la voile et nous nous dirigeâmes sur le mouillage de Pétropawlowski. Pendant que nous exécutions ces diverses manœuvres, pour entrer, le temps continua à être très-brumeux, et aussi, par intervalles, très-pluvieux ; ce n'était qu'à peine, et seulement dans les *éclaircies*, que nous pouvions distinguer les points de la côte qui servent de marques pour naviguer dans le goulet. En approchant du mouillage, nous aperçûmes un canot qui venait au devant de nous ; le lieutenant gouverneur qui le montait m'engagea, sous le prétexte de la mauvaise direction de la route que nous suivions, *qu'il disait dangereuse*, à gouverner plus au large de la côte de l'Est, ce qui devait nous éloigner de l'établisse-

[1] De la Vieille Femme.

ment, et ce qui était bien évidemment le véritable but qu'il se proposait en nous donnant cet avis. Cependant, peu d'instants après, le vent étant tombé tout-à-fait, nous mouillâmes où nous étions, sans nous être éloignés, mais encore à une grande distance de la ville : ce ne fut que le lendemain que nous allâmes prendre le mouillage ordinaire du port.

M. Saricheff, lieutenant gouverneur, qui, par un sentiment de prudence dont nous appréciâmes toute la valeur, était venu pour nous détourner de la route que nous suivions, s'était d'ailleurs empressé de nous offrir, de la part de M. Shakoff, gouverneur général du Kamtschatka, tous les secours dont il pouvait disposer, et dont nous pouvions avoir besoin. Malgré la nuit déjà venue, au moment de notre mouillage, je ne voulus pas différer plus longtemps d'envoyer un officier pour remercier M. le gouverneur de sa prévenance, et traiter du salut : cette négociation, aussitôt entreprise, fut promptement terminée.

Dans la traversée que nous venions d'achever, et depuis que nous avions atteint le 40^{e} degré de latitude, où nous avions éprouvé les premières brumes épaisses, jusqu'au moment de notre attérage, le temps avait continué d'être assez beau; l'horizon, cependant, avait été souvent brumeux ou très-rapproché, selon la densité de l'atmosphère. Durant cette navigation, du 25 juillet au 25 août, la température de l'air était tombée de 27°6 à 13°3; celle de l'eau avait baissé de 26°0 à 10°0 : la différence entre la température de l'air au départ et à l'arrivée, et la différence entre celles de l'eau

prises également au départ et à l'arrivée, ont donc diminué, dans cet intervalle, dans le rapport de 14,3 à 16,0; les latitudes des points de départ et d'arrivée étant de 21°14′ et 51°3′, et la température de l'air, au départ, de 27°6 et de 13°3 à l'arrivée; il suivrait de ces rapprochements que la température de l'air aurait baissé d'environ un demi-degré par degré d'augmentation en latitude, et que la proportion en diminution, pour la température de l'eau de la mer aurait été un peu plus grande, conséquences peu exactes; car, bien que ces rapports soient vrais, en ne considérant que les observations extrêmes, ils ne le sont réellement pas en fait, puisque les changements ont été brusques et non progressifs, et proportionnels au degré d'élévation en latitude. Ainsi, par exemple, du 17 au 18, la température de l'air a baissé tout à coup de 8 degrés.

Le 1^er^ septembre, le beau temps ayant reparu avec le jour, qui se fit par un beau soleil, nous fûmes émerveillés des beautés sauvages de la rade. C'était la première fois que nous découvrions les terres dont nous étions environnés, et que la brume nous avait empêché de voir la veille, en entrant dans la rade. Tout autour de nous, nous aperçûmes les collines de moyenne élévation qui limitent cette belle et vaste baie. Le tracé sinueux du rivage, tantôt s'avance en saillie, et se termine par des pointes escarpées; tantôt en se retirant, il forme des anses qui aboutissent à de beaux vallons. Dans l'intérieur de ces anses, les côtes moins élevées sont aussi plus accessibles pour le débarquement, et, au fond de la plupart, on trouve des

ruisseaux abondants dont la pente rapide amène l'eau jusqu'à la mer, disposition très-favorable, en ce qu'elle facilite beaucoup l'approvisionnement de cet objet d'une indispensable nécessité. Les vallées étaient couvertes d'une belle verdure fraîche, alors émaillée de fleurs, et les coteaux boisés qui les entourent nous offraient un coup d'œil attachant qui contrastait agréablement avec l'apparence sauvage et presque stérile de ce même pays, vu de la mer. Le panorama des montagnes dont nous étions environnés, et qui se dessinaient sur d'autres montagnes nuancées par la neige et par l'éloignement, nous offraient un ensemble très-pittoresque. De notre mouillage, nous apercevions, dans le N. N. E., le pic d'Avatscha ; tout à côté, à sa droite, le volcan Koselskoï, d'où l'on voyait incessamment sortir une vapeur qui tourbillonnait et se fixait toujours à la partie du cratère opposée à la direction du vent. Dans le Sud, nous voyions aussi, dominant sur l'enceinte des montagnes de la rade, le pic de Willeuchinski ; lors de notre attérage, cette montagne n'était pas encore couverte de neige; mais dès la première nuit de notre séjour, elle avait pris son costume d'hiver. Enfin, nous étions, à ce mouillage, dans une profonde solitude ; nous n'apercevions pas une maison, pas une hutte : nul travail de l'homme n'attestait son passage, aucune trace, pas un indice n'accusait sa présence, et sur un magnifique et vaste bassin, de sept à huit lieues de tour, où toutes les marines du monde trouveraient place, on ne voyait pas le moindre élément de navigation! A 8 heures, nous saluâmes le pavillon

russe de 21 coups de canons, qui nous furent immédiatement rendus en nombre égal. A 10 heures, accompagné de tout l'état-major, nous allâmes faire visite à M. Shakoff, gouverneur général du Kamtschatka; nous en fûmes accueillis avec un politesse parfaite et une bienveillance marquée, qui ne se sont jamais démenties pendant la durée de notre séjour sur cette rade. Elles se manifestèrent souvent par des attentions délicates; ainsi, par exemple, à peine étions-nous au mouillage, que M. le gouverneur avait envoyé, pour l'équipage de la *Vénus*, deux veaux, un bateau chargé de saumons, et une grande quantité de légumes de son jardin. En Europe, ou dans toute autre partie du monde, une attention semblable serait seulement une politesse, mais à Pétropawlowski, où l'on ne trouve rien de pareil à acheter, c'était non-seulement un grand sacrifice, mais aussi un procédé de bienveillance que nous appréciâmes vivement. Nous allâmes aussi voir le lieutenant gouverneur, et M. l'évêque Gromoff, chef du clergé [1] de toute la presqu'île du Kamtschatka, et suffragant du patriarche de Sibérie. Déjà nous avions l'autorisation de nous établir à terre, pour faire nos observations d'astronomie et de physique; nous nous occupâmes donc immédiatement de débarquer tous les instruments nécessaires, et MM. de Tessan et Lefebvre allèrent s'installer dans une maison que M. le gouverneur avait eu l'extrême obligeance de mettre à notre disposition.

[1] Protopope

Dès le lendemain de notre arrivée sur la rade d'Avatcha, plusieurs officiers partirent pour la chasse; ils se proposaient de faire une reconnaissance de ces localités jusque-là inconnues pour nous, et ils se promettaient de cette excursion une ample collection d'oiseaux et d'objets nouveaux en histoire naturelle : ces vastes espérances ne furent point entièrement déçues. Ces messieurs, pendant cette chasse, surprirent, sur la côte, un jeune ours qui mangeait un saumon; cet animal chercha d'abord à fuir; mais, d'un côté, cerné par des matelots armés d'avirons, qui lui barraient le passage, et de l'autre, arrêté par l'escarpement de la côte qui, en cet endroit, l'empêchait de s'échapper, il se tapit dans un creux de rocher, d'où on le retira au moyen d'un nœud coulant qu'on lui jeta au cou. Très-grognon les premiers jours, notre ours montrait sans cesse les dents à tout le monde; cependant, les soins qu'on eut de lui finirent par le rendre très-doux et même reconnaissant. *Kamtschatka* ne tarda pas à devenir un ours très-aimable, de bonne compagnie, et l'amusement de tout l'équipage, qui le prit en amitié, ce qui lui sauva la vie.

Le 2 septembre, le gouverneur, accompagné de tout son état-major, vint nous faire visite; il examina toutes les parties du gréement, de la mâture et de l'armement, il parcourut les batteries de la frégate avec la curiosité éclairée d'un marin : il était lui-même capitaine de vaisseau de la marine impériale. M. Shakoff, dans cette visite, m'annonça que le lendemain étant le jour anniversaire du couronnement de l'empereur, il

y aurait une revue des troupes de la garnison, une messe et un *Te Deum :* il nous invita à assister à toutes ces cérémonies, ainsi qu'au dîner qu'il devait donner. Nous acceptâmes avec plaisir et empressement cette gracieuse invitation, et nous fûmes enchantés de trouver une si bonne occasion de voir et de connaître cet établissement, foyer de civilisation jeté au milieu de hordes encore presqu'aussi sauvages que le rude pays qu'elles habitent. Au départ du gouverneur, nous lui rendîmes les honneurs dus à son rang, et notre batterie le salua de quinze coups de canon.

Le dimanche, 3 septembre, nos travaux furent suspendus, une partie de l'équipage reçut la permission d'aller à terre se promener et prendre part à la fête. Le temps était superbe : un beau ciel sans nuage et un soleil ardent semblaient, par leur magnificence et leur éclat, ajouter à la solennité de ce jour, tout en favorisant les habitants dans la manifestation de leurs sentiments pour S. M. I. Ils fêtèrent l'anniversaire du couronnement de leur souverain avec tout l'enthousiasme et tout l'apparat possible au Kamtschatka. L'état-major de la *Vénus*, et moi, nous nous rendîmes en grande tenue chez le gouverneur, et, après avoir eu l'honneur de passer, avec lui, la revue de la garnison assemblée sous les armes, nous accompagnâmes S. E. à l'église, où nous assistâmes au service divin et au *Te Deum*. Ces cérémonies religieuses se firent avec une grande pompe ; les ornements sacerdotaux étaient en draps d'or et d'argent et ne brillaient pas moins par la richesse que par l'éclat et la fraîcheur. L'église, d'une propreté

admirable, est très-petite et très-convenablement décorée ; mais ses ornements étaient peu en harmonie avec le luxe de la tenue du clergé. C'était la première fois que j'assistais à une messe grecque ; je fus surtout frappé de la disposition du chœur ; il est séparé de la nef par une cloison à portes grillées, qui s'ouvrirent et se fermèrent plusieurs fois pendant l'office : il me semblait que j'assistais à la célébration des mystères. Tout le service fut chanté et accompagné de chœurs mêlés de voix enfantines, par moments ils produisaient un effet si harmonieux qu'ils semblaient accompagnés d'instruments ; je ne fus pas le seul à éprouver cette illusion. Les fidèles assistèrent debout[1] à cette cérémonie, qui dura près de trois heures ; les femmes occupaient le côté gauche de l'église, les hommes étaient placés à droite ; le plus grand silence régnait dans l'assemblée, dont la tenue décente et le profond recueillement étaient en parfaite harmonie avec la sainteté des lieux. Après le *Te Deum*, M. le gouverneur, suivi de sa famille, composée de sa fille et de sa nièce, nous conduisit dans la grande rue ; là, elle tient lieu de place d'armes ; la garnison s'y trouvait rangée en bataille. Lorsque nous eûmes une seconde fois passé devant le front de cette troupe, elle exécuta avec précision le maniement des armes, et défila par pelotons, en très-bon ordre.

La garnison de Pétropawlowski est composée de 60 Kamtschatdales, levés comme milices ; ils ont été ins-

[1] Il n'y avait point de siéges dans cette église.

truits pour être ouvriers de diverses professions ; ils sont à la fois charpentiers, forgerons, marins et artilleurs. Cette garnison, chargée du service et de la défense de ce poste, doit également fournir l'équipage d'un *sloop* de 15 à 20 tonneaux ; elle est encore employée aux divers travaux que le gouvernement fait exécuter ; les officiers et sous-officiers qui les commandent sont Russes. Ces milices sont, avec quelques domestiques, les seuls Kamtschatdales que l'on rencontre à Pétropawlowski. Ces indigènes, d'ailleurs, élevés pour le service, ne diffèrent en rien des Russes, soit par le costume, les mœurs et les usages, qu'ils ont pris de leurs maîtres, soit par le langage qu'ils leur ont également emprunté.

La revue terminée, M. le gouverneur nous réservait d'autres distractions ; nous l'accompagnâmes d'abord à l'hôtel du gouvernement, où l'état-major de la place vint se réunir ; notre conversation se fût passée en pantomime, si nous n'eussions trouvé, dans mademoiselle sa fille, une interprête aussi distinguée qu'aimable. Mademoiselle Hélène Shakoff parle le français comme une Française bien élevée ; partout, elle serait, par ses manières comme par son instruction, une femme très-remarquable. Nous trouvâmes encore quelques personnes qui savaient un peu notre langue. L'accueil gracieux que nous recevions avait, d'ailleurs, une éloquence naturelle qui n'avait pas besoin de truchement pour se faire comprendre. Tout les petits chanteurs du lutrin vinrent nous faire visite, et, guidés par de vieux Kamtschatdales, qui donnaient le

diapason et réglaient la mesure, ils nous firent entendre plusieurs morceaux de musique profane qu'ils exécutèrent de manière à mériter nos applaudissements : je les engageai tous à venir voir la frégate, ce qui parut leur faire plaisir. Je me proposais, en les invitant, de trouver l'occasion de les bien traiter, et aussi celle de donner une distraction amusante à tout mon équipage. Après la musique, nous allâmes nous promener dans le jardin ; déjà nous étions à même de juger de ses excellents produits. Situé au milieu de la ville, il occupe un terrain qui s'incline en pente douce vers le port ; ce terrain est divisé en deux parties à peu près égales, par un ruisseau qui descend par cascades, et forme plusieurs bassins qui en facilitent l'arrosage et en augmentent l'agrément. Sur ce ruisseau on a jeté des ponts en bois d'une élégante simplicité : ils servent d'embellissement et ajoutent la variété à l'agrément de la promenade. Nous vîmes, sur ces bassins, des cignes du *Japon*, remarquables par une espèce de crête charnue qui les distingue de ceux d'Europe. Dans la partie inférieure du jardin, et du côté du Nord, nous remarquâmes aussi un petit monument élevé à la mémoire de *Behring :* c'est une simple colonne, surmontée d'un globe ; l'entourage est formé par une grille qui porte une tablette sur laquelle on lit : КАПИТАНУ ВИТУСУ ВЕРИНГУ, (*Capitanou Vitousou Beringou*[1]). Près de ce monument, au milieu d'un bouquet d'arbres et de fleurs, s'élevait un petit kiosque fort élé-

[1] Au capitaine Béhring.

gant. Le plan de la ville indiquait, de l'autre côté du ruisseau, un monument funéraire à la mémoire de Clerke et de l'abbé de la Croyère : mais ce fut en vain que nous le cherchâmes ; personne ne put satisfaire notre curiosité à cet égard, ce qui nous donna lieu de penser, ou que ce monument, dont plusieurs voyageurs ont parlé, n'a jamais existé qu'en projet, ou bien encore, que le temps en a effacé jusqu'aux dernières traces, même dans la mémoire des habitants.

Après avoir accordé une pensée aux malheurs de ces célèbres navigateurs, et un tribut d'hommages à leur mémoire, nous entrâmes dans le kiosque, où nous fûmes tirés de nos rêveries par l'arrivée de deux *taïons* [1] qui nous furent présentés. Ils étaient frères : l'aîné avait soixante ans : mais il ne paraissait pas d'un âge aussi avancé ; cependant il avait connu *Lapérouse !*... Tous deux étaient d'une taille au-dessous d'un mètre 60 centimètres, et le type de leur figure était caractéristique de leur race. Les Kamtschatdales, comme on sait, ont en général, la figure large, carrée, les yeux petits, très-rapprochés et enfoncés ; le front bas et proéminent ; les pommettes des joues saillantes ; le nez petit et épaté ; la bouche grande ; le teint très-basané ; les cheveux noirs, plats et très-fournis. Ces figures ne sont pas belles ; celles que nous avions alors devant nous ne manquaient pas cependant d'une certaine expression de finesse, qu'elles recevaient surtout de l'extrême vivacité de leurs petits yeux, dont au reste

[1] Chefs de tribus Kamtschatdales.

c'était tout le mérite. Ces Kamtschatdales avaient une contenance très-respectueuse, sans être trop humble. Leur costume, simple et décent, était entièrement semblable à celui des Russes. L'un d'eux, le plus jeune, était vêtu d'une redingote de couleur olive-foncée, sur laquelle il portait un sabre monté en argent ; c'était une arme d'honneur qui lui avait été décernée par l'empereur : grande faveur dont il se montrait très-honoré. L'aîné remit un rapport au gouverneur, ce qui nous donna lieu d'apprendre qu'ils savent lire et écrire. M. le gouverneur eut la bonté, à ma demande, de les faire parler kamtschatdale ; ils mirent de la bonne volonté à satisfaire ma curiosité, et le plus âgé m'adressa un discours dont je ne pouvais rien comprendre, mais il me donna l'occasion de remarquer qu'il s'exprimait avec une grande facilité, et que ses gestes s'accordaient avec le ton animé de sa diction : ce langage, souvent guttural, me sembla cependant moins dur à l'oreille que je me l'étais imaginé. M. le gouverneur m'apprit que ce *taïon* avait dit, dans le discours que je venais d'entendre, que tous les Kamtschatdales se souvenaient que Lapérouse était le premier navigateur qui leur avait fait connaître le sel ; qu'il leur en avait donné une assez grande quantité, et qu'ils étaient charmés de voir un de ses compatriotes. Je les engageai à venir se promener à bord de la *Vénus*, où ils verraient aussi M. de Lapérouse, neveu de celui qu'ils avaient connu et pour lequel ils conservaient de la reconnaissance.

Nous quittâmes ensuite le jardin pour retourner au gouvernement ; peu d'instants après notre arri-

vée, nous fûmes invités à sortir de nouveau pour voir un élégant équipage de voyage, attelé de six beaux chiens. Un Kamtschatdale, en costume d'hiver, un bâton courbe et ferré [1] à la main, se tenait prêt à partir; lorsque nous eûmes examiné les différentes parties du traîneau, de l'attelage et du costume indigène, le voyageur monta sur une selle revêtue de peaux d'ours et fixée à une élévation convenable au-dessus des patins, puis, de la voix donnant le signal du départ, et stimulant ses coursiers par ces mots: *kha! kha!* vivement répétés, il s'éloigna de toute leur vitesse. Ce traîneau, dans sa course, parcourut une rue inclinée située en face de la maison du gouverneur : tournant ensuite à droite, il en suivit une nouvelle, dont la direction à angle droit de la première, mène au lac : cette disposition de la route nous permit de jouir plus longtemps du gracieux effet de cet équipage, qui bientôt revint en parcourant une seconde fois les mêmes rues, puis remonta sur la colline où nous étions : ce divertissement, très-gracieux, avait pour nous tout le charme de la nouveauté. Un officier de la *Vénus* ayant témoigné le

[1] Cet instrument se nomme *oschtol*. C'est l'équivalent du fouet ; on s'en sert pour hâter la marche en secouant les anneaux qui y sont fixés et font l'effet de grelots ; on indique encore de quel côté il faut tourner, en frappant avec l'oschtol sur la neige ou sur les montants du traîneau. Si les chiens deviennent trop mous, on leur lance l'oschtol pour les réveiller ou pour les châtier. Dans ce cas, le voyageur doit être assez adroit pour le reprendre en passant.

désir de faire une course, M. le gouverneur eut la complaisance d'ordonner que le traîneau fût attelé d'une nouvelle meute ; et il partit aussitôt sous la direction du même indigène qui, cette fois, se tenait debout sur les patins, derrière la selle.

Les chiens dont on fait usage pour voyager au Kamtschatka ressemblent beaucoup, par la tête, aux chiens-loups de nos bergers ; ils ont les oreilles courtes, en forme de cornets et toujours dressées, ce qui leur donne un air éveillé et farouche. Cette belle espèce, fort estimée, est particulière au Kamtschatka ; elle est très-haute sur pattes, elle a la queue très-développée, le poil long et touffu ; la couleur la plus commune est fauve, ou blanche à reflets jaunes. Les chiens noirs sont plus rares que les blancs, ils paraissent aussi être moins recherchés. Ces précieux animaux vivent toujours en plein air ; ils sont ordinairement attachés deux par deux, à des piquets placés sur les bords des ruisseaux qui arrosent presque toutes les rues de Pétropawlowski, et ils font des trous dans la terre pour se loger une partie du corps ; mais l'impatience qu'ils éprouvent d'être ainsi attachés se manifeste par des aboiements et des hurlements continuels qui ne cessent ni jour ni nuit ; il faut être accoutumé à ce tapage pour n'en point être incommodé. On nourrit ces animaux avec du poisson salé ou pourri qui leur est distribué trois fois par jour. En voyage, ces chiens font à peu près six milles à l'heure, et en tout, 50 ou 60 milles dans la journée. Dans ce cas, on ne leur donne à manger qu'une fois seulement, lorsque la course est

finie. Si l'on a une longue route à parcourir, il faut avoir plusieurs attelages, car, pour les conserver, il est nécessaire qu'ils puissent se reposer un jour sur deux. Si, pendant le voyage, on est attaqué par des ours, ce qui arrive assez fréquemment, en lâchant ces utiles coursiers, ils combattent l'ennemi commun et le tuent ou l'éloignent; mais si attaqués, ils restent attachés, généralement ils succombent. Les équipages des traîneaux se composent de 5, de 10, de 15, et souvent même d'un plus grand nombre de chiens; un attelage de cinq chiens se nomme *povod;* les relais se paient par povods, à raison d'un *kopeck*[1] par povod et par verste pour les courriers, et de deux à trois kopecks pour les autres voyageurs. Les chiens sont ordinairement attelés deux par deux, le plus souvent cependant, on en place un seul en volée, alors il conduit, en obéissant à la voix, comme pourrait le faire un postillon adroit et intelligent. Ces chiens sont attelés par le cou, avec un collier assez large pour ne pas gêner leurs mouvements. Ces harnais se nomment *alaki;* ils sont faits en lanières de cuir ou en chaînes légères garnies d'étoffe. Les traîneaux en usage au Kamtschatka sont de formes variées plus ou moins gracieuses et de dimensions différentes; les uns sont pour une personne, les autres sont pour deux, pour trois, quelquefois même ils sont pour un plus grand nombre; d'autres enfin sont disposés pour recevoir des chargements. Les premiers sont connus sous le nom de *sanneka*, les derniers sous celui de

[1] Monnaie russe de la valeur d'environ quatre centimes.

narta. Les patins des traîneaux sont généralement renforcés, en dessous, par des garnitures ou plates-bandes en fer, ou en os de baleine ; ces garnitures ont encore pour objet de diminuer les frottements. Le voyageur arrête son équipage de la voix et aussi au moyen de l'oschtol dont il est armé et qu'il place en arc-boutant ; il se sert du même instrument pour changer de direction et conduire le traîneau dans les routes obliques. Cette manière de voyager est, jusqu'à présent, la seule usitée dans toute la partie méridionale du Kamtschatka ; on ne se sert de rennes que dans le haut Kamtschatka ; on en trouve cependant quelques-uns dans les montagnes des environs de Pétropawlowski, mais, soit qu'elles ne puissent vivre dans les parties les plus méridionales et les plus basses, soit par quelque autre motif, dans toute cette partie de la presqu'île on n'en fait point usage pour les besoins domestiques. Je n'ai pu, à cet égard, avoir de renseignements plus précis : les chiens, d'ailleurs, les remplacent si bien, qu'on ne semble pas les regretter.

Lorsque les courses de traîneau furent terminées, nous rentrâmes au gouvernement où un bon dîner nous attendait. Les honneurs en furent faits par M. le gouverneur et mademoiselle sa fille qui, selon l'usage anglais, s'étaient placés aux deux extrémités de la table. Le dîner ne fut point servi d'avance ; les plats étaient portés par des domestiques qui les présentaient à chaque convive ; le milieu du couvert était orné de fleurs naturelles et d'un beau dessert composé de gâteaux du pays, de confitures de la Chine, d'un me-

lon et de fraises du jardin. Ce dîner se passa gaiement; nos hôtes étaient gracieux, la situation était nouvelle, et la bonne réception dont nous étions l'objet, nous disposait à un optimisme inébranlable; cependant, par la difficulté de nous faire comprendre, la conversation ne fut pas très-animée.

M. le gouverneur proposa un toast à la santé du roi des Français; je rendis le même honneur à S. M. l'empereur de Russie; chacun de ces toasts, porté avec du champagne, fut accompagné de vingt et un coups de canon. La frégate la *Vénus* prit part à ces saluts si convenables dans la solennité du jour. Dès que le repas fut terminé, M. le gouverneur vint causer avec moi; d'autres conversations s'établirent également dans le salon; on fit de la musique, et la soirée s'écoula rapidement jusqu'à dix heures; nous nous retirâmes alors pour rejoindre la frégate. Toute cette journée avait été remplie pour nous par une succession non-interrompue de scènes nouvelles qui nous avaient offert un grand intérêt. Après notre visite aux îles Sandwich, et loin de la France, c'était une bonne fortune de rencontrer une société dont les manières polies et l'aménité de bon goût nous rappelaient nos amis absents, et dont l'accueil bienveillant tendait à nous faire oublier notre qualité d'étrangers.

Dans la nuit du 6 au 7 septembre, le temps fut très-couvert et très-pluvieux; on éprouva à Pétropawlowski une légère commotion de tremblement de terre qui ne fut point ressentie à bord de la *Vénus*. L'aiguille de variation diurne elle-même, quoique

établie à terre, n'en reçut pas une perturbation marquée. Peut-être, comme cela avait déjà été remarqué plusieurs fois, la manifestation de ce phénomène ne fut-elle sensible que sur l'une des deux collines qui, par leur réunion, forment le sol sur lequel repose la ville. Ce fait, assez extraordinaire, d'une commotion de tremblement de terre, ressentie uniquement dans une partie de Pétropawlowski sans que l'autre en soit affectée, nous a été affirmé d'une manière si positive, qu'il ne peut s'élever aucun doute sur sa réalité. Il est à remarquer que là, comme au Chili, comme au Pérou et au Mexique, les tremblements de terre sont très-fréquents, et que dans cette presqu'île d'Asie, comme aussi en Amérique, les volcans sont également très-nombreux et les orages très-rares.

Le 7 septembre, le jour ramena le beau temps; un beau soleil bien chaud vint animer et embellir la scène en nous faisant oublier une nuit désastreuse par la pluie qui n'avait cessé de nous inonder. M. le gouverneur et toutes les personnes de son état-major vinrent dîner à bord de la frégate; les deux *taïons*, en costume indigène et tous les petits chanteurs du lutrin se rendirent également à l'invitation que je leur avais faite. Je fis servir une table pour les *taïons :* les seconds chefs de timonnerie en firent les honneurs. Les petits enfants furent servis à part; je donnai un mousse à chacun d'eux pour lui tenir compagnie et pour lui faire visiter la frégate. Pendant le repas, on fit de la musique; les airs nouveaux de nos derniers opéras parurent faire plaisir à notre société. M. le

gouverneur me fit la remarque que la *Vénus* était le plus grand bâtiment de guerre qui fût jamais entré dans la baie d'Avatscha, et il trouva que notre traversée d'Europe avait été prompte : il y avait cependant huit mois que nous avions quitté Brest, et de ce temps, près de deux mois s'étaient écoulés dans les différentes relâches que nous avions faites. Les bâtiments russes qui viennent tous les deux ans de Saint-Pétersbourg au Kamtschatka, emploient ordinairement dix mois à faire ce trajet : cela ne peut s'expliquer que par la longueur des stations qu'ils font, soit à Rio-Janeiro, soit à la côte du Chili, soit enfin dans les îles de la Polynésie, dont plusieurs capitaines ont avancé l'hydrographie par les découvertes et par les observations récentes qu'ils y ont faites pendant leurs divers séjours. Si notre voyage pouvait, en effet, causer quelque surprise par sa rapidité, les nouvelles que nous apportions avaient bien plus de quoi surprendre par leur date toute récente. Par un concours de circonstances assez remarquables, j'avais rencontré aux îles Sandwich la corvette de S. M. B. le *Sulphur* qui arrivait du Mexique, d'où elle était partie trois semaines auparavant; elle avait apporté à Honoloulou, le 8 juillet, des journaux anglais du 15 mars : cela faisait moins de quatre mois de date. Ces journaux, que M. le capitaine Belcher m'avait fort obligeamment envoyés, étaient rendus à Pétropawlowski le 31 août; je les transmis à M. le gouverneur Shakoff, qui eut ainsi des nouvelles de Londres, de Paris, et peut-être même de Saint-Pétersbourg, en cinq mois et demi, ce qui, sans

doute, n'était jamais arrivé auparavant. Les dernières nouvelles directes, venues de Saint-Pétersbourg, avaient déjà près d'un an de date. On voit, d'après cela, qu'au moyen d'une correspondance établie par Panama, cette partie du monde, la plus éloignée de l'Europe, pourrait être mise en relation avec elle dans un temps moitié moins long que celui employé aujourd'hui pour ces communications : ces voyages deviendront encore plus rapides, lorsque des lignes de bateaux à vapeur seront établies entre l'Amérique et l'Asie, et il sera alors, pour ainsi dire, plus facile d'aller au Kamtschatka ou au Japon, qu'il ne l'est aujourd'hui d'aller au Brésil ou au cap de Bonne-Espérance.

Je proposai un toast à la santé de S. M. l'empereur de Russie; M. le gouverneur en proposa un à la santé de S. M. le roi des Français : ces deux toasts furent accueillis avec empressement et salués de 21 coups de canon.

Après le repas, les deux *taïons* demandèrent à être introduits; ils vinrent me complimenter sur notre visite au Kamtschatka, et suivant l'usage des peuples de l'antiquité, chacun d'eux m'apportait un présent : l'un m'offrit un bois de *renne*, et l'autre des cornes d'*argalis*. Je leur donnai en échange, et comme un souvenir de notre passage, des instruments aratoires et à chacun un fusil à deux coups. Tous ces objets parurent leur faire grand plaisir, et ils ne déguisèrent point la satisfaction qu'ils éprouvaient en les recevant. Le plus jeune, moins grave que son frère, voulut nous donner l'idée d'une danse nationale; il

en exécuta une fort originale, dont la représentation grotesque nous amusa beaucoup. Ce prince kamtschatdale était vêtu d'une robe en fourrure de peaux de rennes, nommée *parque*, qui tombait à mi-jambes; elle avait des manches longues et un ample capuchon pour couvrir la tête; le tour du capuchon et le bas de la robe étaient ornés d'une bordure artistement tissue, brodée en poils de différentes couleurs. Ce vêtement était maintenu par une ceinture décorée d'un travail semblable à celui de la bordure, et elle était fixée par un crochet ou agrafe en ivoire de lion de mer. Ce costume était complété par une paire de bottes également faites en peaux de rennes, non-tannées, nommées *torbassi*. Ces bottes montaient au-dessus des genoux, et elles étaient retenues par des jarretières semblables à la bordure.

La danse de caractère que ce chef kamtschatdale exécuta en notre présence, est l'amusement favori des naturels; elle représentait, nous a-t-on dit, une scène d'amour de deux ours. La taille, le vêtement, les contorsions, les gestes, les grimaces et l'animation de notre *taïon*, qui s'accompagnait en chantant, donnaient à cette pantomime une apparence de vérité qui prêtait beaucoup à l'illusion. Les petits musiciens vinrent ensuite et chantèrent en chœur des airs nationaux qu'ils exécutèrent très-bien. Ils imitèrent aussi d'une manière fort originale les danses des îles Sandwich et d'O-Taïti; ils les avaient apprises des Kanacks, qui viennent presque tous les ans, sur les bâtiments expédiés d'Honoloulou pour Pétropawlowski,

où ils apportent la quantité de sel nécessaire à la consommation du Kamtschatka. L'équipage de la *Vénus*, dans cette circonstance, n'avait point été oublié, et il prenait joyeusement sa part de tous ces divertissements. Avant le départ des musiciens, je remis à chacun d'eux un petit souvenir; ils s'en montrèrent satisfaits et s'en retournèrent contents, du moins je l'espère, de l'accueil qu'ils avaient reçu.

Cependant nos travaux avançaient, l'eau et le bois, seules provisions que nous trouvâmes à renouveler dans ce port, étaient au moment d'être embarqués. M. de Tessan continuait à s'occuper avec zèle des opérations nécessaires pour lever le plan de la rade. M. Lefebvre faisait avec exactitude les observations utiles à la détermination des marches des montres marines; les variations diurnes de l'aiguille aimantée et les marées étaient observées avec précision, et, lorsque le temps me le permettait, je travaillais à sonder les passes et les bancs de la rade.

Le 11, M. Chiron, second de la *Vénus*, et M. Néboux, chirurgien en chef, quittèrent la frégate pour remonter la rivière d'Avatscha, et aller visiter l'ostrog de *Koriaki*, qui est le village de Kamtschatdales le plus voisin du port. Il est situé sur les bords de la rivière d'Avatscha, au lieu même où cette rivière se rétrécit, à 40 milles de son embouchure et à 46 de Pétropawlowski. Ces messieurs devaient, en revenant, faire une excursion aux eaux thermales de *Paratunka*. La première partie de ce projet seule reçut son exécution; le manque de temps et des difficultés de loca-

lités, qui n'avaient point été prévues, empêchèrent l'accomplissement de la seconde.

Le jour du départ de nos voyageurs était aussi celui de la fête anniversaire de la naissance d'un prince russe. Cette circonstance donna lieu à un second dîner et à une soirée chez le gouverneur. Nous assistâmes à ce repas et à cette réunion qui, sans être nombreuse, fut cependant très-agréable, elle ne donna lieu à aucune observation particulière, sinon à une remarque qui ne s'applique pas seulement au Kamtschatka, mais bien aussi à toutes les parties du monde que nous avons visitées : c'est la tendance extrême et la rapidité incroyable avec laquelle toutes les nations marchent vers l'unité sociale! Il y avait en effet, à part le langage, peu de différence à établir entre le salon de M. Shakoff, un salon du Pérou, du Chili, d'Angleterre ou de France. Il vint plusieurs officiers ; ces messieurs avaient une excellente tenue et de fort bonnes manières. Une jeune et jolie dame sibérienne, élégante et gracieuse comme une parisienne, fit de la musique ; on dansa des contredanses françaises, espagnoles, anglaises et une valse russe nommée *mazurca*. Cette danse, dans laquelle les danseurs se jettent en arrière, pour ainsi dire, dans les bras l'un de l'autre, fut très-bien exécutée ; les mouvements en sont pleins d'abandon, de grâces et de volupté sans indécence.

La société de Pétropawlowski est très-peu nombreuse ; indépendamment de la famille du gouverneur, nous ne vîmes, dans cette capitale, que cette

jeune dame sibérienne, femme de l'intendant ou secrétaire du gouvernement. Nous ne reçûmes aucune autre visite, excepté celle des officiers du gouvernement et de la famille du gouverneur. M. Gromoff, protopope du Kamtschatka, était également venu voir la frégate, et m'avait rendu sa visite fort agréable par sa conversation pleine d'intérêt; il parlait latin et comprenait et parlait un peu le français. J'appris que l'ancien curé de Paratunka habitait Pétropawlowski et était devenu fort malheureux. Cette infortune d'un homme dont autrefois le père accueillit si bien M. de Lapérouse, nous toucha vivement. J'allai le voir, et je trouvai en effet ce pauvre vieillard dans le plus grand dénuement de toutes choses. Il habitait une petite maison où l'eau de la pluie tombait de toutes parts; il paraissait résigné à son sort et supporter l'adversité en véritable philosophe; il me dit avoir connu et se rappeler très-bien notre illustre compatriote; il me témoigna ensuite quelque reconnaissance de ma visite. Je tâchai de lui exprimer tout l'intérêt que sa situation m'inspirait, en lui donnant les consolations que l'adversité seule sait apprécier et qu'il me fut permis de lui adresser.

Le 15, au soir, nos observations étant terminées et la frégate étant prête à mettre sous voiles, j'allai offrir au gouverneur et à sa famille l'expression de ma gratitude pour la douce hospitalité que nous avions trouvée chez lui, et le remercier des soins qu'il avait étendus à tout l'équipage de la *Vénus :* ce souvenir, pour nous, ne s'effacera pas. Nous avons trouvé dans

l'accueil que nous en avons reçu, plus que cette politesse exquise qui fait le charme de la société; celle de M. Shakoff était mêlée de tant de bienveillance qu'elle commandait l'affection : je ne m'en suis pas séparé sans éprouver un vif sentiment de peine et de véritables regrets. Mais la saison déjà avancée et le manque de vivres me faisaient un devoir de profiter de ces bons vents que nous avions depuis quelques jours, et que je craignais de voir remplacer par d'autres moins favorables qui nous auraient obligés de prolonger notre séjour, sans espérance de compenser ces retards par des travaux utiles pour la marine ou pour les sciences.

Du mouillage qu'occupait la *Vénus* en grande rade de la baie d'Avatscha, nous ne pouvions apercevoir la ville; elle nous était cachée par la presqu'île élevée qui ferme le port et le met à l'abri des vents d'Ouest; mais dès qu'en allant de la frégate à Pétropawlowski, nous avions dépassé la pointe méridionale de cette presqu'île, que nous avons nommée *pointe Shakoff*, en mémoire du gouverneur, nous découvrions aussitôt, au fond de l'anse qu'elle forme avec la côte orientale de la baie, la ville de Pétropawlowski, capitale du Kamtschatka, et résidence ordinaire du gouverneur général. Cette capitale, assise en amphithéâtre sur le penchant des deux collines, dont la rencontre forme le vallon, se compose tout simplement d'un groupe de petites maisons en bois, couvertes de joncs ou d'herbes sèches, et entourées de cours et de jardins palissadés. Au bas de la ville, dans le creux même du vallon, on apercevait aussi l'église; elle se

fait remarquer par une construction bizarre et par son toit qui, peint en vert, semble ajouter encore à l'effet très-pittoresque qu'offre ce tableau; cette vue est en effet très-variée, car aussitôt qu'on découvre la ville, on voit aussi en même temps, au-delà de la vallée et par-dessus l'enceinte des montagnes dont elle est entourée, le pic d'Avatscha qui, même en été, est toujours couvert de neige et contraste merveilleusement, par son éclatante blancheur, avec la belle verdure des montagnes qu'il domine.

En approchant de la pointe Shakoff, sur laquelle on voit une batterie qui défend l'entrée de cette anse, on distingue une bouée blanche; elle marque l'extrémité d'un banc qui s'étend de cette pointe vers le S. S. E. du monde et se prolonge jusqu'à ce signal. On peut ranger cette bouée, en la laissant sur la gauche, et de là, gouverner sur l'extrémité de l'épi qui, de la côte de l'Est, s'avance sous un angle d'environ 45° de la direction du rivage, vers le N. O. du monde, et barre presqu'entièrement le fond de cette anse, dont il fait un port naturel excellent, le meilleur que l'on puisse désirer, tant pour son extrême sûreté que pour la facilité avec laquelle un vaisseau, quelque grand qu'il soit, pourrait y entrer et y faire toute espèce de réparations[1]. Cette langue de terre, semblable à une chaussée artificielle, est peu élevée au-dessus de l'eau,

[1] Ces réparations, toutefois, ne pourraient être faites qu'avec les propres moyens du bâtiment; car on ne trouverait pour toutes ressources que le bois que l'on serait encore obligé de couper, peut-être même à une grande distance du port.

et elle est aujourd'hui couverte de *balagans* [1] qui ne servent qu'à faire sécher le poisson. Dans les premiers temps de l'occupation des Russes, c'était sur cette chaussée même que s'était d'abord fixée la colonie. Arrivé au fond du port, on débarque sur une planche qui tient lieu de môle, et l'on passe presqu'immédiatement devant un corps-de-garde, auprès duquel est placée une batterie de petit calibre en bronze, qui bat en enfilade la passe d'entrée. Suivant à gauche une belle rue, bien large, pavée à la *Mac'Adams*, on arrive, après avoir passé devant les ateliers du gouvernement que l'on trouve à droite en débarquant, au milieu de Pétropawlowski; prenant après ces ateliers, la première rue à droite, on traverse un pont en bois, d'une construction simple et d'une largeur convenable même pour des voitures [2]; et, en continuant à avancer dans cette nouvelle direction, on laisse l'église encore à sa droite, puis enfin, en suivant toujours cette rue qui monte un peu, on arrive au gouvernement. Ces deux rues principales dont je viens de parler sont, avec une troisième, les seules qui puissent recevoir cette dénomination. La plupart des maisons placées en dehors, sont construites sans alignements suivis,

[1] Sorte d'habitation dont la plate-forme est élevée sur des piliers à deux ou trois mètres du sol. On y arrive, non par un escalier, mais au moyen d'une pièce de bois qui, posée obliquement, est entaillée en forme de marches et en tient lieu.

[2] Jusqu'à présent il n'y en a aucune à Pétropawlowski où, d'ailleurs, elles seraient inutiles puisqu'il n'existe point de chemins.

et les communications de l'une à l'autre sont très-désagréables et très-difficiles à cause des ruisseaux par lesquels elles sont séparées, et qui n'étant point encaissés, forment des fossés bourbeux presqu'infranchissables. L'aspect général de Pétropawlowski a une grande ressemblance avec notre établissement de Terre-Neuve, tant par la nature du sol, par ses productions diverses, que par la couleur même des plantes et des arbres; enfin, l'apparence des maisons, elle-même, ne diffère pas essentiellement.

La vue des chauffauts[1] et la forte odeur de poisson séché, répandue partout dans l'air, ajoutent encore un nouveau degré à cette similitude. Les villes de *St.-Pierre* et de *Miquelon*, à Terre-Neuve, sont cependant bien plus considérables, et ont, pour le moment, une beaucoup plus grande importance commerciale que cette capitale.

Les maisons à Pétropawlowski sont en général tracées sur le même plan; elles sont aussi distribuées de la même manière; toutes sont en bois et sans étages; ces maisons nommées *isbas*, sont construites avec des arbres placés en long, les uns sur les autres et croisés à leurs extrémités par d'autres arbres qui, placés à angles droits des premiers, sont assujettis avec eux par des entailles à demi-bois et forment les côtés contigus de ces maisons. Les toits de ces isbas sont très-inclinés, ils sont couverts en *bardeaux*, puis recouverts en joncs ou en herbes

[1] Ateliers où l'on prépare le poisson pour le faire sécher.

sèches : cette seconde toiture a, dans ce pays, une très-grande utilité, elle sert à préserver la première d'une destruction qui serait prompte si elle était alternativement exposée à l'action de la pluie et du soleil ; elle a aussi l'avantage très-appréciable de rendre ces habitations beaucoup moins froides. Chaque isba est renfermé dans un enclos palissadé, qui est ordinairement divisé en cour et en jardin. Au milieu de l'aire de la case, généralement de la forme d'un rectangle, on bâtit en terre ou en briques, un énorme poêle autour duquel on pratique, par des cloisons, plusieurs appartements ; tous, par cette disposition, sont chauffés par le même foyer. La première pièce, celle par laquelle on communique aux autres, est en quelque sorte l'antichambre, le lieu de dépôt des filets ou ustensiles de pêche ou de chasse ; la seconde sert de salon et de salle à manger ; les autres pièces sont réservées pour les femmes et pour le coucher. Chacun de ces appartements reçoit le jour par une ou plusieurs fenêtres à doubles châssis, dont quelques-uns sont bien hermétiquement fermés, et ne s'ouvrent jamais ; tous sont garnis de carreaux de verre, ou plus généralement encore, suivant l'ancienne coutume, avec du talc importé d'*Okotsk*. La durée moyenne de ces maisons est d'environ dix ans ; d'ailleurs, elles ne diffèrent essentiellement entre elles, que par les dimensions, la tenue, la propreté et le plus ou le moins grand luxe des ameublements.

A l'époque de la visite de Lapérouse, en 1787, les habitants n'étaient déjà plus logés dans des *your-*

tes[1]; cependant alors on en voyait encore quelques-unes : aujourd'hui, il n'en existe pas une seule, les traces même de ces habitations ont entièrement disparu. Ce changement paraît être le plus remarquable qui ait encore eu lieu dans ce pays. Les progrès, en toutes choses, y ont été très-lents et très-peu sensibles. Nous ne comptâmes pas à Pétropawlowski plus de 90 isbas, et nous ne vîmes que quelques balagans, ils servaient de magasins pour les approvisionnements du gouvernement. Les vivres qu'ils renferment y sont moins exposés à l'humidité, qu'ils ne le seraient dans des isbas, et ils y sont surtout plus à l'abri du ravage des rats qui sont là fort multipliés, et occasionnent souvent de grands dommages. On rapporte même sur les dégats qu'ils ont causés, à différentes époques, des faits qui passent toute croyance. Il n'existe point de monument à Pétropawlowski, autre que celui élevé à la mémoire de Béhring, et aucun édifice ne mérite de mention particulière; il y a cependant un hôpital et une école. L'hôpital est dirigé par le médecin en chef de la colonie; cet établissement ne peut recevoir qu'un petit nombre de malades; on travaillait alors à en construire un nouveau, dont les dimensions plus vastes ne laisseront rien à désirer tant que la population ne prendra pas un ac-

[1] Habitation souterraine dans laquelle on entre par le toit qui, ordinairement au niveau du sol, a une ouverture qui sert d'entrée à ce logement et d'issue à la fumée du foyer, placé au centre de l'aire de cette habitation.

croissement plus considérable. Nous rencontrâmes, dans cet asile de bienfaisance, une pauvre jeune fille russe, très-jolie; son nom était *Daria :* restée seule au monde, sans fortune, sans parents, sans amis, le désespoir l'a rendue folle! sa gracieuse et suave physionomie exprimait à la fois la douleur et l'espérance : c'était encore une rose, mais une rose décolorée! Il était impossible de voir cette jeune et intéressante personne sans se sentir ému d'une tendre et douce pitié. Sa monomanie était touchante; trompée par une heureuse illusion, Daria s'imaginait que tous ceux qui la visitaient, venaient pour la demander en mariage!....

L'école établie, depuis peu d'années, à Pétropawlowski est tenue par les ecclésiastiques, sous la surveillance du Protopope; il n'y avait au moment de notre visite que dix écoliers tant russes que kamtschatdales.

La population de Pétropawlowski est encore peu nombreuse; elle ne compte que 385 hommes et 221 femmes; la plupart des habitants sont employés du gouvernement, quelques personnes en petit nombre en sont indépendantes et s'occupent d'un commerce de détail assez restreint. Presque tout ce commerce se fait par échange : là, comme à Terre-Neuve, le poisson sec a une valeur qui lui donne cours comme à une monnaie; les peaux de martes et autres fourrures ont également une valeur courante qui fait que souvent on compte par queues de saumons ou par peaux de martes, de loutres ou d'hermines, comme on compterait par roubles[1].

[1] Monnaie russe de la valeur d'un franc.

Quelques personnes sont exilées dans cette triste résidence. Elles sont toutes fort reconnaissables, car elles portent les marques ineffaçables de leur dégradation sociale ; et en effet, presque toutes les personnes ainsi condamnées pour crimes ou pour délits politiques, ont eu les lobes du nez fendus avec des ciseaux ou arrachés avec des tenailles ; ainsi défigurées, la honte les oblige à se cacher, et leur malheur est si grand qu'il s'étend même jusqu'à leur faire perdre le désir de revoir leur pays! Il semble, par le petit nombre de Kamtschatdales que l'on voit à Pétropawlowski, que les indigènes n'ont point l'autorisation de s'y fixer. Les ostrogs les plus voisins, habités par des naturels, sont ceux de Koriaki et de *Star-Ostrog*.

L'établissement de Pétropawlowski a donc, comme on le voit, fort peu d'importance sous le rapport de son étendue, de sa population et de son commerce : il est en tout semblable à un poste avancé ou à une colonie militaire, et si l'on donne à Pétropawlowski le nom de *ville*, ce n'est assurément qu'en raison de son importance comme chef-lieu et comme résidence du gouverneur. Une remarque que nous ne pûmes nous empêcher de faire en visitant cette capitale, c'est que la population qui tire sa principale nourriture de la pêche, possède à peine quelques bateaux ou pirogues : nous ne vîmes qu'un petit nombre de *baïdarques*[2] en

[2] Embarcation recouverte en peaux de loups marins d'un usage général au Kamtschatka, dans les îles Aleutiennes, à l'île Kodiak et sur une partie de la côte du N. O. de l'Amérique.

mauvais état et plusieurs bateaux de rivière à fonds plats nommés *battes*. Le gouverneur entretient un petit sloop qui sert aux besoins de la ville, et deux embarcations indispensables pour le service de la rade. Ce sloop, dont la destination spéciale est l'approvisionnement en bois de la colonie, est souvent d'un utile secours aux malheureux naufragés que la tempête et la brume jettent si fréquemment sur ces côtes dangereuses. Tout récemment encore, au mois de mai 1837, la goëlette la *Kalama*, sous le pavillon des îles Sandwich, venait d'Honolulou avec un chargement de sel pour le Kamtschatka, et faisait route pour la baie d'Avatscha, lieu de sa destination, lorsque par suite d'une erreur de 39 minutes en longitude, et par un temps obscurci par la neige qui tombait avec une grande abondance, elle se brisa sur la côte sur laquelle elle courait avec une vitesse de dix nœuds[1]. Le point du naufrage, situé entre les caps *Hodjélaïka* et *Adoutka*, est par 51°42′ de latitude nord et 155°44′ de longitude orientale de Paris. La neige rendait alors l'atmosphère tellement dense, qu'elle empêchait de voir à une distance de quelques mètres, et le danger de la côte n'avait été aperçu qu'au moment même de la catastrophe, lorsque déjà il n'était plus temps de l'éviter. Les naufragés sauvèrent des débris du bâtiment tout ce qu'il leur fut possible, pour rendre leur position moins misérable sur cette plage déserte et toute de glaces. Ce ne fut qu'après

[1] Dix milles à l'heure, c'est-à-dire 18,535$^{m.}$ 338^{mm} environ.

mille peines et des difficultés sans nombre qu'ils parvinrent à construire, avec les débris de la *Kalama*, un petit bateau dans lequel quatre matelots s'aventurèrent à aller à Pétropawlowski chercher du secours. Ces marins surmontèrent heureusement tous les obstacles d'une si pénible et si dangereuse navigation, et ils gagnèrent enfin Pétropawlowski où ils arrivèrent mourants de faim et exténués de fatigues. M. le gouverneur Shakoff, officier d'un caractère généreux et plein d'humanité, s'empressa d'armer son sloop et de lui frayer un chemin à la mer, en faisant couper la glace dans le port : aussitôt que ce navire fut dégagé de ses entraves, il mit sous voiles pour aller recueillir les naufragés; mais ce ne fut qu'après dix-neuf jours d'investigations des plus pénibles, et lorsque déjà perdant tout espoir de réussir à découvrir les naufragés, on avait pris la résolution de ne pas les chercher davantage, que ces infortunés marins furent aperçus; ils durent leur salut à la fumée d'un feu qu'ils avaient eu bien de la peine à allumer et qui, en faisant connaître leur position, les sauva. Arrivés à Pétropawlowski, ils devinrent l'objet des soins les plus empressés du gouverneur, il leur fit donner tous les secours dont ils avaient besoin et leur facilita, en outre, les moyens de se repatrier. Ces pauvres navigateurs, pendant leur long séjour sur la côte, étaient privés de tout secours, et sans aucun abri autre que celui qu'ils trouvaient dans les excavations qu'ils faisaient dans la neige et qu'ils fermaient avec quelques débris de leur bâtiment. Dans cette terrible position,

ils étaient encore obligés de se défendre contre les attaques incessantes des ours et des loups dont ils étaient toujours entourés et dont le nombre comme l'audace devenaient de plus en plus menaçants; c'était surtout durant la nuit que les agressions de ces dangereux ennemis devenaient les plus vives et que les naufragés étaient obligés de faire bonne garde pour éviter de devenir les victimes de ce danger imminent qui ajoutait encore mille cruelles inquiétudes à leur affreuse détresse. Dans ces combats toujours renouvelés pour leur propre conservation, ils avaient bien plus de peine à se défendre de la férocité acharnée de ces loups affamés que de celle des ours; toutefois, si le danger de ces combats ajoutait à leurs tourments, ils y trouvaient du moins un moyen de prolonger leur existence.

La presqu'île du Kamtschatka s'étend depuis le cap *Lopatka*, point le plus méridional, situé par 51° de latitude Nord, jusque vers le 62e degré: elle court dans une direction N. N. E et S. S. O. du monde; sa plus grande largeur est d'environ 70 lieues. Elle est baignée à l'Est, par la mer de *Béhring* et par celle du Kamtschatka; à l'Ouest par la mer d'*Okostk* et par les eaux du golfe de *Pengenski;* au Nord elle est limitée par le pays des *Tchoutchis* et par celui des *Koriacks;* enfin, au Sud, elle n'est séparée des îles *Kouriles* que par un canal étroit très-redouté des navigateurs à cause de la rapidité du courant que l'on y rencontre toujours, et dont la vitesse est souvent de sept à huit milles à l'heure. Le détroit par lequel les Russes passent en venant d'Okostk, est le troisième au Sud du cap Lopatka;

ils le considèrent comme le meilleur et le plus sûr. Les trois îles Kouriles les plus septentrionales sont russes; celles du Sud dépendent encore du Japon. La chasse des loutres de mer s'est faite pendant longtemps sur ces îles, avec tant d'ardeur et de succès, qu'elle avait fini par être en quelque sorte abandonnée faute de produits; mais, depuis peu, on s'est aperçu que les loutres de mer, si précieuses par la grande valeur de leurs fourrures, ont reparu en plus grand nombre, et déjà les chasses ont recommencé sur ces îles et ont repris une nouvelle activité. Les fourrures des loutres de mer du Kamtschatka et celles des îles Kouriles, sont les plus belles que l'on connaisse; elles sont bien supérieures à celles de la côte du N. O. d'Amérique; elles sont aussi les plus recherchées et se vendent quelquefois sur les lieux mêmes de six à sept cents roubles chacune. Ces riches fourrures étaient naguère hors de prix sur les marchés de la Chine; aujourd'hui, soit que la rareté de cet objet ait amené à y renoncer, soit que la mode en ait fait abandonner l'usage, elles y sont moins demandées; mais en Russie elles conservent toujours un prix exorbitant.

La côte orientale du Kamtschatka offre plusieurs bons ports; ils sont encore peu connus : le seul qui le soit complétement est celui d'Avatscha; c'est un des meilleurs du monde. Le port de *Bolcheretz*, situé sur la côte occidentale de la partie la plus méridionale de la presqu'île, et sur la rivière de *Bolchaïa-Reka* [1], était très-pratiqué dans les premiers temps de l'occupa-

[1] Grande rivière.

tion des Russes : c'était par-là que venait la poste. Ce port est aujourd'hui abandonné pour celui de Pétropawlowski; ce changement est dû aux nombreux naufrages dont les abords du port de Bolcheretz ont été le théâtre, et aussi sans doute aux difficultés de l'entrée de ce port, et à l'éloignement qui existe de la rade à l'établissement principal. Un travail d'exploration qui comprend depuis le cap Lopatka, jusqu'à la baie d'Avatscha, vient d'être fait par le capitaine *Illien*, ingénieur hydrographe de la marine russe. M. le gouverneur Shakoff m'offrit, d'une manière gracieuse et libérale, d'en prendre un calque pour servir à la rectification de cette partie de la côte : j'acceptai avec plaisir cette proposition, et ce calque a été remis au dépôt des cartes de la marine.

L'intérieur de la presqu'île du Kamtschatka est occupé par une chaîne de montagnes très-élevées et presque toujours couvertes de neige, dont la direction générale s'étend du N. N. E. au S. S. O. du monde. De cette chaîne principale, des ramifications se dirigent vers l'une et l'autre côte, laissant entre elles de profonds ravins qui augmentent encore les difficultés, déjà si grandes, des communications. Ces circonstances sont cause qu'une grande partie de la population indigène s'est établie sur le cours des rivières, particulièrement sur les rives du *Kamtschatka*, dont le cours est le plus prolongé; sur celles de l'*Avatscha* et de la *Paratunka*, dont les eaux viennent se jeter dans la baie d'Avatscha, et enfin, sur les bords de la *Bolchaïra-Reka* qui a son embouchure sur la mer

d'Okotsk. Tout le reste de la population kamtschatdale occupe les côtes du golfe de *Pengenski*. Les habitants de cette presqu'île se trouvaient d'ailleurs tout naturellement et nécessairement attirés dans ces localités, la pêche étant à peu près pour eux le seul moyen de subsistance.

Parmi les montagnes de la presqu'île et au milieu des glaciers qu'elles renferment, on compte vingt-huit volcans en activité : ce nombre est le double de ceux qui existent dans la cordillère du Chili. Le volcan du mont Kamtschatka, l'un des plus considérables, était en grand travail à l'époque de notre passage, et ses éruptions étaient devenues beaucoup plus fréquentes depuis quelque temps.

Les montagnes du Kamtschatka sont en général peu connues; on les croit riches en métaux; on assure qu'elles renferment de l'argent; mais l'on sait positivement qu'elles contiennent de l'étain et des améthistes. Ces montagnes sont aussi très peuplées de *rennes*, d'*argalis*, de *renards*, d'*hermines*, d'*ours* et de *loups bleus*, que l'on considère comme bien plus dangereux que les ours. Les peaux de rennes servent également à la confection des robes des Kamtschatdales, nommées *parques*, à celle de leurs bonnets et de leurs bottes[1]; toutes les autres pelleteries ont un cours avantageux dans le commerce et sont expédiées, chaque année, pour les marchés de Saint-Pétersbourg

[1] Tous ces vêtements sont également à l'usage de l'un et de l'autre sexe; la seule différence qui existe est dans les *parques*, celles des femmes sont plus longues.

et de la Chine. Les rennes et les argalis se tiennent le plus ordinairement parmi les neiges, sous lesquelles ils savent trouver, en la déterrant, la mousse qui sert à leur nourriture; les ours, les renards et les loups, habitent les parties basses. Les ours sont très multipliés, il s'en trouve peu de parfaitement noirs; en général ils sont d'une couleur brun-fauve, à reflets jaunes ou blancs; leurs habitudes paraissent être plus connues que celles des autres animaux. Ils vivent sur le bord des rivières et dans les marais qui les avoisinent et ils se nourrissent de poissons qu'ils pêchent avec beaucoup de dextérité. Pour cela, ils se mettent à l'eau dans une rivière, s'ils trouvent de gros poissons, ils parviennent à les happer en les poursuivant; mais lorsqu'ils n'en rencontrent que de petits, ils usent d'adresse, et voici comment ils s'y prennent : ils se placent sur l'une des rives de la rivière, hérissent leurs poils et se tiennent ainsi à l'affût; les petits poissons, trompés par leurs fourrures qu'ils prennent pour de l'herbe, viennent s'y loger, et, dès que l'ours sent sa charge assez complète, ils se retire doucement de l'eau pour ne point effaroucher sa proie; alors il secoue ses hôtes sur la plage et les dévore. Je ne puis dire que j'aie vu les ours faire cette manœuvre, mais ce fait m'a été confirmé par plusieurs personnes dignes de foi; je ne vois, d'ailleurs, rien de plus extraordinaire dans cette chasse que dans celles bien connues du *fourmillier*, de l'*iguana* et même du *crocodile*, qui tirent la langue pendant des heures entières et ne la rentrent que lorsqu'ils la jugent suffisamment chargée d'insectes.

La chasse de l'ours est un des plus grands passe-temps et la passion dominante des habitants de Pétropawlowski. Les chasseurs vont souvent isolément à sa poursuite, mais ils se font suivre d'un domestique qui porte leurs provisions et dirige la batte, qui les conduit sur les rivières, dans les lieux entourés de roseaux où se tiennent ordinairement les ours. Ces chasseurs se mettent à l'affût pour les attendre, ou bien les suivent à la piste; ils savent reconnaître si cette piste est de fraîche ou ancienne date; ils s'apprêtent dès qu'ils reconnaissent qu'ils sont près de l'animal. Ces chasseurs sont généralement armés de deux fusils à un coup, ils les disposent pour en faire l'usage le plus prompt possible [1]; s'ils ne réussissent point à tuer la bête du second coup de fusil et qu'elle soit seulement blessée, ils l'attendent bravement, car dans ce cas elle revient ordinairement sur le chasseur; celui-ci prenant alors son fusil par le canon se dispose à la frapper de la crosse; c'est l'unique chance de salut qui lui reste : s'il réussit à porter le coup sur le nez, l'ours tombe mort ou étourdi; le chasseur sans perdre de temps l'achève avec un long couteau qu'il porte à sa ceinture; mais s'il manque de frapper sur le nez, qui est la partie la plus sensible, il est perdu; il n'a plus qu'à lutter corps à corps avec l'animal furieux, et dans un combat aussi inégal, il est rare qu'il échappe au danger qui le menace. On cite cependant

[1] Ces fusils sont garnis d'une fourche sur laquelle le canon s'appuie pour rendre le tir plus juste

des Russes qui sont sortis mutilés, mais victorieux, de ces luttes terribles. Les Kamtschatdales sont persuadés que si un ours blessé leur échappe, ils en seront reconnus tôt ou tard et que, dans cette circonstance, ils courent le plus grand danger.

Le gouvernement russe a maintenu à la tête de leurs tribus les anciens chefs kamtschatdales, connus sous le nom de *taïons;* c'est par eux que les ordres de l'empereur se transmettent; ce sont eux aussi qui en assurent l'exécution et en répondent. Les taïons sont également chargés de porter au gouverneur les plaintes et les réclamations de leurs compatriotes, dont ils plaident les intérêts toujours avec beaucoup de chaleur et souvent avec un plein succès.

Il paraît que les Kamtschatdales qui, dans le principe de l'occupation, ont eu à se plaindre de la conduite des Russes à leur égard, sont aujourd'hui gouvernés avec une grande douceur et une équité parfaite. Les impôts peu onéreux auxquels ils sont assujettis, sont établis par capitation et s'acquittent en fourrures qui, dès qu'elles sont déposées dans les magasins du gouvernement, y sont aussitôt timbrées du sceau de l'État, pour être ensuite expédiées en Russie, où elles sont vendues pour le compte du trésor public.

La population de la presqu'île est tout entière de la religion grecque, à laquelle elle a été convertie par la persuasion et par l'exemple. Les Kamtschatdales néanmoins mêlent encore quelques pratiques superstitieuses, souvenirs de l'instruction qu'ils recevaient de leurs anciens *chamans*, à l'exercice de la religion nouvelle.

Ils sont en général peu instruits du dogme, faute d'enseignements suffisants; et, en effet, sur un grand nombre d'*ostrogs*[1], dix seulement possèdent des églises; il n'y a, dans tout le Kamtschatka, que deux temples de plus qu'au temps de La Pérouse. Ces églises sont situées dans les villages dont les noms sont indiqués dans le *tableau A*, qui fait également connaître le chiffre de la population établie dans chacun d'eux.

Chaque taïon dirige un certain nombre d'ostrogs, sur lesquels il exerce aussi la juridiction. On en compte soixante-dix-huit dans tout le Kamtschatka, chacun de ces villages contient dix ou douze feux, et chaque feu quatre ou cinq personnes; ce qui porte la population entière de la presqu'île à environ 4,000 âmes. Chaque ostrog possède, en outre, douze à quinze têtes de bétail, d'où il suit que le chiffre total des troupeaux ne s'élève pas à plus de mille. Dernièrement, soixante chevaux viennent d'être importés d'Okhotsk par Bolcheretsk et distribués, d'après les ordres du gouvernement, dans les ostrogs le plus convenablement situés pour leur naturalisation. Les soins du gouvernement se sont encore étendus plus loin, et sa sollicitude a été même jusqu'à établir à quinze ou dix-huit milles de Pétropawlowski, une colonie de paysans *Jakoutes* qui jouissent d'une réputation méritée pour l'élève des bestiaux, afin de faire réussir cette entreprise. Si, comme il est fort à pré-

[1] Ce mot, qui signifie littéralement un enclos, ou un lieu renfermé par une palissade, est passé en usage pour désigner les villages du Kamtschatka.

TABLEAU *A*.

Etat nominatif des principaux ostrogs, du cercle du Kamtschatka, dans lesquels il y a des églises, avec l'indication du nombre de leurs habitants.

NOMS DES OSTROGS.	Nombre d'églises.	NOMBRE D'HABITANTS.		
		Hommes.	Femmes.	TOTAUX.
A Petropawlowski.				
Sobornaïa (cathédrale).	2	385	221	606
Prédiel (chapelle).....				
Sur la rivière du Kamtschatka.				
Millkovskoë.	1	72	68	140
Klutchevskoë.	1	144	139	283
Nijne-Kamtschatka.....	1	70	59	129
Drankinskoë.....	1	38	29	67
Lesnovskoë.....	1	61	30	91
Le fort Tigilskaïa.....	1	69	42	111
Sur la côte de Penjensky.				
Itchinskoë.....	1	40	31	71
Bolcheretsk.....	1	29	39	68
TOTAUX...	10	908	658	1,566

TOME II, p. 50.

sumer, on parvient enfin à multiplier la race chevaline dans cette presqu'île, ce sera une cause de grandes améliorations pour ce pays et un pas de plus fait vers une civilisation qui, bien qu'en progrès, est cependant encore très-arriérée par suite de la difficulté des communications entre les différents ostrogs, pendant une grande partie de l'année; car ce n'est que durant l'hiver, lorsque les neiges ont comblé les vallées, et que le traînage devient possible, que les communications se rétablissent. C'est dans cette saison que le gouverneur fait ses tournées, et qu'il envoie des officiers en inspection; c'est également l'époque pendant laquelle le protopope visite les églises et le clergé, et où les membres qui le composent, parcourent les ostrogs dont l'administration spirituelle leur est confiée. Les Kamtschatdales, avant d'entreprendre ces voyages, examinent le temps avec un soin tout particulier, et, sur son apparence, qu'ils ont appris à juger, ils se mettent en route avec confiance, ou ils diffèrent leur départ : ils se trompent rarement sur leurs pronostics, et s'il leur arrive d'être surpris en route par une de ces terribles tempêtes de neiges, si redoutables dans les hautes latitudes, ils s'arrêtent et se laissent enterrer en se garantissant de leur mieux, avec les moyens qu'ils trouvent, soit dans leur traîneau, soit dans les bois qui, parfois, se trouvent à leur portée et les aident à se préserver. Ils continuent leur voyage dès que la tempête est passée, et si toutefois ils sont parvenus à se dégager, ce qui n'a pas toujours lieu, car souvent ils périssent durant ces

ouragans ; ils n'ont cependant de chance de salut qu'en s'arrêtant, car ils n'ont point là, comme les Américains du Sud dans la Cordillère, de *cases d'asile*, et s'ils persistaient à continuer leur voyage, ils s'exposeraient à de plus grands périls encore, soit en tombant dans des précipices, soit en s'égarant, ce qui les amènerait à mourir de faim, eux et leurs chiens. Dans ces moments de tourmente, la neige très-fine, que l'on nomme *poudrin* à Terre-Neuve et sur la côte du Labrador, prend ici le nom de *purga* ou *pourga ;* elle empêche de voir, et tombe avec une telle abondance, que dans peu d'heures, la terre en est couverte à plusieurs mètres d'élévation[1]. C'est pendant ces tempêtes que la ville de Pétropawlowski, située au fond d'un vallon où les vents en tourbillonnant amoncèlent la neige, se trouve tout à coup enterrée jusqu'au faîte des maisons et même jusqu'au sommet du clocher de l'église. Il arrive donc parfois que les habitants se couchent sans qu'il y ait un pouce de neige sur la terre, et qu'à leur réveil ils soient obligés d'ouvrir des tranchées pour communiquer entre eux. Lorsque la purga commence à tomber, cette neige très-peu compacte ne porte pas ; alors les habitants, pour marcher, sont obligés de s'attacher aux pieds des espèces de raquettes longues d'un mètre environ, que l'on nomme *Ligi*[2], sans lesquelles

[1] Ces tempêtes sont nommées, par les Anglais, *snow-storm :* elle ne sont connues que dans les hautes latitudes.

[2] Ces raquettes prennent le nom de *Lapki* lorsqu'elles sont garnies en-dessous de deux petits tenons en os de la longueur de 50 à 60 millimètres; ces tenons ont pour objet d'empêcher de glisser.

ils enfonceraient et pourraient disparaître sous la neige.

Les Kamtschatdales commencent à s'occuper de l'éducation des bestiaux, de la culture du seigle, des pommes de terre, des choux et de quelques autres légumes potagers.

Ils n'ont point d'industrie nationale : ils ne fabriquent rien, pas même de la poterie commune, et dans l'intérieur ils ne se servent encore, pour boire, que de vases faits en écorce de bouleau. C'était dans des vases semblables que l'on nous apportait du lait lorsqu'on pouvait nous en procurer. Ces indigènes savent à peine faire le beurre et ils ignorent jusqu'à présent comment se fait le fromage. Leurs moyens de subsistance sont peu étendus; ils consistent principalement dans les produits de la pêche et de la chasse. Ils ont pris le goût du tabac, du thé, et ils sont passionnés pour les liqueurs fortes; mais tous ces articles et même le pain sont des objets d'un grand luxe auquel peuvent atteindre fort peu d'habitants. La pêche, dont le produit est la plus abondante ressource de ces peuples, se fait pendant l'été avec une grande activité et beaucoup de succès; elle fournit alors à la consommation journalière et à l'approvisionnement d'hiver des hommes et des chiens. Cette pêche a lieu dans les rivières au moyen de barrages dans lesquels le poisson s'engage et d'où il ne peut sortir que par une issue très-étroite où il se trouve pris. Elle se fait aussi avec des filets dans la rade et à l'embouchure des cours d'eau qui s'y jettent. Il y a cependant des années tellement pluvieuses que la pêche manque par

cette cause, ce qui expose les habitants à de cruelles disettes. Dans ces tristes circonstances, le gouverneur fait délivrer aux habitants des secours qu'il tire des magasins de réserve que le gouvernement entretient à cet effet ; mais ces secours, toujours faibles, sont insuffisants et ne font que pallier les maux dont la population est alors accablée. Pendant l'hiver, les Kamtschatdales s'occupent de la chasse des loutres de mer, de celle des renards, des martres zibelines, des hermines, des rennes, des argalis, des loups et des ours. Un grand nombre de naturels mangent la chair de ces animaux. Ils emploient les pelleteries, produits de leurs chasses, à la confection de leurs vêtements et à faire, à Pétropawlowski, un commerce d'échange au moyen duquel ils se procurent tous les ustensiles dont ils font usage, les étoffes et les denrées de première nécessité ou de luxe dont ils manquent.

L'approvisionnement de cette colonie se fait, soit par le bâtiment venant d'Okhotsk, qui apporte la poste deux fois par an, soit par le bâtiment expédié tous les deux ans de Saint-Pétersbourg, par la compagnie du N. O. d'Amérique directement pour le Kamtschatka, la côte N. O. d'Amérique et l'île *Kodiah*, pour renouveler les approvisionnements des magasins de réserve du gouvernement, établis à Pétropawlowski, à *New-Archangel* et à la *Bodega*, côte du N. O. de l'Amérique, enfin à *Saint-Paul* de l'île Kodiah. Quelquefois ces approvisionnements se renouvellent aussi, du moins en partie, par les bâtiments du commerce des Etats-Unis d'Amérique

qui touchent au Kamtschatka en se rendant de la Chine à leurs établissements de la côte du N. O. de l'Amérique. Ces bâtiments obtiennent presque toujours du gouverneur, et pour cause d'urgence, l'autorisation de vendre quelques provisions.

La rade d'Avatscha, sur la côte orientale du Kamtschatka, est située au fond de la baie du même nom; on y arrive par un goulet qui a quatre milles de long sur environ un mille de large. Ce goulet, bien que très-étroit, n'est pas dangereux cependant, puisqu'il y a mouillage dans toute son étendue; là, comme dans tous les passages resserrés, les vents qu'on rencontre sont presque toujours ou tout-à-fait favorables, ou tout-à-fait contraires; c'est-à-dire qu'on y trouve ordinairement vent arrière ou vent debout. La vaste baie d'Avatscha, qui donne accès au goulet de la rade du même nom, est formée par le retrait de la côte entre les caps Gavaréah et Chéponskoï: ces deux caps sont les points d'attérage les plus convenables lorsqu'on vient chercher le port de Pétropawlowski. En effet, soit qu'on se trouve sur le cap Gavaréah, soit qu'on arrive sur celui de Chéponskoï, si l'on était surpris dans l'une ou l'autre de ces positions par des brumes épaisses ou par des vents forcés de l'Est ou du S. E., on serait toujours en mesure de tenir la mer; on pourrait du moins prendre une bordée favorable pour s'élever au large, tandis qu'en venant en latitude chercher le goulet, si le temps n'était pas clair, non-seulement on retarderait le moment de la reconnaissance de la côte sans aucun avantage, mais

encore surpris dans le golfe par un gros temps ou par des brumes, on n'aurait aucune bordée avantageuse à pouvoir prendre pour tenir la mer, et la situation du bâtiment pourrait alors devenir très-fâcheuse, la côte ne portant point de sondes, et n'offrant d'ailleurs aucun mouillage que l'on puisse aller chercher en pareille circonstance. C'est en naviguant ainsi que se sont perdus plusieurs bâtiments à destination de Pétropawlowski, et tout dernièrement encore, celui qui, en mai 1836, portait les approvisionnements du gouvernement, et fit côte sur les rescifs de l'île *Toporskoff*.

En venant de l'Est ou du Sud, on devra donc faire son attérage sur le cap Gavaréah : ce point pouvant être approché de très-près et étant moins loin de l'entrée du port que celui de Chéponskoï; mais si l'on venait du Nord, le point d'attérage le plus naturel et le plus convenable serait le cap Chéponskoï. Dans le premier cas, si le temps est clair, avant d'arriver près du cap Gavaréah, on distinguera dans le Nord ou N. $\frac{1}{4}$ N. O. le pic du mont Koriatskoï ou Avatscha; presque aussi élevé que celui de Ténériffe, il peut être aperçu, par un beau temps, de 30 à 40 lieues de distance; à la droite de ce pic, et tout auprès dans l'Est, on verra aussitôt le volcan de Koselskoï : cette montagne, un peu moins élevée que la première, est également très-remarquable. Si, avec la vue de ces deux montagnes, on aperçoit plus vers l'Ouest le pic de Willeuchinski qui est situé dans le S. S. O. du volcan et de la ville de Pétropawlowski, il ne devra plus rester d'incertitude sur la position du

bâtiment, surtout si l'on distingue aussi, au Sud de Willeuchinski, le mont Gavaréachinski, placé au-dessus du cap Gavaréah et à seize milles, dans l'O. N.O. du monde, de ce cap. La vue de ces quatre montagnes, bien reconnaissables, suffirait à elle seule (surtout si déjà on avait vu cette côte), pour assurer la reconnaissance du port; et si, comme il arrive assez fréquemment, la côte se trouvait embrumée, et qu'on ne vît que ces quatre montagnes, en gouvernant, soit sur le pic de Willeuchinski, soit sur celui d'Avatscha, la route conduirait très-près de l'entrée du goulet, dont on reconnaîtrait facilement les terres. Placé dans une situation semblable, on devra tout naturellement donner la préférence à celle des deux routes qui mènera au vent du goulet.

Etant rendu à quatre ou cinq milles dans l'Est du cap Gavaréah, en faisant route au N. $\frac{1}{4}$ N. O. du monde, pendant 33 milles, on arrivera sur le phare d'entrée au milieu du goulet; si l'on se trouvait dans l'Est du cap Chéponskoï, à la même distance, la route à faire serait alors l'O. S. O. et l'O. S. O. $\frac{1}{2}$ O. du monde, pendant environ 50 milles : dans l'un ou dans l'autre cas, on devra tenir compte des courants occasionnés par la marée.

Enfin, placé en latitude et venant du large sur le cap Gavaréah, par un temps clair, après avoir reconnu d'abord le mont Gavaréachinski, on verra à sa droite, vers le N. O., celui de Willeuchinski, et presque aussitôt, plus vers le Nord, les pics d'Avatscha et du volcan de Koselskoï. En approchant, la côte se dé-

couvrira d'abord sous les deux premières montagnes, et on la verra, d'un côté se prolonger en fuyant vers le Sud, et de l'autre côté, s'éloigner et s'abaisser en allant vers le Nord; mais comme avant d'arriver aux monts d'Avatscha et du volcan, les terres sont plus éloignées à cause de l'enfoncement de la baie, elles seront encore noyées, et ne paraîtront pas du tout; la côte, par cette raison, semblera donc se terminer là; mais comme elle se montrera encore plus au Nord sous les pics d'Avatscha et du Volcan, cette partie invisible de la côte aura l'apparence d'un détroit ou d'un goulet : or c'est là précisément que se trouve placée l'entrée de la baie d'Avatscha. En approchant toujours, les terres se montreront successivement. D'abord on verra, sous le pic du Volcan, une pointe plus élevée et plus noire que les côtes qui l'avoisinent, et qui s'étendra successivement et peu à peu, en allant vers l'Ouest; sur cette pointe d'une apparence noire, on distinguera bientôt une petite baraque qui ne se voit que comme un petit point blanc. Cette baraque est le logement des guetteurs chargés d'entretenir le feu que l'on allume sur ce point aussitôt que la nuit est venue mais seulement lorsqu'un navire est en vue ou attendu. Quelle que soit la position du bâtiment, dès que l'on apercevra le phare d'entrée, on pourra gouverner dessus, ou un peu du côté du vent; mais il ne faudra pas en approcher à moins de deux milles de distance dans aucune direction à l'Est de la ligne N. et S. du monde, à cause d'un plateau de roches qui tient à cette pointe et s'en éloigne d'un

mille et demi dans le S. E. $\frac{1}{4}$ E. du monde, du phare et de cette pointe. Il faudra donc, en louvoyant, faire attention à ce relèvement du phare, ou, ce qui est préférable, si c'est de jour, ne point ouvrir de la pointe du phare trois rochers élevés qui sont détachés de la côte et sont situés à environ un mille dans le N. O. du monde de cette pointe : ces rochers basaltiques, que l'on nomme les *Frères*, sont remarquables par leurs formes en aiguilles et sont presque accores, du côté du large ; ils peuvent aussi être approchés à une encâblure de leur brisant, du côté de la passe.

La pointe qui forme l'extrémité méridionale de l'entrée du goulet, que nous avons nommée *Vénus*, en souvenir de notre passage et aussi pour avoir un moyen de la désigner, détermine, avec celle du phare, l'embouchure du goulet. Tout auprès et dans l'Est il y a un brisant, mais il est tellement près de terre que cette pointe n'est pas dangereuse en se tenant à une encâblure de distance; c'est de ce côté du passage que le brassiage est le plus considérable. Après avoir doublé la pointe *Vénus*, on voit, du même côté, une petite baie, et au-delà, dans le N. N. O. du monde de la pointe *Vénus*, une deuxième pointe dont l'extrémité est très-à pic, et se trouve entourée de roches élevées en forme de pyramides ou d'aiguilles. Deux îlots de roches élevés sur l'eau se trouvent encore au large et dans le S. E. $\frac{1}{4}$ E. de cette dernière pointe. De ces îlots, jusqu'à la pointe *Staniski*, qui vient après dans le N. $\frac{1}{4}$ N. E., tout cet enfoncement est parsemé de hauts fonds et de roches

dont le plateau le plus à l'Est forme la limite occidentale du chenal ; on voit sur ce plateau une roche qui le signale ; cette roche qui lui sert de balise ne couvre que dans les grandes marées, et même alors elle se voit encore par le brisant qu'elle cause. Cette basse, nommée Staniski, du nom de la pointe qui l'avoisine, rétrécit beaucoup le louvoyage des bâtiments ; elle est située à un mille et trois dixièmes à l'Ouest du monde de la basse des Trois Frères ; on l'évitera en tenant la partie orientale d'une grosse roche nommée Babouschka, qui est sur la côte occidentale du goulet par la partie Est de la pointe du signal du Sud qui est au-delà sur la même côte. Si c'était de nuit, il suffirait de naviguer de manière à conserver la vue du feu *de la pointe du signal du Sud*, à droite de Babouschka, ce qui serait facile, car si l'on s'en écartait vers l'Ouest, on s'en apercevrait aussitôt, attendu que l'îlot de Babouschka éclipserait ce feu.

Rendu près de la pointe de Staniski, qu'il convient de ne pas approcher à moins de deux encâblures, tant à cause d'une roche sous l'eau, qui ne marque pas toujours, qu'à cause du courant qui jette sur cette pointe, si c'est de flot, ou sur la *basse* Staniski, si c'est de jusant, on gouvernera sur l'îlot d'*Ismenai*, puis on reviendra plus à l'Ouest, après avoir doublé dans le Nord le rocher de Babouschka, de manière à se tenir à égale distance des deux côtés de la passe, ou de préférence un peu du côté du vent.

S'il fallait louvoyer pour entrer, en courant la

de bordée de l'Est, il ne faudrait pas approcher de la pointe *Pinacle*, car elle est environnée de rochers et hauts-fonds. Un bon alignement pour se guider dans ce cas et éviter les dangers de cette pointe, c'est de ne pas ouvrir les *Frères* à droite de la pointe du phare, ou encore, de ne point cacher la pointe du signal du Nord par la pointe d'Ismenai-2 ; ce dernier alignement a cependant l'inconvénient de ne pas être toujours visible, surtout lorsque le temps est brumeux. En louvoyant, on peut approcher la roche Babouschka à environ une encâblure ; l'îlot d'Ismenai peut également être approché à la même distance. La pointe du signal du Sud est saine et peut être rangée à une distance moindre. Il n'en est pas de même de la pointe d'Ismenai qui se projette au large dans l'Ouest, à environ deux encâblures. Toutefois, on évitera ce haut-fond en tenant la pointe *Vénus* cachée par celle de Staniski, ou tout au plus tangente par cette pointe, mais sans jamais la découvrir en entier.

Après avoir doublé au Nord la pointe d'Ismenai, la côte de l'Est peut alors être rangée de près ; il y a de l'eau partout jusqu'à six dixièmes d'encâblure du rivage.

Du côté de l'Ouest du goulet et au Nord de la pointe du signal du Sud, il y a un banc de sable qui s'étend jusqu'à deux milles et demi au N. N. O. du monde de cette pointe, mais de ce côté de la passe le fond diminue graduellement et on sera encore bien à temps de virer de bord, lorsqu'on ne trouvera plus que cinq brasses d'eau, ou encore, il suffira, en courant la bordée de l'Ouest, de ne pas masquer le rocher de

Babouschka par la pointe du signal du Sud. On reconnaîtra que l'on aura doublé ce plateau, au Nord, dès que l'on aura amené l'îlot d'Ismenai à droite de la pointe C de l'anse d'Ismenai [1].

Il existe encore un banc dans la rade de Pétropawlowski : il est situé au Nord du signal du Nord et à environ un mille et un quart de cette pointe; ce banc, qui prend le nom de *Rakovya*, sépare la rade de Rakovya de celle de Pétropawlowski. La nature de ce banc est de roches, et, de basse mer, il ne reste que 1^m, 30 à 40^c d'eau sur le sommet de cette basse : elle est d'ailleurs signalée par une bouée qui porte un petit mât de pavillon; ce banc est dangereux lorsque le courant est de jusant, parce qu'alors il porte dessus; mais on l'évitera facilement, tant parce qu'il est signalé par cette bouée, que parce qu'en ne fermant pas les *Frères* par la pointe d'Ismenai-2, on en passera à une distance suffisante. Si c'était de nuit, en ne masquant pas le feu de l'entrée par la pointe d'Ismenai, on n'aurait également rien à en craindre. A l'exception de ces bancs, dans tout le reste de la baie, il y a de l'eau presque jusqu'à toucher terre, et la tenue et le fond sont excellents pour le mouillage.

Il n'y a pas de marques de travers suffisamment bonnes pour reconnaître quand on aura doublé au Nord le banc de Rakovya, mais on en jugera par la distance où l'on sera de la pointe Shakoff, située à l'en-

[1] La pointe C de l'anse d'Ismenai est très-reconnaissable ; elle est très-élevée et coupée à pic comme un mur.

trée du port, ou par le relèvement et la distance de la bouée placée sur ce banc.

Si l'on arrivait de nuit à l'entrée du goulet, et que les vents fussent contraires pour entrer, il serait dangereux de chercher à pénétrer dans la rade sans pilote ou sans être soi-même pratique du port ; dans ce cas, il conviendrait de mouiller pour attendre le jour.

Avec des vents contraires, avec une brise faible qui ne permette pas de gouverner, ou avec du calme, les courants et le peu de largeur du goulet en rendent la navigation difficile ; mais la possibilité de mouiller dans presque toute sa longueur en diminue beaucoup le danger ; le goulet de Brest est bien autrement dangereux, quoique le louvoyage y soit plus étendu et meilleur pour de grands bâtiments. En résumé, avec un bon vent qui permette de gouverner, l'entrée ou la sortie de la baie d'Avatscha n'offre aucune difficulté, ni aucun danger.

Si les courants empêchaient de gouverner, ce qui, par une petite brise, arrive assez fréquemment dans le goulet, on pourrait mouiller dans la baie d'Ismenai, et même, à la rigueur, dans toute autre partie du chenal, ou, encore, si le courant favorisait cette manœuvre, entrer en dérivant sur une ancre en *lançant* d'un bord et de l'autre, comme nous l'avons fait nous-mêmes.

Les feux du goulet sont très-judicieusement placés ; on peut, sans aucun risque, et au moyen des sondes, venir jusqu'auprès du phare extérieur et mouiller à l'entrée du goulet si le vent est contraire. Mais si le

vent est favorable on pourra entrer ; pour cela, du milieu de l'entrée du goulet on gouvernera sur le feu du signal du Sud, et on le tiendra sur la tangente orientale de Babouschka, on arrivera ainsi jusque par le travers de la pointe Staniski : et de ce point, gouvernant au N. ou N. $\frac{1}{2}$ E., on portera ainsi vers le milieu de la côte, entre la pointe d'Ismenai et le signal du Nord, en ayant l'attention de revenir au Nord, et même au N. O. $\frac{1}{2}$ N., aussitôt qu'on aura doublé au Nord le feu du signal du Sud, en naviguant ainsi on pourra gagner en sûreté le mouillage de Pétropawlowski. On devra encore, pendant cette navigation, avoir soin de ne pas cacher le phare d'entrée par les terres de la pointe Ismenai-2, afin d'éviter le banc de Rakovya.

Les feux allumés sur la pointe dite du phare, sur celle du *signal du Sud*, et sur celle du *signal du Nord*, ne le sont pas régulièrement : on ne les allume qu'autant que quelque bâtiment est en vue de la côte ou attendu à Pétropawlowski. Cette circonstance particulière doit rendre prudent en approchant de cette côte pendant la nuit. Ces feux ne sont point des phares ; on doit en établir un sur la pointe de l'entrée, mais en attendant l'exécution de ce projet, ils se font avec du bois et sont entretenus par des guetteurs établis sur ces différentes pointes.

Le goulet d'Avatscha n'est pas fortifié, mais la disposition des côtes faciliterait beaucoup l'établissement d'un bon système de défense, sans occasionner de grandes dépenses. L'ensemble de la rade d'Avat-

scha a une grande ressemblance avec celui de la rade de Brest; cependant l'aspect de la première est plus grandiose, l'étendue du mouillage est plus vaste, l'eau y est d'une profondeur moins considérable et plus régulière : le brassiage n'y varie que de 8 à 15 brasses. La nature du fond, dans cette rade est également meilleure que dans celle de Brest, la tenue est excellente partout, et les courants y sont aussi moins rapides et plus réguliers.

Le goulet de la baie d'Avatscha, plus étroit que celui de la rade de Brest, est cependant moins dangereux, parce qu'on peut mouiller partout, et qu'au milieu de son prolongement se trouve la rade d'Ismenai, avantage précieux qui facilite beaucoup l'entrée ou la sortie des bâtiments.

Il n'y a aucune précaution particulière à prendre pour la sûreté sur la rade d'Avatscha; la mer n'y est jamais grosse à donner de l'inquiétude; cependant comme cette rade est entourée de hautes montagnes, et qu'on y éprouve de violentes raffales, pour plus de tranquillité et de sécurité, il conviendra d'avoir une longue *touée* dehors. Pendant toute la durée de notre séjour à ce mouillage, le temps fut souvent très- beau, mais aussi parfois très-pluvieux.

Les courants des marées sont très-irréguliers, tant pour la force que pour la durée; nous ne les avons pas trouvés de plus de deux milles dans le goulet, et jamais de plus d'un mille quatre dixièmes dans la rade.

Nous ne trouvâmes de sable, dans toute la rade, que sur le banc du signal du Sud et à l'approche de

quelques pointes ; mais sur le rivage, nous n'avons jamais trouvé de sable pur : il était toujours mélangé de terre, de débris de roches, de pierres ou de cailloux.

Le port de Pétropawlowski, situé sur la côte orientale de cette rade, est petit, profond et bien fermé. Il est défendu par trois petites batteries rasantes, armées de canons de faible calibre. Un bâtiment, de quelque grandeur qu'il soit, peut entrer dans ce port et y entreprendre toute espèce de réparations.

Le port de *Tareinski*, situé dans la partie du S. O. de la rade, est immense et excellent ; mais comme il n'y existe ni population ni commerce, il a été, jusqu'à présent, tout-à-fait inutile.

L'anse de Rakovya forme encore dans le Sud de Pétropawlowski, un port également très-bon, cependant il est d'un accès moins facile que les premiers à cause du banc de Rakovya, situé au milieu du passage qui y conduit.

Dans les beaux temps, la brise qui, le matin, est du N. au N. N. O., dure jusqu'à 8 ou 10 heures et quelquefois même jusqu'à 11 heures, en tournant vers l'Ouest et le Sud où elle tombe tout-à-fait ; dans l'après-midi, vers une heure ou deux, la brise se fait du large et varie du Sud vers l'Est.

Les bâtiments qui sont en partance quittent ordinairement le mouillage de Pétropawlowski la veille du jour de leur appareillage et vont se placer à l'entrée du goulet, afin de profiter, pour sortir, de toute la brise du matin. Cette brise, d'abord assez fraîche, diminue peu à peu en variant vers le Sud, et bientôt le

calme lui succède. Nous fûmes assez favorisés pour sortir dès la première fois en partant du mouillage de Pétropawlowski, mais nous étions à peine à cinq milles en dehors du goulet, que le calme survint, et déjà le fond sur lequel nous étions était trop considérable pour pouvoir mouiller.

Il résulte des meilleurs renseignements que j'aie pu me procurer sur le climat du Kamtschatka que, jusque vers le 15 octobre, le temps est souvent beau à Pétropawlowski; mais à partir de cette époque il devient très-pluvieux, et les terres commencent à se couvrir de neiges qui se fixent et ne disparaissent complétement qu'en mai ou en juin de l'année suivante; dans les mois de novembre, décembre et janvier on y éprouve des ouragans violents.

Pendant l'hiver les froids sont rigoureux, la neige tombe avec une abondance peu commune et monte souvent à la hauteur des maisons, qui se trouvent ainsi enterrées jusqu'au retour du printemps. Les habitants sont alors obligés d'ouvrir des galeries pour communiquer d'une maison à l'autre et pour aller à l'église; cependant, quelle que soit l'intensité du froid, il est très-rare que la rade gèle en entier; les glaces ne s'étendent pas ordinairement à beaucoup plus d'une encâblure de la côte, et encore, après les mauvais temps occasionnés par les vents du large, aussitôt que les vents d'Ouest ou de Nord reprennent, les glaces alors détachées du rivage sont entraînées en dehors de la rade.

Un des hivers les plus rudes dont on ait gardé la mémoire à Pétropawlowski, est celui de 1814. Dans cette

année la rade fut prise presqu'en entier, et il ne restait de mer libre qu'un espace très-réduit, immédiatement à l'entrée du goulet, entre le signal du Nord et celui du Sud. Dans les hivers ordinaires, les anses, les baies et les rivières seules se prennent, et les glaces ne sont pas toujours assez fortes pour empêcher de s'y frayer un passage en les coupant.

Les ressources du port et de la rade d'Avatscha sont presque nulles; on ne peut compter avec certitude que sur l'eau et le bois, encore faut-il pourvoir soi-même à ces remplacements avec son équipage. Un bâtiment qui aurait des réparations à faire ne trouverait là qu'un mouillage sûr; il serait du reste réduit à ses propres moyens, tant en approvisionnements qu'en ouvriers. Il serait cependant possible d'obtenir, pour cause d'urgence, de faibles secours des magasins du gouvernement et quelques ouvriers du port, mais ces ressources, qui, d'ailleurs, sont très-limitées, sont tout-à-fait éventuelles.

L'éducation des bestiaux a déjà fait assez de progrès, et les bœufs se sont suffisamment multipliés depuis quelques années, pour assurer aux bâtiments qui viennent en relâche en ce port, des rafraîchissements en ce genre. On trouve aussi, quelquefois, du beurre frais, fait par les Kamtschatdales, mais on ne peut se procurer que très-difficilement des volailles et des œufs : toutes ces provisions sont des objets d'un luxe encore trop rare dans ce pays. Nous ne vîmes ni moutons, ni cochons; les chiens, dit-on, ne permettent pas d'en élever, et on ne trouve que très-rarement des

légumes ; ils sont encore trop peu cultivés, ce qu'on ne peut attribuer qu'à l'insouciance des colons, puisque les essais de culture qui ont été faits ont donné de bons résultats.

La pêche, dans la baie d'Avatsha est très-abondante, dans la bonne saison ; cette pêche commence par celles de la morue et des harengs, qui est suivie par celles du saumon et des truites saumonées. Ces poissons, au sortir de l'eau, sont salés pour l'approvisionnement d'hiver des habitants et de leurs chiens. La pêche ne se fait point à Pétropawlowski dans un esprit de commerce ; cependant cette industrie donnerait dans ce pays, comme à Terre-Neuve, de beaux résultats, mais le commerce est encore là sans aucune importance, les habitants n'ayant point de relations suivies avec aucun autre peuple. Il serait cependant possible d'établir sur cette baie, comme aussi sur plusieurs points de cette côte, des pêcheries productives comme celles de Terre-Neuve : la morue s'y montre avec une abondance suffisante, ainsi que le saumon dont les pêcheurs reconnaissent jusqu'à trois espèces bien distinctes. Quant à présent, la population comme aussi les voies d'exportation manquent entièrement.

Il y a, en général, peu d'espèces de coquillages dans la baie; les moules, les pétoncles, les pourpres et les patelles sont les seuls que nous ayons pêchés. Nous ne trouvâmes point d'huîtres ; quant aux crustacés, nous n'avons vu que des crabes d'une espèce différente de celles des côtes de France, et une grande et belle espèce de chevrettes.

Pendant l'hiver les communications avec l'intérieur du pays étant faciles, les Kamtschatdales apportent comme gibier, au marché de Pétropawlowski, des rennes, des moutons-argalis, des ours, enfin des lièvres et des perdrix qui là, comme à Terre-Neuve, deviennent blancs pendant l'hiver.

CHAPITRE X.

Départ du Kamtschatka. — Ile Numiwack. — Recherche de l'île Saavaty. — Arrivée à Monterey. — Difficultés à faire du biscuit et de l'eau. — Départ de la *Kamamalou* pour San Francisco. — La mission de San Carlos. — De la révolution de la Haute-Californie en 1836. — De l'attérage et de la rade de Montérey.

Le 16 septembre au matin, la brise s'étant élevée du N. N. O. était favorable pour sortir de la rade; j'envoyai aussitôt une embarcation aux ordres de MM. de Tessan et Lefebvre, pour les ramener et pour prendre les instruments restés à terre à leur disposition, pour les observations de nuit. Au retour de ce canot, vers 7 heures, nous étions sous voiles et déjà nous faisions route pour le goulet que nous passâmes facilement avec ce bon vent qui, comme de coutume, dura peu de temps, mais assez cependant, pour nous conduire

jusqu'en dehors de l'île de Toporskoff, où il nous abandonna tout-à-fait. Le calme que nous éprouvâmes alors ne fut qu'instantané ; une légère brise de l'E. S. E. lui succéda et devint de plus en plus fraîche en variant vers le S. S. O. ; ainsi favorisée, la *Vénus* s'éloigna rapidement de la côte, et au coucher du soleil nous n'apercevions plus déjà que les sommets neigeux des hautes montagnes, mais bientôt la nuit, en nous en dérobant la vue, ne nous laissa plus du Kamtschatka que le souvenir !

Mon intention en partant de Pétropawlowski, était d'aller reconnaître une île récemment portée sur les cartes anglaises, sous le nom de *Numiwak;* les doutes qui parmi les marins s'élevaient déjà sur l'authencité de cette découverte me faisaient un devoir de reconnaître l'existence de cette île : il importait de s'assurer de sa réalité de la constater s'il y avait lieu, et enfin, d'en déterminer la position géographique. Les vents qui régnèrent quelques jours après notre départ de Pétropawlowski ne nous permirent pas de faire route à l'Est sur le parallèle même de Numiwak, comme il eut été si désirable de le faire, mais en louvoyant nous ne nous écartâmes de ce parallèle que le moins possible, et assez peu pour que cette île ne pût échapper à notre investigation. Le 21 au soir, nous traversâmes par son milieu, dans une direction E. N. E. et O. S. O. du monde, perpendiculaire à sa plus grande dimension, la position donnée à l'île Numiwak. La situation de la frégate pendant toute cette exploration, était déterminée par des observations astronomiques de la plus grande exactitude,

d'où il faut conclure, n'ayant rien trouvé, que cette île n'était, pour les *découvreurs*, qu'une apparence trompeuse, comme il arrive souvent d'en voir par les hautes latitudes, ou que, peut-être aussi, découverte par un bâtiment venant de l'Est, sa position, sur les cartes, est en erreur d'une quantité considérable, car le temps que nous avions était extrêmement favorable à cette recherche, lorsque nous passâmes dans ce parage. Le lendemain, cependant, nous aperçûmes deux petits oiseaux de terre et des vols si nombreux de goëlands, que nous aurions pu nous croire entourés de bancs ou d'écueils, sur lesquels ces oiseaux sont toujours très-multipliés; nous apercevions également des morceaux de bois en dérive et des bancs de poissons poursuivis par une foule d'ennemis des airs et des eaux. Nous conservâmes pendant plusieurs jours ces apparences de terre, sans que la sonde nous en indiquât jamais le voisinage ou l'approche; car, par 200 brasses nous ne trouvions pas de fond. La brume nous contrariait aussi bien souvent et réduisait notre horizon à un rayon de quelques centaines de mètres.

Le 25 septembre nous trouvâmes le fond en sondant, par 2,200 brasses; la même opération fut renouvelée avec 1,100 brasses, et le plomb, cette fois, ne toucha pas. Dans la première sonde, la première ligne de 100 brasses et une partie de la deuxième avaient traîné sur le fond dont elles rapportaient du sable. En retranchant la première ligne et le nombre de brasses de la deuxième qui avaient porté sur le fond, et ayant d'ailleurs égard à l'angle d'inclinaison sous lequel la ligne

de sonde paraissait, la profondeur verticale des eaux s'est trouvée réduite à 1,900 et quelques brasses. A une telle profondeur, il est impossible de sentir le contact du fond, à cause de l'énorme poids de la ligne et du plomb; donc pour avoir un résultat plus certain à un plus grand degré de précision que celui que nous avons obtenu, il eût fallu exécuter cette opération avec une ligne réduite, à chaque fois, d'une unité d'aproximation, comme d'une centaine de brasses par exemple, et sonder successivement par 1,800 brasses, 1,700, 1,600 et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'enfin la ligne descendant bien verticalement, le plomb ne rapportât plus l'empreinte du fond; mais un pareil travail est fort pénible à exécuter, et un résultat exact est, sinon impossible, au moins bien difficile à obtenir. En effet, on ne peut sonder à une si grande profondeur, avec la certitude d'avoir des sondes exactes, que dans des circonstances rares, par un calme parfait de vent et de mer, et même dans ce cas, chaque sonde faite par 2,000 brasses exige une opération laborieuse de près de trois heures de temps.

Dans cette sonde, malgré tout le soin que nous avions pris pour fermer l'étui du thermométrographe, l'eau s'y introduisit par la pression et l'instrument revint brisé[1]. Le fond apporté par la ligne était de gros sable

[1] Toutes les fois que nos sondes ont atteint 2,000 à 2,500 brasses, les étuis ont été écrasés par l'énorme pression ambiante que l'on peut évaluer à cette profondeur; à celle de 3 à 4 cents atmosphères, ou, l'eau s'y introduisant malgré de nombreuses précautions, nos thermométrographes revenaient brisés.

ou gravier fin, roux, blanc et noir, non roulé et rugueux au toucher, cette sonde est située à environ 50 lieues au Sud de l'île *Kiska*, l'une des îles *Andréanoski*, qui font partie de la chaîne des îles *Aleutiennes*.

Le 27 septembre il ventait grand frais du S. S. O., la mer était grosse et nous faisions route à l'Est avec une vitesse de dix nœuds, lorsque le nommé Grézet, *gabier de grand'hune* et matelot de la 140ᵉ compagnie, tomba à la mer, de la vergue du grand hunier; il fut assez heureux pour ne pas se blesser dans sa chute et pour nager en attendant que le canot vînt le prendre; il n'avait pu saisir la bouée de sauvetage, un coup de mer l'en ayant séparé au moment où il était près de l'atteindre. Il faisait froid et la lame *déferlait* sur lui à chaque instant; je tremblais de le voir disparaître; l'équipage partageait mon anxiété; tous nous le suivions des yeux et nous encouragions en pensée, les marins qui allaient à son secours. Enfin, le canot arriva près de lui et nous le vîmes embarquer; nous en ressentîmes aussitôt un grand soulagement et une inexprimable satisfaction; cependant toutes nos craintes, toutes nos inquiétudes n'étaient point encore dissipées : notre canot manœuvrait difficilement dans cette grosse mer; une imprudence ou une mauvaise lame pouvait tout perdre; mais M. Enout, élève de première classe, qui était dans cette embarcation, du genre de celles que l'on nomme *safe-boat*, nous ramena Grézet, malgré cette grosse lame qui déferlait et au milieu de laquelle il manœuvra avec prudence et habileté. On ne peut bien comprendre, sans l'avoir

soi-même éprouvée, cette inquiétante sensation que cause un événement pareil lorsqu'il fait mauvais temps. Notre traversée du Kamtschatka en Californie continua sans donner lieu d'ailleurs à aucune remarque de grand intérêt. Nous éprouvâmes fréquemment de la brume, mais elle ne fut jamais de longue durée; les vents, pendant cette navigation, furent en général variables, mais presque toujours dépendants du Sud vers l'Est ou vers l'Ouest; dans les premiers jours seulement, ils furent plus dépendants de l'Ouest et du Nord. Nous ne rencontrâmes en tout, sur notre route, que six baleines; nous les vîmes dans le Sud des îles Aleutiennes. Ce fut également dans les eaux de cet archipel que nous aperçûmes le plus d'indices de terre.

Nous cherchâmes encore, mais sans succès, l'île de *Saavaty*, prétendue découverte de marins japonais, perdus en pleine mer il y a quelques années, sur une jonque qu'ils montaient et qui avait été poussée loin des côtes par un ouragan. Ces navigateurs ignorants, incapables de se retrouver hors de la vue des terres, avaient été portés, en flottant au gré des vents et des courants, dans une direction qui leur était inconnue, mais en réalité dans l'E. N. E. du Japon, à une grande distance des côtes et presqu'au Sud de l'île *Kodiah*. Rencontrés, alors que, décimés par la famine et les maladies, ils se croyaient tous perdus, par un bâtiment russe en service pour la protection de la compagnie du N. O. d'Amérique, pendant sa traversée de retour de *Sitka* au Kamtschatka, ils furent amenés à Pétropawlowski et

depuis renvoyés au Japon où ils servirent à l'échange d'un capitaine russe depuis longtemps retenu prisonnier dans ce mystérieux pays. Nous parcourûmes encore, mais inutilement, les parages où *Marchand*, *Lapérouse*, *Portlock* et *Dixon*, avaient rencontré des indices de terre. Cependant le 14 octobre, par 38° 13′ de latitude Nord, et 135°30′ de longitude occidentale de Paris, nous vîmes une bécasse de rivage. Elle ne pouvait venir de la côte d'Amérique, les vents ayant régné grand frais, du Sud au S. S. E.; encore moins du Nord. Or donc, si l'on ne veut admettre qu'elle pût venir des îles Sandwich, il faut s'arrêter à la nécessité de l'existence d'une terre nouvelle non loin de ces parages. Tant de navigateurs ont rencontré des indices de cette nature, que cette dernière opinion paraît probable. Les brumes qui règnent si fréquemment dans ces latitudes ont, jusqu'à présent, retardé la découverte de ces terres ou de ces roches encore inconnues, et qui, selon toutes les probabilités, existent dans ces parages, mais sur lesquelles il faudrait que le hasard conduisît pour les trouver.

Le 18 octobre 1837, au point du jour, nous eûmes connaissance de la côte de Californie; nous en étions encore éloignés de 36 à 40 milles, au moment où elle nous fut signalée. Vers huit heures, nous reconnûmes toute la côte et nous aperçûmes dans la baie de Monterey un bâtiment à trois mâts qui se trouvait en calme; à midi, la brise était un peu tombée, mais bientôt elle reprit assez fraîche, et vers trois heures de l'après-midi, nous mouillâmes sur la rade

de Monterey. Nous rencontrâmes sur cette rade deux baleiniers américains, dont l'un venait de nous précéder, et un navire de commerce sous pavillon des îles Sandwich, nommé la *Kamamalou*[1].

Pendant cette traversée, quelques hommes de l'équipage qui, à notre départ de Pétropawlawski, avaient de petites plaies, causées par des maladresses ou des accidents, n'avaient pu se guérir, ce qu'il faut sans doute attribuer aux temps que nous avions éprouvés, et qui, sans avoir été précisément mauvais, avaient cependant été souvent brumeux et toujours humides. Ces plaies, loin de se fermer, avaient pris un aspect d'atonie très-fâcheux et un caractère tout-à-fait scorbutique, qui exigeait que les malades fussent traités à terre pendant quelques temps. Je m'empressai donc, aussitôt que nous fûmes arrivés, de chercher un établissement convenable pour en faire un hôpital, et je fus assez heureux pour trouver une grande maison inoccupée où, grâces à l'obligeance de M. *David Spence*, négociant anglais, habitant à Monterey, nous eûmes la facilité d'établir nos malades. Ils y furent traités avec le plus grand soin; le service de santé y fut organisé et s'y faisait avec une rigoureuse exactitude, il était dirigé par le deuxième chirurgien de la *Vénus*, sous la surveillance du chirurgien major. Peu de jours après leur débarquement, nous eûmes la satisfaction de voir nos marins se rétablir à vue d'œil. Cependant le nommé Durand, depuis longtemps malade de phtisie pul-

[1] Kamamalu, orthographe hawaïenne.

monaire, succomba le 2 novembre malgré tous les soins qui lui furent prodigués pendant sa maladie, il nous échappa au moment où un mieux soutenu depuis quelques jours nous donnait enfin quelque espoir de le voir se rétablir Le frère don Jose del Réal, prieur de la mission de San-Carlos, vint à Monterey pour faire son service à l'église du présidio, d'où il fut conduit, pour être inhumé, à la mission de San Carlos; toute la 3e escouade de la 140e compagnie, à laquelle Durand appartenait, lui a rendu les derniers devoirs, et l'a accompagné à l'église et à sa dernière demeure.

La maison que nous occupions à Monterey étant assez vaste pour qu'une partie pût être destinée à l'observatoire, nous en profitâmes pour cet usage. Je saisis avec plaisir cette occasion de témoigner ici à M. *Spence*, toute ma gratitude, pour les bons offices que nous en avons reçus et pour les moments agréables que sa société nous a procurés.

Avant notre départ des îles Sandwich, j'avais donné avis de notre passage à Monterey, pour cette époque; je m'attendais donc à trouver, en arrivant dans ce port, des vivres préparés pour la frégate. Sans compter beaucoup sur l'exactitude des personnes qui s'étaient chargées d'entreprendre cette fourniture, je fus cependant désappointé en ne trouvant rien ou presque rien : j'avais mieux auguré de leur exactitude. Des ordres avaient bien, en effet, été transmis, mais la paresse habituelle des habitants l'avait emporté sur leurs intérêts et ne leur avait pas encore permis de mettre à exécution le projet qu'ils avaient eu de nous faire faire du

biscuit et des salaisons. Quelques kilogrammes de biscuit seulement avaient été préparés; mais nous manquions absolument de cette provision indispensable, et je débarquai aussitôt quatre boulangers pour en confectionner le plus promptement possible. Ce travail se fit sans discontinuer, mais dans le principe, le manque de farines et d'ouvriers se faisait sentir au point que nous ne pouvions qu'à peine, chaque jour, faire en approvisionnement, un jour de biscuit pour l'équipage; il fallut donc aviser à de nouveaux moyens : j'augmentai le nombre des ouvriers qui, dès ce moment, ne cessèrent de boulanger ni jour ni nuit, et je fis rechercher toutes les farines que l'on put se procurer dans les fermes des environs, et même jusqu'à *San-Juan*. Notre fabrication devint alors assez active pour ne plus me laisser d'inquiétude sur notre approvisionnement. Je n'avais pas tardé, à mon arrivée en ce port, à m'apercevoir que j'avais eu peu de raisons de donner la préférence à Monterey, comme capitale, sur San-Francisco; je présumais devoir m'y approvisionner plus facilement; mais, depuis la dernière révolution, arrivée en novembre 1836, la mission de San-Carlos ayant été entièrement abandonnée des Indiens, n'offre plus aucune ressource et ne peut plus fournir aux besoins des bâtiments en relâche. Maintenant toutes les provisions ne peuvent venir que des fermes environnantes qui sont à des distances assez considérables et ne fournissent qu'en petites quantités, les farines et les légumes dont on peut avoir besoin; il est à présumer qu'à San-Francisco, où les missions n'étaient point encore

tout-à-fait abandonnées à cette époque, nous aurions trouvé plus de facilité pour faire nos vivres. Aujourd'hui les difficultés seraient sans doute les mêmes dans l'un comme dans l'autre port. L'été ayant été très-sec à Monterey, nous éprouvâmes également une très-grande peine à nous procurer de l'eau, même d'une mauvaise qualité ; dans les premiers temps de notre séjour, nous ne pouvions parvenir à en faire la quantité nécessaire à notre consommation journalière, et ce ne fut qu'après avoir creusé de nouveaux puits et curé les anciens, que nous réussîmes à nous en approvisionner, chaque jour, d'un demi-tonneau de plus que nous n'en dépensions. Dans ces circonstances, il eût fallu abandonner ce port pour aller à San-Francisco faire de l'eau et revenir à Monterey pour prendre nos malades et notre biscuit. Mais cette disposition n'eût point été sans inconvénients, elle nous aurait fait perdre beaucoup de temps, aurait nui aux travaux hydrographiques que nous étions en position d'exécuter, et aurait privé l'équipage d'un temps de repos devenu nécessaire à sa santé. Le navire sandwichien, la *Kamamalou*, devant aller à San-Francisco et à la mission de *Santa-Cruz* prendre les salaisons, ainsi que les légumes secs préparés pour nous, je proposai à M. Hinclay, capitaine de ce bâtiment, de faire cent pipes d'eau pour la frégate, et de donner passage à trois officiers de la *Vénus*, ainsi qu'à six matelots destinés à armer un canot qui serait mis à la disposition de ces officiers pour faire de l'hydrographie. La demande de ce capitaine n'excédant pas de beaucoup, pour tous ses frais, le prix ordinaire de l'eau dans les

lieux de cette côte, où l'on est obligé de l'acheter, je traitai avec lui pour cet objet et je donnai l'ordre à MM. Chiron, lieutenant de vaisseau, second de la frégate, de Tessan, ingénieur-hydrographe, et Mesnard, élève de première classe, de s'embarquer sur ce bâtiment pour aller faire la reconnaissance de l'entrée du port de San-Francisco et prendre tous les renseignements nautiques sur ce point. Ces MM. partirent de Monterey dans la nuit du 20 au 21 octobre et revinrent le 2 novembre suivant. Par cet arrangement, je gagnai tout le temps qui eût été nécessaire au changement de position de la frégate, et nous l'utilisâmes en faisant le plan de la baie de Monterey.

L'observatoire établi à terre fut dirigé par M. Lefébvre, enseigne de vaisseau; il observa la variation diurne de l'aiguille aimantée; l'intensité magnétique; enfin l'inclinaison et la déclinaison de l'aiguille. Il fut aidé dans ce travail par le chef de timonnerie Dubosq et par les quartiers-maîtres de timonnerie, Raulline et Bertrand; le second chef de timonerie Sireuil resta seul à bord, chargé de la surveillance des observations de météorologie.

MM. Salomon et Bénic, élèves de première classe, sondèrent la rade, dont M. de Tessan, à son retour de San-Francisco, a fait toute la topographie.

Nous utilisâmes également tout le temps dont nous pouvions disposer pendant cette relâche, pour faire couper du bois de chauffage, remplacer la vergue du grand hunier et les diverses autres pièces de légère mâture qui avaient été perdues ou cassées depuis notre

départ de France. Les calfats firent les réparations nécessaires aux ponts de la frégate. Les voiliers visitèrent les voiles : tout l'armement enfin fut remis dans le meilleur état possible pour reprendre la mer.

En arrivant sur la rade de Monterey on serait étrangement surpris si, d'après l'idée que l'on se forme en général d'une capitale, on s'attendait à voir une ville ou même un village tant soit peu important ou agréable ; il n'y a là rien de semblable. En doublant la pointe Piños et successivement toute la côte, on ne distingue pas la moindre trace du voisinage d'un établissement fait par des Européens. Tout, au contraire, se présente sous l'aspect le plus neuf, et tel enfin que l'on peut imaginer qu'ont dû le voir les premiers *découvreurs* à leur arrivée.

En approchant de la pointe *Vénus* on commence cependant à distinguer par-dessus les roches dont le rivage est bordé, une éminence qui a très-peu d'élévation au-dessus du relief de la côte et sur laquelle est érigé un mât de pavillon où l'on arbore les couleurs nationales. Tout à côté, est le corps-de-garde d'une batterie à *barbette* de 8 canons, que l'on nomme le *Castillo* ; cette batterie était, dans l'origine, destinée à battre la rade et à défendre le débarquement ; aujourd'hui la situation délabrée dans laquelle elle se trouve la rend inutile : à peine peut-elle servir à faire les saluts d'usage ; les canons de différents calibres dont elle est armée, sont dans un état de détérioration tout-à-fait incroyable et les affûts comme la plate-forme, sont entièrement pourris. Ce fort n'a point de défenses ex-

térieures, ni de fossé, et pourrait être facilement tourné du côté de la terre d'où, au reste, il est dominé à petite distance. Peu après avoir aperçu la pointe du fort, on découvrira le fond de l'anse où l'on verra d'abord, dans la partie de l'Est, le clocher de la chapelle du *Presidio*, ainsi que les bâtiments qui en dépendent et qui sont tous renfermés dans la même enceinte; puis, successivement et à mesure que le bâtiment avancera, on découvrira dans l'Ouest du *Presidio*, des maisons éparses çà et là, sans aucun ordre; elles forment, par leur réunion, ce que l'on nomme *la ville de Monterey*, sans doute par déférence pour le siège du gouvernement; il semble inutile d'ajouter qu'il n'y a aucun autre monument, que l'église du *Presidio*. Parmi ces maisons, dont le nombre s'élève tout au plus de 40 à 50, plusieurs sont blanchies à la chaux, quelques-unes ont un étage et une certaine apparence de confortabilité, mais la plupart sont de misérables cases couvertes en joncs ou en branches d'arbres; presque toutes n'ont ni cour, ni jardin, et l'on n'aperçoit pas la plus légère trace de culture sur le penchant des collines dont cet établissement est environné; il semble que la colonie soit encore à son origine; tout, dans les environs, se montre encore comme aux premiers jours du débarquement; on a d'autant plus lieu de s'étonner de cette insouciance et de cet abandon, que les montagnes qui avoisinent Monterey sont fertiles, puisqu'elles sont boisées jusqu'à leurs sommets, ce qui d'ailleurs donne à l'aspect du pays, une apparence tout-à-fait pittoresque.

En doublant la partie Nord-Est de la pointe des *Pins*, que nous avons nommée *Vénus* en commémoration de notre visite, nous reconnûmes le pavillon mexicain flottant sur la petite batterie dont nous avons parlé. La vue de ce pavillon semblait démentir la nouvelle que nous avions reçue aux îles Sandwich de la révolution survenue en 1836, par suite de laquelle la Haute-Californie devait s'être rendue indépendante du Mexique. Cependant malgré cette apparence trompeuse, la nouvelle était exacte ; cette révolution avait eu lieu, mais ses résultats politiques n'avaient point été ce que les instigateurs de ce mouvement auraient désiré qu'ils fussent. La proclamation de l'indépendance de la Haute-Californie du Mexique n'était point définitive, elle n'était encore que conditionnelle. Afin d'exposer plus clairement quelle était la situation politique de la Haute-Californie au moment de notre passage à Monterey, il me semble indispensable de remonter dans le passé, au moins jusqu'en 1823, époque de l'émancipation de ce pays; on comprendra mieux alors quels étaient le besoin d'institutions sociales et la tendance des esprits vers un nouvel ordre politique; dispositions qui déjà s'étaient manifestées plus d'une fois.

Au temps de la domination des Espagnols, les deux Californies ont toujours été négligées; le gouvernement de la métropole semblait n'attacher qu'une importance secondaire à cette belle possession, n'occuper cette contrée que par esprit de jalousie et seulement comme un moyen d'empêcher qu'elle fût possédée par un autre

peuple. Ce gouvernement paraissait donc méconnaître l'immense valeur de cette colonie, considérée sous le point de vue agricole, et ignorer tout le parti que l'on pourrait tirer d'un territoire fertile sous un climat aussi beau. Il se contentait de nommer les gouverneurs et n'envoyait jamais de secours ni de subsides. Les colons ainsi abandonnés, se soutenaient pour ainsi dire par leurs propres moyens et par la généreuse assistance qu'ils recevaient des missions, qui, bien administrées par des religieux que recommandaient également une grande probité et une charité éclairée, étaient alors florissantes. Si ces établissement recevaient de l'appui, pour leur police, des presidios établis pour leur sûreté, ils trouvaient aussi les moyens de subvenir aux besoins des militaires qui en composaient les garnisons, et de compenser, pour eux, la négligence ordinaire du gouvernement à payer leur solde.

Jusqu'en 1823, la Haute-Californie était, comme on le voit, loin d'être bien administrée, cependant l'état actuel semble beaucoup plus déplorable qu'il n'a jamais été, et chaque jour, depuis l'époque de l'émancipation, la population des missions, comme aussi leurs revenus, décroissent dans une proportion rapide et effrayante. Ce pays, par suite du changement de domination et de la ruine des bases religieuses sur lesquelles l'édifice social était posé, est arrivé au moment d'une transition toujours difficile à subir : l'ancien ordre monastique est détruit et rien encore ne semble l'avoir remplacé, sinon l'anarchie. Le pouvoir est sans force, et flotte irrésolu entre les mains de ses dépositaires; un nouvel

ordre politique surgira sans doute de ce chaos, mais en attendant, le pays est mal administré, la société est sans liens, sans garanties, et les populations sont misérables. Un des premiers effets de la réunion des Californies à la république du Mexique, a été l'abandon des missions de la Haute-Californie, par plusieurs des religieux qui les dirigeaint; ces ecclésiastiques n'ayant point voulu se soumettre, ni prêter le serment d'obédience au nouveau gouvernement, se sont retirés, d'autres sont morts; enfin, il est résulté de ces causes réunies, que plusieurs de ces établissements se sont trouvés entièrement abandonnés, sans aucune direction, et en ont éprouvé des pertes considérables et désormais irréparables. Le gouvernement du Mexique, pour remédier à tous ces maux, ou du moins pour les pallier, et pour suppléer aux vacances, proposa aux religieux qui étaient restés à la tête de leurs missions, de choisir les établissements du Nord ou ceux du Sud, afin que les ecclésiastiques qui seraient désignés pour remplir les postes inoccupés, administrassent des missions voisines les unes des autres.

Les prêtres espagnols choisirent les établissements du Sud, et ceux que l'on envoya du collége de *Xacatecas* pour administrer les missions de Californie, furent répartis dans les dix établissements situées au nord de *San-Miguel*. Ces nouveaux directeurs, bien loin d'être aussi vertueux et d'avoir autant de capacités administratives que leurs prédécesseurs, se sont en général montrés fort inhabiles, et n'ont point su, par leur conduite, acquérir au même degré l'estime géné-

rale. Tous ces changements n'ont point été favorables à la prospérité de ces établissements; mais la mesure qui, depuis, en a enlevé l'administration temporelle aux ecclésiastiques qui les dirigaient, pour leur substituer des intendants civils, a été, de toutes, la plus funeste à leur existence et doit en amener la ruine totale. La mission de San-Carlos, l'une des premières qui furent fondées en Californie, est aujourd'hui complètement abandonnée. Les autres missions décroissent chaque jour en population et en richesses. J'ai entendu citer, comme un exemple de leur prompte décadence, celle de *San-Gabriel* qui, encore en 1834, possédait plus de 80,000 têtes de bétail, et dans laquelle, en août dernier, on en comptait à peine 1,500! La plus grande partie des Indiens qui habitaient cette mission sont retournés dans leurs *tulares*[1] avec *los gentiles*[2]. Toutes les autres missions sont également dans un état de ruine plus ou moins avancé.

Déjà l'on voit en Californie des ecclésiastiques, dont l'existence entière a été consacrée aux travaux des missions, et qui sont actuellement dans le dénuement le plus complet de toutes choses : ils ne leur reste, pour toutes ressources, que quelques messes que leur font dire de vieilles femmes, car, ce qui est bien à déplorer, la génération actuelle ne paraît avoir aucun principe de religion. Cette circonstance particulière est au-

[1] Mot employé en Californie pour indiquer un lieu planté de roseaux.

[2] Indiens non baptisés.

jourd'hui très-favorable à l'entreprise des missionnaires méthodistes des îles Sandwich, dont tous les efforts tendent à établir le protestantisme en Californie.

Pendant l'année 1834, le gouvernement du Mexique, pénétré sans doute de la nécessité de peupler ce riche et fertile pays, jusqu'à présent presqu'improductif faute de bras, envoya à Monterey une colonie d'environ 200 personnes. Autant cette mesure eût été sage, autant cette augmentation de population eût été utile, si cette colonie s'était trouvée composée de bons agriculteurs et d'artisans laborieux, autant elle fut nuisible et contraire à la prospérité et à la tranquillité de cette contrée, n'étant composée que de gens en général adonnés à la paresse et habitués à vivre aux dépens de la société. Cette disposition fut plus qu'impolitique; ce fut une faute. L'arrivée de cette colonie produisit les effets les plus fâcheux; elle exalta dans la population californienne, les idées de provincialisme et de jalousie sociale, dont les germes étaient déjà dans tous les cœurs, et qui depuis se sont développés rapidement, et n'ont pas peu contribué à amener tous les troubles que l'on a vus dès-lors se succéder, presque sans aucune interruption. Cette inimitié des Californiens contre les Mexicains, a encore pris un nouveau développement et un nouveau degré d'acrimonie dans la partialité presque toujours aussi injuste qu'imprudente, que plusieurs gouverneurs ont trop souvent montrée en faveur de ces colons.

En remontant donc à l'époque de la séparation de la Californie de l'Espagne, le premier chef que l'on

voit gouverner le pays en 1823 et 1824, est le capitaine *don Luis de Argüello*, Californien de naissance ; il parvint à ce commandement par des voies légales, cependant son administration ne fut point exempte de troubles. Un officier espagnol du même grade que le gouverneur, nommé *don Jose de la Guerra y Noriega*, ne pouvant supporter d'être commandé par un officier mexicain, et peut-être aussi, dirigé par un esprit de mécontentement causé par les changements politiques qui venaient de s'opérer, chercha à se faire un parti pour s'emparer du pouvoir. Mais l'esprit public fit bientôt raison de cette tentative, et le sieur Noriega fut obligé d'obéir à l'ordre qu'il reçut, de se rendre au *presidio de Santa-Barbara*, en qualité de commandant militaire, où, depuis, privé de ses fonctions, il a continué par ses discours et par son exaltation, à inspirer et à entretenir parmi les Californiens, les sentiments de la haine la plus vive contre les Mexicains, s'efforçant en toute occasion, de les faire considérer comme des oppresseurs.

Dans l'année 1825, le pouvoir passa aux mains du sieur *Jose-Maria Echandia*, Mexicain, envoyé en Californie en qualité de commandant-général et de chef politique. Cet officier fut le premier gouverneur nommé par le gouvernement suprême. Il fut accueilli, en apparence, à la satisfaction de tous les habitants, et gouverna tranquillement jusqu'en 1829. A cette époque, une partie de la garnison de Monterey, composée de Californiens et d'Indiens, se révolta. Le gouverneur-général qui, alors, résidait à *San-Diego*, prit

les mesures les plus promptes et les plus efficaces et comprima ce mouvement, dont l'objet était d'obtenir le paiement de la solde arriérée de la troupe. Cette tentative fut sans résultat ; les révoltés n'ayant aucun chef capable de les diriger, ni aucun plan arrêté, furent bientôt ramenés à l'ordre, et les meneurs, ainsi que quelques-uns de leurs partisans, furent pris et remis à la disposition du gouvernement.

En 1831, le sieur *don Manuel Victoria*, lieutenant-colonel, succéda au pouvoir ; mais ce nouveau chef apporta une telle rigueur dans l'exercice de la justice, qu'il se fit promptement beaucoup d'ennemis, auxquels vinrent bientôt se joindre tous les mécontents politiques. Cet orage promptement formé, tarda si peu à éclater qu'avant la fin de la même année, ce commandant général, obligé de prendre les armes pour comprimer la révolte, fut blessé dans une affaire qui eut lieu contre les insurgés, auprès de la ville de *los Angeles*. Cette insurrection qui avait été fomentée et organisée par deux Californiens, avait aussi été vivement soutenue par le concours de quelques étrangers. C'est alors, pour la première fois, que les étrangers apparaissent, et qu'on les voit se mêler aux affaires du pays. Dans ces circonstances désastreuses, le général de brigade, *don José Figueroa*, vint prendre le commandement de la Haute-Californie. Par une conduite ferme autant qu'habile, il réussit à pacifier les habitants, à calmer les esprits, à concilier les opinions et les intérêts, et à rendre enfin au pouvoir toute sa force, tout son prestige : cet habile chef, après avoir rendu

de grands services à la Californie, qu'il gouverna avec sagesse, mourut en 1835, en laissant les regrets les plus honorables. De ce moment, la division recommença. Le successeur hiérarchique du général *Figueroa*, qui était le lieutenant-colonel *don Mariano Chico*, prit les rênes du gouvernement, mais bientôt des contestations sur des questions de compétence, s'élevèrent entre lui et le juge militaire de première instance, et les troubles recommencèrent. Le gouverneur ayant voulu résoudre ces difficultés par la force dont il disposait, mécontenta tellement ses administrés par cet acte arbitraire et par les exactions qu'il commettait sans cesse envers les habitants et envers les missions, afin de s'enrichir plus promptement, que la députation territoriale s'étant assemblée, pour éviter des malheurs plus grands, lui écrivit officiellement, et l'obligea à remettre le commandement à l'officier le plus ancien en grade, qui le suivait immédiatement dans le service. Don Mariano Chico, forcé de se soumettre, remit le gouvernement au lieutenant-colonel *don Nicolas Guttierez*. Sous ce nouveau chef la tranquillité se rétablit, du moins en apparence. Déjà à cette époque quelques Américains des Etats-Unis, s'étaient établis en Californie, mais ce fut alors surtout qu'ils arrivèrent en plus grand nombre. Ils venaient du Nouveau-Mexique, de la rivière de Colombie et aussi des îles Sandwich. La plupart de ces étrangers étaient sans éducation et professaient le métier de *chasseur*, connu aux Etats-Unis, sous le nom de *Rifleman*. Ces nouveaux venus, excités et fortement appuyés

par quelques-uns de leurs compatriotes établis aux îles Sandwich, qui entretiennent de fréquentes relations avec la Haute-Californie, profitèrent des circonstances qui alors paraissaient favorables à leurs desseins, exaltèrent le mécontentement des Californiens et leur proposèrent de les aider à se rendre indépendants du Mexique. Ce projet de révolution trouva des partisans assez nombreux parmi les habitants et fut particulièrement appuyé par l'administrateur de la douane, *don Angel Ramirez* et par un homme de loi, nommé *Cosme Peña*, assesseur du gouvernement, tous deux Mexicains, du parti ultra-libéral. Ces chefs, sachant combien l'ignorance profonde et l'incapacité complète des Californiens, en matière de gouvernement, les rendait impropres aux affaires, favorisèrent ces projets d'émancipation de toute leur influence, bien persuadés qu'ils étaient que la Californie, une fois séparée du Mexique, ils deviendraient, par la force des choses, les chefs de ce nouveau gouvernement. Dans une telle disposition des esprits, le plus petit événement devait amener une collision ; et c'est ce qui arriva. Une discussion, dans le principe fort insignifiante, s'étant élevée entre le gouverneur-général et l'inspecteur de la douane, prit tout à coup un caractère tellement grave, que le gouverneur ordonna l'arrestation du sieur *don Juan-Bautista Alvarado :* cet ordre devint le signal de la révolte. Alvarado, favorisé par son chef, l'administrateur des douanes, et secondé par plusieurs Américains des Etats-Unis, qui étaient dans le complot, parvint à s'échapper de Monterey, et à gagner

San-Juan, village situé à 12 lieues dans l'intérieur où il s'occupa activement de réunir et d'organiser 50 à 60 *rancheros*[1] et 25 chasseurs américains, tous armés de leurs fusils. Les démarches ainsi que les mouvements et les projets d'Alvarado, étaient bien connus à Monterey, et dans l'origine, il eût été très-facile de comprimer cette révolte et d'apaiser les mécontents; mais le commandant trop peu prévoyant, ou se reposant trop sur une force de 70 hommes qu'il avait à ses ordres, se crut à l'abri de tout danger en se renfermant dans le *Presidio*, entouré de murs en *adobes*[2]. Par suite de cette incurie inconcevable, le gouverneur ne prit aucune mesure contre la sédition et laissa les insurgés s'organiser paisiblement, et marcher sur la capitale où ils arrivèrent le 2 novembre à la nuit, au nombre de 85, tant *rancheros* qu'*Américains-riflemen*. Alvarado agissant avec autant d'activité et d'énergie que le gouverneur mettait d'insouciance et de mollesse dans sa conduite, s'empara aussitôt, et sans coup férir, du Castillo et de la plage qui avaient été abandonnés par le gouverneur, toujours par suite de l'inaltérable confiance où il était, que les révoltés ne pouvaient rien entreprendre ni faire aucun usage des canons du fort, n'ayant à leur disposition ni poudre, ni boulets. Cependant, dans la nuit même, les révoltés se mirent en communication avec trois bâtiments des Etats-Unis, mouillés sur la rade, et en obtinrent tous les

[1] Paysans, fermiers.

[2] Briques en terre cuite au soleil.

secours qu'ils pouvaient désirer. Ces bâtiments, qui étaient le *Don Quichotte*, capitaine Hinclay ; l'*Europe*, capitaine French, négociant établi aux îles Sandwich, et la *Caroline*, capitaine Stech, donnèrent de la poudre, des boulets et fournirent à la troupe d'Alvarado, tous les objets d'équipement militaire dont elle manquait. Avec ces secours importants, les insurgés devinrent formidables, et dès le jour, dans la matinée du 3, ils déclarèrent la ville de Monterey et le *Presidio* en état de siège. Le commandant-général, sommé de se rendre, ne voulut d'abord admettre aucune espèce de composition avec les révoltés, dans la conviction, qu'il conservait, que sa force était plus que suffisante pour les repousser dans le cas où ils oseraient l'attaquer ; et, malgré cette confiance dans sa supériorité, confiance qui aurait dû le porter à agir avec vigueur contre les insurgés, il resta encore dans l'inaction la plus complète et la plus coupable, tandis qu'Alvarado et ses partisans agissaient avec une énergie remarquable et employaient tous les moyens possibles, soit pour séduire les soldats de la garnison du *Presidio* et les attirer dans leur parti en leur donnant de l'argent, soit pour les décourager en leur faisant parvenir de fausses nouvelles et en leur faisant dire que les secours qu'ils recevaient des Américains étaient donnés avec l'autorisation du gouvernement des Etats-Unis, soit enfin en leur annonçant que la corvette de guerre la *Peakok*, qui, quelques jours auparavant, était sur cette rade, devait revenir, pour bloquer le port. Tous ces bruits qui ne manquaient pas d'une certaine apparence de

réalité, surtout d'après la participation active des bâtiments américains à cette révolution, causèrent la désertion dans les troupes du *Presidio*, et le 4 au soir, il ne restait plus que 20 hommes dans les rangs de la garnison. Dans la matinée du 5, cette dernière fraction de la troupe déposa les armes entre les mains du gouverneur-général, en déclarant qu'il lui était impossible de résister seule aux forces des Etats-Unis : la défection fut donc complète, à quelques sous-officiers près, qui restèrent fidèles à leurs devoirs et à leur drapeau.

Le gouverneur-général abandonné, assurément bien par sa faute, n'eut d'autre parti à prendre que de se soumettre et de remettre le *Presidio* : ce qui eut lieu le 5 novembre 1836, sans avoir tiré un seul coup de fusil, mais en vertu d'une capitulation qui garantissait la vie des officiers mexicains, leur permettait de rester libres dans le pays s'ils le désiraient, ou de retourner au Mexique s'ils le préféraient. Mais les articles stipulés dans cette capitulation ne furent point observés par les Californiens ; peu de jours après s'être rendus maîtres de Monterey, ils embarquèrent, sans autre forme de procès, tous les officiers et les autres employés mexicains, ainsi qu'une partie des colons, sur la goëlette la *Clémentine*, et le capitaine reçut l'ordre d'appareiller et d'aller les débarquer dans la baie du cap *San-Lucas*, en Basse-Californie : ce qui fut exécuté.

Le 5 à midi, après la capitulation du gouverneur-général mexicain, le parti vainqueur prit possession du *Presidio*. Alvarado, accompagné des capitaines des

bâtiments américains, d'une partie de leurs équipages et de quelques Américains établis à Monterey, y fit son entrée triomphale; le gouverneur-général, suivi de plusieurs officiers et sous-officiers, et de quelques soldats, défila devant la troupe d'Alvarado en déposant les armes. Les chasseurs américains formèrent aussitôt la garnison du fort et du *Presidio*, et, de ce moment, on chanta victoire, et on ne parla plus, à Monterey, que de demander la protection des Etats-Unis, et l'admission de la Haute-Californie à faire partie de l'Union. Déjà on avait fixé le jour de la proclamation de l'indépendance générale de la Californie, du Mexique, et l'on s'occupait de la confection d'un nouveau pavillon qui devait avoir une étoile, lorsque, tout à coup, au moment de proclamer l'acte d'indépendance, les affaires prirent une face nouvelle; l'administrateur de la douane, le sieur Peña et plusieurs Mexicains, qui tous avaient pris parti pour la révolution, s'apercevant qu'ils avaient été joués, s'opposèrent fortement, sinon à la proclamation d'indépendance qui devait être faite, du moins à la manifestation d'alliance avec les Etats-Unis. Le résultat de leur opposition donna lieu à une déclaration par laquelle le parti vainqueur annonçait qu'il reconnaissait sous condition le gouvernement du Mexique, proclamant seulement l'*indépendance provisoire et conditionnelle* jusqu'à ce que la république se fût reconstituée d'après le système fédéral. Les Américains, à leur tour, très-mécontents de la tournure que prenaient les affaires, se retirèrent, et il ne resta au service que

quelques *Riflemen* auxquels on alloua une solde de deux piastres par jour, à raison des grands services qu'ils venaient de rendre à la cause d'Alvarado pendant sa mémorable campagne. Les chefs s'assemblèrent alors en congrès pour délibérer sur la forme du gouvernement et sa constitution, et l'on nomma *don Juan Bautista Alvarado* gouverneur ; *don Guadalupe Vallejo* commandant général, et *don Jose Castro*, lieutenant de la milice civile[1] : tout cela se fit sans consulter les autres Pueblos ou Presidios de la Californie ; puis on expédia aussitôt des commissaires à *San Barbara* et à *los Angeles* pour sommer ces villes de reconnaître le nouveau gouvernement ; mais leurs populations ne voulant point se soumettre au nouvel ordre de choses qui s'établissait, ni admettre aucune proposition, s'armèrent promptement contre le parti qui venait de triompher à Monterey. Le nouveau gouverneur, Alvarado, fut donc obligé de se remettre en campagne avec ses *rancheros* et ses chasseurs ; il marcha immédiatement sur *Santa-Barbara ;* mais bientôt, et avant d'arriver, il rencontra une force supérieure à la sienne, commandée par un nommé *Castillero* qui l'obligea, sans en venir aux mains, à jurer fidélité à la constitution centrale de Mexico ; à cette condition, Castillero consentit à reconnaître Alvarado comme chef politique par *interim*, car Alvarado était plus ancien député que lui, et il s'engagea, en outre, à rendre

[1] Voir les pièces justificatives sur la révolution de Monterey en 1836.

compte au gouvernement suprême de tous ces faits, afin qu'il pût prendre telle mesure qu'il jugerait utile et convenable dans cette occurrence.

Telle était la triste situation de la Haute-Californie lorsque nous y arrivâmes ; il régnait dans les esprits une sorte de stupeur, et l'on attendait les nouvelles de Mexico avec une vive anxiété. Dans l'opinion des personnes les plus éclairées et les plus sages de Monterey, les Californies n'ont point eu à se louer du traitement qu'elles ont reçu du gouvernement du Mexique; ce gouvernement a continué d'agir envers les Californiens comme le gouvernement d'Espagne agissait envers eux avant l'indépendance. Jusqu'à ce jour, tous les gouverneurs et tous les employés de l'administration, à un très-petit nombre d'exceptions près, ont toujours été envoyés du Mexique, et, presque tous ces chefs, étrangers à la Californie et entièrement préoccupés des soins de leur fortune particulière, ont constamment négligé les intérêts du pays qu'ils étaient appelés à administrer et à faire prospérer, pour ne s'occuper uniquement que des leurs.

Depuis 1827, les dépenses du gouvernement, pour l'entretien des troupes, des officiers civils et autres employés en Californie, ont souvent dépassé la somme de 96,000 piastres chaque année, tandis que les revenus, qui ne se composent que des droits de douane et de port, acquittés par les navires étrangers, n'ont presque jamais atteint le chiffre de 50,000 piastres. La somme nécessaire pour combler la différence entre les recettes et les dépenses, a toujours été imposée

extraordinairement tant sur les revenus des missions que sur ceux des particuliers, car le gouvernement du Mexique, trop fidèle imitateur de la conduite que tenait l'Espagne envers la Californie, n'a jamais, à son exemple, envoyé de subsides pour subvenir aux frais de l'administration.

Les troubles politiques qui ont agité la Haute-Californie, et les exactions que ses habitants ont constamment eu à supporter, ont amené la ruine des missions et celle de beaucoup de familles; ces tristes résultats, fruits de l'anarchie, ne peuvent que retarder longtemps encore le développement de la prospérité que cette belle contrée doit attendre de la fertilité de son sol et de l'augmentation de sa population.

Pendant notre séjour à Monterey, un courrier de Mexico, qui arriva le 1^er^ novembre, apporta la nouvelle que le gouvernement central, instruit des événements qui s'étaient accomplis en Californie, prenait en considération la requête qui lui avait été adressée, et, qu'en attendant la proposition qui devait lui en être faite par la députation des Californies, il nommait gouverneur général provisoire, le sieur *Carillo*, député de cette province. Cette bonne nouvelle fut reçue par les habitants avec acclamation, et saluée de cinq coups de canon par le *Castillo*. Au moment de notre départ, l'acceptation du nouveau gouverneur était encore douteuse, et l'avenir du pays semblait promettre peu de tranquillité.

Aussitôt après le mouillage de la *Vénus*, sur la rade de Monterey, nous traitâmes du salut, qui eut lieu le

lendemain et nous fut immédiatement rendu en nombre égal de coups de canon. J'allai ensuite faire visite au gouverneur Alvarado, dont je reçus un accueil poli ; il se montra empressé de nous être utile et nous autorisa à faire toutes les observations que nous voudrions faire, et à pourvoir à tous nos besoins en coupant le bois nécessaire à nos réparations et à notre approvisionnement. Ce gouverneur eut aussi l'obligeance de nous envoyer quelques paniers de raisin, qui furent accueillis avec plaisir et aussitôt distribués entre les malades de l'équipage et l'état-major. Don Alvarado paraissait vivement sentir la position précaire et malheureuse de la Californie, trop faible par elle-même pour être indépendante, et trop arriérée en civilisation pour s'administrer par ses propres moyens. Il comprenait la déplorable nécessité d'un appui étranger, et cependant l'expérience semblait lui avoir démontré que le gouvernement du Mexique, trop peu stable et trop occupé d'intérêts plus rapprochés, n'était point encore en mesure d'aider la Californie à sortir de l'état d'anarchie et de malaise où elle se trouvait.

Les Américains du Nord, établis en assez grand nombre à Monterey et à San-Francisco, où ils ont formé plusieurs établissements, hâtent de tous leurs vœux, et même, comme on l'a vu, de tous leurs moyens, le moment où la Californie se rendra indépendante du Mexique; persuadés, qu'ils sont, que ce pays étant trop peu peuplé pour exister sans appui, il recherchera de préférence celui des Etats-Unis du Nord, auquel cette adjonction livrerait, avec une belle con-

trée, bien fertile, les deux meilleurs ports de la côte, *San-Francisco* et *Monterey*. Ce projet semble d'ailleurs se lier à celui que l'on attribue à ce gouvernement sur les îles Sandwich.

La possession du port de San-Francisco, de celui de Monterey et de ceux des îles Sandwich serait, en effet, d'un avantage immense dans l'intérêt de la pêche de la baleine. Ces ports sont admirablement placés pour servir de relâche aux navires baleiniers qui les visitent fréquemment pour y prendre les rafraîchissements et le repos dont ils ont besoin dans le cours de leurs longues et pénibles croisières de pêche; ces bâtiments y viennent, pour ainsi dire, sans sortir du théâtre de leurs opérations. Toutefois, il est à remarquer que les Californiens ne semblent éprouver aucune sympathie prononcée pour les Américains du Nord, et que si ces derniers sont aujourd'hui en possession de presque tout le commerce de cette côte, cela tient beaucoup plus à ce qu'ils se sont présentés les premiers et à peu près les seuls, qu'à une disposition particulière des habitants envers eux. Le commerce des Etats-Unis avec la Haute-Californie s'est introduit et s'est accru peu à peu par les navires baleiniers, auxquels il permet de réaliser des bénéfices, parce que le transport des marchandises n'occasionne pour ces armements aucun surcroît de dépenses. Il n'eût point été possible d'attendre des avantages semblables de toute entreprise spéciale envoyée directement des États-Unis ou d'Europe; la distance est trop grande relativement à la valeur peu élevée de

la cargaison qu'il convient de prendre pour ce pays, où la consommation est encore trop peu considérable pour assurer la vente d'un chargement entier dans un seul port, ce qui, cependant, serait nécessaire pour obtenir des résultats favorables, puisque les lois de douane, par leur exigence, s'opposent à l'entrée du même bâtiment dans plusieurs ports de la côte. Et, en effet, en exécution de ces lois, tout bâtiment marchand qui entre dans un port pour y faire du commerce, doit mettre à terre sa cargaison entière et acquitter les droits sur la totalité du chargement, quel que puisse être d'ailleurs le résultat de ses opérations. Si la vente totale ne s'effectue pas, et que l'on soit obligé de recharger les marchandises invendues, elles doivent, dans un autre port du même gouvernement, payer de nouveau les droits déjà acquittés dans le port d'où l'on vient, comme si le bâtiment arrivait d'Europe. Dans un pays comme les Californies, où la population est encore très-peu nombreuse, et où la consommation est généralement très-restreinte et ne porte que sur des objets manufacturés de peu de valeur, de telles lois sont l'équivalent d'une prohibition absolue, et en quelque sorte une prime d'encouragement donnée à la contrebande, car il est évident que des armements, pour être avantageux et même possibles, ne peuvent supporter des charges aussi exorbitantes.

Les Californiens sont encore peu avancés en civilisation; l'instruction manque presque généralement. Ils sont dominés par une foule de préjugés, et malgré les

relations déjà très-multipliées qu'ils ont eues avec les Américains des Etats-Unis, relations qui auraient dû, il nous semble, établir des liens d'amitié entre ces peuples, ils éprouvent pourtant encore une sorte d'éloignement pour eux ; il ne faut, sans doute, en chercher la cause que dans la différence de mœurs et de religion. C'est ainsi qu'après la révolution de 1836, si fortement secondée par les Américains des Etats-Unis, aussitôt que les Californiens eurent reconnu les véritables motifs qui leur avaient valu l'appui qu'ils en avaient reçu, ils s'en sont éloignés et ont modifié leurs premiers projets d'émancipation.

Les Russes, resserrés dans leur établissement agricole de la *Bodega* (établissement aujourd'hui dans l'état le plus florissant), convoitent, si l'on en peut juger par des paroles échappées à quelques officiers placés dans une position élevée, la possession du beau port de *San-Francisco*, celle des rives fertiles de ses deux bassins, comme aussi celle de la magnifique rivière *del Sacramento*, qui est navigable pour des bâtiments de deux à trois cents tonneaux, jusqu'à 50 lieues de son embouchure. Il serait peut-être difficile aujourd'hui de dire à quelle nation appartiendra un jour cet excellent port, mais dans l'état politique actuel de l'Europe et du Nouveau Monde, il est très-vraisemblable, cependant, que la puissance qui aura l'heureuse hardiesse de s'en emparer par une occupation de fait, ne sera point troublée dans sa possession.

D'après les statuts sur lesquels étaient fondées les missions en Californie, les Indiens devaient, après

un séjour de dix ans dans ces établissements, recevoir en propriété une portion de terrain suffisante à leurs besoins et à ceux de leurs familles, ainsi que les semences et les instruments aratoires indispensables à l'exploitation de ces terrains. Ils devaient, en outre, recevoir de leur mission des vivres pour la première année de leur établissement; mais, soit que les prêtres franciscains, qui dirigeaient les établissements de la Haute-Californie, n'approuvassent point les vues du gouvernement sous ce rapport, soit que, par quelques raisons d'intérêts de communauté, ils ne se prêtassent point à favoriser ce système, ou enfin, soit qu'en effet, comme ils le prétendaient, les Indiens fussent incapables d'apprécier les bienfaits de cette civilisation, ils ne firent que peu d'essais de ce genre, et la plupart furent malheureux. Les Indiens ainsi émancipés, après s'être abandonnés sans réserve à la paresse, après s'être livrés à une honteuse débauche et à l'ivrognerie, et finalement après avoir dissipé au jeu, qu'ils aiment avec passion, tout ce qu'ils possédaient, revenaient à leurs missions demander une subsistance qu'ils étaient incapables de se procurer par leur travail et par leur économie domestique.

Les chefs des missions employaient et emploient encore les Indiens, dans les missions qui existent, aux travaux de labour, à ceux d'arrosage, à la garde des bestiaux, à la préparation des cuirs, au jardinage, enfin, à tous les travaux d'une grande exploitation agricole. Une autre partie de la communauté était occupée dans l'intérieur des établissements et chargée

des soins de surveillance et de la domesticité. Quelques missions, parmi les plus florissantes, avaient, indépendamment des ateliers de charpentage, de menuiserie, de forge et d'autres métiers communs à toutes, des fabriques d'étoffes grossières qu'elles employaient pour la consommation de leurs néophytes; elles avaient encore des ateliers de cordonnerie très-nombreux. Toutes les missions louaient aussi des Indiens pour le service intérieur et particulier de la *gente de razon :* ces domestiques étaient peu adroits, mais ils étaient fidèles, car la punition suivait de près le délit. Lorsqu'ils se rendaient coupables de quelques fautes ou délits graves, on les renvoyait à leur mission pour les faire châtier ou pour les changer, selon le désir que l'on exprimait à ce sujet.

Grand nombre d'Indiens qui habitaient les missions y avaient été conduits par surprise ; très-peu y étaient venus amenés par la persuasion, et, à dire vrai, ils y étaient en général plutôt traités en esclaves qu'en néophytes. Cependant les pères, tout en s'occupant de leur salut, bon gré malgré, ne négligaient point leur bien-être temporel; les enfants étaient élevés séparément et les jeunes filles restaient cloîtrées jusqu'au moment de leur mariage. Il ne paraît pas d'ailleurs que les Indiens des missions aient été recrutés depuis l'époque de l'émancipation des Californies; mais un fait très-remarquable c'est que, dès que la contrainte a cessé, beaucoup de naturels de la classe de *los gentiles* sont venus se faire baptiser, et sont ensuite retournés dans leurs tribus. Malgré leur conversion, ces Indiens

retiennent encore toutes les superstitions de leur première éducation : ils croient au diable, aux sortiléges, aux maléfices, et ils ont des devins qui se font craindre comme des oracles!

Plusieurs missions avaient des revenus considérables ; presque toutes étaient bien administrées, et les ecclésiastiques qui les dirigeaient exerçaient une généreuse hospitalité envers les étrangers : aujourd'hui le temps de la décadence est arrivé, très-peu de missions ont conservé l'intégralité de leurs revenus, beaucoup sont mal dirigées, et si le gouvernement n'arrête pas les progrès de cette décadence en remettant l'administration temporelle des missions aux ecclésiastiques qui les dirigent et en les rétablissant dans tous leurs droits au moyen d'une protection efficace, il n'y en aura bientôt plus une seule d'habitée.

Les religieux de l'ordre des Franciscains qui administraient les 21 missions de la Haute-Californie, jouissaient d'une grande réputation de piété, de régularité et de probité; leur conduite était d'autant plus recommandable que tous les ordres religieux répandus dans les deux Amériques, loin de servir à l'édification de leur prochain et à l'amélioration des mœurs, donnaient presque partout, n'étant retenus par aucun frein, l'exemple de la vie la plus relâchée et s'abandonnaient en général à tous les désordres imaginables. Les quinze missions de la Basse-Californie étaient et sont encore dirigées par des Dominicains : ces religieux n'ont point acquis, dans l'exercice de leur ministère et dans leur administration, autant de réputation de ré-

gularité, de capacité et de générosité que leurs collègues de la Haute-Californie.

Lors de la révolution de 1836, tous les Indiens de la mission de *San-Carlos*, mis en liberté, sont retournés dans l'intérieur au milieu de leurs tribus, où ils ont repris leur vie nomade; très-peu de ceux qui étaient alors au service de la *gente de razon*, à Monterey, y sont restés. Dans les premiers moments qui suivirent cette désertion générale les habitants se trouvèrent placés dans un très-grand embarras, n'étant point accoutumés à travailler ni à se servir eux-mêmes. Cette privation vivement ressentie, durait encore au moment de notre passage; cependant, le nombre des Indiens qui, déjà, revenaient offrir leurs services augmentait de jour en jour.

Les indigènes, anciens habitants des missions, redevenus errants, sont des voisins non moins désagréables que dangereux; ils détruisent les bestiaux pour satisfaire à leurs besoins, et cela, sans aucune prévision de l'avenir, quelquefois sans nécessité, ou même souvent par esprit de malveillance. Ce magnifique et fertile pays, doué d'un excellent climat, ne peut manquer cependant de prospérer et de devenir florissant dès que la population, en devenant plus nombreuse, sera soumise à une bonne administration, et surtout à un gouvernement juste et fort.

Les soldats qui autrefois formaient les garnisons des Presidios, créés dans l'origine de la colonie plutôt pour la protection et la police des missions que pour maintenir l'occupation du pays, qui n'a jamais été sé-

reusement contestée ni par les habitants, ni par aucune nation, s'étant mariés avec des femmes indigènes, élevées dans les missions, se sont établis sur divers points du territoire où ils ont peu à peu formé des villages qui, tous indistinctement, ont pris le nom de *pueblo*, auquel on a joint, pour distinguer ces pueblos entr'eux, celui de la mission auprès de laquelle chacun d'eux est situé. Quelques-uns de ces pueblos, placés dans des conditions plus heureuses, telles qu'une plus grande fertilité du sol, ou le voisinage d'un bon port, ont pris un développement plus rapide, et, étant devenus plus considérables, sont aujourd'hui classés comme villes. Tels sont ceux de *Los-Angeles*, de *Santa-Barbara* et de *Monterey*, chef-lieu du gouvernement. Le pueblo de *San-Juan*, dans les environs de Monterey, prend également un accroissement remarquable qu'il doit à la bonté de son climat et surtout à la fertilité de son terroir. Comme on le pense bien, dans un pays où la population est si restreinte, où rien n'est organisé, et où, pour ainsi parler, la société passe de l'état monastique à l'état laïque, il n'y a point encore d'établissements publics autres que les missions et les Presidios; il n'y existe ni colléges, ni hôpitaux. L'argent est rare en Californie; on ne frappe point monnaie, et la seule qui fût connue et en usage avant l'émancipation, était la monnaie d'Espagne, aujourd'hui encore employée dans toutes les transactions, concurremment avec celle du Mexique; le commerce est d'ailleurs jusqu'à présent si peu étendu, qu'il se fait le plus ordinairement par voie d'échanges.

La population entière de la capitale de la Haute-Californie ne s'élevait pas, en octobre 1837, moment de notre passage, à plus de 200 âmes ; elle était composée, comme celle de tous les pueblos, de créoles issus des Espagnols et de femmes indigènes, d'un petit nombre de naturels qui y étaient employés pour les travaux de la domesticité, et, enfin, de quelques familles de Mexicains qui, précédemment à la révolution de 1836, occupaient différentes places dans l'administration. A cette population première de Monterey, comme aussi à celles des autres pueblos de la Californie, se sont récemment mêlés des Ecossais, des Irlandais, des Américains des Etats-Unis, des femmes kanacks amenées des îles Sandwich, et même des Français. Tous ces étrangers se sont mariés entre eux et avec les indigènes, et ces races diverses se sont déjà croisées de telle sorte, que la fusion vers laquelle elles tendent est presque complète. Les descendants de ces mariages mixtes composent la première classe de la société et sont encore un peu de toutes les couleurs ; mais déjà on peut prévoir qu'avant longtemps toutes les nuances d'origine indienne auront si bien disparu que cette population sera entièrement blanche. Cette classe de la société est, avec la garnison, celle qui, modestement, prend le nom de *gente de razon* [1] : ce sont les véritables Californiens d'aujourd'hui. Les Indiens convertis à la foi catholique sont désignés par le nom de *christianos ;* les Indiens non convertis, le sont par

[1] Gens raisonnables.

celui de *gentiles*. Cette partie idolâtre de la population, presqu'encore à l'état sauvage, habite l'intérieur, à la distance de 30 à 40 lieues des côtes. Ces indigènes ont cependant déjà commencé à s'occuper de l'éducation des bestiaux qu'ils se sont procurés en les enlevant aux missions, et ils s'adonnent avec soin à la culture des pommes de terre. On remarque que les Indiens devenus chrétiens ont fait peu de progrès dans la connaissance du dogme, et que leur intelligence ne paraît pas s'être beaucoup développée par l'éducation qu'ils ont reçue.

Nous eûmes bientôt fait connaissance avec la société de Monterey ; elle est très-peu nombreuse et encore très-bienveillante ; elle se montra fort gracieuse pour nous et nous offrit un bal. Les préparatifs de cette fête durèrent huit jours ; ils furent dirigés par des commissaires délégués pour en faire les honneurs ; un vaste magasin ayant été choisi pour le lieu de la réunion, fut aussitôt déblayé et disposé pour cette circonstance ; tous les habitants concoururent avec empressement à en composer l'ameublement. Des jeunes gens de la société se joignirent au ménétrier du pueblo pour former un orchestre ; rien enfin ne fut oublié pour rendre cette réunion brillante et agréable autant qu'elle pouvait l'être. Toute la société, confondue dans une même pensée, rivalisait de zèle, et c'était à qui ferait le plus de frais pour nous bien recevoir. Là, nulle étiquette n'enchaînait le plaisir ; les rangs n'étaient pas moins confondus que les intentions : cette société, encore à son berceau, ne formait qu'une classe, et,

comme au temps de l'âge d'or, les rivalités de naissance, de fortune et de position ne troublaient pas la bonne harmonie ; tous poursuivaient le plaisir avec une égale ardeur. Les rafraîchissements étaient nombreux et abondants; la gaîté régnait dans l'assemblée ; il y avait dans cette réunion quelques jeunes et jolies femmes et plusieurs hommes dont les figures remarquablement belles étaient empreintes d'un caractère espagnol.

Les femmes de la *gente de razon* sont d'une taille plutôt petite que grande : elles ont le teint brun, de beaux cheveux noirs, de belles dents et, en général, une très-bonne tenue. Ces dames n'ont aucun costume particulier; elles suivent les modes françaises de plus ou moins loin, mêlées avec un reste de costume espagnol, ce qui cause une grande difficulté pour donner une idée exacte de leur mise. Elles paraissent attachées à leurs familles, à leurs enfants; elles aiment la danse et les plaisirs, et s'y livrent avec d'autant plus d'ardeur que les occasions, pour elles, en sont plus rares.

Les Indiens ont le teint d'une couleur rouge foncé tirant sur la couleur de la suie[1]; leurs cheveux sont noirs et plats, leurs yeux petits ; ils ont les pommettes des joues proéminentes, la bouche grande, et aussi un air stupide que ne dément pas en général une intelligence à peine supérieure à l'instinct des animaux. Ils sont le plus ordinairement petits de taille, ils ont les jambes grêles et rarement de l'embonpoint. Les femmes

[1] Ils sont plus noirs que les indigènes de la Polynésie.

ne sont pas jolies : je n'en ai pas vu une seule qui eût une figure passable; cependant elles ont un genre de beauté très-appréciable, leurs dents sont d'une admirable blancheur, mais hélas! ces femmes sont du reste horriblement sales et repoussantes. Elles portent leurs cheveux flottants sur les épaules, ou arrêtés autour de la tête avec un cordon qui les tient séparés en trois touffes, dont deux sont placées de côté et la troisième derrière. Leur vêtement se compose d'une espèce de jupe faite en forme de sac, ou seulement d'une couverture avec laquelle elles s'enveloppent; elles ont les jambes nues, et pour souliers, des morceaux de peau de bœuf, attachés sur le pied; elles portent leurs enfants sur le dos, retenus sur les hanches avec une ceinture en cuir non tanné, ou bien encore, emballés dans des espèces de paniers faits en écorce d'arbres. Ces indigènes n'ont aucune industrie; ils ne fabriquent rien que des paniers d'un tissu si serré qu'ils tiennent l'eau; ils s'en servent pour cuire leurs aliments, et à cet effet ils font bouillir l'eau destinée à cet usage au moyen de pierres rougies au feu qu'ils plongent dedans à chaque instant pour y entretenir la chaleur nécessaire. Ils font encore des paniers en forme de plats et de coupes gracieuses qu'ils ornent en dehors avec les plumes noires des huppes de perdrix de Californie, avec d'autres plumes de différentes couleurs, et avec de petits coquillages nacrés. Les armes de ces Indiens sont l'arc et la flèche, qui commencent aujourd'hui à être remplacés par des armes à feu.

Je désirais voir la mission de *San-Carlos*, précé-

demment visitée par La Pérouse ; il y avait été reçu avec de grands honneurs par le prieur et par la communauté assemblée. Tous étaient venus au-devant de lui en grande cérémonie, avec la croix et la bannière. Accompagné de cet immense cortège, il fut conduit à l'église pour assister au *Te Deum* chanté en actions de grâces de son voyage, heureux jusque-là.

Nos travaux de réparation et autres étant en pleine activité, je profitai d'un beau jour, et je partis le 30 octobre au matin, accompagné de quelques personnes de la frégate, qui se proposaient de chasser, et nous allâmes prendre *M. Spence ;* il m'avait fort obligeamment offert de nous tenir compagnie et de nous guider dans le chemin qui mène à San-Carlos. Nous partîmes à pied, pour ce pélérinage, mais nous nous fîmes prudemment suivre par un cheval qui, porteur de nos provisions de campagne en allant, fut en revenant, chargé du riche produit de la chasse. En sortant de Monterey, nous suivîmes d'abord un chemin qui conduit vers le S. S. E., mais bientôt tournant sur la droite, nous nous dirigeâmes plus à l'Ouest de notre point de départ, en parcourant les sinuosités d'une gorge de montagnes, sur une route qu'indique à peine un terrain battu par les pélerins que la dévotion ou la curiosité conduisent à San-Carlos, mais déjà on pouvait deviner par l'herbe qui y pousse et en efface la trace, que la foi n'était plus si vive et que ce chemin ne conduit plus qu'à une ruine et au désert ! Le temps était très-beau, l'air était rafraîchi par une jolie

brise du Nord, et la conversation de mon bienveillant compagnon qui, ainsi que moi, ne chassait pas, était pleine d'intérêt par les récits qu'il me faisait du passé. Cette promenade était en effet délicieuse; sur notre droite et sur notre gauche, d'immenses pins, dont la cime va se perdre dans le ciel, et de grands chênes verts plantés irrégulièrement et sans sous-bois, donnaient à ce chemin l'aspect d'un parc. Ces antiques chênes verts tout couverts de grands festons de lichens blancs qui pendaient de leurs branches les plus élevées et tombaient jusqu'à terre, attestaient l'humidité presque constante de l'atmosphère, et donnaient à ces bois, par cette parure de deuil, une solennité à laquelle venait encore ajouter le murmure des vents dans les cimes élevées des vieux sapins. A moitié chemin, en traversant une colline, nous aperçûmes la mer dans l'Ouest de la pointe des Pins, et vers cet endroit, nos chasseurs rencontrèrent trois biches, dont l'une fut tuée; examinée avec soin, elle nous parut parfaitement semblable à celles d'Europe : nous la cachâmes dans un buisson pour la reprendre en revenant, mais nous ne l'abandonnâmes pas sans éprouver l'inquiétude qu'avant notre retour elle fût dévorée par des ours, par des loups ou par des chats-tigres qui, dans ces bois, sont fort multipliés. Avant d'arriver à la mission de San-Carlos, nous rencontrâmes deux lièvres qui furent tués en traversant la route; un troisième eut le même sort lorsque nous revînmes à Monterey; cette chasse déjà fort belle, fut complétée par un grand nombre de perdrix à huppes noires,

d'une espèce très-jolie et particulière à cette contrée, et enfin par un *zorillo*, petit animal curieux qui est de la grosseur d'un renard. Le zorillo a le poil rude, long et noir ; le ventre blanchâtre ; une raie blanche part de la queue et se termine par une croix sur la tête ; sa queue, comme celle du renard, est longue et touffue. Cet animal est commun, nous a-t-on assuré, à toute la côte occidentale d'Amérique ; il se laisse approcher assez facilement, et quelquefois même, il se laisse prendre et caresser ; mais, en apparence très-doux et très-innocent, bientôt cependant il répand une liqueur qui est sa seule défense, et dont l'odeur est si infecte et si acre, qu'il est impossible de la supporter sans éprouver des nausées, et même des vomissements. Les vêtements, une fois imprégnés de cette affreuse puanteur, ne la perdent que très-difficilement et après un laps de temps considérable : souvent même on est obligé de les brûler pour s'en débarrasser.

A notre arrivée à la mission de San-Carlos, nous fûmes frappés de la solitude de ces lieux et de l'état de ruine dans lequel se trouvaient les bâtiments qui en dépendent. Les alentours de cet établissement, jadis couverts de riches moissons, n'offraient plus à la vue que l'image de la stérilité la plus complète. Nous entrâmes par une petite porte dans une grande cour en forme de parallélogramme ; cette cour est entourée sur trois côtés par les logements des néophytes ; le quatrième est occupé par les magasins des approvisionnements de réserve. Une grande croix en bois s'élevait encore au milieu de cette enceinte. Dans un

des angles de la cour est l'église, dont la porte principale ouvre sur la campagne, à l'extérieur de la mission, mais on peut y communiquer, de l'établissement, par une petite chapelle latérale. Nous ne vîmes personne en entrant dans la cour de la mission : elle était déserte ! les logements étaient sans portes et sans fenêtres, et les toits, percés dans plusieurs endroits, s'affaissaient déjà sous leur propre poids. En visitant la partie du Nord de l'établissement, nous entrâmes dans une grande salle obscure et sans meubles, où nous rencontrâmes le père *José-Maria del Real*, seul ecclésiastique qui survive à la mission : ce religieux est un de ceux qui furent envoyés du collége de *Zacatecas*. Après une réception d'abord équivoque, il se remit de la surprise que notre apparition lui avait causée ; il devint plus poli et nous fit avec assez d'obligeance les honneurs de ses ruines : nous visitâmes avec lui les décombres, au milieu desquels il vit sans société, et en apparence, très-misérablement. Deux ou trois familles d'Indiens, fixées par l'habitude, résident encore dans les masures qui entourent la mission. Privés de tout secours, ces Indiens vivent de coquillages ramassés sur la plage et de glands de chênes verts dont les bois abondent, et dont le besoin leur a appris à extraire l'amertume qui nous empêche d'en faire usage pour aliment. C'est en écrasant les glands entre deux pierres et par la macération et le lavage qu'ils obtiennent cet utile résultat. Lorsque la pâte de glands, ainsi préparée, a subi un certain degré de fermentation, ils en forment des pains qu'ils font

cuire pour les conserver comme provision d'hiver. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que cette méthode de préparer la pâte de glands est presqu'identiquement la même que celle dont se servent les indiens du Grand Archipel polynésien pour conserver le fruit de l'arbre à pain. Le jardin de la mission, situé sur le terrain qui s'étend en pente douce, de la mission jusqu'aux bords du Rio-Carmelo, offre à peine quelques vestiges de culture. Autrefois très-fertile, ce jardin produisait avec abondance tous les légumes et tous les fruits nécessaires non-seulement à l'établissement, mais encore à la ville de Monterey et aux bâtiments en relâche. Aujourd'hui qu'il est entièrement abandonné, la clôture n'existe plus, et le peu d'arbres fruitiers que l'on y voit encore, donnent à peine quelques produits qui, toujours, sont dévorés avant d'avoir atteint le degré de maturité convenable.

Nous allâmes ensuite visiter l'église où nous entrâmes par la chapelle latérale qui, de la cour de la mission, y donne accès. En entrant dans cette chapelle, je remarquai plusieurs peintures sur bois qui représentent des sujets tirés des saintes écritures; mais mon attention fut particulièrement excitée par la vue d'un grand tableau de *San Isidro el labrador*[1], qui se trouvait à gauche en entrant et suspendu tout de travers par un des angles supérieurs du cadre. Dans cette position, le saint et sa charrue se montraient renversés. Notre révérend guide, après m'avoir signalé

[1] Saint Isidore, patron des laboureurs.

ce tableau du doigt, fit trois génuflexions et autant de signes de croix, et parut ensuite absorbé par une profonde méditation dont j'eus quelque peine à le tirer. Je désirais savoir la raison de ces dévotions spéciales, tout en soupçonnant qu'un peu de merveilleux pouvait bien là se mêler à un événement en lui-même fort naturel. Enfin pressé par moi d'éclaircir ce mystère, le révérend père, d'un ton pénétré de douleur et à voix basse, m'apprit que pendant un tremblement de terre, ce tableau avait été ainsi renversé, et que sûrement cette catastrophe avait été une manifestation de la volonté de Dieu et une prédiction certaine de la ruine des missions. Après ces paroles, le frère don Jose se signant de nouveau, retomba dans ses pieuses rêveries ! Naguère on voyait aussi dans cette église, un tableau qui représentait La Pérouse arrivant à la mission de San-Carlos, et la brillante réception qui lui fut faite par toute cette mission : ce tableau a disparu lors du départ des missionnaires espagnols.

Le capitaine anglais Beechey, en passant à Monterey, avait proposé, pour ce tableau, une somme assez considérable, mais le père *don Ramon*, alors directeur de la mission, refusa de le vendre; on suppose que depuis cette époque, forcé d'abandonner l'établissement de San-Carlos, il l'aura emporté avec lui dans la mission du Sud, qu'il dirige maintenant.

Nous vîmes encore dans cette église un orgue portatif, donné autrefois par le capitaine *Vancouver*, au président des missions de la Californie, de qui il fit la rencontre au port de *San-Diego*. Cet orgue, d'une

forme très-gothique, devait avoir été très-beau : il n'était point encore tout-à-fait hors de service.

Nous n'aperçûmes plus rien qui pût fixer notre attention, si ce n'est cependant une roue, de la grandeur de celle d'un rouet, qui était toute garnie de sonnettes et servait pour la messe au moment de l'élévation. En sortant de l'église, nous allâmes nous promener sur l'emplacement du jardin et sur les bords du Rio-Carmelo. Cette rivière, alors réduite à un simple filet d'eau, devient parfois, comme celles du Chili et comme toutes celles qui tirent leur origine d'une gorge de montagnes élevées, un torrent rapide et dangereux. En revenant vers la mission, nous nous arrêtâmes pour examiner un *tamascal* [1]. C'était tout simplement un trou de forme circulaire, fait dans le relief d'une butte et assez grand pour contenir sept à huit personnes; l'entrée en était étroite et peu élevée, et on ne pouvait y pénétrer qu'en se mettant *à quatre pattes*. L'ouverture qui sert d'entrée à ce tamascal n'a point de porte, elle ne se ferme que par le feu qu'on y allume pour le chauffer. Lorsque des Indiens se fourrent ainsi dans cette sorte d'étuve, ils y éprouvent bientôt une chaleur très-grande qui les met en transpiration : dans cet état, ils se râclent les uns les autres avec des écailles de coquilles, et, dès qu'ils trouvent que leur séjour dans ce bain a été assez prolongé, ils en sortent

[1] C'est une espèce de four en terre dans lequel les Indiens prennent des bains de vapeur.

et vont en courant se jeter dans les eaux du Rio-Carmelo, dont le lit passe auprès de la mission.

L'usage de ces bains de vapeur a toujours existé parmi les Indiens de cette côte, quelques efforts que les missionnaires aient fait pour le leur faire perdre. En Californie, cependant, il n'est pas général : les hommes seuls prennent ces bains; les femmes s'en abstiennent. En remontant sur la côte N. O. d'Amérique, et en allant même jusqu'au détroit de Béhring, on voit que tous les naturels des deux sexes ne peuvent s'en passer, tant cette coutume est dans leurs mœurs, et tant elle est, peut-être aussi, nécessaire pour les débarrasser des maladies de peau qui règnent incessamment parmi eux.

Bientôt nous prîmes congé du révérend père *Jose-Maria del Real*, et nous revînmes de la mission sous l'impression d'un sentiment de profonde tristesse, causé par la situation du pauvre frère.

Les brumes qui existent si fréquemment sur la côte de Californie, obligent à prendre quelques précautions à l'attérage; ainsi, il sera convenable, pour ne point s'exposer à entrer, sans le savoir, dans la grande baie, au Nord du mouillage ordinaire de Monterey, de se placer en latitude de la pointe Piños, que l'on viendra reconnaître, et que l'on contournera pour aller au mouillage; cette pointe forme, par l'abri qu'elle lui donne, la rade de Monterey.

Si, lors de l'attérage, le temps est clair et que l'on vienne en latitude chercher la terre, on la verra de 15 à 20 lieues de distance, et avant de reconnaître la

pointe des *Pins;* on distinguera, d'abord, les hautes montagnes qui sont au Sud de Monterey et paraissent en deuxième plan, bien au-dessus de la pointe Piños que l'on ne découvrira pas cependant tout de suite; mais bientôt après, en approchant, elle se montrera en premier plan, comme une pointe élevée au milieu, et d'une couleur plus sombre que les terres qui l'environnent; elle s'étend par une pente adoucie, vers le Nord et vers le Sud; cette pointe est toute boisée de grands pins qui croissent jusqu'au bord de la mer, et lui donnent en même temps la couleur sombre sous laquelle elle apparaît et le nom de pointe des Pins sous le quel on la désigne. A l'extrémité et dans le Nord de la pointe des Pins, il y a quelques roches détachées qui s'écartent peu de la côte et que l'on peut ranger, sans danger, à la distance d'une à deux encâblures. Toutes les roches sous l'eau dont cette côte est bordée, sont couvertes de grands fucus qui les font reconnaître et auprès desquels on ne trouve pas moins de 6 à 7 brasses d'eau. Aussitôt que l'on aura doublé la pointe des Pins, à une ou deux encâblures, si les vents le permettent, on continuera à faire route, en suivant la côte à la même distance, jusqu'à ce que l'on ait amené la pointe *Vénus* à couvrir la pointe Piños; alors on sera rendu au mouillage ordinaire des bâtiments de guerre, et l'on aura de 15 à 16 brasses d'eau, sur un fond de sable mêlé de gravier, un peu vaseux et d'une bonne tenue. On pourrait encore entrer plus avant dans la baie en se tenant toujours à la même distance de la côte de l'Ouest, jusqu'à ce que l'on fût parvenu à ame-

ner le petit fort que l'on aperçoit sur une pointe de roches, dans le S. O. $\frac{1}{4}$ O. et même dans l'O. S. O. du bâtiment; rendu dans ce dernier relèvement, on se trouvera dans un bon mouillage par 9 à 10 brasses d'eau, et la pointe Vénus alors sera couverte par celle du Nouvel-An. Si, au moment de l'attérage, les vents étaient du Nord, il ne serait pas nécessaire de ranger la pointe Piños pour se rendre au mouillage; il paraîtrait, dans ce cas, plus convenable de ne rallier la côte de l'Ouest que vers la pointe *Vénus*. On devra également éviter, par des vents faibles et variables, de trop s'approcher de la pointe Piños, sur laquelle les courants portent, ainsi que la lame, car il n'y a pas de mouillage sûr à pouvoir prendre sur toute cette partie du littoral. Avec des vents faibles ou variables, on recommande encore de ne point s'enfoncer dans la baie en dehors de la partie pratiquée comme mouillage, par la crainte des calmes et de la grosse houle qui bat toujours en côte, et rend le mouillage, dans toute cette partie, sinon dangereux, au moins inquiétant, faute d'abri, et aussi à cause du grand brassiage que l'on trouve partout, même très-près du rivage.

La reconnaissance de la pointe Piños n'offre aucune difficulté; si, au moment de l'attérage, on vient exactement en latitude, on apercevra vers l'Est ou l'E. S. E. les hautes terres qui sont au Sud de Monterey. De l'Est vers le N. E., l'éloignement de la côte fera reconnaître la grande baie de Monterey; vers le N. E. et le N. N. E., on apercevra encore les montagnes au-dessus de la mission de *Santa-Cruz* et les hautes terres qui s'avancent

vers l'Ouest et forment la pointe du Nouvel-An. Si, lors de l'attérage, la latitude du bâtiment était en erreur vers le Sud, l'inspection de la côte le ferait reconnaître aussitôt ; il en serait de même si l'erreur était en sens contraire. La vue de cette côte, prise à l'attérage, et donnée dans l'atlas de Vancouver, est encore, aujourd'hui, d'une grande exactitude.

Si l'attérage de Monterey avait lieu en venant du Nord, après avoir reconnu la pointe du Nouvel-An et la baie de Monterey, on ferait encore route directement sur la pointe Piños; cette pointe lorsqu'on vient de cette aire de vent, se montre d'abord sous l'apparence d'une île; en approchant, on ira prendre le mouillage comme il a été dit. Si les vents sont contraires pour arriver jusqu'au mouillage, on pourra louvoyer sans crainte : la côte est saine des deux côtés jusqu'à une ou deux encâblures du rivage.

Dans le S. E. du mouillage de Monterey, il y a un fond de roches sur lequel croissent de grands fucus ; ces fucus ont là une grande utilité; ils servent à signaler et à éviter ce plateau. En sondant avec soin, sur ce fond de roches, je n'ai jamais trouvé moins de 4 à 5 brasses d'eau. Sur les accores de ce banc, vers le Nord, on trouve 9 et 10 brasses, et vers l'Ouest de 6 à 7, comme en dehors de ce fond de roches.

Sans les brumes très-fréquentes, qui règnent sur cette côte, l'attérage de Monterey n'offrirait pas la moindre difficulté, encore arrive-t-il souvent qu'ici, comme à Terre-Neuve, la brume n'existe qu'au large, tandis que sur la côte et très-près de terre, il fait clair.

Pendant notre séjour à Monterey, j'ai très-fréquemment remarqué un banc de brumes qui se tenait au large et quelquefois s'approchait très-près de la côte, mais ordinairement sans l'envahir, et aussi sans entrer dans la baie. Un jour, entre autres, nous trouvant sur une des montagnes les plus élevées au Sud de Monterey, où nous étions allés pour faire des observations et d'où nous pouvions voir à la fois la baie de Monterey et celle du Mont-Carmel, nous avions, à terre, un temps superbe, il n'y avait pas un nuage, et nous étions au moment de terminer une série d'observations faites pour la levée du plan, lorsque nous aperçûmes le rideau de brumes qui, jusque-là, s'était tenu stationnaire au large, s'avancer et entrer dans la baie du Mont-Carmel; nous nous hâtâmes de serrer nos instruments pour rejoindre le sentier de Monterey, de crainte d'être enveloppés par la brume avant de l'avoir atteint et, par suite, de nous égarer : cependant la brume ne vint pas jusqu'à nous; elle ne monta qu'un peu au-dessus du niveau de la colline qui sépare l'anse du Mont-Carmel de la baie de Monterey, et, rendue au sommet de cette colline, elle en descendit avec rapidité en plongeant dans la vallée de Monterey. Nous nous attendions à voir aussi cette vallée et la baie tout entière disparaître bientôt, mais il n'en fut rien; ce *courant de brumes*, si l'on peut s'exprimer ainsi, paraissait avoir une grande vitesse, et cependant la brume n'avançait pas, elle se dissipait à mesure qu'elle arrivait à un point qui semblait être une ligne de démarcation fixe; la *raréfaction* était donc aussi rapide

que le courant qui y fournissait ; cependant, en cherchant ce que pouvait devenir cette brume, nous vîmes apparaître, à une grande élévation au-dessus de la côte, dans le N. E., direction que la brume semblait prendre, de petits nuages blancs qui, sans aucun doute, en étaient le produit, après deux transformations successives. Cette circonstance singulière me rappela que déjà j'avais remarqué un effet semblable, mais sans pouvoir en trouver la cause. Le phénomène que je venais d'observer me l'expliquait parfaitement. Lors de ma première remarque, je me trouvais à 4 milles de terre, sur la côte du Chili où j'étais retenu par un calme profond. Dans la direction du large, vers l'Ouest ou le O. N. O., on voyait à grande distance un rideau de brumes, mais où nous étions, ainsi que du côté de la terre, l'atmosphère était parfaitement claire et le ciel était d'une sérénité complète et sans aucun nuage, lorsque bientôt en interrogeant les apparences du temps, j'aperçus dans l'E. S. E., au-dessus de la côte et à une grande élévation, de tout petits nuages blancs qui paraissaient s'y former, puis disparaissaient successivement en s'élevant. Ces signes que je prenais alors pour une apparence de vent de cette partie, n'étaient donc évidemment que le résultat de la brume du large, condensée de nouveau après la raréfaction causée par le voisinage de la terre. Cette observation explique aussi, selon moi, et d'une manière très-satisfaisante, comment à Terre-Neuve, comme dans d'autres localités moins connues, on a de la brume très-épaisse au large, tandis que tout près de la côte, il

fait clair. Cependant, comme cette raréfaction de la brume paraît être dépendante du degré de calorique des terres qui l'occasionnent, ce phénomène doit avoir plus particulièrement lieu en été ou au commencement de l'automne, que dans les autres saisons, et, par la même raison, l'éclaircie qu'elle produit doit s'étendre d'autant plus au large des côtes qu'elles sont plus échauffées, d'où il doit suivre encore que pendant l'hiver, et dans les hautes latitudes, ce serait s'exposer beaucoup, par un temps de brumes, que de courir à terre avec trop de confiance, dans l'espérance de trouver une éclaircie et de voir cette terre avant d'y arriver.

Les côtes qui forment les pointes d'entrée de la baie de Monterey sont élevées, et la plage de sable, bordée de dunes, qui joint les hautes terres du cap du Nouvel-An avec celles du Sud de Monterey, s'annoncent à une grande distance par le bruit de la mer qui incessamment roule dessus. Il n'y a point de dangers connus, cachés dans la baie; ceux qui existent sont près du rivage et sont visibles, car ils sont signalés par de grands fucus qui croissent dessus et les font reconnaître à distance.

La rade de Monterey n'est en effet qu'un mouillage en partie abrité par la pointe des Pins, et ce n'est que tout-à-fait en dedans, et près des terres de l'Ouest, que l'on se trouve entièrement couvert par la pointe du Nouvel-An et par celle de *Vénus*. Mais la pointe du Nouvel-An étant située à 21 milles environ dans le Nord, on conçoit que, lorsque le vent souffle de cette partie, la mer peut être très-grosse dans la baie. Une

remarque faite ici, comme au mouillage de Valparaiso, avec lequel celui de Monterey a une grande ressemblance, c'est que lorsque les vents sont très-frais du Nord, ils n'entrent pas toujours avec autant de violence dans la rade, et qu'ici comme là, et comme dans d'autres lieux bien connus, on attribue cet effet aux hautes montagnes qui dominent ces mouillages et font, par réaction, obstacle au passage du vent et équilibre à une partie de sa force. Cet effet de la réaction des montagnes sur les vents a également lieu des côtes ou des roches élevées, sur le cours des eaux; c'est ainsi, par exemple, que si un courant frappe une roche, il réagit sur cet obstacle et renvoie au large sous un angle égal à celui d'incidence : d'où il suit qu'un corps flottant est quelquefois dévié du danger par l'effet seul de ce contre-courant, si l'obstacle n'offre pas cependant un front trop large, et aussi, si cet objet n'est point d'ailleurs exposé à l'action d'une autre force, telle que celle du vent.

Le fond de la rade de Monterey est partout de sable parsemé de pierres détachées et, dans quelques endroits, de roches. Dans le Nord du mouillage ordinaire on trouve de la vase jaunâtre, mêlée de sable, mais le brassiage, sur ce fond, est déjà de 40 à 50 brasses, et trop considérable pour pouvoir être recommandé comme mouillage.

Quoi qu'il en soit de l'apparence peu favorable de cette baie, elle passe pour être très-sûre : on ne s'y rappelle la perte que d'un petit nombre de bâtiments; il convient toutefois d'ajouter que jusqu'à présent, le

nombre de ceux qui l'ont fréquentée, a été, par comparaison, également très-peu considérable.

Les marées, dans la rade de Monterey, sont régulières, mais elles n'occasionnent, au mouillage ordinaire, aucun courant bien sensible : il est encore à présumer que là, comme à Valparaiso, les eaux font le tour de la baie.

Pendant notre séjour sur la rade de Monterey, le temps fut toujours beau; la brise s'élevait le matin vers le S. O. ou l'O. S. O., très-faible d'abord, et souvent mêlée de calmes, puis vers 10 heures, elle tournait vers l'Ouest et le N. O. en fraîchissant. De midi à 2 ou 3 heures le vent était dans toute sa force; le soir il diminuait peu à peu, et au coucher du soleil il faisait calme. Ce calme se prolongeait ordinairement pendant la nuit, où il s'élevait parfois une petite fraîcheur de l'E. N. E. au S. E. ou au S. S. E., qui se faisait vers minuit ou une heure et cessait au jour. Il arrivait aussi que le matin, dans la baie, le temps était brumeux vers Santa-Cruz ; d'autres fois il était clair et on apercevait au large un rideau de brumes qui venait jusqu'à l'entrée de la baie, mais sans y pénétrer; il se dissipait généralement lorsque la brise du N. O. s'établissait.

Le 9 novembre, nous eûmes un coup de vent du S. S. E., il ne dura que 12 heures; quoique le vent vînt de terre et que l'abri fût complet, tous les bâtiments qui étaient mouillés sur la rade, chassèrent sur leurs ancres; les rafales qui venaient de dessus la colline qui sépare la baie de Monterey de celle du Mont-Car-

mel [1], étaient extrêmement violentes. Pendant ce coup de vent, un navire baleinier américain ayant cassé sa chaîne de mouillage, et n'ayant point d'autre ancre à pouvoir laisser tomber, s'en allait en dérive vers la côte du fond de la grande baie, où il se serait inévitablement perdu; lorsque nous nous en aperçûmes, nous le vîmes arborer son pavillon en *berne;* présumant alors que son équipage était à terre, j'envoyai aussitôt un canot avec huit matelots pour l'aider à manœuvrer; avec ce secours opportun, ce bâtiment mit sous voiles et alla dehors attendre que le temps lui permît de revenir au mouillage. Peu de jours après il rentra en rade, mais n'ayant pas d'ancre, il attendit en louvoyant que le capitaine, que cet événement avait trouvé impassible, puisqu'étant à terre, au vent de son bâtiment, il aurait pu le rejoindre et ne l'avait pas fait, lui procurât une ancre; il y en avait une convenable à vendre à bord d'un autre navire baleinier américain; mais, soit que le capitaine de ce dernier navire voulût profiter de cette circonstance pour en élever le prix, soit qu'en effet le capitaine qui en avait besoin eût l'arrière-pensée de perdre son bâtiment, sa pêche ayant manqué, il laissa son navire sur une ancre à jet, beaucoup trop faible pour sa sûreté, et quelques jours après cet événement, ce bâtiment se brisa à la côte, sur la plage même de Monterey, pendant un coup de vent de Nord qui survint peu de jours après notre départ.

On trouve au mouillage de Monterey à s'approvi-

[1] Carmelo.

sionner de bois de chauffage et de mâture : on n'a que la peine de le couper; la pointe Piños, qui couvre la rade, est l'endroit le plus convenable pour cet objet : le trajet du lieu de l'exploitation à celui de l'embarquement n'est ni long, ni pénible. Il est plus difficile de se procurer de l'eau, surtout à la fin de l'été, lorsque la saison a été sèche. Ce n'est qu'après beaucoup de peines, et après avoir creusé plusieurs puits, que nous parvînmes à en recueillir, chaque jour, six à huit barriques : encore était-elle d'une assez mauvaise qualité, et très-chargée de terre. La relâche à Monterey est surtout avantageuse sous le rapport des rafraîchissements; on y trouve, à très-bon compte, des bœufs et des moutons. Un bœuf, sans la peau, ne nous revenait qu'à 20 francs, et nous donnait de 200 à 250 kilogrammes de viande. Les volailles et les œufs étaient très-rares et aussi très-chers.

Depuis la destruction de la mission de San-Carlos, c'est de celle de Santa-Cruz, du village de San-Juan et de quelques ranchos plus ou moins éloignés de Monterey, que l'on fait venir le peu de légumes frais que l'on peut se procurer : ils sont très-peu variés et assez chers. Nous ne vîmes que quelques choux, des citrouilles, des tomates, des haricots; les pommes de terre seules se trouvaient en abondance et à bon marché. Pour faire un approvisionnement en vivres de campagne tant soit peu considérable, on est obligé d'acheter, par petites quantités, les farines et les légumes secs dont on peut avoir besoin, et de faire soi-même son biscuit et ses salaisons : on trouve dans le commerce de cette place,

peu de facilités pour ces approvisionnements de mer.

La personne qui s'était chargée de fournir à nos besoins, était obligée d'envoyer dans les environs, pour recueillir par petites parties, les denrées dont nous avions besoin, et, malgré nos conventions, elle éleva les prix au-dessus du prix courant du marché, en raison de ses frais extraordinaires et de la difficulté, nous dit-elle, de placer nos lettres de change. Et, en effet, ce négociant ne paraissait pas avoir de relations commerciales bien étendues, ni les moyens pécuniaires suffisants pour attendre l'occasion favorable de négocier nos traites. Le commerce de Monterey a des limites très-restreintes; les populations étant peu nombreuses et peu aisées, les consommations sont presque nulles; elles se bornent à l'écoulement de quelques parties de marchandises, d'un usage commun, qui s'achètent par échange et se paient à longs termes, au moyen des suifs, des cuirs et de quelques pelleteries que les marchands se procurent aussi par échange, en détaillant les objets de commerce dont ils ont fait l'acquisition. On trouverait dans ce pays un immense avantage à faire ses approvisionnements de vivres en payant en numéraire, soit en piastres fortes d'Espagne soit en *dollars* des Etats-Unis.

La Californie est sujette aux tremblements de terre, mais ils sont peu fréquents et ne paraissent pas causer aux habitants une bien grande inquiétude. Le climat de Monterey est très-sain, et il y fait très-beau pendant une grande partie de l'année; ce climat est, cependant, moins agréable sur le bord des côtes que dans l'inté-

rieur ; près de la mer l'air est fort humide et les brumes y sont très-fréquentes et très-nuisibles à la végétation. Il n'en est pas de même dans l'intérieur, où il fait souvent un temps sec, et où il y a rarement des brumes ; c'est à leur présence sur le littoral que l'on attribue l'impossibilité où l'on est de cultiver la vigne, dans les trois missions de San-Carlos, de Santa-Cruz et de San-Francisco. La vigne ne fait là que végéter sans fructifier, tandis qu'elle vient très-bien dans toutes les autres missions de l'intérieur ; les raisins y mûrissent même dans la perfection. Un Français établi dans les environs de Santa-Barbara, récolte déjà de 3 à 400 barriques de vin par année. Il est très-rare qu'il gèle à Monterey ; on y voit cependant quelquefois des gelées blanches et même de la neige. La mauvaise saison, qui est aussi celle des pluies, commence en novembre et finit en mars ; pendant ces mois, les vents sont très-variables, cependant ils soufflent plus généralement du S. E. au S. O. ; les vents de S. E. sont accompagnés des plus mauvais temps. De mars en novembre, les vents règnent presque constamment du N. O. au Nord et le temps est ordinairement très-beau.

La rade de Monterey est fréquentée par une foule innombrable de baleines à bosses (*hump-back*) qui sont très-familières ; elles viennent au milieu des bâtiments mouillés en rade, où elles empestent l'air non-seulement par l'odeur pénétrante et nauséabonde qu'elles exhalent elles-mêmes, mais encore par l'eau qu'elles lancent fréquemment de leurs évents et qui est fortement imprégnée de cette odeur.

Les indigènes que nous rencontrâmes à Monterey étaient lourds et peu intelligents. On ne peut s'empêcher de penser qu'ils sont peut-être redevables de l'état d'idiotisme où ils sont, à la vie de cloître et d'esclavage à laquelle ils sont voués depuis leur enfance; ce qui surtout semble confirmer cette opinion, c'est que les Indiens tout-à-fait indépendants, qui vivent loin des missions et du contact des Indiens qui y résident, ne manquent pas, assure-t-on, d'une certaine finesse, commune à tous les hommes élevés dans l'état de nature. Les diverses tribus d'Indiens indépendants, dont la population intérieure de la Haute-Californie se compose, sont répandues sur tout le pays situé à 20 ou 30 lieues des côtes et au-delà, dont elles se partagent le territoire et où elles mènent une existence nomade. Sans cesse errantes, chacune établit ses huttes, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, toujours en plaine ou dans des lieux découverts, de peur de surprise, et dans les localités les plus favorables à la pêche et à la chasse; mais aussi toujours sans sortir du district qu'elle occupe, et dont les limites, souvent contestées par les tribus voisines, sont une des causes incessantes des guerres qu'elles se font. Chaque tribu a son langage particulier; et il arrive souvent que ce langage est si différent des autres, que les tribus les plus rapprochées ne se comprennent pas. Les indigènes indépendants de la Haute-Californie sont tatoués, et parmi eux, comme parmi tous les peuples où cet usage est répandu, ces signes servent d'ornement et de distinction, non seulement d'une tribu à une autre tribu,

mais encore, d'une famille à une autre famille. Un fait assez singulier, déjà remarqué par plusieurs voyageurs, c'est que dans le tatouage dont les femmes sont décorées, on retrouve des signes semblables à ceux que l'on voit porter par les femmes des diverses races d'Esquimaux qui habitent les côtes du Labrador et les rives de la baie d'Hudson, avec lesquelles, du reste, les tribus de la Haute-Californie ont plus d'un rapport déjà constaté.

Ces Indiens indépendants, en général très-misérables, sont très-peu couverts, et, en été, la plupart vont tout nus. Les femmes font usage de peaux de daim pour se couvrir, mais ce vêtement est un objet de luxe assez rare, et une cause de bien-être qui n'est le partage que du petit nombre. Ces femmes portent encore comme vêtement, des espèces de couvertures sans envers, faites en plumes tissues ensemble, ces couvertures, généralement ornées de plumes de diverses couleurs, disposées pour former des dessins symétriques, ont un aspect qui n'est pas moins curieux que pittoresque. Ce vêtement d'ailleurs, est d'un usage agréable, car il a l'avantage d'être très-chaud. Les Indiennes tissent encore, de la même manière, des coiffures et des ceintures pour leurs chefs, mais pour ces ouvrages de luxe, elles n'emploient que les plumes des oiseaux les plus rares et des couleurs les plus vives et les plus variées. Ces ornements sont d'un bon goût; mais il est fort difficile aujourd'hui de se les procurer. Les femmes recherchent la parure avec passion, elles ont les lobes des oreilles percés pour recevoir des ornements, elles portent gé-

néralement, au lieu de boucles d'oreilles, des morceaux d'os ou de bois en forme de cylindre et sculptés de différentes manières. Ces ornements sont creux et servent également d'étuis pour renfermer leurs aiguilles; elles pendent encore à leurs oreilles des boutons, des petits coquillages, des petits morceaux de nacre ou tous autres objets de fantaisie qu'elles peuvent se procurer.

Les Indiens qui résident dans les districts les plus voisins des missions et des présidios ont déjà, comme nous l'avons dit, commencé à élever des bestiaux et à cultiver des pommes de terre, ce qui est évidemment un progrès et un grand pas de fait vers la civilisation; mais les tribus les plus éloignées, toujours nomades, ne cultivent rien encore. Les Indiens dont elles sont formées, se nourrissent principalement de glands de chêne, qui viennent à profusion dans tout ce pays, et des produits de leurs chasses et de leurs pêches; toute la contrée sur laquelle ils sont répandus est extrêmement giboyeuse, et les lacs, comme les rivières qui l'arosent, abondent en poissons d'une infinité d'espèces; les bords de la mer enfin, offrent encore, pour satisfaire aux besoins de ces populations, une grande variété de coquillages, parmi lesquels un des plus remarquables, pour la grandeur, et des plus utiles, comme moyen de subsistance, est l'haliotis géant, dont l'écaille diaprée à l'intérieur, brille des plus belles couleurs et contient quelquefois de jolies petites perles; ce coquillage, un des plus grands de son espèce, a souvent plus de 30 centimètres de longueur, sur 22 ou 23

centimètres de largeur; on trouve aussi sur les roches de cette côte, de larges patelles, que l'on ne rencontre encore nulle part que là, et dont les dimensions ne sont pas moindres que celles de l'haliotis dont nous venons de parler.

Les indigènes indépendants de la Haute-Californie excellent surtout à la chasse; ils emploient pour la faire mille stratagêmes qui leur réussissent. Un des plus curieux est celui dont ils se servent pour chasser les daims : à cet effet, ils s'affublent le mieux qu'ils peuvent d'une peau de cerf à laquelle la tête et le bois tiennent encore; ainsi déguisés, ils se rendent plusieurs ensemble, dans les clairières où ordinairement l'herbe de moutarde croît très-haute et où, précédemment, ils ont aperçu des troupeaux de ces animaux; rendus là, ils se cachent le corps autant que possible, pour éviter d'être découverts, et par le mouvement qu'ils donnent à leur tête, ils ont l'air de brouter; ils imitent si bien la pantomime de ces animaux lorsqu'ils paissent, et ils rendent leurs cris avec une telle perfection, que les cerfs eux-mêmes s'y trompent; et, il est très-rare que ceux qui sont à portée de les voir ou de les entendre, ne s'y laissent pas prendre. Aussitôt qu'un de ces animaux accourt, bientôt d'autres le suivent. Les chasseurs attendent alors patiemment que plusieurs se soient réunis et approchés à bonne portée, pour décocher leurs flèches. Elles doivent être ajustées avec une grande précision et beaucoup de force; s'il en est ainsi l'animal, frappé au cœur, tombe mort sans qu'aucun bruit puisse avertir le reste du troupeau, et la chasse

continue ; mais si le chasseur manque d'adresse, l'animal blessé fuit et ordinairement entraîne tout le reste du troupeau à sa suite.

Les arcs dont les Californiens indépendants font usage, ont un mètre au plus de longueur ; ils sont renforcés par un nerf de cerf très-artistement uni au bois de l'arc, dont la courbure est tournée en sens inverse de celui dans lequel il faut le tendre, c'est-à-dire, contrairement à la courbure que nous donnons à ceux que nous employons dans nos jeux et à ceux usités dans toute la Polynésie. Cette disposition renversée oblige à l'emploi d'une plus grande force pour s'en servir, et leur donne en même temps une portée plus considérable. Ces arcs sont encore garnis, au milieu, d'une petite lanière de cuir, qui a pour objet d'empêcher la flèche de dévier de la position qu'on lui donne en la posant sur l'arc ; souvent même, au lieu de cette lanière, les indigènes garnissent l'arc d'un morceau de peau de lièvre non-tannée. Ils prétendent que cette précaution rend leurs coups encore plus sûrs. Les flèches sont moins longues que l'arc, elles ont ordinairement de 80 à 85 centimètres de long, elles sont faites d'un bois très-léger et sont égales en grosseur à chaque extrémité ; l'une d'elle est terminée par un morceau de silex taillé en fer de lance et dentelé de chaque côté, ou plus généralement encore, au lieu de silex, elle est armée d'un morceau de verre volcanique, travaillé comme nous venons de le dire ; l'autre extrémité de la flèche est garnie, sur quatre faces, de barbes en plumes qui ont 10 centimètres de longueur sur 0,015 millimètres

de hauteur ; de l'exacte dimension des quatre barbes et de la régularité de leur placement, dépend encore la justesse du tir.

Les Indiens apprécient tellement l'exactitude dans tous ces petits détails, qu'ils les observent avec un soin tout particulier. Aussi ne peut-on rien voir de plus élégant, de mieux fait et de plus fini que les arcs et les flèches qu'ils confectionnent. Ils se servent, en guise de carquois, pour porter leurs flèches, d'étuis faits en peaux de lièvres ou de renards, qu'ils ornent toujours avec des grains de verre et des petits coquillages.

Quelques personnes m'ont assuré que les indigènes indépendants de la Haute-Californie, empoisonnent quelquefois leurs flèches, et qu'ils emploient pour cet usage le suc d'une plante que l'on nomme *yedra;* c'est une sorte de plante grimpante de l'espèce du lierre, elle est particulière à la Haute-Californie, et croît le plus ordinairement à l'ombre, dans les lieux les plus frais. Cette plante à la singulière propriété d'être un poison pour l'homme seulement, et encore assure-t-on que tous n'en éprouvent pas également les funestes effets ; pour quelques personnes, le simple contact des feuilles avec la peau à nu, cause des tumeurs enflammées extrêmement douloureuses; tandis que d'autres personnes peuvent la toucher impunément. On prétend encore que le vent qui a passé sur cet arbuste a de dangereuses influences pour les individus qu'il affecte plus particulièrement. D'autres habitants de la Haute-Californie pensent que les indigènes se servent, pour empoisonner leurs flèches, du venin des serpents ;

mais rien, à cet égard, ne m'ayant paru bien constaté, ce serait s'exposer beaucoup que de donner tous ces renseignements comme certains et de contribuer ainsi à accréditer une accusation grave contre ces peuplades, peut-être fort innocentes à ce sujet; bien que cependant l'on sache qu'elles sont très-cruelles entre elles dans les guerres qu'elles se font.

Il résulte encore des nombreuses informations que j'ai pu me procurer en Californie, sur les Indiens indépendants, qu'ils sont moins sujets aux maladies que ceux qui vivent dans les missions, et parmi lesquels des fièvres pernicieuses, des épidémies, et particulièrement la petite vérole, ont fréquemment fait de cruels ravages. Les Indiens, à l'état sauvage, font usage, dans leurs maladies, de plantes médicinales dont ils ont appris à connaître l'efficacité, ils en emploient quelques-unes comme vomitifs, et d'autres seulement en application sur la partie douloureuse; on assure encore qu'ils connaissent et pratiquent la saignée; mais de tous leurs remèdes, celui qu'ils regardent comme le meilleur, est l'usage du *tamascal*. Malades, ils prennent ces bains de vapeur pour se guérir; en santé, ils en font encore usage comme d'un préservatif contre les maux à venir.

CHAPITRE XI.

Départ de Monterey. — Exploration de l'île de la Guadeloupe. — Reconnaissance de la basse des Alijos. — Mouillage de la *Vénus* dans la baie de la Madeleine (Basse-Californie).— Recherche de l'île Schelvoeck. — Baie de San-Lucas. — Baie de San-Pedro del Cabo.—Arrivée de la *Vénus* sur la côte du Mexique. — Ile Venado. — Mazatlan. — Vents du golfe de Cortès.

Le 14 novembre 1837, rien ne nous retenait plus en Californie; les observations nécessaires pour construire le plan de la baie de Monterey étaient achevées, et les mouvements de la variation diurne de l'aiguille aimantée avaient été suivis assez longtemps pour que ses oscillations journalières pussent être déterminées avec une précision convenable; nous nous disposâmes donc à mettre à la voile. Le séjour prolongé que nous venions de faire en ce port, n'avait pas été moins favorable à la santé de l'équipage qu'aux résultats scien-

tifiques que nous venions de recueillir, et tout le monde, à bord, remis de ses longues fatigues par l'usage de vivres frais, par un repos devenu nécessaire, et par des promenades à terre, non moins agréables que profitables à nos collections d'histoire naturelle, se trouvait animé d'un excellent esprit, d'un zèle nouveau et reprenait la mer avec plaisir. Notre temps utilement employé pour les observations, n'avait pas été perdu non plus pour l'armement; nous en avions profité pour remettre la frégate dans le meilleur état possible de navigabilité. La *Vénus* retournait donc à la mer, en sortant de Monterey, belle de fraîcheur et de grâces, fière de son équipage déjà expérimenté, brillant de jeunesse, avide de voir et de courir de nouvelles chances aventureuses. Nos préparatifs de départ étant terminés, j'allai prendre congé du gouverneur Alvarado, de M. Spence et de toutes les personnes qui avaient entretenu des rapports avec nous. Ces relations avaient été d'une nature extrêmement bienveillante, et nous ne nous séparâmes pas de cette société encore naissante, mais pleine d'avenir, sans éprouver les regrets que cause une séparation qui, selon toute apparence, doit être pour toujours. Le calme, dans la baie, se prolongea jusqu'à une heure avancée de la journée, et ne nous permit pas d'appareiller avant le dîner de l'équipage; mais à une heure nous étions sous voiles, et toutes les pirogues des navires baleiniers, mouillés autour de nous, étaient venues nous offrir la remorque pour nous conduire en dehors de la rade. J'accueillis avec plaisir ce bon office : c'était une

preuve des sympathies que nous avions excitées et un compliment qui s'adressait à tout l'équipage de la *Vénus :* je ne pouvais y rester indifférent. Le gouverneur voulut aussi nous faire ses adieux ; il me fit dire qu'il allait me saluer, et la batterie dite le *Castillo* tira onze coups de canon, que nous rendîmes aussitôt en nombre égal.

Le vent, après avoir été longtemps faible, variable et incertain, devint plus frais en se fixant au N. O., nous en profitâmes pour faire route, et nous gouvernâmes aussitôt pour ranger la pointe des Pins, et passer près de l'anse du *Carmelo ;* il était nécessaire de revoir plusieurs parties de ce littoral, sur lesquelles il nous restait encore de l'incertitude. Nous prolongeâmes ensuite la côte pendant quelque temps, en faisant route au S. $\frac{1}{4}$ S. E. et au Sud parallèlement au rivage.

La pointe des Pins, que nous contournâmes en sortant de la baie se termine, vers le Sud, à la baie du Carmelo ; elle est, comme nous l'avons déjà dit, très-boisée et couverte de grands pins et de chênes verts qui croissent jusqu'au bord de la mer, mais cette belle végétation cesse à la baie du Carmelo, dont la rive est bordée d'une plage de sable sur laquelle se trouvent aussi quelques roches. La pointe Sud de cette baie, terminée par trois rochers détachés, est très-élevée et très à pic au rivage ; elle est tellement dépouillée de végétation, qu'en plusieurs endroits la roche même se montre à nu. A partir de cette pointe, la côte prend une direction presque Nord et Sud du monde

pendant environ 10 à 12 milles, jusqu'à une autre pointe, auprès de laquelle on voit un massif de terre et de roches, élevé, plat sur le sommet, et détaché de la côte qui se montre sous l'apparence d'une île. De ce point remarquable, la côte change de direction et court alors vers le S. E.; mais la nuit qui survint nous en déroba promptement la vue; de ce moment, nous ne découvrîmes plus rien des terres de la Haute-Californie.

La brise, en devenant plus fixe, était aussi devenue plus fraîche et paraissait augmenter insensiblement; la frégate, sous toutes voiles, obéissait en fuyant à l'action de ces bons vents, et nous faisions un chemin rapide sur une mer encore unie, lorsqu'à 10 heures, nous eûmes le spectacle d'une aurore boréale; elle parut dans le N. O. d'où venait aussi le vent. Cette aurore était bien marquée et resta longtemps visible; le ciel était alors peu chargé, cependant on voyait quelques nuages blancs et très-élevés.

En abandonnant la côte de Californie nous gouvernâmes pour aller reconnaître l'île de la *Guadeloupe*, dont je voulais vérifier la position et faire l'hydrographie. Le 17 au matin, la *vigie* annonça la terre dans l'E. S. E. $\frac{1}{2}$ E.; c'était l'île que nous apercevions: elle paraissait fort élevée et était déjà fort apparente lorsque le jour nous la montra. Nous l'eussions certainement aperçue de beaucoup plus loin s'il eût fait clair; au moment où nous la vîmes, nous n'en étions plus éloignés que d'environ 22 milles. Le vent, dont la force avait déjà beaucoup diminué, tombait toujours, et à

midi il faisait presque calme. Nous étions alors par 29° 25′ 5″ de latitude Nord; cette latitude était déterminée par *vingt* hauteurs circumméridiennes; la latitude donnée directement par la hauteur méridienne était de 29° 24′ 48″; la longitude déterminée par quatre montres bien d'accord entre elles, était de 121° 10′ 49″ à l'occident du méridien de Paris. Mais je trouvai par la moyenne de cinq séries d'observations de distance de la lune au soleil, que cette longitude n'était que de 121° 6′ 45″[1]; dans cette position nous relevions la pointe N. de l'île de la Guadeloupe, dans l'E., 14° Sud; le grand sommet de l'île, à l'E., 20° Sud; le 2e sommet en élévation à l'E., 27° Sud, et la pointe S. O. de la Guadeloupe à l'E., 32° Sud. Enfin, la déclinaison de l'aiguille aimantée, déduite

[1] Longitudes déterminées sur mes observations, par cinq séries de distances de la lune au soleil, observées vers 7 heures 36 minutes du matin (il faisait presque calme et la mer était belle).

1re série.	121°	14′	15′	Longitude moyenne	121°	12′	15″
2e	—	121	12	00	Différence à midi	— »	10	»
3e	—	121	10	15				
4e	—	121	12	30	Longitude à midi	121°	2′	15″
5e	—	121	12	15				

Longitudes déterminées sur mes observations, par cinq séries de distances de la lune au soleil, observées vers 9 heures du matin (il faisait calme, la mer était unie).

1re série.	121°	12′	15″	Longitude moyenne	121°	12′	45″
2e	—	121	13	00	Différence à midi	— »	6	00
3e	—	121	12	45				
4e	—	121	12	30	Longitude à midi	121°	6′	45″
5e	—	121	13	15				

de plusieurs séries d'observations, était de 11° 30′ N. E. Nous sondâmes par 500 brasses sans trouver le fond; la température de l'air était de + 20°,0; celle de l'eau, à la surface, était de + 18°,5, tandis qu'à 500 brasses de profondeur, la température ne s'élevait qu'à + 6°,3; le résultat de cette sonde était très-satisfaisant, et, comme pour tous ceux que nous avions obtenus dans nos sondes thermométriques, faites à cette profondeur, il n'y avait aucun doute à élever sur son exactitude.

Retenus, par le calme, dans l'Ouest de l'île de la Guadeloupe, ce ne fut que le 19 au matin que, favorisés par une brise du O. S. O. qui varia bientôt vers l'O. et le N. O., nous pûmes nous en approcher. Nous contournâmes ensuite cette île par le Nord et par l'Est, à la distance de deux à trois milles de terre, afin d'en déterminer la configuration. Pendant cette navigation, nous mîmes plusieurs fois en panne pour sonder et faire les observations et les relèvements nécessaires à l'exploration de cette île. A chacune de nos stations, nos sondes ont toujours atteint une profondeur de 200 brasses, mais chaque fois sans trouver le fond.

L'île de la Guadeloupe[1] est très-élevée; elle offre de tous côtés, un rivage accore qui semble inaccessible au débarquement, excepté dans la partie du N. E. et dans celle du S. S. E. A partir du rivage, et surtout

[1] Cette île servait ordinairement de point d'attérage aux galions qui venaient des Iles Philippines; de là, ils allaient prendre connaissance du cap San-Lucas, en se rendant à Acapulco.

sur la côte du N. O. et de l'Ouest, le terrain se relève en talus très-rapides jusqu'aux sommets de l'île, dont les points culminants paraissent avoir été autant de cratères de volcans; le gisement général de ces sommets suit, comme l'île, une direction à peu près S. S. E. et N. N. O. du monde. Il résulte des calculs de M. de Tessan, que le grand sommet de l'île de la Guadeloupe, situé par 29° 7′ 25″ de latitude N., et 120° 42′ 45″ de longitude occidentale, est élevé de 1,040 mètres au-dessus du niveau de la mer; que la pointe la plus Nord est élevée de 330 mètres, et que celle du Sud ne l'est que de 250; enfin, que l'îlot le plus méridional, à pic comme un mur, et plat sur son sommet, n'a que 170 mètres d'élévation. Cette île, évidemment d'origine volcanique, n'est point habitée, et nous n'aperçûmes aucune trace qui annonçât qu'elle l'eût jamais été : elle semble d'ailleurs, par sa nature stérile, très-peu susceptible de recevoir une population autre que celle des pêcheurs qui peuvent s'y établir temporairement pour la pêche des loups marins. La végétation que nous aperçûmes sur l'île de la Guadeloupe paraît peu active; cette île n'est boisée que sur le versant de la partie septentrionale qui se présente au N. N. E.; cependant, dans plusieurs ravins de la côte de l'Est et dans quelques anfractuosités du sol, nous vîmes des broussailles et des arbres rabougris; partout ailleurs elle n'est couverte que d'une végétation très-pauvre, qui souvent laisse voir la roche à découvert. Nous n'aperçûmes d'eau nulle part, mais le versant de l'Est nous parut sillonné par

plusieurs lits de torrents, alors desséchés, ce qui donne lieu de présumer que, durant l'hiver et pendant une partie du printemps, on trouverait de l'eau sur cette terre.

A la côte N. O. de l'île de la Guadeloupe, et tout près de terre, on voit quelques rochers détachés qui sont peu élevés sur l'eau et paraissent pouvoir être rangés de très-près. La côte orientale est parfaitement saine; mais, à la pointe méridionale, il y a deux gros îlots détachés, entourés de quelques roches hors de l'eau; l'îlot le plus au large est à environ deux milles de la pointe la plus Sud de l'île. Il est bien vraisemblable qu'il y a suffisamment d'eau entre ces îlots et la côte, pour qu'on puisse y passer; cependant, comme ce passage n'a pas été sondé, il est préférable de ne point s'y engager, ce qui d'ailleurs n'aurait aucun but d'utilité.

Le 19 au soir, ayant terminé la reconnaissance entière de l'île de la Guadeloupe, nous nous dirigeâmes vers le Sud pour aller chercher et reconnaître l'écueil formé par des rochers, connus sous le nom d'*Alijos;* cet écueil, découvert en 1791, n'avait point été revu, et son existence même était devenue si douteuse, que quelques géographes s'étaient déterminés à le supprimer tout-à-fait sur les cartes nouvelles.

Le 22 novembre, à midi et un quart, étant sous toutes voiles, par un très-beau temps, les vigies nous annoncèrent deux bâtiments devant nous : c'étaient les Alijos que, sur leur apparence, on signalait ainsi. Nous avions alors un vent frais du Nord au N. N. E. et nous ne tardâmes pas à avoir, du pont, la vue de cet

écueil. Il est composé de quatre rochers principaux qui, en approchant, se montrèrent successivement. Les deux premiers, beaucoup plus élevés que les deux derniers, parurent d'abord seuls ; ils avaient tellement l'apparence de navires sous voiles, que cette méprise, facile pendant la nuit, exposerait un bâtiment qui la commettrait, au plus grand péril, si surtout il ignorait leur existence. Le nom de ces rochers indique suffisamment le danger dont on serait menacé, si on les rencontrait inopinément ; ce nom que je ne puis rendre exactement par un seul mot, avec la même énergie qu'en espagnol, pourrait cependant être traduit par celui d'*Allégeurs*[1], s'il était permis de s'en servir.

Nous étions encore éloignés de 21 à 22 milles des Alijos, lorsque nous en eûmes connaissance du haut des barres du petit mât de perroquet. De la direction d'où nous venions, c'est-à-dire du Nord, la roche occidentale paraissait de beaucoup la plus élevée ; sa hauteur exacte a été reconnue être de 30 mètres au-dessus du niveau de la mer ; celle de la roche orientale n'est que de 17 mètres. Nous contournâmes cet écueil par l'Est, à la distance d'un mille, et nous en déterminâmes la position par des relèvements et des observations multipliées. A chacune de nos stations, nous sondâmes par 200 brasses, mais sans jamais trouver le fond. A 4 heures et demie, ayant achevé l'exploration de la basse des Alijos, nous nous dirigeâmes vers l'Est,

[1] *Alijos*, ceux qui allègent un bâtiment, qui mettent la cargaison à terre.

pour aller à la recherche d'une île sans nom, qui nous avait été signalée par un Américain des Etats-Unis, homme instruit et digne d'une grande confiance, mais qui n'était point marin. Il nous avait donné une fausse indication, ayant sans doute pris lui-même le cap *San-Lazaro* pour une île. Beaucoup de marins, sans approcher plus près de la côte qu'il ne l'avait fait, auraient pu commettre une erreur semblable. Lorsque dans la suite, à *San-Blas*, je rencontrai, pour la seconde fois, M. le capitaine Belcher, commandant de la corvette de S. M. B. le *Sulphur*, j'appris de lui qu'il avait également cherché cette île supposée, dont il avait eu le signalement par la même personne qui nous l'avait donné, et qu'il n'avait rien trouvé non plus. Nous restâmes donc tous deux bien convaincus que la vue du cap San-Lazaro avait pu seule donner lieu à cette méprise.

Le 23, à 4 heures 50 minutes du soir, nous aperçûmes la terre dans le N. E. : elle nous apparut sous la forme d'une île élevée, couronnée par deux pitons. Nous nous en approchâmes jusqu'à la nuit, alors nous prîmes la bordée du large pour nous maintenir dans cette position; effectivement, au jour, nous la revîmes encore dans le N. E. et nous nous en approchâmes de nouveau pour la reconnaître. Dès le jour, nous avions également aperçu trois navires baleiniers qui étaient en croisière sur ce point; l'un d'eux faisant route au Sud, devait passer près de nous. Nous nous disposâmes à communiquer avec lui, et à 9 heures 20 minutes, ayant mis en panne, j'envoyai un canot

à bord de ce baleinier qui était par notre travers ; il se nommait le *Young-Eagle* de Nantuket ; et venait d'Honoloulou, d'où il était parti depuis 27 jours. Il nous apprit qu'à l'époque de son départ, il avait laissé en relâche dans ce port une corvette de guerre de S. M. B., et il nous donna l'assurance que, depuis notre départ de cet archipel jusqu'au jour où il avait pris la mer, le roi et les autorités des îles Sandwich avaient observé la convention que nous avions faite avec eux, en vertu de laquelle M. Bachelot avait continué de jouir d'une entière liberté et des égards que sa conduite honorable et un mérite distingué auraient seuls dû lui assurer. Nous nous séparâmes du *Young-Eagle*, et comme le beau temps que nous avions, était on ne peut plus favorable aux reconnaissances dont nous nous occupions, nous en profitâmes pour les continuer. En approchant pour faire l'exploration du cap San-Lazaro, qui ne tient effectivement au continent que par une presqu'île de sable très-basse et très-étroite, sur laquelle la mer déferle dans les mauvais temps, nous reconnûmes, dans le S. E. du monde de ce cap, une haute presqu'île qui forme la pointe Nord de l'entrée de la baie de la Madeleine, et met le mouillage du N. O. de cette baie à couvert des vents du S. O. et de l'Ouest. Nous nous dirigeâmes ensuite vers la passe d'entrée, qui nous parut large et n'offrir aucun danger ; cependant, pour ne rien donner au hasard et ne point compromettre le salut de la *Vénus*, j'expédiai un grand canot sous les ordres de MM. Normand, lieutenant de vaisseau, et

de Tessan, ingénieur hydrographe, avec la mission de sonder et de reconnaître la passe qui donne entrée à cette baie. Nous reprîmes la bordée du large, sous petites voiles, pour passer la nuit, et le 25 novembre au jour, nous nous présentâmes de nouveau à l'*ouvert* de cette baie, où nous pénétrâmes après avoir obtenu les renseignements nécessaires à notre sûreté. Nous découvrîmes, en entrant, une vaste étendue de mer où nous trouvâmes l'eau aussi calme que dans un bassin; cette circonstance, jointe aux informations générales que j'avais déjà reçues sur cette rade, me décida à louvoyer, la sonde à la main, et sous petites voiles, pour nous rendre au mouillage du N. O. de la baie. Nous avions déjà couru plusieurs bordées en virant toujours, chaque fois que nous courions dans la direction de la côte orientale formée par des dunes de sable, quand nous ne trouvions plus que six à huit brasses d'eau; mais malgré les précautions que nous prenions, en prolongeant une dernière bordée vers le N. O., qui devait nous conduire au mouillage, le fond se releva tout à coup de 10 à 4 brasses, et la frégate toucha légèrement par l'avant, sur la pointe d'un banc qu'à cause de cette circonstance, nous avons nommé banc de la *Vénus;* mettant aussitôt toutes les voiles sur le mât, la frégate recula, et se dégagea immédiatement; nous laissâmes arriver alors et nous allâmes ensuite mouiller à un mille dans le Sud de ce banc, par 13 brasses d'eau, sur un fond de sable fin, un peu vaseux et d'une bonne tenue.

A peine étions-nous établis au mouillage dans cette

baie, que nous nous mîmes à débarquer les instruments et autres objets nécessaires à l'établissement de notre observatoire, et l'on s'occupa le plus promptement possible de suivre le mouvement diurne de l'aiguille aimantée; nous nous empressâmes également de faire toutes les observations nécessaires pour lever le plan de cette immense rade, où une escadre trouverait un vaste et excellent mouillage et toute la sécurité désirable, mais où, bien malheureusement, on ne pourrait compter sur aucune autre ressource que celle d'une pêche abondante.

L'attérage de la baie de la Madeleine ne présente nulle difficulté; on devra, pour venir chercher ce port, se placer en latitude quelques minutes plus au Nord que la pointe Nord d'entrée de la baie, à cause des courants qui, sur cette côte, portent au Sud d'environ huit minutes par 24 heures; en approchant, s'il fait beau temps, on verra la terre de 10 à 12 lieues de distance. La première que l'on apercevra, sera celle du cap San-Lazaro : elle paraîtra dans le N. E. ou dans le N. E. $\frac{1}{4}$ E., sous l'apparence d'une île à deux sommets. Peu de temps après avoir aperçu le cap San-Lazaro, on découvrira plus vers l'Est, les hautes terres de la presqu'île, qui, avec l'île *Sainte-Marguerite*, forment la baie de la Madeleine; on verra encore, et presqu'aussitôt, les hautes terres de l'île Sainte-Marguerite, qui se perdent de vue en allant vers le S. E.; en continuant toujours d'approcher on distinguera promptement l'entrée de la baie; elle est large et bien marquée. Au-delà de l'entrée, on ne voit pas d'abord les

terres du fond de la baie qui sont basses et encore noyées : ce n'est que de très-près qu'on peut les apercevoir.

L'entrée de la baie de la Madeleine, large d'environ 2 milles $\frac{1}{2}$, est très-saine dans le milieu ; du côté du Nord, tout auprès de la pointe, il y a quelques rochers isolés et élevés sur l'eau : on peut les ranger à la distance de deux à trois encâblures de leur partie visible. Sur la côte du Sud de l'entrée, il y a aussi une roche à fleur d'eau qui brise presque toujours et peut être approchée à la même distance. Enfin dans ce passage, il y a fond partout : on trouvera 8 et 10 brasses d'eau sur les côtés, 20 et 24 brasses dans le milieu ; le fond est de sable et gravier, de roches et de sable, ou seulement de roches. Du goulet, en allant vers les côtes de l'Est et du N. E. de la baie, qui sont formées de dunes de sable très-peu élevées sur l'eau, le fond remonte progressivement ; on peut, sans danger, s'en approcher à la sonde.

La rade de la Madeleine est si vaste que c'est même un défaut ; le mouillage d'ailleurs paraît être assez bon dans toutes les parties de ce grand bassin ; le brassiage y est modéré, et le fond est presque partout de sable ou de sable mêlé de vase, et l'eau diminue progressivement en approchant des côtes basses, qui forment la limite orientale de cette baie.

Si l'on venait chercher la baie de la Madeleine dans le but d'y trouver un abri contre le mauvais temps, il conviendrait mieux de mouiller sous la côte de la presqu'île du Nord, si le vent était de cette partie, ou sous

la côte de l'île Sainte-Marguerite, si le vent était du S. E., afin d'éviter ainsi la grosse mer qui, pendant le gros temps, doit pénétrer dans la baie par la large entrée qui y donne accès.

La rade de la Madeleine n'offre d'ailleurs rien de plus qu'un bon mouillage. Il ne s'y trouve aucune ressource ; il n'y a ni eau ni bois, et les côtes n'en sont point habitées. Un petit bâtiment cependant y pourrait trouver quelque peu de bois ; l'île *Sainte-Marguerite* et la presqu'île qui abrite la partie du N. O. de la rade, sont couvertes de plusieurs espèces de cactus et de quelques broussailles épineuses qui pourraient être utilisées. Dans la partie du N. O. de la rade, la baie se trouve entièrement fermée par les terres, et l'on pourrait, je crois, y entreprendre en sûreté toute espèce de réparations, mais toujours, bien entendu, avec les seules ressources du bâtiment.

Cette baie n'est fréquentée que par les navires baleiniers ; ils y vont pour fondre leurs baleines, prendre du repos, faire des réparations ou pêcher des tortues. Cette rade est très-poissonneuse ; elle abonde en coquillages d'une infinité de variétés ; on y trouve aussi grand nombre de tortues ; il y en a de deux espèces : l'une, de l'espèce du caret, dont la chair est très-bonne à manger et l'écaille inutile, et l'autre, qui ne se mange pas, mais fournit une écaille qui a de la valeur dans le commerce.

Les oiseaux, ceux de mer exceptés, sont très-rares sur cette côte ; on trouve cependant sur la presqu'île, une espèce de colibri à collerette bleu-barbot, qui est très-

jolie ; nous avons encore aperçu du côté du continent, mais de loin seulement, des renards, des cerfs et des chiens, ou un animal qui ressemble à ces derniers et pourrait bien être celui que les Californiens nomment *Coyote*, lequel tient du loup et du renard. Cet animal, que quelques voyageurs ont désigné sous le nom de chacal, est, en effet, d'une race qui a beaucoup d'analogie avec celle de ce quadupède ; cependant, les coyotes sont plus grands que les loups, tandis que les chacals, ceux du moins de la côte septentrionale d'Afrique, sont rarement plus gros que des lièvres. Du reste l'aspect général de la côte de la Madeleine est si dépourvu de mouvement, si sec, qu'il fait éprouver un sentiment de tristesse insurmontable, semblable à celui que cause la vue du désert!

Le 6 décembre 1837, après une relâche de dix jours dans la baie de la Madeleine, utilement employée à en faire le plan, nous appareillâmes pour aller à la recherche d'une île nommée *Shelvock*. Cette fois encore nos peines furent perdues; nous visitâmes inutilement deux positions que l'on assigne à cette île, sur deux cartes françaises différentes ; les résultats de nos recherches ne furent que des *indécouvertes*, si je puis m'exprimer ainsi : c'est-à-dire qu'il n'existe rien dans les positions signalées. Ces recherches étant terminées, nous nous dirigâmes vers la côte de la Basse-Californie, pour y explorer le cap *San-Lucas*.

Le 9, vers midi, nous aperçûmes les hautes terres qui dominent ce cap et les côtes de moyenne élévation qui l'avoisinent. Ces montagnes étaient encore telle-

ment embrumées au moment où nous les aperçûmes, que l'on ne pouvait rien distinguer ; nous continuâmes à nous en approcher jusqu'à la nuit, et nous reprîmes alors la bordée du large pour nous maintenir dans cette position jusqu'au lendmain. Le 13, nous revînmes sur le cap San-Lucas que nous rangeâmes de très-près : il est formé par un massif de roches qui met la baie du même nom à l'abri des vents compris entre le Sud et l'Ouest ; ces roches, très-élevées et très-accores, sont aussi très-tourmentées dans leurs formes et hachées sur leurs sommets. Cette presqu'île, vue du large, offre l'aspect d'une côte de fer. Le rivage intérieur de la baie est bordé d'une belle plage de sable jaune qui s'étend sur toute la côte du Nord, du N. O. et de l'Ouest, et ne se termine que là où commence la presqu'île. Nous vîmes, au fond de cette baie, sur la côte N. O., une maison et deux ou trois huttes qui composent le seul établissement qui existe dans cette rade. Tout près de ce *rancho*, nous apercevions une belle végétation, et, plus loin, vers l'intérieur, des collines boisées qui s'étendent jusqu'au pied des montagnes qui dominent la partie méridionale de la Basse-Californie [1]. La stérilité du cap San-Lucas est complète ; on n'y voit pas la plus légère trace de végétation : la roche est à nu. L'eau, dans la baie, est très-

[1] La Basse-Californie fut découverte la première (en 1526), et depuis, a pris, par cette raison, aussi le nom de *Vieille-Californie ;* la Haute-Californie, découverte plus tard, en 1602, a reçu celui de *Nouvelle-Californie*.

profonde, surtout sur la côte de la presqu'île ; cependant le fond remonte peu à peu en approchant de la plage du Nord, et aussi en allant à l'Ouest vers le fond de l'anse.

Le mouillage de cette baie est exposé aux vents qui soufflent du Sud jusqu'à l'Est, et, par ces vents, il est regardé comme très-dangereux, à cause de la grosse mer qu'ils y occasionnent et de la mauvaise tenue du fond : le brassiage y est également trop considérable. Les baleiniers seuls fréquentent cette rade ; ils y vont pour acheter des bœufs et des légumes, que l'on peut s'y procurer à bon marché, et aussi pour s'y approvisionner de bois, que l'on y trouve en abondance. L'eau est plus rare ; on ne peut s'en procurer qu'en creusant des puits près du rivage. On voit, d'après ce qui précède, que la baie du cap San-Lucas est loin de pouvoir être considérée comme un bon lieu de relâche ; le mouillage de cette baie n'est d'ailleurs praticable que depuis la fin de novembre jusqu'en mai, époque des vents de N. O., d'O. et des beaux temps sur toute cette côte. Depuis quelques années, plusieurs bâtiments baleiniers se sont perdus sur cette rade, ce qui ne la rend pas plus recommandable.

Pendant notre exploration, nous avions en vue de la frégate six bâtiments baleiniers américains ou anglais ; ils croisaient sur ce point et paraissaient inoccupés. Après avoir doublé le cap San-Lucas et la baie du même nom, nous continuâmes à ranger la terre à la distance de deux à trois milles en allant vers la baie de *San-Jose del Cabo*. Toute cette côte paraît saine, mais

à partir de la baie de San-Lucas jusqu'à celle de San-Jose, elle est partout de moyenne élévation et la plage est bordée de roches; on ne voit de sable que dans quelques rares anfractuosités du rivage.

Pendant que la *Vénus* suivait ainsi la côte pour entrer dans le golfe de *Cortès*[1], les vigies remarquèrent sur la mer des taches rouges d'une assez grande étendue, qu'elles prirent pour des taches de sang de baleine : la présence à vue des navires baleiniers pouvait, en quelque sorte, justifier cette supposition hasardée, qui, toutefois, ne tarda pas à être démentie par la réalité ; car bientôt, en avançant, nous traversâmes ces taches et nous reconnûmes que leur couleur rouge était occasionnée par une multitude de petits crustacés de couleur vermeille : ces crustacés étaient comme de grosses chevrettes, mais ils avaient, de plus qu'elles, des pinces semblables à celles des homards ; nous en prîmes plusieurs avec un filet en étamine, et nous en conservâmes dans de l'esprit de vin. Une rencontre semblable à celle que nous venions de faire a sans doute été originairement la cause de l'un des noms que porte ce célèbre golfe, trois fois baptisé.

Le 11 décembre je me proposais d'entrer et de laisser tomber l'ancre pendant quelques heures dans la baie de San-Jose del Cabo, mais les vents qui, généralement dans la saison où nous étions, soufflent de l'Ouest vers le Nord-Ouest, varièrent au Sud, où ils

[1] Ce golfe prend indistinctement les noms de *golfe de Cortès*, *golfe de Californie* ou de *Mer Vermeille*.

fraîchirent tellement qu'aussitôt la mer devint grosse dans la baie de San-Jose et brisa sur toute la plage, de manière à rendre la communication dangereuse, sinon impraticable. Cette circonstance me décida à rester sous voiles. A midi, étant à l'entrée de la baie, nous trouvâmes par nos observations que nous étions alors par 22° 57′ 46″ de latitude Nord et 112° 1′ 31″ de longitude occidentale de Paris; nous relevions dans ce moment le cap *Porfia* au N. 38° Est; le clocher de la mission de San-Jose au Nord 2° Ouest, et la pointe méridionale de la baie au Nord 48° Ouest : la sonde nous donnait 50 brasses, sur un fond de coquillages et de madrépores brisés et moulus, mêlés d'un peu de gravier; la température de l'air et de l'eau étaient égales et à + 22°,0. A quatre heures quinze minutes nous sondâmes de nouveau et nous trouvâmes cette fois 110 brasses d'eau sur un fond de sable gris-fin vaseux : la température de l'air s'était élevée de 0°,5, celle de l'eau n'avait pas varié, bien que nous nous fussions éloignés de la côte; nous relevions alors la terre le plus à l'Est, au Nord 20° Est; le grand piton qui domine la baie de San-Jose, au Nord 68° Ouest, et la terre le plus au Sud, au Sud 55° Ouest. La déclinaison de l'aiguille aimantée fut trouvée de 7° 53′ N. E.; la mer clapoteuse que nous avions au moment de l'observation d'azimuth ne permet pas, cependant, de regarder la détermination de cette déclinaison comme étant d'une rigoureuse exactitude. Pendant toute cette journée, qui fut pour nous très-remplie, nous n'aperçûmes aucun autre bâtiment que les baleiniers; il

n'y avait point de navires au mouillage de San-Jose et nous ne vîmes pas un bateau sur toute cette côte; quelques baleines seulement se montrèrent dans le courant du jour.

La baie de San-Jose, ouverte depuis le Sud jusqu'au N. N. E., est très-dangereuse, lorsque, dans les mauvais temps, les vents règnent de cette partie, la tenue de la rade étant peu sûre et le fond de mouillage si rapproché de la côte, qu'il n'y a pas d'appareillage possible avec ces vents du large. Il suit de là que cette baie ne doit être fréquentée que depuis la fin de novembre jusqu'en mai, saison des vents d'Ouest, de N. O. et des beaux temps sur toute la côte du golfe comme aussi sur celle du Mexique. C'est en effet pendant cette période de l'année qu'elle est visitée par les bâtiments baleiniers et par les navires marchands qui entretiennent des relations commerciales avec la Basse-Californie. Les bâtiments du commerce vont, cependant, de préférence au port de *la Paz*[1], qui est situé plus au Nord sur la même côte, et offre tout à la fois un abri plus sûr et un mouillage plus tranquille.

La baie de San-Jose, à part l'insécurité du mouil-

[1] Le port de *la Paz* avait été nommé, à l'époque de la découverte, *Bahia de Santa-Cruz*; il a depuis été désigné sous le nom de *Porto del marques del Valle*, et enfin sous celui qu'il conserve aujourd'hui. Ce fut pendant son séjour dans cette baie que Cortès reçut la fâcheuses nouvelle de sa disgrâce, amenée par la jalousie qu'inspirait le trop grand éclat de ses services, et celle non moins désagréable de l'arrivée du premier vice-roi du Mexique, envoyé pour le remplacer dans le commandement.

lage, insécurité encore tout récemment constatée par la perte de plusieurs navires baleiniers, est un assez bon lieu de relâche sous le rapport des ressources que l'on y rencontre. On peut facilement s'y procurer du bois, que l'on achète à bas prix ; de l'eau, que l'on fait au petit ruisseau qui vient se jeter à la mer, au Nord du mouillage, et l'on y trouve, de plus, en abondance, des rafraîchissements en bœufs, moutons et légumes.

C'est dans la baie de San-Jose, mais aussi et plus particulièrement encore dans le port de la Paz, que se traitent presque toutes les affaires commerciales de la Basse-Californie ; à l'un comme à l'autre de ces mouillages on trouve à acheter des cuirs secs, des suifs, de l'écaille de tortue et de nacre, des perles et de la poudre d'or ; le commerce y importe, en échange, des tissus communs de laine, de coton, et quelque peu de soieries ; des objets de quincaillerie, verroterie et poterie ; des vins, des eaux-de-vie, du sucre, du thé, du chocolat, du café, etc. ; mais tous ces articles ne s'y vendent qu'en très-petite quantité, car la population entière de la presqu'île ne s'élève pas aujourd'hui à plus de 4,000 âmes, parmi lesquelles on compte très-peu de personnes aisées [1].

La population actuelle de la Basse-Californie est,

[1] En 1803, la population de la Basse-Californie était encore de neuf mille âmes ; la surface entière de la presqu'île étant d'environ 7,300 lieues carrées, on voit qu'il existait alors un peu plus d'un habitant par lieue carrée, tandis que la population actuelle, réduite à moins de moitié, ne comporte guère plus d'un habitant pour deux lieues carrées.

comme celle de la partie civilisée de la Haute-Californie, composée des anciennes garnisons des trois *Presidios* établis dans la presqu'île, qui se sont mêlées par des alliances aux habitants indigènes des seize missions fondées dans cette contrée, vers l'an 1683, par des religieux de l'ordre des Jésuites qui, chassés en 1767, ont alors été remplacés dans la direction de ces missions par des Dominicains. Cette population mixte est la seule aujourd'hui qui occupe la Basse-Californie, car il n'existe plus, dans toute cette presqu'île, d'indiens indépendants et non-convertis de ceux que l'on nommait *los Gentiles*.

Le peuple de la Basse-Californie est encore peu avancé en civilisation; il s'occupe principalement de l'élève des bestiaux, de la culture du blé et des pommes de terre, du lavage des terres pour en extraire de la poudre d'or, de la pêche de l'écaille et de celle des perles. L'or que l'on obtient dans les *lavaderos* [1] de la Basse-Californie est fort estimé dans le commerce, à cause de son titre élevé, et on lui donne, dans le pays, comme sur les marchés du Mexique où il est fort recherché, le nom d'*oro de placer*.

La pêche des perles, longtemps négligée en Californie, venait enfin d'être reprise avec une nouvelle activité à l'époque de notre passage, et déjà plus de cinq cents plongeurs étaient fructueusement occupés de cette industrie sur les *placeres* de l'île d'*el Espiritu-Santo*. On remarque parmi les perles que l'on pêche en

[1] Lavoirs.

Basse-Californie et dans le golfe de Cortès, qu'il s'en trouve beaucoup de tout-à-fait noires : elles sont récemment connues dans le commerce d'Europe, où elles ont acquis une grande valeur que l'on était loin de soupçonner avant leur importation sur ces nouveaux marchés. Les perles blanches de Californie sont d'une très-belle eau, mais il s'en trouve très-peu de régulières : les perles *baroques*, au contraire, sont très-communes et se rencontrent là en bien plus grand nombre que dans les pêcheries de Panama et de l'archipel Dangereux; la nacre de perles du golfe de Cortès est aussi moins belle, moins blanche et, sous tous les rapports, elle est inférieure à celle qui provient de l'archipel Dangereux; sa valeur, dans le commerce, est aujourd'hui tellement dépréciée que j'ai vu, à Valparaiso, des bâtiments qui en étaient chargés la débarquer, pour s'en débarrasser, et n'en conserver que pour lest, afin de charger à fret des marchandises du Chili pour Bordeaux et pour le Hâvre.

Ayant terminé nos observations sur la baie de San-Jose, nous nous dirigeâmes vers *Mazatlan*, où nous jetâmes l'ancre le lendemain 12 décembre 1837, à six heures du soir. Nous prîmes, en arrivant, le mouillage de l'île *Venado*, par neuf brasses d'eau, sur un fond de vase verdâtre mêlée de sable fin, d'une très-bonne tenue.

CHAPITRE XII.

Arrivée de la *Vénus* au Mexique. — Mazatlan : sa population, son commerce, ses mouillages. — Vents généraux du golfe de Cortès ; Cordonace.— Ile Isabelle. — San-Blas : son chantier. — Tépic. — Acapulco : population, commerce, tremblements de terre.

La *Vénus* arrivant au mouillage à nuit close, je remis au lendemain l'envoi à Mazatlan d'un officier pour traiter du salut du pavillon. Et en effet, le 13, dès le jour, un canot partit de la frégate pour aller remplir cette mission. L'officier chargé de ce service étant de retour à midi, nous saluâmes aussitôt le pavillon mexicain de 21 coups de canon ; le même honneur fut immédiatement rendu à nos couleurs nationales par un même nombre de coups de canon partis de la batterie qui défend la presqu'île sur laquelle est assise la

ville de Mazatlan, mais la distance et la faiblesse de calibre des canons de cette batterie nous permirent à peine d'entendre cette réponse. Ces politesses d'étiquette internationale étant accomplies, j'allai moi-même rendre visite au gouverneur et prendre connaissance de ces localités. A mon débarquement, qui s'effectua assez facilement, la mer étant pleine au moment de mon arrivée, je fus accueilli, en l'absence de tout consul et de tout agent français, par quelques négociants étrangers qui vinrent poliment au devant de moi et voulurent bien m'accompagner chez le gouverneur. Cet officier me reçut avec une convenance parfaite et m'offrit obligeamment ses bons offices pour tout ce qui dépendrait de lui pendant la durée de notre relâche. Je lui témoignai ma gratitude pour ses bienveillantes dispositions, dont je ne me proposais cependant pas d'user, mon intention étant de borner à quelques jours notre station en ce port. Le plan qu'en a levé M. le capitaine anglais Beechey ne laissant rien à désirer pour l'exactitude, il me sembla que nous pouvions disposer de notre temps plus utilement, pour le service, qu'en l'employant à refaire ce travail. Nous limitâmes donc nos observations, en ce port, à celles de l'intensité magnétique, de l'inclinaison et de la déclinaison de l'aiguille aimantée.

En poursuivant le cours de mes visites, je reçus également un accueil plein de cordialité de M. *Machado*, négociant et banquier espagnol qui, depuis longues années, habite Mazatlan où il a été non-seulement le premier à fonder le commerce de cette place, en établis-

sant des relations suivies avec la Chine, le Pérou, le Chili, les Etats-Unis d'Amérique et l'Europe, mais où il a, par son industrie, ses capacités et son immense crédit, contribué à faire prendre à cette place un développement et un accroissement rapides. En moins de huit années, Mazatlan, triste *pueblo* qui comptait à peine quelques huttes misérables et un petit nombre d'habitants qui ne s'occupaient que de pêche, est devenue une ville de commerce très-fréquentée et déjà très-importante. La population de Mazatlan se compose aujourd'hui de quatre à cinq mille habitants occupés du commerce maritime ; de celui du transport des marchandises d'aller et de retour du port à l'intérieur ; du trafic des minerais d'or et d'argent que l'on retire des mines de *Panuco*, de *Rosario*, de *Guarisamey* (l'une des plus anciennes, située sur le chemin de *Copala* à *Durango*), de *Chihuahua* à l'E. de *Santa-Rosa de Cosiquirachi*, de *San-Dima-Cosala*, de *Guadalupe*, de *Calvo*, de *Tlascala*, etc., dont les revenus sont immenses ; du travail des mines de cuivre situées à 15 ou 16 lieues du port ; enfin de l'exploitation, récemment entreprise, des bois de teinture dits du Brésil.

Le commerce de Mazatlan a grandi d'une manière si surprenante que la ville n'a pu suivre une progression aussi rapide ; elle n'est encore, malgré sa population déjà nombreuse, qu'un lieu assez misérable et une espèce de village composé de petites cases bien mesquines au milieu desquelles on compte à peine cinq ou six maisons qui, par leur importance, méritent ce nom ; il est inutile de dire qu'il ne s'y trouve aucun monu-

ment. Les baraques ou petites cases qui bordent la plage sont assises sur le sable, et, pour communiquer de l'une à l'autre, comme pour arriver à la rue principale qui s'étend du rivage, et à angle droit de la plage, au coteau du mamelon qui domine la ville, on enfonce dans le sable jusqu'à la cheville du pied ; la grande rue seule est pavée et bordée de quelques maisons dont les plus considérables n'ont qu'un étage. Les habitants, d'origine espagnole et indienne, n'ont rien qui les recommande spécialement ; tous portent le costume bien connu du Mexique. La ville, comme toutes celles de cette côte et comme toute la contrée elle-même, est exposée à de fréquents tremblements de terre qui se font sentir à des époques aussi indéterminées que leurs commotions sont imprévues.

Pendant ma visite à Mazatlan, les habitants m'accueillirent avec tant d'empressement et me témoignèrent un tel désir de voir et de visiter une frégate française, que je me rendis à leurs vœux et leur promis d'amener la *Vénus* au mouillage du Creston, promesse que j'accomplis dès le lendemain. Cette curiosité était bien naturelle, car la *Vénus* était, je crois, la première frégate de ce rang qui eût mouillé sur cette rade, et je ne sache pas qu'aucun autre bâtiment de guerre français y eût jeté l'ancre avant nous. Si, par condescendance et par courtoisie, pour répondre aux attentions dont nous étions l'objet, j'avais cédé aux désirs qui me furent exprimés en cette occasion, j'eus tout lieu de m'en applaudir. Les habitants de Mazatlan et toute la société visitèrent la frégate ; nulle part nous n'avions

été l'objet de témoignages plus bienveillants, et notre vanité nationale pouvait être, à bon droit, flattée des sentiments qui nous étaient manifestés.

Durant notre séjour, il y avait tous les soirs, chez les principaux habitants, des réunions et des bals où nous étions invités. Malheureusement, étant tout à coup tombé assez gravement malade, je ne pus répondre, comme je l'aurais désiré, à des procédés si généreux et si honorables; ils ont éveillé dans mon cœur les plus vives sympathies pour cette société encore récente, et je la remercie des témoignages personnels d'intérêt qu'elle voulut bien me donner dans cette circonstance.

Le port de Mazatlan, situé à l'embouchure de la petite rivière du même nom, n'a pas de profondeur; la plage découvre à une grande distance du rivage; et, jusqu'à l'île du Creston, il n'y a de mouillage bien abrité que pour de très-petits bâtiments ou des chaloupes qui, là, servent d'alléges pour charger ou décharger les bâtiments qui viennent y trafiquer. Ce port, pour ainsi dire inconnu et sans aucune importance commerciale, au temps de la domination des Espagnols, n'était point alors, de même que tous ceux du Mexique, *habilité* au commerce étranger; ce n'est que depuis quatorze ans environ, c'est-à-dire depuis l'époque de la proclamation de l'indépendance de cette contrée, qu'il fut, comme tous les autres ports du Mexique, ouvert à tous les pavillons. Pendant les premières années qui suivirent l'ouverture de ce port, presqu'ignoré des étrangers, c'est à peine s'il était visité à de longs intervalles

par quelques navires de commerce embarrassés d'un reste de cargaison ; mais, dès 1826, il commença à être plus connu et aussi plus fréquenté par les bâtiments marchands d'Angleterre, des Etats-Unis et de France. En 1831, l'accroissement des relations commerciales fut encore plus sensible, et bien que la maison de M. Machado fût encore la seule sur cette place, elle recevait déjà, chaque année, deux ou trois expéditions d'Europe, un plus grand nombre de bâtiments de Valparaiso et plusieurs navires de la Chine. Dans l'année 1833, six maisons de commerce vinrent à la fois s'établir à Mazatlan pour faire des affaires, spécialement avec l'Europe, les Etats-Unis et la Chine.

Le commerce du port de Mazatlan a, comme on le voit, pris un accroissement non moins rapide qu'étendu, ce qu'on ne doit naturellement attribuer qu'à son excellente situation et aux nombreuses facilités de communication qu'il possède avec la province de la *Sonora*, celle de *Cinaloa*, dont il fait partie, celles de *Cohahuila*, *Durango*, *Guadalaxara* et *Zacatecas* dont la consommation générale est déjà évaluée à plus de quatre millions de piastres fortes chaque année. Cette prospérité inouie et tout-à-fait inattendue assure à cet établissement un avenir plus brillant ; la garantie en est dans la remarque qui a été faite que, chaque année, la consommation a été en augmentant à proportion tant des améliorations qui se sont introduites dans les moyens de transport, que de la célérité avec laquelle ils ont été effectués. Ces facilités de communication de Mazatlan à tous les points de l'intérieur sont aujour-

d'hui plus grandes que celles qui existent des ports de *Tampico* et *Matamoras*, aux mêmes points. L'abondance des riches produits des mines d'or et d'argent, dont nous avons déjà fait l'énumération, a été l'une des causes principales de la prospérité de Mazatlan; à cette cause première sont venues se joindre, avec une influence marquée, les immenses ressources trouvées dans l'exploitation récente des mines de cuivre situées à 15 ou 16 lieues du port; et, enfin, les produits de la coupe des bois de teinture qui existent dans les environs du port, ont également contribué à donner de l'extension au commerce, ces matières étant un moyen d'échange d'une assez grande importance. Les quantités moyennes de bois de teinture exportées pendant les dernières années se sont élevées jusqu'à 150,000 quintaux. Les provenances des mines de cuivre n'ont commencé à être exportées pour l'Europe qu'à partir de 1835; les premiers envois ont été peu favorables à cette spéculation, mais cet insuccès ne doit être attribué qu'au manque de connaissances des commissionnaires chargés de les négocier, puisque les envois ultérieurs ont donné des bénéfices satisfaisants; on peut évaluer à 200 tonneaux les quantités moyennes de cuivre exportées dans les années qui ont précédé notre passage à Mazatlan.

Ce port mérite donc, par l'importance qu'il a déjà acquise, et par celle qu'il ne peut manquer d'acquérir encore, sa situation étant extrêmement favorable à son développement, toute l'attention de notre commerce auquel il offre un débouché assuré et des retours avan-

tageux. Cet établissement commercial, placé à l'entrée du golfe de Cortès, a un grand avantage sur le port de *Guaymas*, qui est situé fort avant dans ce golfe; Mazatlan est au moins d'un accès plus facile[1]; il doit également être préféré au port de San-Blas, qui est plus au Sud, mais qui lui est bien inférieur en salubrité et n'a point à offrir au commerce des débouchés aussi faciles, ni autant de denrées en échange pour retours.

Mazatlan, placé à 24 heures de navigation du port de *San-Jose del Cabo*, dont le mouillage est souvent dangereux, deviendra, très-probablement, le marché de la Basse-Californie, surtout pour la traite des perles, de l'écaille et de la poudre d'or.

Le port de Mazatlan est encore un de ceux de la côte occidentale du Mexique qui offrent le plus de ressources en approvisionnements de mer, à cause du plus grand mouvement du commerce. Les farines y sont apportées en sacs de cuir sec du marché de Guaymas et de ceux de la Haute-Californie; les salaisons y sont plus rares, elles commencent cependant à y être importées de la Haute-Californie : elles seraient d'ailleurs difficiles à faire sur les lieux à cause des grandes chaleurs qu'on y éprouve. Les provisions fraîches sont abondantes, mais elle sont chères; les moutons sont rares. On trouve aussi des volailles, quelques légumes frais et une grande partie des fruits des tropiques.

[1] Avec les vents régnants, dans la belle saison, on épargne encore une navigation de vingt jours, terme moyen des traversées de Mazatlan à Guaymas.

Au moment de notre passage à Mazatlan, la population éprouvait une vive anxiété pour son avenir : le port était de nouveau fermé au commerce étranger depuis le 4 septembre précédent. La prospérité de ce nouvel établissement avait été, depuis quelques années, si préjudiciable aux intérêts des ports voisins de Guaymas et de San-Blas, qu'il est vraisemblable que les démarches faites auprès du gouvernement, au nom de ces deux ports, n'ont pas été sans influence sur l'interdiction qui venait de frapper le commerce de Mazatlan. Toutefois, cette mesure étant contraire aux lois fondamentales de l'Etat qui garantissent les mêmes avantages à tous les ports, ne peut se prolonger; les habitants, pleins de confiance dans leur bon droit, l'étaient aussi dans l'équité de leur gouvernement, mais ils attendaient avec impatience le redressement de leurs griefs.

En nous éloignant de la côte de la Basse-Californie, pour traverser le golfe et pour nous rendre à Mazatlan, nous n'observâmes aucune différence dans la température de la mer; elle se soutint à + 22°,0 jusqu'au lendemain six heures du matin; à ce moment elle s'éleva tout à coup à + 22°,5 et + 22°,6; la température de l'air, au contraire, avait baissé progressivement depuis notre départ, et au même instant elle n'était plus que de + 17°,8 : nous ne trouvâmes pas de fond par 200 brasses. Ayant sondé de nouveau, à neuf heures et demie, cette sonde n'atteignit point encore le fond par 200 brasses, mais déjà et depuis huit heures, nous apercevions la côte de Cinaloa; toutefois, cette terre

était encore à une si grande distance, qu'il était impossible de rien distinguer. La côte du Mexique, dans cette partie, étant généralement très-basse, ne présente, du large, que des sommités de mamelons qui n'ont rien d'assez remarquable pour assurer une prompte reconnaissance, et ce n'est que de près que toute incertitude cesse à cet égard. Les terres les plus apparentes et les plus élevées que nous découvrîmes les premières se montrèrent dans le N. E.; peu à peu, en approchant, elles s'éclaircirent en s'étendant vers l'Est et vers le Sud, et, à deux heures, nous reconnûmes l'île du *Creston* : elle se montra d'abord sous la forme d'un morne rond, isolé et élevé, et bientôt après sous celle d'un coin de mire dont l'angle aigu se dirige vers la terre; les deux îlots ou rochers blancs qui sont situés tout auprès et dans le N. O. de cette île, achevèrent, en se montrant, de rendre cette reconnaissance certaine, car ce n'est qu'alors seulement que nous reconnûmes, à n'en plus douter, les îles *Venado* et *Pajaros;* ces îles, situées dans le N. O. de l'île du Creston, mais moins élevées que cette dernière, ne paraissaient jusque-là que comme deux taches sur la côte. L'île du Creston est boisée sur son sommet, mais coupée à pic vers le large, elle ne laisse voir de loin qu'une falaise blanche. Les îles Venado et Pajaros sont également boisées sur leurs sommets et sur leurs versants orientaux. A trois heures de l'après-midi, la température de la mer ayant baissé tout à coup de + 22°,0 à + 20°,5, nous mîmes en panne pour sonder et nous trouvâmes 80 brasses d'eau sur un fond de vase ver-

dâtre, flottante, mêlée de quelques coquillages brisés ; la température de l'eau continua ensuite à être la même jusqu'au mouillage. Au moment où nous nous aperçûmes du changement de température de la mer et où nous trouvâmes le fond, nous étions encore à environ 18 ou 20 milles de terre.

Il résulte de tout ce qui précède que l'attérage de Mazatlan n'offre aucune difficulté réelle; il conviendra, en allant chercher ce port, de se placer par une latitude de quelques minutes plus Nord que celle de Mazatlan, tant à cause des courants qui, généralement, portent avec assez de vitesse en dehors du golfe de Californie, que pour ne pas être exposé à attérir sous le vent du port, et, par suite, obligé de louvoyer pour aller prendre le mouillage. Par un temps clair, on pourra apercevoir la terre de 40 à 50 milles de distance et, si l'on est en latitude de Mazatlan, la première que l'on verra paraîtra dans le N. E., dans le N. E. $\frac{1}{4}$ E. ou dans l'E. N. E., selon la distance d'où on l'apercevra. En approchant, on la verra successivement s'étendre en allant vers le Sud jusqu'à l'E. et même jusqu'à l'E. S. E. Du large, on ne distinguera rien d'abord; les terres du littoral étant généralement très-basses, on ne voit, en premier lieu, que les hautes terres qui sont à l'intérieur, et ce ne sera que de très-près, de 18 à 20 milles de la côte, par exemple, que l'on reconnaîtra les différentes parties du littoral, les îles du Creston, Venado et Pajaros; l'île du Creston est la première que l'on reconnaîtra. Aussitôt que toute incertitude sur la reconnaissance de Mazatlan aura cessé,

on fera route soit pour le mouillage de l'île Venado, soit pour celui de l'île du Creston.

En faisant route pour le mouillage de Venado, avec les vents ordinaires de la saison, on gouvernera sur la pointe S. O. de l'île Venado en veillant avec soin à une petite roche à fleur d'eau nommée la *Laxa*, qui est située à deux cents mètres environ de cette pointe et qui ne brise pas toujours; après avoir doublé cet écueil, que l'on pourra ranger à cent mètres de distance, on gouvernera plus au Nord pour entrer dans la baie et amener la pointe S. O. de l'île Venado à l'Ouest ou même à l'O. S. O., selon l'intention où l'on sera de mouiller plus ou moins avant dans cette baie.

Le mouillage de l'île Venado est spacieux et c'est le seul de ceux de Mazatlan, qu'une escadre puisse aller chercher; il paraît tout à la fois plus sûr et mieux abrité de la mer et des vents d'Ouest que celui du Creston; on peut aussi, et avec facilité, s'y approvisionner de bois et d'eau. Les îles Pajaros et Venado étant boisées, offrent de grandes ressources pour le premier article; l'eau est moins commode à faire, car il faut rouler les pièces sur la plage jusqu'à un étang qui borde la côte au nord de Mazatlan et dont l'eau est potable; cependant on trouve encore sur l'île Venado un puits creusé, par des boucaniers, dans le roc vif, pour recevoir l'eau qui tombe goutte à goutte d'un rocher qui le recouvre; cette aiguade est excellente, mais fort peu abondante. Le plus grand inconvénient du mouillage de l'île Venado est son éloignement de la rade et du port de Mazatlan; la distance rend le bat-

telage long et pénible ; cette difficulté se trouve encore augmentée par les courants dont la force, sans être considérable, retarde cependant les communications, quand la marée n'est pas favorable. Le courant que nous éprouvâmes sur cette rade était peu sensible ; nous ne le trouvâmes jamais de plus de 0,5 de *nœud*, mais dans les passes, entre le Creston et la presqu'île de Mazatlan, il est beaucoup plus rapide : il va jusqu'à deux nœuds et plus, et occasionne parfois des ras de marées dangereux pour des embarcations.

Lorsqu'on fera route pour se rendre au mouillage du Creston, il conviendra, avec un grand bâtiment, de ranger au vent la *Piedra Anegadisa*[1], que l'on trouve à l'entrée de la rade et dans le S. O. du monde de la pointe occidentale de l'île du Creston, et de venir au vent aussitôt après l'avoir doublée, afin de mouiller sur la ligne qui joint la Piedra Anegadisa au sommet de l'île du Creston : on se trouvera ainsi, par 15 à 16 brasses d'eau, sur un fond d'une bonne tenue, à la distance de deux encâblures de la Piedra Anegadisa et à celle de trois à quatre de l'île du Creston. Avec un bâtiment marchand ou tout autre bâtiment d'un faible tirant d'eau, on pourra jeter l'ancre à environ trois à quatre encâblures plus avant dans l'intérieur, mais sur cette dernière rade où l'on est bien abrité de tous les

[1] La Piedra Anegadisa est un rocher isolé et très-accore qui vient à fleur d'eau dans les hautes mers, et brise presque toujours ; on peut le ranger jusqu'à toucher, dans le Sud et dans l'Est : dans l'Ouest et dans le Nord, il est moins accore.

vents, excepté de ceux du Sud, on sera encore à un mille de la ville que l'on ne peut approcher à une distance moindre, tant à cause des bancs de l'entrée de la rivière de Mazatlan et du peu de profondeur de cette rivière, qui n'est navigable que pour de très-petits bâtiments ou des chaloupes, qu'à cause de la plage de la ville qui s'étend aussi beaucoup au large et empêche d'accoster plus près. De marée basse, ce n'est qu'au Sud du *Pueblo* que l'on peut trouver à débarquer sur une chaussée de pierres perdues qui, on doit l'espérer, deviendra un môle, lorqu'on s'occupera d'améliorations. Les deux mouillages de Mazatlan, comme ceux de tous les ports du golfe de Californie et de la côte occidentale du Mexique, ne sont praticables que pendant la belle saison, c'est-à-dire depuis le mois de novembre jusqu'à celui de mai : cette époque étant celle des vents de N. O. et des beaux temps sur les côtes du golfe de Californie et sur celles de l'Ouest du Mexique. Cette opinion est tellement accréditée parmi tous les vieux marins du Mexique qu'ils regardent la navigation de ces parages sinon comme impraticable, du moins comme très-dangereuse pendant les autres mois de l'année ; les ports et les mouillages de cette côte étant exposés aux vents qui règnent alors du S. E. au S. O. et à l'O., et sont ordinairement accompagnés de très-mauvais temps. C'est également pendant cette saison que ces ports sont, pour ainsi dire, fermés et que toutes les affaires commerciales sont suspendues : ce sont encore les mois pendant lesquels les fièvres pernicieuses sévissent sur

tout ce littoral et obligent les habitants, pour s'en préserver, à se retirer dans l'intérieur, à 15 ou 20 lieues des côtes, où ils restent jusqu'au retour du beau temps. Toutefois, si les mouillages de l'île Venado et du Creston sont dangereux, de mai en novembre, ils sont aussi regardés comme très-sûrs pendant l'autre période de l'année, et les sinistres, sur ces rades, sont les événements les plus rares.

Il résulte des renseignements que j'ai pu me procurer sur le golfe de Cortès, et qui m'ont paru mériter le plus de confiance, que généralement, depuis le 20 octobre jusqu'en janvier, la brise se fait dans tous les ports de cette côte, de dix heures à midi; qu'elle se lève du S. O. à l'O. S. O., faible d'abord; qu'elle varie ensuite par l'Ouest jusqu'au N. O. et au Nord, en prenant de plus en plus de force; qu'elle devient très-fraîche de deux heures à quatre, et qu'elle va en diminuant vers le coucher du soleil et dure quelquefois jusques vers dix heures et même plus tard, et enfin, qu'elle est suivie de calmes qui se prolongent jusqu'au jour et ne sont que rarement interrompus par de légères fraîcheurs de l'Est au S. E. Mais on remarque qu'au large de la côte, à la distance de sept à huit lieues de terre, la brise se maintient quelquefois toute la nuit, et que d'autres fois aussi le calme lui succède comme cela a lieu dans les baies et à terre. Le temps, pendant cette saison, est très-souvent couvert en entier ou seulement nuageux, avec apparence de pluie, mais, ordinairement, les orages se dissipent et il ne pleut pas; il est très-rare qu'il tombe de l'eau durant les deux derniers mois de l'année.

De janvier en mai, les vents continuent à régner de la même partie que dans les deux mois précédents, mais ils soufflent beaucoup plus modérément et, en remontant vers le Nord, ils ne dépassent presque jamais le N. O. Pendant cette période, le temps est toujours clair et serein ; quelquefois, cependant, on voit le ciel parsemé de petits nuages blancs : ils annoncent, seulement, que la brise se fera de bonne heure et qu'elle sera plus fraîche qu'à l'ordinaire.

De juin en juillet, les vents soufflent encore de la même partie que dans les mois qui précèdent, mais ils sont encore plus faibles et aussi plus variables, surtout dans le dernier mois. A cette époque de l'année, on a fréquemment de jolies brises du Sud au S. O., variables au N. O. ; la brise va en diminuant à mesure qu'elle tourne vers cette dernière aire de vent.

Durant le mois de juillet le temps est souvent beau le matin, mais vers trois heures de l'après-midi et jusqu'à huit ou neuf heures du soir, on voit fréquemment la côte se couvrir de gros nuages qui s'élèvent jusqu'à une certaine hauteur, donnent quelques éclairs et finissent par se dissiper sans produire d'autre effet.

Depuis le mois d'août jusqu'au 20 octobre, le vent est très-variable et le temps est très-souvent mauvais ; fréquemment de fortes brises du S. S. O., variables au S. O., durent trois et quatre jours de suite sans interruption, et sont accompagnées de pluies abondantes et continuelles; d'autres fois, par des brises de N. O. bien faibles, le temps est chargé et couvert pendant une partie de la matinée ; vers deux heures, de gros nuages

s'élèvent au-dessus de la côte, le temps devient de plus en plus noir, l'orage éclate enfin et la pluie tombe par torrents. Les éclairs, pendant ces orages, se succèdent avec rapidité et sont accompagnés de violents coups de tonnerre. Le vent saute en soufflant avec fureur et en faisant le tour du compas en moins d'un quart d'heure. Durant ces sautes de vent qui se répètent fréquemment, il vente avec une telle impétuosité qu'un bâtiment à sec de voiles n'est pas toujours sans danger de chavirer; la mer, pendant ce temps, devient furieuse et déferle de toutes parts : cette tourmente est ce que l'on nomme sur cette côte le *cordonace*. Ces ouragans sont plus ou moins forts dans une année que dans une autre : les plus redoutables ne se font sentir que tous les quatre ou cinq ans. En 1836, il y en eut un très-violent qui occasionna beaucoup de ravages jusqu'à 10 et 12 lieues dans l'intérieur, à cause de l'abondance des eaux dont il était accompagné. Le cordonace arrive ordinairement avant la fin de septembre, cependant on en a quelquefois éprouvé du 1^er^ au 15 octobre et même jusqu'au 20 de ce mois, mais passé cette époque, ce danger n'est plus à craindre, c'est du moins l'opinion de tous les marins anciens pratiques du golfe de Cortès et de la côte occidentale du Mexique.

Durant notre séjour sur la rade de Mazatlan, la brise se levait le matin bien faible d'abord ou par *risées* du S. O. à l'O. S. O.; elle s'établissait ensuite entre dix et onze heures, puis elle variait en fraîchissant vers l'Ouest, l'O. N. O. et le N. O. : elle était dans toute sa

force de deux heures à quatre, et, vers le soir, elle diminuait peu à peu pour cesser tout-à-fait au coucher du soleil; elle était, le plus ordinairement, suivie d'un calme qui se prolongeait jusqu'au jour : ce calme était quelquefois interrompu par de légères fraîcheurs du N. E., de l'Est ou du S. E.

Les marées, dans ce port et jusqu'à l'île du Creston, occasionnent un courant qui va parfois à plus de deux milles par heure.

L'établissement du port est à 9 heures 50 minutes, et l'unité de marée est de 1 mètre 76 millimètres.

Le mouillage du Creston n'est protégé ni défendu par aucune fortification.

Le 18 décembre, nous appareillâmes de la rade de Mazatlan, et nous nous dirigeâmes vers *San-Blæs*. La faible brise que nous avions, en mettant sous voiles, diminua au coucher du soleil et se maintint plus faible encore pendant une grande partie de la nuit. Au jour, nous aperçûmes les îles des *Trois Maries* qui sont hautes et peuvent se voir à une grande distance par un temps clair. La côte du Mexique était toujours en vue, mais on ne distinguait que les sommités des montagnes de l'intérieur. A midi, nous étions par 22° 6′ de latitude Nord, et, d'après nos cinq chronomètres, par 108° 45′ 15″ de longitude occidentale du méridien de Paris. Nous relevions alors la pointe N. O. de la grande île *Marie*, au S. 21° O.; la pointe S. E. de la même île, au S. 8° O.; la pointe N. O. de la petite île *Marie*, au S. 1° O., et la pointe S. E. de cette même île, au S. 5° E. La déclinaison de l'aiguille aimantée,

déterminée par l'amplitude ortive, était de 8° N. E.

A une heure de l'après-midi, nous eûmes connaissance de la petite île *Isabelle*, auprès de laquelle nous allâmes mouiller. A 6 heures 30 minutes, nous laissions tomber l'ancre dans le S. E. de cette île, à environ un demi-mille de terre et par 21 brasses d'eau, sur un fond de sable gris, très-gros, mêlé de coquillages brisés, dans lequel la grande lance à sonder [1], chargée d'un plomb de 15 kilogrammes, ne pénétra que d'environ $0^{m},065^{millim}$, et revint avec la pointe émoussée, ce qui fait voir que le sable n'existe là qu'à la superficie, et que la véritable nature du sol est de roches en dessous de ce fond apparent. La mer étant très-belle et sans aucun mouvement, nous passâmes à l'ancre une nuit fort tranquille. De ce mouillage nous relevions le sommet de l'île Isabelle, au N. 40° O.; la pointe S. O., au N. 50° O.; la pointe N. E., au N. 26° O.; la roche isolée dans l'E. S. E. de l'île Isabelle, au N. 24° O.; le sommet de l'île Sud des Trois Maries était au S. 27° O.; le milieu de la grande île Marie, au S. 47° O., et le sommet de l'île du N., au S. 66° O.

L'île Isabelle est de moyenne élévation et presque stérile : c'est à peine si l'on y voit un peu d'herbe et quelques plantes grasses; on n'y trouve d'ailleurs ni

[1] Cette lance, inventée par M. Beautemps-Beaupré, ingénieur hydrographe en chef, pour reconnaître la véritable nature des fonds de mouillage, est aujourd'hui généralement adoptée et en usage à bord des vaisseaux de l'état.

eau, ni bois; la plage est bordée de roches à l'exception d'une petite anse de sable, ouverte vers l'Ouest, où des bateaux pourraient être hâlés à terre : cette île n'est fréquentée que par les pêcheurs de loups marins.

Aussitôt que le jour parut, M. de Tessan partit pour aller à l'île Isabelle; il débarqua facilement et se rendit sur le point culminant d'où il prit le panorama de l'île et des relèvements sur les îles Maries et sur les points les plus remarquables de la côte; dès que ces observations furent terminées, il s'empressa de revenir. A 9 heures 30 minutes il était de retour à bord, mais le calme se prolongea plus tard et nous retint au mouillage jusqu'à 11 heures. Nous fîmes route alors, avec une brise qui nous permettait à peine de gouverner, et nous nous dirigeâmes vers l'E. S. E. pour aller prendre connaissance de la *Piedra blanca de mar*, haute roche isolée, autour de laquelle on trouve 14 et 15 brasses d'eau et dont le sommet élevé de $45^{m},47^{c}$ au-dessus du niveau de l'Océan, est blanchi par la fiente des oiseaux de mer, ce qui le fait apercevoir à une grande distance ; cette roche sert de reconnaissance pour aller à San-Blas, dont elle n'est éloignée que d'environ dix milles vers l'Ouest $\frac{1}{5}$ N. O. du monde. La brise continua à être faible pendant toute la journée, mais à 10 heures du soir, étant tout-à-fait calmée, nous laissâmes tomber l'ancre de nouveau, pour éviter d'être entraînés par les courants. Nous étions alors par 24 brasses d'eau, sur un fond de sable un peu vaseux ; nous filâmes 60 brasses de chaîne. Aussitôt que nous fûmes à l'ancre, la frégate évita le cap au N. O., et

nous reconnûmes que le courant portait au S. E. avec une vitesse d'un mille et deux ou trois dixièmes à l'heure. Le temps, d'abord très-clair, devint ensuite si brumeux, qu'au jour on ne pouvait rien distinguer à la distance d'une longueur de frégate. Enfin, vers 10 heures, la brume commença à se dissiper et nous aperçûmes, à environ un mille de nous, dans l'E. 6° S., la Piedra blanca de mar, et une petite goëlette mexicaine qui se dirigeait vers San-Blas. On distinguait aussi la haute montagne de *San-Juan*, la *Hacienda del mar* et le mont *Tonalisca;* San-Blas ne paraissait point alors, toute la côte basse qui l'environne étant encore couverte d'une vapeur blanche qui ne disparut qu'en approchant. A 11 heures, une petite brise bien faible s'étant élevée du N. O. nous mîmes aussitôt sous voiles et nous fîmes route pour la rade de San-Blas, où nous jetâmes l'ancre le même jour à cinq heures du soir, par huit brasses d'eau, sur un fond de vase très-molle. De ce mouillage nous relevions la *Piedra blanca de tierra* au N. 2° O.; la Piedra blanca de mar à l'O. 11° N.; San-Blas, au N. 34° E.; la pointe *San-Cristoval*, à l'Est 1° N. Nous rencontrâmes sur cette rade, et pour la seconde fois, la corvette anglaise le *Sulphur* et sa conserve la goëlette le *Starling*.

Au moment de notre arrivée à San-Blas, la ville était encore déserte; les autorités et les principaux habitants étaient toujours à *Tépic*, petite ville située dans l'Est $\frac{1}{2}$ Sud du monde de San-Blas, et à environ sept à huit lieues en ligne droite, où ils se retirent pour

passer la mauvaise saison, qui est également celle des maladies sur la côte. Les habitants ne reviennent ordinairement de Tépic que dans la première quinzaine de janvier, après les fêtes de l'Epiphanie ; ils laissent ainsi passer le temps nécessaire à l'écoulement des eaux amenées par les inondations de l'hivernage, et celui, bien plus dangereux, pendant lequel l'évaporation entraîne les miasmes pestilentiels qui s'exhalent des terrains qui ont été noyés. Tépic passe pour avoir sept à huit mille habitants ; sa position sur un plateau élevé d'environ 950^{m} devrait lui assurer une grande salubrité ; cependant, cette salubrité n'est pas aussi complète qu'on pourrait l'imaginer, en voyant les habitants de San-Blas s'y retirer chaque année, pendant plusieurs mois, pour éviter le séjour dangereux de la côte. Il résulte de cette migration périodique que San-Blas pourrait être regardé comme le port et Tépic comme la ville. Cependant l'établissement du port est lui-même divisé en deux parties bien distinctes dont l'une, la ville, est bâtie sur un mamelon élevé d'environ une centaine de mètres au milieu de la presqu'île sablonneuse renfermée entre la rivière de Santiago et l'estero de San-Cristoval. Cette petite ville est assise sur une position très-pittoresque qui est également très-forte ; il y a une assez belle place de la forme d'un parallélogramme ; l'un des côtés est occupé par la seule église de San-Blas ; on y dit la messe à ciel ouvert, car le toit s'étant écroulé dans un tremblement de terre, n'a point été reconstruit. On voit aussi sur cette place quelques belles maisons qui n'ont qu'un étage ; plusieurs rues vien-

nent y aboutir. Les rues de cette ville sont autant que possible percées à angles droits. Les édifices les plus remarquables de San-Blas sont les beaux magasins qui appartenaient à la marine, et l'hôtel du gouvernement, situé à côté. En face de ces constructions on a ménagé une petite place d'armes. Au moment de notre visite, un grand nombre de maisons de San-Blas, abandonnées pour celles de Tépic, étaient fermées, et les rues, où l'herbe poussait, étaient désertes. Cette grande solitude des rues donnait à cette ville l'aspect d'une ville turque, durant la peste, et disposait à un sentiment de tristesse dont il était difficile de se défendre.

La seconde partie de San-Blas est le port; il est situé à l'embouchure de la rivière de *Santiago*[1], dont la rive droite est terminée par une jetée en pierres perdues qui met la rade intérieure et la rivière à l'abri des vents et de la mer du large. C'est le long de cette jetée que se trouve la plus grande profondeur du port; il y reste encore trois brasses et demie d'eau, de basse mer; c'est là aussi qu'étaient amarrées alors les deux seules corvettes mexicaines désarmées qui existassent dans cet arsenal. La rade intérieure recevait autrefois des frégates; elle est aujourd'hui tellement encombrée de vases que, bientôt, faute de soins, ces vases

[1] Cette rivière, dont le cours se dirige d'abord vers le N. E., tourne ensuite brusquement vers le S. E. et traverse une grande partie de l'intendance de Guadalaxara; elle communique, près de sa source, avec le lac de Chapala.

resteront à sec de basse mer. Les chantiers et l'arsenal étaient situés sur la rive gauche de la rivière de Santiago; il n'en reste plus que l'emplacement et quelques carcasses de corvettes qui gisent encore sur la plage auprès des cales d'où elles sont descendues et où elles ont péri, même sans avoir été armées; tout est là en désarroi, et ce port offre l'image de la destruction et de l'abandon. San-Blas cependant était, au temps de la domination des Espagnols, le premier arsenal maritime sur cette côte[1]. C'est de là que sont parties la plupart des mémorables expéditions de découvertes envoyées sur les côtes du N. O. de l'Amérique. On construisait dans ce port des frégates et des bâtiments légers, et la rade intérieure, entretenue avec soin, offrait un mouillage sûr et commode; autour de ce chantier important, dont aujourd'hui on retrouve à peine la trace, il existait alors une population active et nombreuse : elle en était l'âme et vivait dans l'aisance. Cette population, bien réduite de nos jours, habite de petites cases construites en bambous ou en branches d'arbres, et couvertes avec des feuilles de

[1] Depuis l'indépendance du Mexique, et dès 1824, il a été sérieusement question, au congrès de Mexico, de transporter l'établissement de la marine militaire de San-Blas à Acapulco; le manque de bois de construction dans les environs d'Acapulco a seul empêché de prendre cette résolution. Depuis on a paru, et avec raison ce me semble, incliner pour donner la préférence au port de Manzanillo, qui paraît réunir le plus d'avantages. Ce port, d'ailleurs situé entre le cap *Corientes* et la rivière de *Zacatula*, serait, comme point militaire, plus heureusement choisi.

latanier. Parmi ces cases on en voit fort peu en pierres ou qui soient recrépies. Toutes ces petites habitations forment deux rues où elles sont en partie rangées, dans une espèce d'ordre, au milieu des orangers, des bananiers, des gouyaviers, des cocotiers et des autres variétés d'arbres dont elles sont entourées. Elles nous ont paru assez proprement tenues; mais dans beaucoup de maisons du port, nous ne vîmes, pour servir de lits, que des hamacs et des nattes, les autres meubles y étaient en général plus rares. Beaucoup de ces cases, lorsque les feuilles des branches d'arbres, dont elles sont faites, sont tombées, ressemblent à des cages, ce qui donne à ce village un aspect tout-à-fait particulier.

Les habitants du port de San-Blas se montrèrent à nous avec un caractère hospitalier et bienveillant, et nous aurions pu les croire heureux si leurs visages jaunes et amaigris par les fièvres n'eussent trahi leurs souffrances et leur misère. On ne trouve point d'eau douce dans le village; les habitants sont obligés de l'aller prendre à des puits creusés dans le sable au pied du mamelon de San-Blas. Le trajet qu'ils ont à faire est d'environ un mille, mais il se fait aisément sur un terrain presque uni et planté d'arbres d'une infinité de variétés qui, par leur disposition naturelle, donnent à ce terrain l'aspect d'un parc à l'anglaise. Les habitants de la ville de San-Blas ne sont pas plus favorisés que ceux du port; ils sont obligés de descendre par un sentier très-escarpé pour aller prendre, aux mêmes puits, l'eau nécessaire à leur consomma-

tion. Cependant ils ont quelques *aguaderos* qui se servent d'ânes pour le transport de l'eau, et leur épargnent, en payant, la peine de l'aller chercher. Cette eau est d'une mauvaise qualité et presque toujours un peu saumâtre. Les habitants du port n'émigrent point sur Tépic pendant la saison des pluies; ils sont trop pauvres pour cela; la misère les oblige à respirer un air pestilentiel! A notre arrivée, ils étaient encore abandonnés à leur propre direction et à leur sagesse. Ayant voulu faire traiter du salut, nous ne rencontrâmes personne à qui nous pussions nous adresser pour cet objet; les autorités étaient toutes à Tépic, il ne restait au port que l'alcade; il nous apprit qu'il n'existait dans le port que quatre canons dont les affûts étaient pourris, et qu'ils ne possédaient pas un grain de poudre pour nous répondre. Nous ne pûmes donc saluer le premier arsenal maritime du Mexique sur l'Océan Pacifique : toutefois la manifestation de nos intentions nous tint lieu de compliments, et nous n'en fûmes pas moins bien accueillis.

La population de San-Blas, d'origine mixte, espagnole et indienne, a adopté les mœurs, le langage et le costume des Espagnols. Elle vit très-simplement et surtout très-sobrement. Le nombre des habitants du port ne s'élevait pas, dans ce moment, à plus de 150 personnes; le chiffre des habitants de la ville atteignait à peine celui de 8 à 900. Mais à ce chiffre, il faut ajouter la partie flottante qui s'élève de 2 à 3,000 personnes qui vont, chaque année, accroître la population ordinaire de Tépic et la porter, de 7 à 8,000 âmes, à

10 ou 11,000. Quoique la ville de Tépic soit située sur un plateau élevé elle ne jouit pas pour cela d'une grande salubrité ; il paraît que le voisinage d'un lac, dont les émanations sont délétères, en rend le séjour presqu'aussi dangereux que celui des côtes, et l'on s'étonne de voir que l'habitude y conduise toujours les migrations du littoral, tandis qu'à une lieue et demie de Tépic, au pied du mont de *San-Juan*, dont le sommet est à environ 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, on trouve la petite ville de *Xalisco*, d'environ 3,000 âmes, qui offrirait une retraite plus sûre et qui jouit d'une salubrité tellement reconnue que les Espagnols de Tépic et de toute la province de Guadalaxara étaient dans l'usage d'y envoyer leurs convalescents pour s'y rétablir.

Nous visitâmes souvent, pendant notre séjour, les cases du port et nous ne remarquâmes aucune industrie parmi les habitants. Je parvins avec leur secours à me procurer, pour la belle collection de céramique fondée par le savant M. Brongniart, à la manufacture royale de Sèvres, quelques vases anciens en terre cuite vernie, fabriqués avant la conquête du Mexique, quelques vases plus nouveaux, dits de Guadalaxara, où ils se fabriquent, et enfin des vases plus grossiers, produits de l'industrie moderne. Nous remarquâmes encore, dans une case, de longs chapelets formés de petites vessies de la grosseur d'œufs de pigeon : elles étaient de diverses couleurs, jaunes, blanches, rouges, vertes, etc. Curieux de savoir ce que ce pouvait être, et surtout de connaître l'utilité de ces petites boules,

j'appris qu'elles recevaient le nom de *pasa tiempo* de l'usage auquel elles sont destinées, et qu'elles étaient faites avec le suc que l'on retire d'une plante que l'on nomme *chilte*[1], nom par lequel on les désigne aussi quelquefois. Pour faire ces boules, on fait chauffer la résine, dans laquelle, à l'état liquide, on mêle la couleur que l'on veut lui donner, puis ensuite, avec un chalumeau, on les souffle de la même manière que les enfants soufflent les bulles de savon; on les ferme en leur faisant faire un ou deux tours sur elles-mêmes avant de les détacher du chalumeau; elles se refroidissent ensuite et prennent alors la même consistance que peut avoir du parchemin bien mince. En pressant ces bulles avec force elles éclatent, comme le font les gousses du baguenaudier, mais ce n'est point là l'usage essentiel auquel on les destine. Elles sont généralement employées comme joujoux d'enfants et comme *passe-temps*, nom qu'elles prennent effectivement de l'emploi qu'on en fait. Les femmes indiennes de San-Blas, de Tépic, celles de toute la province de Guadalaxara et, peut-être aussi, celles de quelques autres parties du Mexique mâchent sans cesse le chilte qu'elles prennent soin de ne pas faire éclater. C'est un bien singulier exercice qu'elles donnent à leurs mâchoires, et, en réalité, une occupation bien frivole! si, cependant, cette mastication n'a pas pour but, comme celle de la *coca*, dont l'usage est répandu parmi les Indiens du Pérou et de la Cordillère en général, d'atténuer

[1] Chilte ou chicle.

les douleurs de la faim et de faire supporter plus patiemment une longue abstinence.

En parcourant les cases, nous remarquâmes encore que beaucoup d'indigènes s'occupent de l'éducation des abeilles et qu'ils emploient, pour loger leurs essaims, des ruches faites avec des troncs d'arbres creux. Les abeilles de San-Blas paraissent d'ailleurs être d'une espèce différente de celles d'Europe; leurs essaims, beaucoup moins nombreux, se composent, tout au plus, de mille à douze cents individus; le miel qu'elles produisent est très-liquide et très-blanc, il est aussi très-parfumé et d'une saveur fort agréable au goût.

La rade de San-Blas, ouverte depuis le Sud jusqu'au N. N. O., est très-dangereuse depuis mai jusqu'en novembre, cette rade étant entièrement exposée aux mauvais temps qui y règnent pendant cette partie de l'année. Cette saison est également, sur cette côte, celle des maladies et des fièvres intermittentes qui arrivent à la suite des pluies et sévissent cruellement sur la population; cependant, une expérience acquise par de funestes épreuves a appris aux habitants à s'en préserver en se retirant dans l'intérieur durant ces mauvais mois. La navigation, dans ces parages, a également fini, après de terribles avertissements, par être, pour ainsi dire, complétement suspendue pendant la même période de l'année, et elle ne commence à reprendre de l'activité qu'au retour du beau temps et des vents de N. O. qui le ramènent; ainsi, dans ce qui suit, pour me conformer à l'usage établi, il ne sera question que de la navigation qui se fait depuis novembre jusqu'en mai.

Tout bâtiment destiné pour San-Blas doit, pendant la belle saison, tant à cause des vents qui règnent alors, qu'à cause des courants qui, généralement sur cette côte, portent au Sud et au S. S. E. avec assez de vitesse, faire son attérage au Nord des îles *Maries*, de manière à pouvoir, après en avoir pris connaissance, les doubler par le Nord. Du méridien de ces îles, il continuera à faire route vers l'Est pour reconnaître l'île Isabelle et la Piedra blanca de Mar. Ces reconnaissances étant faites, il n'y a nulle difficulté à se rendre au mouillage de San-Blas qui gît dans l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. du compas de la Piedra blanca de Mar, à environ 9 ou 10 milles au plus; la Piedra blanca de Mar peut être aperçue de 12 à 15 milles de distance; l'île Isabelle se voit de 18 à 20 milles par un temps clair; nulle reconnaissance d'attérage n'est mieux marquée que celle de San-Blas, la vue seule des îles Maries suffit pour faire cesser tous les doutes sur cette reconnaissance. En faisant route pour le mouillage, on devra éviter d'entrer sur la ligne qui joint la Piedra blanca de Mar à la Piedra blanca de Tierra, à cause d'un banc qui se prolonge jusques dans cet alignement et qui pourrait être dangereux par une mer houleuse.

On pourrait également venir chercher le port de San-Blas en passant au Sud des trois îles Maries, mais les brises étant souvent très-faibles et très-variables, on serait exposé, en faisant cette route, à louvoyer pour aller prendre le mouillage, et à retarder ainsi, sans nécessité ni avantage, l'arrivée du bâtiment sur la rade.

Les terres de San-Blas sont assez difficiles à reconnaître ; il faut en être très-près pour distinguer l'entrée du port et la ville. Le matin, surtout, les terres basses de la côte sont très-souvent enveloppées d'une vapeur blanche qui ne permet de voir que les hauteurs de San-Juan et du mont Tonalisca ; cette vapeur se dissipe cependant dans le courant de la journée, lorsque la brise, en fraîchissant, s'établit.

La rade de San-Blas est très-spacieuse et, en effet, c'est plutôt un mouillage en pleine côte qu'une rade. Le brassiage y est modéré sur un fond de sable et de vase d'une assez bonne tenue. Ce mouillage, extrêmement exposé aux vents et à la mer, du Sud au N. N. O., est très-dangereux pendant la mauvaise saison, mais, depuis novembre jusqu'en mai, il est regardé comme très-sûr ; c'est aussi la seule époque à laquelle il soit fréquenté ; pendant le reste de l'année, ce serait sans utilité que l'on y viendrait, toutes les affaires étant alors suspendues.

Le port de San-Blas, aujourd'hui encombré par les vases qu'on a laissé s'y amonceler, n'est plus accessible que pour un petit nombre de bâtiments de trois à quatre mètres de tirant d'eau ; on y est, d'ailleurs, parfaitement à l'abri par tous les temps. San-Blas n'est point aujourd'hui une place qui offre de grandes ressources, mais on y trouve cependant des rafraîchissements en bœufs, cochons, chèvres et volailles ; il n'y a point de moutons ; les légumes frais y sont rares ; les oranges, les bananes et les cocos y sont en abondance et à bas prix. Les approvisionnements de mer sont rares et manquent

souvent, ce n'est qu'occasionellement que l'on peut se procurer des salaisons, du biscuit et des farines. Les farines y sont importées de Guaymas dans des sacs en cuir, quelquefois aussi elles viennent du Chili. Le bois de chauffage et l'eau sont abondants et faciles à faire : on peut acheter le bois tout prêt à être embarqué ou payer le droit de le couper soi-même. L'eau est plus difficile à se procurer que le bois; on peut la faire aux puits du monticule de San-Blas, ce qui est très-pénible à cause de la distance, aussi est-il préférable d'aller la faire au fond de l'anse de San-Christoval, là où commence la plage de sable sur laquelle on débarquera les pièces à eau que l'on conduira, par un sentier ombragé, au bord de l'estero de San-Christoval, pour les y remplir. La distance de la plage à l'aiguade est très-peu considérable et le travail pour faire l'eau est modéré; mais, dans ce cas, il faudra avoir bien soin de ne la puiser qu'à mi-marée descendante pour éviter de prendre de l'eau saumâtre. Malgré ces précautions utiles, que nous n'avions pas négligées, celle que nous embarquâmes prit, plus tard, un goût de vase très-désagréable et qui, peut-être aussi, pourrait être malsain.

Lorsque nous eûmes remplacé, à San-Blas, l'eau qui nous manquait et acheté tous les vivres de campagne que nous pûmes nous y procurer, ce qui se réduisit à 8 ou 10 quintaux métriques de farine et à quelques bœufs vivants, nous appareillâmes, de ce port, pour nous rendre à Acapulco.

La distance de San-Blas à Acapulco étant d'environ

300 milles, il serait facile de la parcourir en moins de deux jours; cependant, contrariés par une série de vents très-faibles et par des calmes fréquents et prolongés, nous employâmes douze jours pour la franchir : partis de San-Blas le 27 décembre 1837, ce ne fut que le 8 janvier suivant que nous mouillâmes sur la rade d'Acapulco. Toute cette traversée fut faite en longeant la côte à la distance de 5 à 10 et à 12 milles. M. de Tessan profita de cette circonstance pour prendre la vue de la chaîne de montagnes qui s'étend du cap *Corientes* à Acapulco; toute la côte de cette partie du Mexique, très-élevée et très-tourmentée dans ses formes, prend le nom de *Costa grande*, par opposition, sans doute, à la partie du littoral qui, d'Acapulco, s'étend vers l'Est et est bordée de dunes de sable ou de plages généralement basses et noyées, et qui, par ces motifs, prend le nom de *Costa chica*.

Le port d'Acapulco, situé au point du partage de la Costa grande et de la Costa chica, est d'une reconnaissance facile; il se trouve au pied du massif qui termine, vers l'Est, la Costa grande. La rade est formée par deux presqu'îles de moyenne élévation qui courent parallèlement au massif; l'une, de l'Ouest vers l'Est, couvre la ville et la rade d'Acapulco dans l'Ouest, et la seconde, qui couvre cette même rade dans l'Est, s'étend de l'Est à l'Ouest en formant, par un retour sur elle-même, la rade et le port *Marquis*.

Les montagnes qui composent le massif sont très-élevées et boisées jusqu'à leurs sommets; il n'y a que les côtes des deux presqu'îles qui offrent au premier

plan et au bord de la mer, du côté du large seulement, des parties dépouillées de végétation; ces côtes offrent aussi quelques taches blanches qui aident à la reconnaissance du port. Toute cette partie du littoral est très-élevée et se projette, d'ailleurs, d'une manière remarquable, beaucoup au Sud de la ligne générale de la côte.

La plus sûre indication que l'on puisse avoir pour l'attérage d'Acapulco, c'est la latitude; on jugera, par la distance à laquelle on sera de la côte, de la quantité dont le bâtiment sera trop à l'Ouest. Il est important ici de venir chercher le port en se plaçant de bonne heure en latitude, car, si l'on venait pour l'attaquer directement en longitude, avec une longitude incertaine ou fausse, on courrait le risque, si l'on se trouvait trop à l'Est, de rencontrer la côte avant d'atteindre la latitude.

En venant de l'Ouest chercher le port d'Acapulco, les terres du massif sont les dernières hautes terres qu'on aperçoit. Au-delà du port, vers l'Est, la côte est basse et formée par des dunes de sable; les seules montagnes que l'on puisse voir de ce côté sont dans l'intérieur et loin du rivage; il suit de là que si l'on venait de l'Est, le contraire aurait lieu, et que ce serait sous les premières terres élevées qu'il faudrait aller chercher le port. Si cependant, en venant de l'Ouest, on rangeait beaucoup la côte, le massif d'Acapulco serait plus difficile à reconnaître, parce qu'alors on jugerait moins bien si ces terres sont réellement les dernières terres élevées; mais en venant de cette direction, on

apercevrait de 4 à 6 lieues la presqu'île du port Marquis qui, à cette distance, prend l'apparence d'une île; en approchant davantage, on reconnaîtrait bientôt aussi l'île du *Griffon* qui est située à l'entrée du goulet d'Acapulco, et sépare les deux passes qui conduisent à ce port. Cette île est, par comparaison avec la côte, de moyenne élévation; elle est boisée jusqu'à son sommet, sur lequel on distingue un arbre seul qui domine tous les autres et forme le parasol.

Le port Marquis ne se distingue que de très-près et seulement en venant de l'Ouest.

La grande passe du port d'Acapulco a environ un mille et un tiers de largeur; elle est saine dans toutes ses parties; il n'y a de dangers que ceux qui sont apparents : on peut d'ailleurs y mouiller en cas de nécessité.

La petite passe est formée par la côte occidentale de l'île du Griffon et par la côte orientale de la presqu'île de l'Ouest de la rade d'Acapulco; elle est assez profonde pour toute espèce de bâtiments, mais elle est très-étroite et il ne convient pas de s'y engager sans avoir un vent favorable.

Les brises régulières de terre et de mer, qui règnent pendant la belle saison, facilitent l'entrée et la sortie du port d'Acapulco; le mouillage habituel des bâtiments de guerre est dans la partie occidentale de la rade, en face de la ville et dans le Sud de la citadelle, par 10 à 12 brasses d'eau. Nul port n'est mieux fermé ni meilleur pour sa grandeur que celui d'Acapulco, c'est, sans aucune comparaison, le plus sûr de toute la côte occidentale du Mexique.

Le port Marquis fait, pour ainsi dire, partie de celui d'Acapulco; il est également très-bon, mais il est moins fréquenté, faute d'être peuplé, et aussi parce que le voisinage de celui d'Acapulco lui enlève toute son importance. C'est dans le port Marquis que vinrent mouiller, à leur retour du golfe de Californie, les bâtiments qui composaient la division aux ordres de Cortès; ils étaient partis, pour cette mémorable expédition de découvertes, du port de *Chamatla*, où Cortès s'était embarqué en 1535 avec 400 Espagnols et 300 noirs esclaves; c'est cette division, enfin, qui parcourut toutes les côtes du golfe auquel Cortès imposa son nom : nom célèbre qu'il porte encore.

Les marins pratiques de la côte occidentale du Mexique, indiquent les mamelles de *Coyuca* comme le point d'attérage d'Acapulco le plus convenable. Ces mamelles sont des montagnes très-élevées et très-tourmentées dans leurs formes. J'avoue que je ne leur ai point trouvé un rapport bien grand avec l'objet qu'elles sont censées représenter; mais comme elles sont tout naturellement plus remarquables que la côte environnante qu'elles dominent, et qu'elles peuvent d'ailleurs être aperçues à une grande distance par un temps clair, les marins qui les indiquent comme point d'attérage me paraissent fondés en raison, attendu qu'il convient d'attaquer la côte de préférence dans l'Ouest, tant à cause des courants qui, généralement, portent vers l'Est, vers l'E. S. E. ou le S. E., avec une vitesse moyenne de 10 à 15 milles en 24 heures, qu'à cause des vents plus fréquents de l'O. et

du N. O. qui règnent sur cette côte, et, enfin, parce que ce n'est qu'à l'Ouest d'Acapulco que l'on peut aller se placer en latitude [1] de ce port.

Acapulco, fondée autrefois sous le nom de la Ville des Saints Rois, était devenue, par son commerce, une ville populeuse, riche et florissante; aujourd'hui, abandonnée, sans commerce et en ruines, ce n'est plus qu'une petite ville de troisième ordre; elle est située, comme on sait, au fond d'une jolie petite anse de la rade du même nom. Des montagnes élevées et couvertes d'une magnifique végétation lui servent de remparts dans l'Ouest et dans le Nord. Dans le Sud, elle est défendue de la mer par une presqu'île boisée, de moyenne élévation, et qui couvre le mouillage; vers l'Est, la vue s'étend sur la rade et sur la presqu'île de l'Est qui la sépare du port Marquis et de la mer.

Il n'y a pas, à Acapulco, de port proprement dit, mais toute la partie de la rade couverte par la presqu'île de l'Ouest est tellement abritée de tous les vents, qu'elle offre toute la sécurité désirable et tous les avantages du meilleur bassin. C'est un des ports les plus

[1] Avec de bonnes longitudes observées par plusieurs séries de distances, il serait sans doute inutile d'aller se placer en latitude pour aller prendre le port d'Acapulco; mais il n'est question ici que de la navigation en général, pendant laquelle on ne peut pas toujours compter sur sa longitude, soit que l'on arrive après une longue traversée qui ne permette pas d'ajouter une foi entière dans les chronomètres, soit que le temps n'ait pas été favorable aux observations.

convenables de la côte du Mexique pour l'établissement d'une marine militaire.

Avant l'indépendance, ce port était le seul de toute la côte du Mexique, sur l'Océan Pacifique, qui fût habilité au commerce maritime, ce qui lui donnait une grande importance et l'avait rendu très-florissant. C'était là que, tous les ans, venait aborder le galion des Philippines, désigné tout simplement par le nom de vaisseau[1]. Son apparition était le signal des plaisirs; le temps de son séjour, celui de fêtes qui duraient longtemps. L'arrivée du galion, comme un événement heureux, était annoncée par des salves d'artillerie, par le son des cloches et par des feux d'artifice. Des courriers extraordinaires étaient expédiés en toute hâte pour porter cette grande nouvelle à Mexico et, aussitôt qu'elle s'était répandue, on voyait arriver de tous les points du Mexique des sociétés nombreuses qui venaient par partie de plaisir, les unes uniquement pour le voir, d'autres pour passer le temps des fêtes à Acapulco, ou pour se procurer des articles de luxe ou de curiosité importés de l'Inde et de la Chine. On achetait, avec empressement et à grands frais, toutes ces riches futilités qui, ensuite, se répandaient dans le Mexique.

Ce port, alors le seul entrepôt des marchandises venues des Philippines, de l'Inde et de la Chine, était aussi fréquenté, à la même époque, par les bâtiments du Chili et du Pérou qui y venaient chargés de vivres, et par ceux de Guayaquil qui apportaient les cacaos nécessaires

[1] La Nao.

à la consommation du Mexique. L'aspect de la ville, pendant ce temps, était très-animé : les rues étaient remplies d'une foule immense et agitée, composée d'étrangers arrivant de tous les côtés, de curieux, avides de nouvelles et de plaisirs, de marchands empressés de vendre ou d'acheter, etc., etc. La plage offrait encore un spectacle plus vivant que celui des rues : elle était couverte de marchandises que l'on y débarquait et qui, souvent, étaient aussitôt expédiées pour l'intérieur par des caravanes de mulets; la rade était incessamment couverte de bateaux qui allaient et venaient du galion au rivage et du rivage au galion ; toutes ces embarcations étaient chargées de marchandises ou de passagers : c'était un bruit, un mouvement et une confusion incroyables. Acapulco, enfin, était un séjour agréable qui ne laissait rien à désirer.

Ce port, le meilleur de ceux du Mexique, sur l'Océan Pacifique, est devenu aussi le plus sain de la côte, depuis que, par un travail immense autant qu'utile, on a élargi et creusé une gorge de montagnes pour donner un libre accès aux brises de mer. Le chemin qui conduit de la ville à cette vaste embrâsure, ouverte sur l'Océan, était devenu un lieu de promenade très-fréquenté et très-agréable ; on y allait pour voir arriver les vaisseaux signalés, pour jeter un dernier coup d'œil d'adieu sur ceux qui partaient ; on s'y rendait encore vers le soir pour y respirer l'air plus frais de la mer ; aujourd'hui qu'il n'arrive plus de galion et qu'il ne vient plus en ce port que très-peu de navires, cette promenade a perdu son plus grand intérêt et

l'on ne s'y rend plus que pour y chercher la solitude. L'importance du commerce d'Acapulco était devenue si grande, ses relations avec Mexico si fréquentes, que la construction d'une route pour joindre ces deux points avait été résolue ; déjà cette route était tracée et de nombreux matériaux avaient été rassemblés sur les lieux ; des pierres toutes taillées étaient même prêtes à être mises en œuvre, lorsque la révolution du Mexique a tout changé : malgré les énormes dépenses déjà faites, les travaux de la route ont été abandonnés et la mousse s'empare des pierres.

La guerre de l'indépendance du Mexique a été le principe de la décadence de cette ville, et sa ruine a été complétée par le succès dont cette guerre a été suivie. Dès l'émancipation du Mexique, le galion a cessé de venir, et l'ouverture de tous les ports de la république, sur le Grand Océan, à tous les pavillons étrangers, en portant le commerce sur plusieurs points, a détruit celui d'Acapulco, et, avec le commerce, la splendeur de cette ville.

Au temps de la prospérité d'Acapulco, la population de la ville, ordinairement de 6,000 habitants, s'élevait à 8 ou 9,000 pendant le séjour du galion. Cette population était composée de trois classes : celle des blancs, celle des noirs et, enfin, celle des Chinois. Ces différentes castes se sont croisées entr'elles et en ont produit de nouvelles que l'on finit par ne plus guère distinguer les unes des autres. Les Chinois, cependant, ont transmis à leurs descendants un type de figure qui les fait toujours reconnaître parmi tous. Ces Chinois étaient,

pour la plupart, des déserteurs du galion, fatigués ou ennuyés d'une trop longue navigation, ou des domestiques venus à la suite des passagers : c'est encore aujourd'hui une tache d'être issu de cette classe, et il n'y a pas d'habitant d'Acapulco qui ne regarde comme une très grande injure la dénomination de *chinois*.

Acapulco, autrefois, était une ville populeuse; elle compte à peine aujourd'hui 1,800 âmes; ses habitants sont d'un caractère doux, ils vivent de peu et sont très-paresseux; ils n'ont aucune industrie et ils ne se livrent ni à l'agriculture, ni à la pêche, bien que, partout où il y a de l'eau pour les irrigations, le pays soit d'une admirable fertilité, que les côtes soient poissonneuses et que, très-probablement, la pêche des perles puisse se faire avec succès sur les plages environnantes. Les habitants sont tous d'une couleur plus ou moins foncée; les blancs sont ceux de la couleur la plus claire, mais les plus favorisés sous ce rapport ont le teint basané des maures de la côte septentrionale d'Afrique.

Les hommes sont d'une taille ordinaire; les femmes sont plus petites et plus délicates, elles ont de jolis pieds et, dans la démarche, un laisser-aller qui est très-gracieux, mais, il faut bien en convenir, elles fument. Cette population d'Acapulco qui semble si endormie, si nonchalante, durant le jour, se réveille dès que la brise du soir vient rafraîchir l'atmosphère. Elle se réunit alors, soit dans les maisons, soit sur les places, et elle passe à danser une grande partie de la nuit : elle semble ne revenir à la vie que pour le plaisir.

Le costume de fête des hommes est très-riche, mais, comme toujours, on y retrouve l'empreinte d'une origine espagnole; celui des femmes offre plutôt un caractère de localité : ces dames ne portent point de corset ni de corsage à leurs robes : la chemise seule fait tous les frais de cette partie de leur toilette. Cette chemise, en costume habillé, est ordinairement d'un tissu très-fin et d'un grande richesse, elle est ornée, tout autour du col et des manches qui sont courtes, de broderies enrichies de perles ou de pierres fines, et, à ces ornements, quelquefois on ajoute de belles dentelles.

Toutes les personnes aisées font le commerce, et, selon l'usage établi dans toute l'Amérique espagnole, à côté du salon se trouve la boutique; chacun achète par échange, contre des marchandises, les denrées apportées de l'intérieur par les indiens, et chacun profite aussi du passage des caboteurs pour revendre ces mêmes denrées avec avantage et pour s'approvisionner de nouveau de marchandises propres à la consommation du pays.

Ces denrées, venues de l'intérieur, consistent en riz, maïs, légumes secs, cochenilles, vanilles, sucres, eaux-de-vie de canne et de riz; elles sont échangées contre des cacaos, des farines, des eaux-de-vie de France et de Catalogne, enfin contre des étoffes de toute espèce, contre des objets de quincaillerie, de faïencerie et de verroterie à l'usage des habitants, car rien ne se fabrique dans le pays, à l'exception de quelques tissus en coton bien communs et de quelques vases grossiers en terre cuite.

La ville d'Acapulco est bâtie autour du rivage de la partie occidentale de la baie, sur un terrain en pente douce, compris entre la plage et les montagnes qui dominent la côte, et qui a peu de profondeur ; les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée ; il n'y en a qu'un petit nombre de grandes et qui soient recrépies, la plupart sont de petites cases qui, comme à San-Blas, sont à jour : chacune d'elles est entourée de bananiers, d'orangers et de cocotiers qui fournissent aux besoins de la famille. Les rues, dont beaucoup ne sont pas pavées, sont en partie alignées, mais dans quelques quartiers de la ville, elles ne paraissent assujetties à aucun plan.

Il n'y a point de monuments à Acapulco, on y voit seulement deux églises ; toutes deux ont beaucoup souffert des derniers tremblements de terre et leurs clochers sont tombés ou en partie ruinés. Il n'y a ni hôpital, ni collége, l'éducation se borne à apprendre à lire et à écrire : ce que tout le monde, au reste, sait dans ce pays.

La ville n'est point entourée de murs ni de palissades, rien n'en marque les limites ; il y a une citadelle nommée *San-Diego ;* elle est bâtie en étoile, avec bastions ; cette fortification est régulière, et, ce me semble, assez mal située sur la pointe où elle se trouve ; elle regarde, il est vrai, la *bocana* ou entrée du port, mais elle ne bat que les bâtiments déjà entrés, tandis que, sans s'exposer à son feu, ils pourraient faire un débarquement sur la pointe du Griffon, où l'on pourrait s'établir pour la battre en brèche. Ce fort a encore

le désavantage d'être dominé dans le Nord et de pouvoir être attaqué, de front et de flanc, par les bâtiments qui voudraient prendre ces positions avec l'intention de le réduire.

Depuis le commencement de la guerre de l'indépendance, le fort de San-Diego a été une des principales causes des malheurs d'Acapulco. Cette position était trop importante pour que les Espagnols ne s'efforçassent pas de s'y maintenir, afin de conserver libre le chemin de la mer ; cette forteresse avait aussi, pour les habitants de la Costa grande, où toutes les insurrections ont pris naissance, une importance égale : c'était un point d'appui indispensable pour servir de base à toutes leurs opérations. Ce fort, sans cesse attaqué ou bloqué, a toujours été pris et repris. Les habitants d'Acapulco ont suivi ses diverses fortunes et ont eu beaucoup à souffrir de tous les partis.

A l'époque du départ des Espagnols d'Acapulco, plusieurs bâtiments se trouvaient sur cette rade ; ils furent frétés par les principaux habitants qui, par crainte, par opinion ou par devoir, s'y embarquèrent avec leurs familles et tout ce qu'ils purent emporter de leurs fortunes. Depuis le départ de ces bâtiments on n'en a jamais eu de nouvelles et l'on suppose, avec raison sans doute, qu'ils ont dû sombrer dans un ouragan qui se déclara quelques jours après leur sortie du port.

Acapulco est la résidence du préfet du département ; il y a un gouverneur militaire, un intendant et un administrateur des douanes. Le gouvernement y entre-

tient une garnison de 150 à 200 hommes ; le colonel-gouverneur de la ville donne des ordres au commandant du fort et à celui de la garnison.

Dans les environs d'Acapulco et sur les bords mêmes de la rade, il y a plusieurs villages ; les Indiens qui les habitent, de même que ceux de l'intérieur des montagnes, sont plus grands et plus noirs que les habitants de la ville ; ils passent aussi pour être plus méchants ; dans tous les mouvements révolutionnaires qui se sont succédé, ils n'ont jamais manqué d'accourir au pillage de la ville. Ils élèvent des bestiaux et cultivent des légumes et des fruits dont ils approvisionnent le marché d'Acapulco. De ce port à Mexico on compte environ cinquante-cinq lieues ; les courriers à cheval mettent deux jours à parcourir cette distance : la poste arrive régulièrement les dimanches et repart les mardis.

Un des plus grands obstacles au développement du commerce de cette côte, est le petit nombre d'habitants qui l'occupent, le peu d'aisance dont ils jouissent et leurs habitudes de désœuvrement. Les villages de l'intérieur, situés à de grandes distances du port, sont encore trop peu considérables et trop mal peuplés ; ils n'offrent que de faibles ressources pour l'écoulement d'un chargement de quelqu'importance. La douceur du climat, l'abondance des vivres rendent la vie facile ; les besoins des habitants sont presque nuls ; l'état encore arriéré de leur civilisation arrêtera longtemps les progrès en toutes choses, qui n'arriveront qu'après l'entière pacification des habitants de la Costa grande. Ces populations ont un caractère turbulent et belli-

queux qui les éloigne des occupations sédentaires et des travaux agricoles ; elles n'ont pas cessé, depuis vingt ans, de faire partie de tous les mouvements qui ont appuyé ou attaqué le gouvernement de la république.

Le commerce actuel est donc, comme on peut en juger, réduit à un insignifiant cabotage qui se borne à enlever les sucres de la Tierra caliente et le riz de la Costa chica pour les porter à Mazatlan et à Guaymas où on les échange contre des marchandises étrangères, propres à la consommation locale, et contre des farines. Une autre production indigène qui donnerait une nouvelle impulsion au commerce, si sa culture prenait toute l'extension dont elle est susceptible, c'est le coton ; déjà on le cultive avec succès sur la Costa grande, et dans les bonnes années, la récolte, dont la qualité est très-belle, peut être évaluée à 50,000 arobes [1] ; mais jusqu'à présent ces cotons n'ont encore été dirigés que sur Mexico, Puebla et Toluca où ils sont employés à la fabrication de tissus qui se consomment dans l'intérieur du pays.

Acapulco est le point de partage des deux parties du littoral que l'on désigne sous le nom de *Costa grande* et de *Costa chica ;* toute la côte de l'ouest jusqu'à *Manzanillo* est très-élevée et formée de montagnes presqu'inaccessibles. Au-delà de la première chaîne de montagnes qui longe la côte, et avant d'arriver à une seconde chaîne située plus dans l'intérieur, parallèlement à la première, il existe une vallée profonde, par-

[1] Environ 600,000 kilogrammes.

faitement encaissée, dans laquelle la chaleur est excessive. Cette vallée prend, de la température élevée qui y règne, le nom de *Tierra caliente;* on y cultive en abondance la canne à sucre dont les produits sont expédiés, partie par mer et partie pour l'intérieur. Si, en continuant à monter et à s'éloigner de la côte, on franchit la seconde chaîne de montagnes, on arrive dans un second bassin, plus froid que le premier, auquel sa température modérée a fait donner le nom de *Tierra templada.*

A l'Est d'Acapulco, la côte est basse, formée de plages de sables, de dunes et de marais; par opposition à la côte de l'Ouest qui, comme nous l'avons déjà dit, est élevée, elle reçoit le nom de *Costa chica.* La nature des terrains de cette partie de la côte est on ne peut plus favorable à la culture du riz, du maïs, du tabac et des légumes secs que l'on y récolte abondamment; on y trouve également de la vanille, et la cochenille y réussit très-bien.

Sous un gouvernement attentif et bienveillant, Acapulco reprendrait bientôt une partie de sa splendeur passée; il suffirait, pour cela, d'en faire un port franc; ce qui compenserait à peine les avantages de position de San-Blas et de Mazatlan, qui ont à offrir un débouché plus assuré aux marchandises propres à l'importation, et plus de produits, pour retours, que ne peuvent en fournir, quant à présent, les côtes des provinces de Mexico et de Tlaxcala.

Le port d'Acapulco, ainsi que toute la côte de ce continent, est exposé à de fréquents tremblements de

terre; ils ont causé tant de fois la ruine de la ville et des édifices publics, que l'on a fini par renoncer à toute espèce de constructions de quelqu'importance. Les meilleures maisons sont celles qui sont construites en branches d'arbres ou en bambous et sont recouvertes en herbes ou en feuilles de latanier. On distingue à Acapulco deux sortes de tremblements de terre; les uns dits de *trépidation* et les autres d'*ondulation*. Les premiers sont les plus fréquents, les derniers n'ont été observés que plus récemment et sont plus rares. Les tremblements de trépidation sont, d'après l'explication que l'on en fait dans le pays et l'effet que nous avons éprouvé nous-mêmes, ceux dans lesquels le tremblement se borne à une ou à plusieurs secousses verticales plus ou moins fortes et répétées. Ceux d'ondulation ont du rapport avec le mouvement de transmission de la lame de la mer, éprouvé dans un canot; c'est une commotion ondulée et successive dans un sens, comme par exemple, le mouvement sinué que fait un serpent pour marcher. Les tremblements de terre [1] ont lieu

[1] *Notice*, communiquée par M. Bécher, négociant allemand, établi à Acapulco, sur les tremblements de terre qui ont causé des désastres à Acapulco, de 1732 à 1838 :

1732.—Le 25 février on éprouva à Acapulco un tremblement de terre violent, qui détruisit la plus grande partie des maisons; il fut accompagné d'un mouvement de flux et de reflux extraordinaire de la mer; elle monta jusqu'au carrefour de la maison du sieur Jose Perra, c'est-à-dire à environ 2 à 3 mètres au-dessus du niveau des pleines mers, puis elle se retira, après avoir été un moment stationnaire; elle resta également basse pendant quelques instants avant de remonter de nouveau.

d'ailleurs en toute saison, en temps sec ou pluvieux et même pendant les orages, ce qui est contraire à l'opi-

1754. — Le 30 août, dans la nuit, il y eut un tremblement de terre qui ruina toute la ville, il fut accompagné d'un soulèvement de la mer, qui monta jusque sur la place, c'est-à-dire à une élévation de 3 à 4 mètres au-dessus des plus grandes marées.

1776. — Le 21 avril, un tremblement de terre détruisit la plus grande partie de la ville; mais il ne fut point accompagné de mouvements extraordinaires des eaux.

1787. — Le 14 mars, un tremblement de terre ruina tout Acapulco; la mer se retira jusqu'aux roches qui sont au milieu de la baie. Le galion des Philippines, alors mouillé sur la rade par 10 brasses, ne trouva plus que 4 brasses d'eau quand la mer se fut retirée.

1820. — Le 4 mai, la terre commença à trembler et les secousses qui étaient violentes, se succédèrent presque sans interruption jusqu'au 10, jour pendant lequel la mer se retira jusqu'à la moitié de la baie, laissant à sec les roches dont nous avons parlé; le mouvement de la mer était celui d'un flux et reflux alternatif, avec un mouvement de stagnation des eaux à leur plus grande hauteur et à celui du niveau le plus bas. Au bout de deux heures, la mer revint de nouveau et monta cette fois jusqu'à l'église qui est sur le côté le plus élevé de la place; à la seconde fois, les eaux en se retirant, laissèrent le môle qui existait alors, presqu'entièrement couvert de sable et une plus grande partie de la plage, de cette baie, à découvert; la mer reprit ensuite, et peu à peu, son niveau habituel.

1834. — Le 11 mars, vers 10 heures et demie de la nuit, on éprouva un fort tremblement de terre, nommé ici de *trépidation* (forte secousse verticale) comme ils sont tous en général. Les secousses se succédèrent pendant plusieurs jours de suite; le troisième, la mer se retira à environ 33 mètres de la plage, puis revint doucement à son niveau ordinaire.

Ce tremblement fut ressenti à la même heure à Mexico, mais

nion accréditée chez les Chiliens que la rareté des orages, sur leurs côtes, est due à la fréquence des trem-

il se manifesta par un mouvement ondulé qui dura plus de deux minutes.

1835.—Le 6 janvier, à 6 heures et demie du matin, on éprouva un fort tremblement de trépidation qui détruisit tout Acapulco ; la mer n'en reçut aucune perturbation ; on le ressentit également à Mexico, de la même manière que le dernier.

1837. —Le 9 août, à 4 heures et demie du soir, un fort tremblement de terre de trépidation, se fit sentir et causa de grands dommages aux édifices de la ville ; ce tremblement de terre dura un mois presque sans interruption ; les secousses les plus fortes se renouvelaient presque régulièrement en 30 ou 32 heures.

A Mexico on n'éprouva que la première secousse ; elle fut accompagnée d'un léger mouvement d'ondulation.

Le 18 octobre, vers 4 heures du soir, un violent tremblement de terre de trépidation, dura plus d'une minute dans toute sa force, et la terre continua à trembler avec un bruit souterrain, jusqu'au 19 à 10 heures du soir ; il y eut alors deux secousses très-fortes avec retentissements. Deux heures après, c'est-à-dire vers minuit, il y eut une nouvelle secousse si forte qu'elle jeta l'épouvante dans la ville qui eût été complètement détruite si cette commotion eût duré seulement une demi-minute.

La terre continua ensuite à trembler, par intervalles, jusqu'au 21 à deux heures du matin ; à cette heure on éprouva une nouvelle secousse assez forte, après laquelle la terre continua à trembler jusqu'au 22 à 10 heures du matin, où une nouvelle et forte secousse fut éprouvée ; depuis lors, la terre fut moins agitée ; on ne ressentait plus que quelques secousses périodiques qui revenaient à 10 heures du soir, à minuit, à 6 heures du matin et à 4 heures de l'après-midi : cela dura 20 jours sans interruption.

Tous les mouvements d'oscillation venaient de l'Ouest à l'Est jusqu'au 12 novembre ; de ce moment ils se renouvelèrent avec

blements de terre, qui absorbent toute l'électricité de l'air ; et il n'y a, selon eux, comme nous l'avons déjà rapporté, aucun sujet de craindre les tremblements de terre lorsque le temps est orageux ou seulement lorsqu'on aperçoit des éclairs dans la cordillère.

Après une relâche de quinze jours, pendant laquelle le plus grand nombre de nos malades s'était entièrement remis, et toutes les traces de scorbut avaient complètement disparu, nous quittâmes avec regret le port d'Acapulco : nous y avions reçu un accueil bienveillant, et nous n'en avons emporté que des souvenirs agréables. Pendant notre station en ce port, nous y vîmes arriver successivement la corvette de S. M. B. le *Sulphur*, et la goëlette des îles Sandwich la *Clémentine ;* ce dernier bâtiment venait d'Honoloulou et allait à Panama, où il portait des passagers ; il se

plus de force aux mêmes heures qu'auparavant, mais en sens inverse, le mouvement paraissait être de l'Est à l'Ouest, jusqu'à la fin du mois. Après cette époque, les mouvements eurent lieu de nouveau de l'Ouest à l'Est, mais ils diminuèrent chaque jour d'intensité et de fréquence jusqu'à ce moment, car il ne s'est pas écoulé 24 heures sans qu'il y eût au moins une légère commotion.

Tous ces tremblements extraordinaires n'apportèrent aucune perturbation dans le mouvement des eaux de la mer, si l'on en excepte quelques remoux et courants extraordinaires : il n'y eut rien de remarquable dans l'élèvement ou l'abaissement des eaux.

A Mexico, ce tremblement fut éprouvé avec assez de force, en mouvements d'ondulation, pendant la secousse du 18 octobre, à 4 heures du soir, et il dura plus de deux minutes et demie ; celui de minuit, du 19, fut très fort, mais sans durée.

présenta à l'entrée du port sans y pénétrer, mais il envoya son canot avec quelques passagers américains qui venaient à terre pour tâcher de se procurer des rafraîchissements et expédier des lettres, pour les Etats-Unis, par la voie de Mexico et de la Vera-Cruz. L'administrateur de la douane et le capitaine du port voyant avec regret que la *Clémentine* allait se procurer une partie des avantages d'une relâche sans payer les droits d'ancrage et de port, prirent prétexte de l'irrégularité de l'expédition du canot de la *Clémentine* pour le port, et du défaut de papiers des passagers qui le montaient, pour placer ce canot en quarantaine et exiger 500 piastres d'amende pour le laisser aller rejoindre son bord. Les Américains arrêtés m'écrivirent [1] pour me prier d'intervenir en leur fa-

[1] *A Monsieur le commandant de la frégate française la* Vénus.

Monsieur,

Permettez-moi de vous représenter que Messieurs Herman, Peck et moi-même avons débarqué ce matin, en ce port, du brick-goëlette la *Clémentine*, qui est au large.

Ce brick est expédié des îles Sandwich pour aller porter à Panama des passagers qui se proposent de traverser l'isthme de Darien pour se rendre aux États-Unis. Nous trouvant en calme ce matin, nous vînmes à terre dans l'intention d'envoyer une lettre à Mexico et de nous procurer des végétaux et des fruits pour rafraîchissements des passagers et de l'équipage. Nous sommes actuellement retenus sous le prétexte de violation des lois du pays. S'il pouvait être dans votre convenance d'intervenir en notre faveur, vous nous rendriez un grand service.

M. Peck a des dépêches pour vous, qui vous sont envoyées de

veur. Leur position me paraissant mériter de l'intérêt, je vis le gouverneur d'Acapulco à leur sujet; cet officier, d'un caractère honorable, se montra d'une grande bienveillance; il reconnut l'irrégularité de cette mesure, ou tout au moins son inconvenance, et ordonna de relâcher le canot.

Les passagers de la *Clémentine* nous donnèrent des nouvelles des îles Sandwich et nous apprirent que MM. Bachelot et Short avaient quitté cet archipel pour se rendre à l'île de l'Ascension, dans la Polynésie occidentale. Peu de jours après le passage de la *Clémentine*, nous vîmes paraître à l'entrée du goulet un brick de commerce français venant de Bordeaux; ce bâtiment communiqua avec nous, sans entrer en rade, et continua ensuite sa route pour San-Blas et Mazatlan; de là, il devait se rendre en Chine, en touchant aux îles Sandwich. Si ce bâtiment fût entré en rade, avec l'intention d'y faire du commerce, il eût été obligé de mettre à terre toute sa cargaison, dont il n'aurait pu vendre qu'une très-faible partie, ce qui ne l'eût pas dispensé de payer les droits sur le chargement entier, et en partant il n'aurait plus conservé la faculté d'entrer dans aucun autre port de cette côte,

Oahou par M. Dudoit, dans l'espérance que nous pourrions vous rencontrer à Panama.

Avec tous les sentiments de respect, je suis, Monsieur,

Votre très-obéissant serviteur,

Signé BRINSMADE.

Acapulco, 11 janvier 1838.

sans payer de nouveau les mêmes droits sur toute la partie de son chargement qui serait restée invendue. De tels règlements équivalent à une prohibition complète, et sont tout aussi peu dans l'intérêt du pays qui les impose, que dans celui du commerce étranger qui les subit.

CHAPITRE XIII.

Départ d'Acapulco. — Ile de Pâques. — Iles Juan Fernandez. — Retour au Chili. — Séjour à Valparaiso ; chasse au condor ; Rodeo et Matanzas sur les Haciendas.—Départ du Chili.—Iles Desventuradas , Saint-Ambroise et Saint-Félix. — Blocus du Callao.— Iles Hornigas.—Roche de l'Hercule.—Payta ; San-Miguel de Piûra ; village de Colan.—Départ du Pérou.

A Acapulco, comme à San-Blas et à Mazatlan , nous avons trouvé les anciens marins de la côte très-divisés d'opinion sur la meilleure route à prendre pour se rendre d'Acapulco au Pérou ou au Chili. Selon les uns , la route pour aller à Lima est de suivre, en partant de ce port, la côte, de trente à quarante lieues de distance, de passer à l'Est des îles *Galapagos*, et d'aller même, s'il est possible, assez à l'Est pour prendre connaissance de l'île des *Cocos* , et, de ce dernier point, gagner le cap *San-Lorenzo*, pour de là, louvoyer

le long de la côte sans s'en écarter de plus de douze à quinze lieues jusqu'à Lima ; cette dernière partie de la navigation du cap San-Lorenzo à Lima est ce que les Espagnols nommaient la *navegacion de meridiano* (navigation du méridien). Ils naviguaient ainsi du cap San-Lorenzo à Payta, et de Payta jusqu'à Lima ; mais s'ils étaient destinés pour le Chili, une fois rendus à Payta, ils continuaient à courir babord amures sans virer de bord, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les vents variables du Sud, ou la latitude du port du Chili vers lequel ils se dirigeaient ; cette dernière méthode de naviguer se nommait *de altura* (de haute mer [1]). D'autres marins prétendaient qu'il était préférable de faire route, en partant d'Acapulco, tout de suite au Sud, sans s'inquiéter de ce qu'on pouvait perdre en longitude en passant à l'Ouest des îles Galapagos, et de continuer à courir toujours babord amures, comme il a été dit, en partant de Payta, jusqu'à ce que l'on ait atteint les vents variables du Sud, ou la latitude du port de destination, avant de virer de bord. Les partisans de cette dernière opinion assuraient qu'en passant à l'Est des îles Galapagos on était exposé à éprouver des calmes qui pouvaient durer des mois entiers, et ils citaient à l'appui de cette opinion, un bâtiment qui, après 60 jours de calmes, avait été abandonné de son équipage, qui était sur le point de manquer de vivres, tandis qu'en passant à l'Ouest des Galapagos, on évitait ces lon-

[1] Ou hauturière.

gues contrariétés, et on s'assurait une traversée plus prompte; les premiers disaient que c'était tout le contraire qui avait lieu.

Après les débats que j'ai entendus sur ce sujet, voici l'opinion que je me suis formée sur les deux systèmes. Je pense qu'en faisant route par l'Est des Galapagos, si l'on ne rencontre pas de calmes, on peut faire une traversée beaucoup plus prompte que par l'Ouest; mais aussi que par l'Ouest, s'il y a moins de chances pour faire une traversée rapide, il y a aussi plus de certitude pour faire une traversée moyenne. Je crois également que l'avantage de la route par l'Est serait encore plus grand, si c'était à Payta ou à Lima que l'on se proposât d'aller. Le capitaine Beechey ayant fait route par l'Ouest des îles Galapagos, j'aurais préféré suivre celle de l'Est si nous eussions eu des vivres en assez grande quantité, pour pouvoir courir les hasards d'un retard prolongé.

Notre navigation fut prompte et heureuse d'Acapulco jusqu'au 3^{e} degré de latitude Nord; là, nous eûmes à supporter quinze jours d'un calme presqu'absolu; enfin, ayant péniblement atteint le 4^{e} degré de latitude Sud, nous rencontrâmes les vents alizés du Sud qui nous firent faire de rapides progrès, et nous conduisirent en très-peu de temps jusqu'à l'île de Pâques. Cette île, située à environ 600 lieues à l'Ouest du continent de l'Amérique méridionale, dans une position très-isolée, est aussi très-rarement visitée; on attribue généralement sa découverte, en

1722, au célèbre navigateur hollandais Roggewin [1].

Le 25 février 1838, à midi, nous aperçûmes l'île de Pâques; nous en étions encore éloignés d'environ 10 lieues, cependant nous l'eussions vue beaucoup plus tôt, si l'horizon eût été moins chargé dans l'aire de vent où nous la relevions, car les terres de cette île sont assez élevées, pour être aperçues de 12 à 15 lieues par un temps clair. De la direction d'où nous venions, l'île paraissait en former deux. Les extrémités étant plus élevées que le centre, de loin, nous n'apercevions que ces sommités; mais bientôt en approchant, le milieu de l'île sortant des eaux, détruisit cette fausse apparence. A sept heures du soir, nous étions rendus à neuf ou dix milles de distance de la pointe Est, et nous distinguions parfaitement l'aspect blanchâtre et l'apparence d'aridité, qui frappent d'abord la vue, et enfin tous les accidents de terrain. Nous louvoyâmes sous petites voiles toute la nuit pour nous maintenir an vent de l'île, et, au jour, nous reconnûmes que les courants n'avaient point sensiblement altéré notre position.

[1] Les Espagnols, cependant, revendiquent cet honneur en faveur du capitaine don Felipe Gonzalès, commandant d'un navire nommé la *Rosalia ;* selon eux il l'aurait aperçue en 1670 ; enfin d'autres navigateurs attribuent cette découverte au pilote Juan Fernandez, le même qui découvrit les îles de ce nom ; d'après ces derniers, cette rencontre aurait eu lieu en 1576 ; le capitaine Duperré paraît avoir adopté cette opinion, le nom que porte cette île semblerait en effet en être la confirmation. Depuis Roggewin, elle a été visitée, en 1774, par Cook ; par Lapérouse, en avril 1786 ; par le capitaine Beechey, en novembre 1825.

Le 26 au matin, nous nous approchâmes à deux milles de la pointe Est pour y faire une première station et déterminer la configuration de cette île. Nous prolongeâmes ensuite la côte par le Nord, en nous tenant d'un à deux milles de distance de terre afin de reconnaître cette partie du littoral qui n'avait point été explorée par Lapérouse.

La pointe Est, est coupée à pic, et très-élevée ; elle est formée par plusieurs couches presque horizontales et superposées, qui sont fort apparentes et semblent être le produit d'éruptions volcaniques successives. Nous reconnûmes par les traces de quelques éboulements qui paraissaient d'une date encore récente, que le fond du terrain n'est pas de roches ni d'une agglomération compacte; les formes adoucies et arrondies des sommets de cette île, semblables à celles des dunes de sables, et des terrains meubles viennent encore confirmer cette opinion; cependant en dessous de ces différentes couches, et tout au bord de la mer, nous voyions des pierres noircies qui paraissent avoir été calcinées par le feu et sont évidemment d'une origine volcanique. La mer brisait avec force sur la pointe orientale, où l'on voyait encore quelques roches détachées et tout-à-fait près de terre. Après avoir doublé ce cap en allant vers l'Ouest, nous passâmes devant un premier enfoncement que l'on nomme baie Espagnole; du sommet de la pointe Est, le terrain s'abaisse en pente douce en se dirigeant vers l'Ouest, de sorte qu'au fond de la baie Espagnole, correspond un vallon, dans lequel nous remarquâmes

des cases et quelques parties de terrain qui paraissaient bien cultivées. En longeant ainsi la côte nous apercevions un grand nombre de naturels qui couronnaient les sommités des pointes et qui, par leurs gestes et par leurs cris, que nous entendions, semblaient nous inviter à descendre à terre. D'autres allaient et venaient sur la côte; quelques-uns étaient couverts d'une étoffe blanche qu'ils portaient flottante : le plus grand nombre de ces indigènes était entièrement nu.

Cette baie, qui ne mérite guère ce nom à cause de son peu de profondeur, est terminée à l'Ouest par une pointe élevée et arrondie qui semble avoir été un volcan; les roches de la baie au bord du rivage, ont le même aspect noir et brûlé dont nous avons parlé. Au-delà de cette pointe, toujours vers l'Ouest, on trouve une petite anse, bordée de sable blanc, puis, ensuite, la côte se relève au bord de la mer et devient de plus en plus escarpée. Les terres de l'intérieur suivent le même mouvement en hauteur et forment une grosse montagne qui s'abaisse ensuite assez brusquement jusqu'à la pointe Nord, dont l'extrémité est basse et entourée de roches détachées et peu éloignées du rivage. Entre l'anse de sable et la pointe Nord de l'île, sous la partie la plus élevée de la côte, il y a une vaste excavation circulaire, qui semble taillée à pic dans la montagne; la surface de la base est entièrement couverte d'un grand nombre de bananiers et d'autres plantes dont nous ne pûmes reconnaître le genre.

Le capitaine anglais Beechey pense que cette exca-

vation est celle d'un volcan dont la paroi du Nord se sera éboulée dans la mer ; cette opinion est très-vraisemblable. Sur toute la côte nous apercevions encore auprès des plantations, de grandes cases très-longues; elles étaient de couleur blanche et avaient une seule porte très-basse pratiquée dans le milieu. Ces cases, plus élevées au centre, vont en diminuant d'élévation vers les extrémités; et ressemblent aux petits ponts en dos d'âne que l'on jette sur les fossés : elles sont encore comme au temps de Lapérouse. On distinguait aussi un très-grand nombre de petites cases noires et rondes comme des fours. Nous remarquâmes encore sur la côte, des pierres en forme de pyramides, de couleur foncée, placées de distance en distance; elles étaient toutes surmontées par une pierre blanche en forme de chapiteau. A côté de ces singuliers monuments, on voyait une grande quantité de pierres blanches qui quelquefois semblaient être rangées avec ordre. Il est très-vraisemblable que ces pyramides, comme ces pierres, indiquent des lieux de sépulture. Nous aperçûmes sur la côte occidentale, avant d'arriver à la baie de Cook, deux ou trois monuments d'un autre genre qui sont sans doute des moraïs ; le plus voisin de la côte représentait une plate-forme en pierres, sur laquelle étaient posées quatre statues rouges, également espacées entr'elles, dont les sommets étaient couverts de pierres blanches ou de chapiteaux de cette couleur ; un autre de ces monuments représentait également une plate-forme au-dessus de laquelle on voyait cinq de ces statues, placées beaucoup plus près les unes des autres.

Après avoir dépassé la baie de Cook, la côte se relève assez brusquement et forme une grosse pointe qui est la partie la plus méridionale de l'île; cette pointe a été désignée par Lapérouse sous le nom de pointe S. O. Du côté de la mer, c'est-à-dire vers le S. O., elle est coupée tout-à-fait à pic, et de même que celle du N. E. elle est composée de couches presque horizontales de différentes formations et très-distinctes; du côté de l'intérieur, cette grosse pointe s'abaisse sous des formes arrondies. Tous les monticules ou sommités de cette terre semblent avoir été produits par des volcans, mais aucun d'eux, jusqu'à présent, n'offre de traces de végétation. Auprès de la pointe du S. O., il y a une roche isolée et très-élevée, en forme d'aiguille, qui porte à son sommet un monument pareil à ceux que l'on remarque sur toute la côte. C'est encore une pyramide ou peut-être une statue colossale surmontée d'un chapiteau blanc. Au large de cette roche, se trouve un îlot peu élevé sur l'eau, dont la côte paraît accore. Parvenus auprès de cet îlot, nous avions achevé de contourner l'île depuis la pointe de l'Est jusqu'à celle du S. O. sans jamais nous être écartés de plus d'un à deux milles de la terre, et à chaque station, nous avions sondé, sans jamais trouver le fond, à 200 brasses de profondeur.

Pendant le cours de notre exploration, nous reçûmes plusieurs visites des indigènes. Nous avions à peine quitté la pointe Est de l'île que nous rencontrâmes devant la baie Espagnole cinq pirogues qui se dirigeaient vers nous; elles étaient toutes montées par

deux hommes, dans trois de ces pirogues il y avait de plus une femme; elle se tenait tout-à-fait sur l'avant, accroupie ou couchée sur le ventre pour faire moins d'obstacle à la marche ou, peut-être aussi, pour donner plus de stabilité à la pirogue.

La frégate s'étant arrêtée pour faire des observations, ces indigènes montèrent à bord sans hésiter; ils paraissaient habitués à de semblables visites; ils dansèrent et firent mille singeries qui nous amusèrent beaucoup; ils étaient très-gais et d'une mobilité d'actions et de pensées très-extraordinaire. Cependant si, depuis, je n'avais eu de fortes raisons de croire à leur bravoure, j'aurais pu penser qu'intimidés par un nombreux équipage, qu'ils ne s'attendaient pas sans doute à rencontrer, ils cherchaient à s'étourdir sur leur position. Toutefois, s'ils éprouvèrent de la crainte, elle fut habilement dissimulée et plus promptement encore dissipée; ils firent bonne contenance. Les hommes demandèrent par signe à être rasés, ce qui leur fut accordé. L'un d'eux ayant ensuite reçu en présent une casquette et un col, s'en revêtit aussitôt et se promena fièrement sur le pont, en s'admirant comme s'il eût été richement habillé. Tous les naturels répétaient fréquemment et avec vivacité le mot *miro*, qu'ils s'impatientaient de ne point voir compris : ce mot est le nom du bois avec lequel les Polynésiens font leurs pirogues. Cet objet était ce qu'ils désiraient le plus vivement, et ils employèrent plusieurs moyens pour se faire comprendre; ils ne voulurent ni manger ni boire; ils parurent faire peu de cas des couteaux

et des ciseaux ; les hameçons leur faisaient grand plaisir ainsi que les miroirs et les mouchoirs de couleur.

L'équipage étant occupé à ramasser son linge qui avait été blanchi, un de ces sauvages se montra un très-adroit filou; il s'assit, comme sans le savoir, sur une cravate rouge qu'il cacha avec beaucoup d'adresse dans un petit sac en natte dont il était pourvu, et lorsqu'on la lui fit rendre, il ne montra ni mauvaise humeur, ni surprise d'être découvert, et recommença aussitôt le même manège, espérant cette fois être plus heureux. Pendant un instant les pirogues n'ayant pu suivre la frégate, qui avait pris de l'aire, étaient restées de l'arrière à quelque distance; dès qu'une des femmes s'en aperçut, elle se mit à pleurer tout haut et à faire des lamentations pitoyables, comme le font les enfants : elle fut aussitôt imitée par quelques-uns des autres sauvages, mais tous se rassurèrent promptement, en voyant de nouveau la frégate s'arrêter [1]. Lorsque nos observations furent terminées, il fallut partir; tous, hommes et femmes, se jetèrent à l'eau et regagnèrent leurs pirogues à la nage. Les hommes sont très-habiles nageurs, les femmes paraissent également très-habituées à cet exercice, mais elles nagent différemment des hommes : elles ne font point mouvoir les jambes et les bras en même temps comme

[1] Cette appréhension des sauvages en se croyant enlevés, n'était pas sans cause : plusieurs des navires baleiniers manquant d'hommes en ont pris sur diverses îles de la Polynésie et ne les ont pas toujours reconduits chez eux, à la fin de leur pêche.

eux, mais alternativement; cette remarque était commune à toutes les femmes. Les hommes sont d'une belle taille; ils ont environ 1 mètre 80 à 90 centimètres; ils sont bien faits, ont le front haut, les cheveux très-noirs, les yeux vifs, les lèvres plates, le nez un peu aquilin, le menton saillant; le haut de leur tête semble avoir été comprimé, car elle se termine toujours en forme oblongue. Notre ours *Kamtschatka* qui se promenait sur le pont, comme à son ordinaire, attiré sur le gaillard d'arrière par une odeur de sauvage, à laquelle il n'était point accoutumé, parut tout à coup en face de l'un d'eux qui, sans s'émouvoir, et sans paraître intimidé, se saisit d'un morceau de planche que nous lui avions donné et prit aussitôt une attitude d'expectative menaçante : cette circonstance, qui annonce une grande bravoure, pourrait cependant n'en pas être une preuve, car cet indigène n'avait jamais vu d'ours et il prenait *Kamtschatka* pour un chien d'une espèce particulière.

Les femmes qui vinrent à bord étaient toutes très-jeunes; elles étaient beaucoup plus petites que les hommes et un peu plus blanches; leur physionomie était agréable; elles avaient les yeux vifs, les dents blanches et portaient leurs cheveux flottants sur les épaules; elles étaient d'ailleurs, comme les hommes, dans le costume le plus simple, et n'avaient pour toute toilette qu'une ceinture en cheveux, tissue en corde, qui servait à fixer un bouquet d'herbes qui leur tenait lieu de robe, et un petit sac en natte, de la forme d'un *caba* qu'elles avaient eu soin d'apporter pour

y mettre ce qu'elles attendaient de notre générosité. Les hommes étaient tatoués, les femmes l'étaient également autour de la bouche, sur le front, auprès de la racine des cheveux et sur le devant des cuisses, ce qui leur donnait l'air d'avoir un tablier bleu. Ce qu'il y avait de plus frappant dans la tenue de ces femmes, c'était leur apparence de modestie : elles ne rougissaient pas, sans doute, de leur nudité, mais il y avait dans leur pose une sorte d'embarras bien visible qui était certainement un effet naturel de la pudeur : elles avaient une espèce de honte de paraître ainsi devant nous et semblaient nous demander grâce pour leur négligé. Cet embarras qu'elles montraient à se trouver toutes nues, est sûrement aussi la preuve d'un progrès et en quelque sorte un pas de fait vers la civilisation ; car il est bien connu que les sauvages qui virent pour la première fois des hommes vêtus ne songèrent point à établir de parallèle à leur désavantage, ils les regardèrent seulement avec l'amusante curiosité que nous éprouvons à voir des chiens ou des singes habillés et quelques-uns même poussèrent la curiosité jusqu'à s'assurer si les vêtements ne tenaient pas à la peau, comme les plumes tiennent aux oiseaux. Ayant engagé notre société à danser, elle ne se fit pas prier pour le faire et elle exécuta devant nous un menuet à *cloche-pied* fort divertissant. Cette danse, comme celle de tous les peuples sauvages, représentait le drame le plus important de la vie.

Après cette première visite, nous faisions route vers l'Ouest avec une grande vitesse lorsque nous entendîmes des cris qui venaient du large ; bientôt nous

aperçûmes deux hommes qui nageaint vers nous en poussant ces cris qui s'entendaient de très-loin; chacun d'eux semblait être placé sur un morceau de pirogue brisée, dont l'avant seul aurait paru; j'envoyai un canot pour les prendre : je craignais, à cause de la grande distance où ils étaient de la terre, qu'ils ne devinssent victimes de la curiosité que nous avions excitée; car je supposais, en effet, que leur pirogue s'était brisée. Mais nous fûmes bien surpris de reconnaître que ces indigènes se promenaient à cheval chacun sur un rouleau de joncs, de la forme d'une gerbe de blé; ils nous apportaient, pour s'assurer une réception plus favorable, des bananes, des patates et des ignames, enfermées dans leurs roseaux. Ils nous engagèrent à aller à terre où nous trouverions beaucoup de femmes et des provisions; ils employèrent pour se faire comprendre une pantomime très-significative qui ne laissait pas d'équivoque. Ils nous donnèrent encore lieu de remarquer avec quelle facilité ils retiennent et prononcent les mots qu'ils entendent; mais, ainsi que nos premiers visiteurs, leurs idées n'étaient jamais arrêtées une seconde sur un même objet, excepté, toutefois, sur le bois qu'ils demandaient tous avec un égal empressement et la même instance. Nous eûmes bien de la peine à nous débarrasser de nos nouveaux visiteurs; ils se riaient de nos menaces et ne voulaient plus nous quitter; ils s'y décidèrent cependant lorsque j'ordonnai de jeter leurs paquets de joncs à la mer, ils s'élancèrent aussitôt après et retournèrent vers l'île.

En longeant la côte occidentale de l'île de Pâques,

nous rencontrâmes un bien plus petit nombre de pirogues que sur la côte du Nord ; cette circonstance tient sans doute à ce qu'ils craignent de s'éloigner de l'île dans l'ouest où les courants portent toujours ; de ce côté deux pirogues seulement vinrent à bord, deux ou trois autres étaient aussi en vue, mais elles restèrent au vent de la frégate. En tout, tant d'un côté de l'île que de l'autre, nous pouvons en avoir vu au plus une douzaine. Toutes les pirogues de l'île de Pâques sont très-petites et ne peuvent contenir que deux ou trois personnes : elles sont faites avec des morceaux de planches très-étroits et de peu de longueur. Ces planches sont cousues ensemble, pour faire la carène, et calfatées avec une espèce de mousse ; ces pirogues ont un seul balancier comme celles des îles Sandwich, mais elles leur sont inférieures, et sont aussi moins jolies et moins gracieuses, et cependant elles doivent coûter beaucoup plus de peine à construire.

En passant devant la baie de Cook, une pirogue nous apporta une idole, représentant deux têtes assez grossièrement sculptées, mais dont les yeux cependant sont faits avec art. Des morceaux d'os tiennent lieu d'iris, des pierres de lave forment la prunelle.

L'île de Pâques est rarement visitée : elle n'est sur la route d'aucun bâtiment. En venant du Mexique, ce n'est que rarement que les vents contrarient assez longtemps pour obliger à faire route à l'Ouest jusque vers son méridien, et aucun intérêt ne peut y attirer les baleiniers ou autres bâtiments qui parcourent l'Océan Pacifique, puisqu'il ne

s'y trouve ni eau, ni bois, et que les provisions très-rares qu'elle produit, indépendamment de la difficulté que l'on éprouverait sans doute à se les procurer, même en faible quantité, conviennent peu comme approvisionnements de mer.

Le mouillage est situé sur la côte occidentale, dans la baie de Cook, vis-à-vis de l'endroit de cette côte où l'on aperçoit une petite baie de sable : c'est aussi vers ce point du rivage que la côte est le moins élevée et que le débarquement est le plus facile.

En venant de l'Ouest et en faisant route en latitude de cette petite baie de sable, on devra mouiller dès que l'îlot du Sud sera tangent à la pointe S. O. de l'île; on trouvera alors de 20 à 25 brasses d'eau, et l'on sera à environ deux tiers de mille des roches de la côte. Plus au large, le fond augmente rapidement et se perd presque aussitôt. A deux milles, il n'y a pas de fond par 200 brasses. Ce mouillage n'est praticable que par des vents de l'Est au S. E. qui sont les vents dominants dans la belle saison. On serait très en danger au mouillage de l'île de Pâques, si l'on y était surpris par des vents du N. O. au S. O. accompagnés de mauvais temps. Mais les vents d'Est variant généralement au N. E. et au Nord avant de passer à l'Ouest, on aurait vraisemblablement le temps d'appareiller avant d'être exposé.

Quoique la baie de Cook, avec les vents que nous avions, se trouvât alors bien abritée, la mer brisait cependant très-haut sur le rivage et rendait le débarquement très-difficile. Ce mouillage n'est d'aucune uti-

lité, l'île n'offrant point de ressources aux navigateurs. L'état apparent de stérilité d'une grande partie du sol ne permet pas de prévoir, de longtemps, un meilleur avenir pour ses habitants. On assure qu'il ne s'y trouve pas d'eau douce et que les naturels sont habitués à boire de l'eau de mer. Lapérouse rapporte ce fait sans le confirmer ni le détruire; le capitaine Beechey qui, tout récemment, a fait une tentative pour visiter l'île, n'a pas réussi : ses officiers furent obligés de se rembarquer, l'un deux avait été blessé par une pierre lancée sur lui, et s'était vu dans la triste nécessité de faire tirer sur les sauvages pour se dégager. Cependant, puisque les indigènes qui vinrent nous voir avaient des roseaux, il est vraisemblable qu'il y a des marais où ils croissent; alors, il est probable qu'en creusant dans les environs, ils trouvent de l'eau potable sinon tout-à-fait bonne. La difficulté de nous faire comprendre nous a empêchés de nous en assurer plus complètement.

M. Moerenhout, qui a longtemps vécu dans les îles de la Polynésie, affirme qu'il n'est pas rare de voir des Indiens accoutumés à boire de l'eau de mer.

Quoique nous ayons passé très-près du rivage, nous n'avons pas aperçu un seul oiseau de terre, et ceux de mer étaient également en très-petit nombre sur cette côte. A la nuit, l'exploration de la côte du Nord et de celle de l'Ouest étant achevée, nous continuâmes à courir au Sud en attendant que les vents nous permissent de faire une route plus directe pour Valparaiso. Nous fûmes ainsi conduits jusqu'au 28^{e} degré; alors un changement de vent favorable nous per-

mit de gouverner pour aller reconnaître les îles de *Juan Fernandez*, dont les journaux français venaient de signaler la disparution causée, disaient-ils, par un tremblement de terre. Le 10, dans la matinée, nous rencontrâmes un banc de gros marsouins d'une espèce particulière, inconnue dans nos mers d'Europe et qui reçoit des marins le nom de *religieuse*. Ces marsouins ont le museau tout blanc, une tache blanche sur le dos, près de l'aileron, et une de chaque côté au coin de l'œil. Le 11, au jour, nous aperçûmes des navires baleiniers américaïns qui croisaient à l'Ouest des îles Juan Fernandez. Le 12, à 6 heures du matin, nous découvrîmes devant nous l'île de *Mas á Fuera*. C'est la plus occidentale des îles de ce groupe; à 7 heures 45 minutes, la terre s'étendait du S. 68° E. au S. 71° E. Nous continuâmes à nous en approcher; à midi, nous étions par 33° 15′ 44″ de latitude méridionale, et, d'après nos cinq chronomètres, par 83° 53′ 30″ de longitude occidentale de Paris. Nous relevions dans ce moment le sommet de l'île de Mas á Fuera au S. 61° 40′ E.; la pointe S. O. de l'île au S. 61° E., et celle du N. E. au S. 66° E. La température de l'air était égale à + 20°,0; celle de l'eau était de + 20°, 7. Il ne paraît pas ici que le voisinage de la terre ait causé la moindre perturbation dans la température de la mer; mais aussi n'avions nous point de fond par 200 brasses. Le calme nous retint près de l'île de Mas á Fuera toute la journée du 13, pendant laquelle nous aperçûmes un navire baleinier et plusieurs baleines. Le 14, nous

fîmes de nouvelles observations dans l'Est de cette île, puis nous nous dirigeâmes vers celle de *Mas á Tierra*, que nous découvrîmes à une heure de l'après-midi.

L'île de Mas á Fuera, située à environ 145 lieues à l'Ouest de la côte du Chili, est très-élevée et peut s'apercevoir de 18 à 20 lieues par un temps clair. Cette terre, évidemment d'origine volcanique, s'élève presque perpendiculairement du sein des eaux ; toutes les côtes en sont accores et très-escarpées ; cependant, l'escarpement de la partie de l'Ouest et du N. O. est, de beaucoup, le plus abrupt ; la côte dans cette partie s'élève tout à coup presqu'au niveau du point culminant, tandis que cet escarpement, du côté de l'Est et du N. E., est beaucoup moins rapide. Les terres, de ce côté, s'abaissent du point le plus élevé de l'île vers le rivage sous un plan incliné, de sorte que, vue du Nord, cette île paraît avoir la forme d'un coin tronqué, dont l'arête la plus élevée fait face à l'Ouest, tandis que la plus courte est exposée à l'Est.

En venant de l'Ouest, Mas á Fuera présente l'aspect le plus stérile que l'on puisse voir : c'est à peine si l'on aperçoit quelques rares buissons dans le creux des ravins et dans les anfractuosités du terrain. Cependant, en l'approchant du côté de l'Est, elle ne donne pas l'idée d'une aussi complète désolation ; la pointe du N. E. est boisée, ainsi que les ravins qui se présentent à cette aire de vent, et l'on aperçoit aussi quelques parties du sol qui paraissent susceptibles d'être cultivées. On assure que tout récemment on a découvert de l'eau douce sur cette île : cette découverte est importante,

car, jusque-là, on pensait généralement qu'il n'en existait pas.

Le lieu de débarquement le plus convenable paraît être à la pointe N. E.; sur presque toutes les autres parties de la côte, le rivage semble inaccessible. Cependant il est à présumer que, vers le S. S. E. où il y a quelques terres nouvellement éboulées qui forment une pointe basse, on pourrait débarquer lorsque les vents soufflent du Nord.

La côte de l'île de Mas á Fuera paraît saine dans toutes ses parties excepté à la pointe du S. O. où l'on voit quelques brisants; mais ils ne sont pas à plus de deux ou trois encâblures de terre. Pendant le temps que nous passâmes auprès de cette île, nous n'aperçûmes personne à terre ni aucun indice qui nous donnât lieu de penser qu'elle fût alors habitée. Tout le monde sait parfaitement qu'elle n'est pas peuplée, mais elle est occupée, de temps à autre, par des partis de pêcheurs de loups-marins qui s'y établissent pour la saison de la chasse.

Des Américains des Etats-Unis du Nord avaient pensé à exploiter cette île dans leurs intérêts, et déjà, pour mettre ce projet à exécution, ils avaient enlevé un certain nombre d'indigènes de l'île de Pâques qu'ils se proposaient d'établir à demeure sur Mas á Fuera, mais le désespoir qui s'empara de ces insulaires lorsqu'ils se virent emmener loin de leur île, les porta à se jeter à la mer pour éviter l'esclavage auquel ils étaient destinés. Ils trompèrent ainsi, en se noyant, les espérances et les calculs d'une avide et sordide

cupidité. La mauvaise action de ces navigateurs a laissé dans l'esprit des naturels de l'île de Pâques une douloureuse impression et a fait naître parmi eux une haine profonde contre tous les blancs, haine dont ils ne manquent jamais de donner des preuves, lorsqu'ils en trouvent une occasion facile. C'est sans doute au souvenir, encore récent, de cet enlèvement que l'on doit attribuer l'attaque du canot de la frégate le *Blossom*, commandée par le capitaine Beechey, lors de son passage à l'île de Pâques, en novembre 1825.

Lorsque nous aperçûmes l'île de Juan Fernandez, nous en étions encore trop éloignés pour pouvoir prendre des relèvements, mais à quatre heures, nous nous en étions beaucoup rapprochés, et nous pûmes faire ces relèvements tout à la fois sur Mas á Fuera et sur Mas á Tierra : cette dernière île est ordinairement désignée par le nom seul de Juan Fernandez. Vers la même heure, nous passâmes auprès d'un brick-goëlette chilien que nous apercevions depuis deux heures ; il faisait route pour Valparaiso. Nous continuâmes pendant la nuit à courir, sous toutes voiles, vers l'île de Juan Fernandez, mais la brise était faible, et ce ne fut que le matin que nous trouvant auprès de la pointe S. O. de cette île, nous commençâmes à faire des observations et des relèvements pour en déterminer la configuration.

L'île de Mas á Tierra est située, comme l'indique son nom, plus près de terre que Mas à Fuera. La latitude du grand sommet de cette île est de 33° 39′ 20″ Sud, et sa longitude déduite de celle du fort San-Antonio de

Valparaiso de 81° 14′ 40″ à l'Occident de Paris : comme Mas á Fuera, elle fait partie de l'état du Chili. Cette terre, d'origine volcanique, est d'une forme presque triangulaire; le grand côté de ce triangle est dirigé de l'E. 3° N. à l'O. 3° S. du monde; le sommet applati de ce triangle forme la pointe qui se présente au Nord; la pointe S. O. de Juan Fernandez est la terre la moins élevée de toutes; à son extrémité il existe un îlot qui n'en est séparé que par un étroit canal. Cet îlot du S. O. de Juan Fernandez est également très-élevé et terminé par un pic en forme de trapèze que l'on aperçoit, en venant de l'Ouest, presqu'aussitôt que l'on a eu connaissance de l'île principale; il se trouve encore à l'O. de cet îlot lui-même, une roche à fleur d'eau qui en est peu éloignée et se voit presque toujours, car elle brise incessamment. Les terres de Juan Fernandez sont très-élevées. Les sommités des montagnes de cette île affectent les formes les plus bizarres et représentent presque toutes des cônes tronqués ou non, et des pyramides. La côte est en général très-escarpée. Sur celle du Nord, cependant, on trouve deux petites anses dans lesquelles le débarquement est praticable lorsque les vents règnent du Sud. A la côte du N. E. il y a encore une anse assez grande qui offre un bon mouillage, mais il est seulement praticable dans la belle saison : ce mouillage est à une ou deux encâblures de la plage; on y serait fort exposé si l'on y était surpris par des vents de Nord et un mauvais temps. C'est dans cette baie qu'était situé l'établissement formé par les Espagnols; il était défendu par deux batteries aujourd'hui

désarmées et en ruines. Ce lieu a longtemps servi de résidence aux déportés du Chili; ils y étaient soumis à des travaux de force et gardés par une compagnie qui faisait la garnison de l'île. On pouvait alors s'y procurer des rafraîchissements, des fruits, des légumes, de l'eau et du bois. Depuis le départ de cette colonie, on ne peut plus compter que sur l'eau et le bois. La baie est très-poissonneuse, on y pêche en abondance une espèce de petite morue très-bonne et quantité de *corbines;* on trouve encore dans les roches de la côte, de très-beaux homards. Les montagnes sont peuplées de chèvres sauvages; on y rencontre aussi quelques chiens abandonnés.

Depuis un petit nombre d'années on a découvert du bois de sandal dans les montagnes de cette île, mais il y est tellement rare qu'il ne peut être considéré comme un objet de commerce. Les baleiniers sont à peu près les seuls bâtiments qui fréquentent Juan Fernandez; ils vont y prendre du bois et de l'eau.

Les eaux des îles Juan Fernandez sont un assez bon parage pour la pêche de la baleine; les navires qui s'occupent de cette industrie viennent ordinairement les visiter à la fin de la saison de la pêche, lorsqu'ils quittent la côte d'Araucanie, c'est-à-dire de mars en mai; ils y croisent pendant quelques jours avant de faire route pour se rendre aux îles Galapagos. Il n'y a pas de sondes au large des îles Juan Fernandez. Cependant à la pointe du S. E. de Mas á Tierra, nous trouvâmes 143 brasses d'eau, sable fin, gris-noir; nous étions alors à 3 milles et demi dans

l'E. S. E. $\frac{1}{2}$ S. du monde de cette pointe. Mais à 4 milles au N. E. du monde de l'établissement principal, nous ne trouvâmes point de fond par 200 brasses. L'aspect de l'île est en général fort aride, les terres sont très-hachées, et l'on ne découvre de végétation que dans l'intérieur des nombreux ravins formés par les accidents du terrain et dans les anses du côté du Nord de l'île. Nous remarquâmes encore que là, comme à l'île de la Guadeloupe (sur la côte de Californie) et à l'île de Mas á Tierra, c'est dans la partie du N. E. de l'île, que la végétation a le plus d'activité et que les arbres sont le plus multipliés et d'une plus belle venue.

Ayant achevé la reconnaissance de Juan Fernandez, nous nous dirigeâmes vers le Chili, et nous laissâmes tomber l'ancre, pour la seconde fois, sur la rade de Valparaiso, le 18 mars 1838, à 3 heures du soir, après dix mois d'absence de ce port, et quinze mois de départ de France, dont onze mois passés sous voiles. Nous trouvâmes au mouillage sur cette rade le vaisseau de 90 canons, des Etats-Unis, le *North-Carolina*, la frégate de 44, de S. M. B., le *Stag*, la corvette de la même nation, l'*Imogène*, et la frégate française, de 52 canons, l'*Andromède*.

Aussitôt que la *Vénus* parut sur la rade de Valparaiso, nous saluâmes le pavillon de M. le capitaine de vaisseau Henry de Villeneuve, qui commandait la frégate l'*Andromède* et la station navale de France sur les côtes du Chili et du Pérou. Nous nous conformâmes, pour rendre ces honneurs, aux usages éta-

blis dans ces mers. Ces honneurs, il faut le dire, sont exagérés et ridicules comparés à ceux que prescrivent nos ordonnances de la marine ; car, à Valparaiso, comme à Lima, comme sur toute autre rade des côtes occidentales de l'Amérique, les capitaines de vaisseau, commandants des divisions navales des différentes républiques, sont salués de 13 coups de canon, tandis qu'en France, par exemple, on ne doit que 9 coups de canon au pavillon d'un vice-amiral qui commande une escadre, et que les ordonnances n'en accordent que 3 au pavillon d'un capitaine de vaisseau, commandant d'une division ; mais encore aujourd'hui, au Chili, au Pérou, ainsi que dans tous les autres états nouvellement arrivés à une existence politique, où les habitants [1] ne jugent en général de l'importance des nations que sur des démonstrations de cette nature, il serait préférable de ne pas saluer du tout, que de consentir, pour son propre pavillon, à recevoir ou à rendre des honneurs relativement moindres qui, naturellement, dans ces pays, entraîneraient à une classification nationale également inférieure.

Nous nous occupâmes immédiatement des réparations à faire à la frégate, à son gréement, à sa voilure, et nous nous disposâmes à renouveler tous nos vivres de campagne, presqu'entièrement épuisés au moment de notre arrivée. Nous reprîmes aussi, sans délai, tous

[1] Il n'est ici question que des habitants qui n'ont point reçu d'éducation, et qui, jusqu'à présent, composent les masses.

les travaux nécessaires pour l'achèvement du plan de la rade et de la baie qui y donne accès, travaux précédemment entrepris pendant notre première relâche.

Nous nous arrêterons peu sur le Chili ; les affaires du commerce y étaient languissantes, et les soins de la guerre contre le Pérou absorbaient tous les moyens du gouvernement, et occupaient tous les esprits. On armait avec activité une division qui devait aller bloquer Lima, et l'on préparait des troupes de débarquement pour agir, avec la division du blocus, contre l'ennemi commun.

La paix faite à *Paucarpata* par l'amiral *Manuel Blanco* n'avait point été ratifiée par le gouvernement du Chili, et l'on poussait les nouveaux préparatifs avec d'autant plus de vigueur que les Chiliens, réduits à mettre bas les armes devant le général Santa-Cruz, et obligés de se rembarquer, sentaient que leur orgueil national avait été froissé par cette paix forcée, et brûlaient du désir de réparer cet échec.

Pendant le cours de nos travaux à Valparaiso, je reçus une invitation pour aller assister à une chasse au *condor*, ce terrible fléau des troupeaux, et, pour ainsi dire, ce loup du Chili. Je ne pus accepter cette partie que, dans d'autres circonstances, et libre de disposer de mon temps, j'aurais accueillie avec infiniment de plaisir et d'empressement.

La chasse au condor se fait, au Chili, à différentes époques de l'année ; on se réunit, à cette occasion, comme on le fait pour une chasse au loup ou au san-

glier : le condor n'est pas moins à redouter pour les troupeaux que ces deux animaux ne le sont, en France, pour les bestiaux et pour les terrains en culture.

Le condor, espèce de vautour et le plus grand des oiseaux de proie que l'on connaisse, est originaire des Andes, et se tient habituellement au-dessus de la limite extrême de la végétation, où il semble se plaire. On le rencontre, dans toute la Cordillère, sur les lieux les plus élevés et les plus arides, là où nul autre animal que lui ne pourrait vivre à cause de la raréfaction de l'air. Le condor du Chili a en général 8 à 10 pieds d'envergure, son plumage est noir ; il a la peau de la tête et d'une partie du cou ridée comme la crête des dindons, et couverte d'un poil noir et rare : cette peau a un aspect hideux : elle est séparée de la partie emplumée du cou par un collier très-fourré d'un beau duvet blanc. Le bec du condor est terrible et ses serres sont très-fortes, mais il n'est pas exact de dire, comme plusieurs voyageurs l'ont affirmé, qu'il enlève de jeunes veaux ou des moutons et qu'il les emporte au loin avec lui.

Le condor est doué d'un odorat très-fin et d'un coup d'œil perçant ; on est toujours assuré d'en voir arriver en grand nombre lorsqu'on se trouve dans le voisinage de quelque animal mort et entrant en putréfaction. Le condor, attiré par l'odeur, fond sur cette proie et s'en gorge d'une manière tout-à-fait incroyable ; cependant il ne se nourrit point exclusivement de corps en décomposition. Il recherche, au contraire, avec beaucoup d'avidité, les animaux qui viennent de

naître, et il s'en empare lorsque la mère s'en écarte un instant. Les vaches ont l'instinct de ce danger, et l'on a souvent remarqué que lorsqu'elles sont forcées de quitter leurs petits, soit pour aller boire, soit pour aller paître, elles ne les abandonnent qu'après les avoir conduits dans les endroits les plus fourrés des ravins où elles ont mis bas. Malheureusement leurs précautions instinctives sont souvent inutiles : l'œil perçant du condor, qui plane dans les airs, découvre facilement sa proie et quelquefois ils se réunissent plusieurs pour l'attaquer et la dévorer. On m'a assuré avoir été témoin de l'attaque de trois condors contre un veau de cinq à six mois ; il traversait une plaine et se trouvait isolé des autres animaux qui, ordinairement pendant la chaleur du jour, se tiennent au frais dans les ravins. Les condors s'abattirent sur ce veau : deux l'attaquèrent en face, tandis que le troisième l'inquiétait par derrière, et en peu d'instants les deux premiers parvinrent, à coups de bec, à lui crever les yeux ; alors l'animal tomba, et les condors redoublèrent si bien leur attaque sur lui, en le frappant à coups d'aîles et à coups de bec qu'il ne tarda pas à succomber et à devenir leur proie, ce que ne purent empêcher les témoins de ce combat qui se trouvaient sans armes à feu et avaient un ravin profond à franchir pour arriver à son secours.

La femelle du condor dépose ses œufs sur les rochers les plus élevés et les plus escarpés où il est impossible de les aller détruire ; et en effet, il serait dangereux de s'y exposer, car, indépendamment des ris-

ques que ferait courir l'escarpement des lieux, on assure qu'alors les condors mâle et femelle fondraient à coups d'ailes sur leurs ennemis et les précipiteraient dans les ravins. Très-rarement les condors se laissent approcher à portée de fusil, il ne reste donc d'autre moyen d'en diminuer le nombre que les chasses que l'on organise contre eux.

Ces chasses se font au Chili plusieurs fois dans le cours de l'année, sur les haciendas où l'on élève des bestiaux; on monte ces parties de chasse uniquement pour se débarrasser de ces oiseaux destructeurs. On choisit généralement pour le lieu de la chasse le point le plus élevé de la propriété et l'on y fait dresser l'appât qui est, ordinairement, un cheval écorché. Dès que le majordome d'une hacienda a reçu des ordres pour préparer une partie de chasse au condor et qu'on lui a indiqué l'endroit où elle doit se faire, il fait transporter, sur le lieu désigné, tous les matériaux nécessaires pour les préparatifs qui consistent tout simplement à former une enceinte d'environ 10 à 12 mètres de diamètre, au moyen de perches que l'on enfonce en terre, très-près les unes des autres, en ménageant une porte d'un mètre de largeur sur autant de hauteur. Lorsque cette enceinte est terminée, on place au milieu l'animal écorché qui doit servir d'appât : il faut ensuite attendre deux ou trois jours et quelquefois quatre, pour qu'il entre en putréfaction. On fait guetter cette époque avec soin et l'on se tient prêt à commencer la chasse dès que le moment en est venu, c'est-à-dire aussitôt que l'on remarque que les

condors commencent à planer au-dessus de l'enceinte; on se rend alors sur les lieux, et après avoir fait écarter les chevaux que l'on fait conduire à l'ombre dans un ravin, on se cache dans la *ramada*, cabane en feuillage préparée à cet effet, auprès de l'enceinte, afin de dérober les chasseurs à la vue des condors, tout en leur permettant de voir la scène qui va suivre. On attend ainsi patiemment quelquefois pendant des heures entières que les condors, dont le nombre augmente à chaque instant, mais que la méfiance tient longtemps en suspens, finissent par s'abattre sur la proie, car ce n'est qu'après avoir plané en tournant et après s'être abaissés plusieurs fois, souvent très-près de l'appât, dont l'odeur les enivre, et s'être relevés autant de fois très-haut dans les airs, qu'ils descendent enfin et finissent par se poser. Dès qu'un condor, moins expérimenté ou plus affamé que les autres se pose, il est immédiatement suivi par tous les autres; alors on ferme la porte de l'enceinte, au moyen d'un cordon disposé pour cet usage. On voit souvent un grand nombre de condors descendre ainsi sur une même proie, et il n'est pas rare d'en compter jusqu'à trente. Une fois que ces oiseaux ont commencé à dévorer l'animal qui leur sert de pâture, on peut sans crainte de les voir s'effaroucher, s'approcher de l'enceinte pour les voir de plus près : ils fixent alors sur les curieux, leur œil noir et perçant, mais ils n'en continuent pas moins leur festin.

Lorsque le condor s'est gorgé de nourriture, il devient lourd et ne peut prendre son vol sans courir

assez loin pour s'élever dans l'air, aussi ne ferme-t-on jamais l'enceinte par en haut, car ils ne peuvent en sortir de ce côté; pour s'échapper, ils sont obligés de passer par la porte : c'est là qu'on les attend. Les chasseurs armés de bâtons ferrés, se mettent sur deux rangs, un de chaque côté du passage; d'autres se placent en arrière de ceux-ci, et sont armés de fusils chargés à balles pour tirer sur les condors qui, quelquefois, parviennent à s'échapper et à s'envoler. Cette chasse n'étant pas sans danger, s'il y a des dames, ce qui arrive assez ordinairement, elles se retirent à l'écart à quelque distance; puis, aussitôt que toutes les dispositions sont prises et, à un signal convenu, on ouvre la porte de l'enceinte; les condors se précipitent alors pour sortir, mais on n'en laisse passer que deux ou trois, et dès qu'ils ont franchi la porte elle se ferme, les coups de bâton pleuvent sur eux de toutes parts, on les frappe partout où l'on peut, mais particulièrement sur la tête; ils sont très-durs à assommer. On tire à balle sur ceux qui parviennent à s'échapper. Cette chasse est amusante et pleine de mouvement, mais quelquefois les condors se défendent à coups de bec et à coups d'ailes, et si l'on manque d'adresse ou d'agilité, on peut fort bien avoir un bras ou une jambe cassée ou recevoir quelque blessure grave, causée par ces terribles coups de bec dont chacun emporte le morceau. Ces chasses, qui ressemblent à une tuerie, sont nécessaires sur les haciendas où l'on élève des bestiaux, dont ces oiseaux voraces sont les véritables fléaux; elles sont surtout indispensables sur les ha-

ciendas les plus voisines de la Cordillère et qui sont les plus exposées à leurs déprédations.

On trouve souvent des condors à acheter au marché de Valparaiso ; ils sont faciles à amener en Europe, car ils vivent de tout et résistent facilement aux misères de la navigation.

Les haciendas du Chili, où l'on élève des bestiaux, sont, en général, d'une grande étendue en surface ; les plus belles ont 10, 15 et 20 lieues carrées. On laisse ces bestiaux vivre en pleine liberté sur ces terres ; il suffit d'avoir, pour les surveiller, quelques familles de paysans connus au Chili sous le nom de *guassos*, et dans les provinces de la Plata, de Buenos-Ayres et du Paraguay, où l'on s'occupe également de cette industrie, sous celui de *gauchos*. Sur les haciendas de moindre dimension, les troupeaux sont relégués dans des *potreros* fermés de clôtures et on les change de pacage selon la saison. Les haciendas les plus riches du Chili possèdent jusqu'à quinze et vingt mille têtes de bétail ; ces troupeaux, lorsqu'ils sont bien administrés, sont mis en coupe réglée comme le sont en France les forêts. On abat, en général, par année, vingt pour cent d'un troupeau en plein rapport ; les naissances ont lieu dans une proportion plus grande encore qui suffit, tout à la fois, au renouvellement et même à l'accroissement du troupeau.

Les *matanzas*[1] se font en mai, c'est-à-dire au commencement de l'hiver. On réunit, à cet effet, tous

[1] Tueries.

les animaux de la propriété dans les *corales* [1] où l'on commence les tueries par les bestiaux les plus gras, que l'on fait passer successivement dans un coral particulier où, après avoir été abattus au moyen du lazo, on les assomme d'un coup de massue, puis on les saigne, on les dépouille et on les dépèce avec une dextérité et une promptitude tout-à-fait remarquables. Chaque partie de l'animal a une destination spéciale et se place séparément; tout se fait en même temps : la graisse, le suif, la viande pour faire le *charqui* [2]; enfin on sale ou l'on fait sécher les cuirs.

En septembre, on réunit, une seconde fois, les animaux pour les passer en revue : c'est ce que l'on nomme faire le *rodeo*. Cette inspection a lieu ordinairement au commencement du printemps; on en profite également pour changer les troupeaux de pâturages.

Pour procéder au rodeo, il est nécessaire d'avoir le secours des *inquilinos* ou vassaux [3]. Cette corvée est un droit du propriétaire ou plutôt de la propriété. Le rodeo est une espèce de battue à cheval sur une grande étendue de terrain; on entoure la propriété en formant le cercle que l'on ferme, peu

[1] Cours fermées de palissades.

[2] Viande coupée par lanières et séchée au soleil; elle sert de nourriture aux esclaves, et à cet effet elle est exportée au Pérou et au Brésil.

[3] On sait qu'au Chili, bien que le gouvernement soit républicain, les majorats subsistent encore, comme aussi les titres de marquis, comtes ou vicomtes, etc.; il est aujourd'hui fortement question d'abolir les majorats et sans doute aussi les titres.

à peu, en le décrivant; on parvient ainsi à concentrer tous les bestiaux dans des corales construits pour cet usage ou dans des potreros, si le nombre des animaux est trop considérable. Il se passe quelquefois plusieurs jours avant que tous les bestiaux puissent être réunis. Dès que le rodeo est achevé, on sépare les animaux en différentes catégories, on les compte, on s'occupe de la castration, et enfin, on marque tous ceux qui ne l'ont point encore été. Ces divers travaux offrent un grand intérêt et répandent beaucoup de vie sur l'habitation; c'est, en quelque sorte, une époque de fêtes, comme l'est chez nous le temps des moissons et celui des vendanges. Un rodeo cependant a rarement lieu sans qu'il y ait des accidents; tous les inquilinos mettent une grande ardeur dans ces exercices où ils excellent : c'est pour eux une occasion de montrer leur grâce à monter à cheval, et de déployer leur adresse à manier le lazo.

Le 4 avril, la frégate l'*Andromède* appareilla et fit route pour le Callao où sa présence devenait indispensable; le blocus du Callao, dénoncé par le Chili, allant devenir effectif par l'envoi d'une division chilienne confiée au capitaine Postigo.

Le 12 avril, je reçus la visite du capitaine français Mauruc, qui commandait un brick chilien nommé le *Polynésien;* il me remit un rapport [1] que je joins ici,

[1] *A. Monsieur le capitaine de vaisseau Du Petit-Thouars.*

« Monsieur,

« Le roi des îles Gambier ayant adopté des couleurs nationales, pendant le dernier séjour que je fis sur les îles de sa dé-

par lequel il m'informait de l'adoption d'un pavillon faite par le gouvernement du roi des îles Gambier ; il pendance, je hasarde de vous en donner connaissance, supposant, d'après le but de votre mission, que cela pourra vous intéresser.

« Comme je me trouve figurer pour quelque chose dans les motifs qui ont donné lieu à cette mesure, pour l'intelligence des faits, il convient que je prenne les choses d'un peu loin.

« Dans le mois de septembre 1836, je partis du port de Valparaiso, dans le but d'aller faire la pêche des nacres et des perles fines aux îles de l'Archipel Dangereux : je commandais alors le brick chilien le *Polynésien*. La mésintelligence qui régnait entre ce gouvernement et celui du Pérou, et la non perspective d'un prompt accord me faisant craindre les risques que j'aurais à courir au retour de mon voyage si les affaires politiques suivaient le même cours ; je projetai de me rendre à O-Taïti, une fois ma pêche faite, et d'y demander le pavillon de ce gouvernement, espérant l'obtenir sans difficulté, m'étant créé quelques relations dans le pays, lors de mes précédents voyages.

« Après avoir visité plusieurs îles, je mouillai dans le mois de janvier 1837 aux îles Gambier où j'allai en relâche, par suite d'une voie d'eau assez forte qui s'était déclarée peu de jours auparavant, et forcé par une série de vents contraires qui m'empêchaient de me rendre à une île que je me proposais de visiter.

« A mon arrivée aux îles Gambier, je fus accueilli par MM. les missionnaires français établis sur ces îles, avec toute la cordialité que je pouvais désirer. Monseigneur de Rouchouze, évêque de Nilopolis et vicaire apostolique de l'Océanie orientale, de qui l'on ne saurait trop faire l'éloge, eut la bonté de m'offrir tous les secours dont il pouvait disposer, dans le cas où je me déciderais à faire réparer mon navire, dont on avait bien reconnu la voie d'eau ; elle se trouvait à tribord sur l'avant, près de la quille.

« Le lieu ne me paraissant pas très-favorable pour abattre en

voulut bien encore me communiquer un croquis de plan des îles dont se compose ce groupe, et me

carène, n'ayant pas le dessein de m'arrêter longtemps, et conservant toujours le projet de me rendre aux îles de la Société, je le remerciai de son offre obligeante, sans accepter ni refuser.

« Pour utiliser ma relâche, pendant que je travaillais à reconnaître la voie d'eau du bâtiment, j'avais fait commencer la pêche, quoique sans espoir de réussir à ma satisfaction.

« Cependant, la pêche ayant mieux réussi que je n'osais l'espérer, insensiblement le chargement avança. La voie d'eau étant toujours restée la même depuis le moment où elle s'était déclarée, et les recherches qui furent faites me faisant supposer que, dans tous les cas, elle conserverait à peu près la même extension, je conjecturai qu'il serait possible, sans trop de danger, de se rendre à Valparaiso, et j'abandonnai le projet de virer en carène à O-Taïti. Mais il fallait toujours m'y rendre pour changer de pavillon, et cela allongeait de beaucoup la traversée de retour que, sans cela, j'aurais pu effectuer directement de l'île *Oparo* (Rapa), où j'avais indispensablement besoin de toucher, indépendamment de la nécessité où j'étais de changer mon pavillon.

« Après avoir réfléchi plusieurs jours aux moyens à employer pour atteindre les deux buts que je me proposais, je m'avisai d'engager le roi à adopter un pavillon ; je le croyais dans son droit ; sous bien des rapports, les îles Gambier composent un royaume, en miniature il est vrai, et encore dans l'enfance, mais quelque petits que soient ces Etats, ils sont complètement indépendants et leur gouvernement est établi sur des bases à peu près fixes.

« Pénétré de ces idées, je les soumis préalablement à monseigneur l'évêque qui, après les avoir méditées, les trouva justes et eut la complaisance de se charger de les faire adopter, et de demander en même temps, de ma part, en cas de nécessité, une autorisation pour arborer à mon bord les couleurs que l'on choisirait et naviguer sous leur protection, ou du moins, sous celle que

donner quelques renseignements sur l'état social des indigènes de cet archipel. Ces habitants, tout récem-

je supposais qu'accorderait toute nation juste, au droit des gens.

« Le tout ayant réussi comme je me le proposais, nous choisîmes en commun un pavillon.

« Le . . . . 1837, jour de l'inauguration, il y eut une grande cérémonie, dans le genre de celles usitées en pareil cas au temps des premiers rois de la race de David, et dans laquelle monseigneur l'évêque officia. Vint ensuite une autre cérémonie en usage dans le pays, à peu près de représentation (aucun motif religieux ne s'y mêlait), et, après tout cela, le pavillon fut arboré au bruit des salves répétées de deux caronades de 12 composant toute mon artillerie : le reste de la journée se passa en réjouissances et fut une véritable fête pour tous les habitants.

« J'obtins quelques jours plus tard les papiers qui m'étaient nécessaires pour naviguer en sûreté ; tels que l'acte de nationalité et le rôle d'équipage, tous deux en langue de Gambier, signés du roi, avec la traduction en français, signée et libellée par monseigneur l'évêque : depuis cette époque, ils m'ont toujours servi dans mes diverses navigations.

« J'ai omis les détails relatifs à la fête, les jugeant étrangers au sujet, mon but étant seulement de vous donner avis qu'il venait d'être adopté un pavillon dans ces îles ; vous en ayant fait connaître les couleurs dans ma dernière visite, je ne me répéterai pas *.

« A la veille de mon départ et ayant tous mes papiers encaissés, je ne peux vous faire connaître l'époque précise de la cérémonie

* Ce pavillon se compose de trois bandes horizontales d'égales dimensions : celle du milieu est bleue, les deux autres sont blanches ; il porte en outre cinq étoiles rouges dont quatre sont disposées en carré et occupent les quatre angles du pavillon, la cinquième est placée au milieu de la bande bleue.

ment convertis à la foi catholique, par les soins de M. de Rouchouze, évêque in partibus de Nilopolis, et grand vicaire de S. S. dans la Polynésie orientale, forment aujourd'hui une société complétement organisée et peuvent être regardés comme un peuple entièrement civilisé.

Le 13, nous vîmes arriver en rade la frégate de 60, le *Président*, sous le pavillon de M. l'amiral Ross, qui venait prendre le commandement supérieur des forces navales de S. M. B. dans l'Océan Pacifique. Cette frégate arrivait d'Europe après avoir touché à Rio-Janeiro et à la baie de la Conception au Chili, où elle avait laissé en relâche la division aux ordres de M. le capitaine Dumont d'Urville.

Nous étions au moment de mettre à la voile lorsque je reçus de M. le consul général de France, une demande de passage pour MM. Devaux et Borgella, missionnaires apostoliques qui se rendaient aux îles Marquises; j'accueillis cette demande favorablement et ces messieurs s'embarquèrent sur la *Vénus* pour aller remplir leur mission.

Le 28 avril, toutes nos observations pour la levée du plan de la baie et de la rade étant achevées, ainsi que

dont il a été parlé plus haut, ce qui fait que je l'ai laissée en blanc.

« Daignez agréer, Monsieur le commandant, l'assurance du profond respect, avec lequel, etc ,

« *Signé* MAURUC,

« Capitaine au long cours. »

Valparaiso, le 12 avril 1838.

les observations de physique de toute espèce, nous nous disposâmes à appareiller, et à deux heures, lorsque la brise se fit, nous quittâmes définitivement la baie de Valparaiso et les côtes du Chili.

En appareillant de Valparaiso, nous nous dirigeâmes sur les îles *Saint-Ambroise* et *Saint-Félix* qui forment un groupe situé à environ deux cents lieues à l'Ouest de la côte du Chili, entre les parallèles de 26° 12′ et 26° 21′ de latitude Sud, et les méridiens de 82° 8′ et 82° 36′ de longitude, à l'occident de Paris. Ces îles, autrefois connues des Espagnols sous le nom de *Desventuradas* (Infortunées), sont élevées et peuvent être aperçues par un temps clair, de 8 à 10 lieues. Elles furent découvertes en 1574, par le pilote espagnol Juan-Fernandez. L'ile Saint-Ambroise, la plus élevée des deux, est aussi la plus orientale ; poussés par un vent frais, dont nous fûmes favorisés dès notre départ, nous arrivâmes en vue de cette terre le 1^er^ mai ; nous en eûmes connaissance vers 4 heures de l'après-midi ; nous continuâmes à l'approcher jusqu'à la nuit, pendant laquelle nous nous tînmes sous peu de voiles, afin de conserver notre position et d'attendre le jour pour en faire l'exploration. Le 2 mai nous passâmes très-près de cette île en la contournant de la pointe S. E. par l'Est et par le Nord, jusqu'à l'Ouest : nous la rangeâmes à la distance d'environ deux milles sur la côte de l'Est et à celle d'un à deux milles sur la côte du Nord. Pendant ce trajet, nous mîmes en panne plusieurs fois, et chaque fois nous sondâmes par 200 brasses, mais sans jamais trouver le fond.

Les côtes de l'île Saint-Ambroise sont, dans l'Est et dans le Nord, très-accores au rivage et aussi très-escarpées; elles paraissent inaccessibles au débarquement; la partie du S. O. de l'île est la plus abrupte et la plus élevée, ce qui donne au sommet une pente inclinée du S. O. vers le N. E. La végétation dont cette île est couverte, toujours très-pauvre, n'offre à la vue que de l'herbe et quelques arbustes très-chétifs, dont la verdure paraît plus ou moins fraîche, selon l'époque de l'année où l'on se trouve. Nous n'aperçûmes d'eau nulle part et l'on sait, par les pêcheurs de loups marins, qu'il n'en existe en aucun endroit de cette île. La plus grande étendue de Saint-Ambroise est de l'Est à l'Ouest, et dans toute sa longueur elle n'a pas plus de deux milles et demi. Nous pensons qu'elle n'est point susceptible d'être occupée et qu'elle n'a jamais reçu d'autres habitants que les oiseaux de mer qui, encore aujourd'hui, en sont les paisibles possesseurs.

L'île Saint-Ambroise est d'origine volcanique; à la simple inspection de l'œil, on n'en saurait douter; et, en effet, les côtes de l'île, près du rivage et jusqu'à une certaine élévation, ont l'apparence noire et brûlée d'une lave encore récente, et au-dessus de cette partie noire, on distingue très-facilement plusieurs couches plus ou moins épaisses de terres ou de cendres, qui semblent être les différents produits d'éruptions volcaniques successives. Il y a, dans l'Est de Saint-Ambroise, trois îlots ou rochers détachés; ils sont peu écartés de la pointe et sont moins élevés que la côte; ils paraissent

noirs et calcinés, à l'exception de leurs sommets qui sont blanchis par la fiente des oiseaux de mer ; on voit encore un petit rocher peu élevé sur l'eau, à la pointe du S. O. de cette île.

L'île de Saint-Félix, que nous reconnûmes également, est une terre de moyenne élévation, mais elle paraît basse, comparée à Saint-Ambroise ; elle se compose de deux parties élevées qui, de loin, peuvent être prises pour deux îles ; toutefois le mamelon de l'Est est réuni à celui de l'Ouest par une chaussée de rochers à fleur d'eau qui brisent incessamment ; le pic de l'Ouest est beaucoup plus conique que celui de l'Est, qui est écrasé : ils semblent être tous deux d'égale élévation ; les terres qui les joignent sont beaucoup plus basses et ont une apparence plus stérile. Dans le N. O. $\frac{1}{4}$ O. du pic de l'Ouest, il y a un rocher isolé, d'une élévation modérée ; fendu à son sommet, il prend de loin, lorsqu'on vient de l'Est ou de l'Ouest, l'apparence d'un brick sous voiles. Ce rocher, ainsi que ces îles, paraît pouvoir être rangé de près : on ne voit aucun brisant au large de toutes ces terres, et nous n'avons jamais obtenu le fond par 200 brasses, dans toutes les directions où nous nous en sommes trouvés, et à la distance d'un à deux ou trois milles de terre, où nous nous sommes tenus pendant toute cette exploration. Néanmoins, nous savons par des pratiques de la côte du Chili, que dans le Nord de l'île Saint-Félix, à un demi-mille de distance, on trouve fond par 50 brasses, et que ce brassiage diminue progressivement en allant vers la côte, près de laquelle on trouve encore sept brasses, à

une ou deux encâblures du rivage. Ce mouillage ne peut être pris que dans l'été, lorsque les vents règnent du Sud ; mais il n'a d'utilité que pour les pêcheurs de loups-marins. Ces îles sont rarement visitées, elles n'offrent aucune ressource à la navigation ; cependant on assure qu'à une époque déjà éloignée, au temps où les Espagnols étaient les maîtres du Pérou et du Chili, des Américains des Etats-Unis s'y sont quelquefois établis, soit pour y faire la pêche des loups-marins, soit pour en faire le centre d'un commerce interlope avec les côtes du Pérou et du Chili, soit enfin, pour ces deux motifs réunis. Les poissons abondent autour de ces îles, et l'on trouve sur les plages de Saint-Félix un grande quantité de homards, ce qui est assez singulier, car il n'en existe point sur les côtes du Chili, mais là seulement et aux îles Juan-Fernandez.

Les oiseaux de terre sont très-rares sur ces îles ; nous n'en aperçûmes aucun.

La déclinaison de l'aiguille aimantée, observée près de Saint-Félix, fut trouvée de 14° 15′ N. E.

Le 3 mai, à la nuit, la reconnaissance des îles Inforturnées étant achevée, nous fîmes route pour le Pérou, et nous mouillâmes sur la rade du Callao, le 10 au soir. En passant près de San-Lorenzo, nous rencontrâmes la division chilienne, composée de cinq bâtiments, qui formait le blocus de ce port. La corvette anglaise l'*Imogène* croisait également au large de la baie ; en rade, nous trouvâmes, au mouillage de l'île San-Lorenzo, la frégate française l'*Andromède ;* à ce-lui du Callao, le brick français l'*Alacrity*, le vaisseau

des Etats-Unis, le *North-Carolina* et la corvette le *Lexington*, sous le même pavillon ; il se trouvait encore sur cette rade la corvette de S. M. B. l'*Arrier*, et quelques bâtiments légers du Pérou. Après les visites et les saluts d'usage, nous nous empressâmes de reprendre les travaux nécessaires pour la levée du plan de la rade et de la baie, déjà commencée pendant notre pre-premier séjour, et nous établîmes notre observatoire dans le fort du Soleil, situé au Nord du Callao.

Nous retrouvâmes Lima dans une situation plus déplorable que celle où nous l'avions laissée l'année précédente ; le commerce était presque anéanti, le blocus fait par la division du Chili, n'étant point reconnu par les commandants des diverses stations étrangères, les bâtiments du commerce sous les différents pavillons américains, anglais ou français, entraient ou sortaient comme à l'ordinaire. Mais le gouvernement local et le commerce national, sans cependant en avoir souffert, s'en inquiétaient beaucoup et éprouvaient de vives alarmes ; car nulle mesure de précaution ou de sûreté n'avait été prise contre les tentatives hostiles qu'aurait pu vouloir faire le commandant chilien qui, précédemment capitaine de vaisseau au service du Pérou, connaissait parfaitement les localités et savait exactement tout ce qu'il pouvait entreprendre avec certitude de succès. Effectivement, quelque temps après notre arrivée en ce port, il jeta l'épouvante dans Lima en allant seulement mouiller au port de l'*Ancon*, au Nord du Callao, où il se borna à une simple visite et à prendre de l'eau fraîche.

Le général *Santa-Cruz* n'était plus au Pérou ; des troubles survenus en Bolivie l'avaient obligé d'y retourner et, comme il arrive toujours en pareil cas, l'absence de nouvelles précises sur ses opérations donnait lieu à mille versions différentes les unes des autres, qui, à peine répandues, étaient démenties par d'autres nouvelles d'une nature plus fâcheuse encore; tous ces rapports semés par la malveillance, et propagés par la peur, jetaient de l'inquiétude dans les esprits et provoquaient au mécontentement et à la révolte : le gouvernement même paraissait ne point avoir foi dans sa propre existence.

Pendant notre séjour en rade, nous allâmes mouiller auprès de l'île San-Lorenzo, pour être plus à portée de faire les sondes de cette partie de la rade et celles du passage dit le *Boqueron*. Nous mîmes à profit notre mouillage auprès de cette côte déserte, pour faire faire des exercices à feu et au blanc; les résultats du tir furent très-satisfaisants : nos canonniers, bien exercés au maniement des pièces, donnèrent également des preuves de la justesse de leur coup d'œil. Le 1^er^ juin, tous nos travaux hydrographiques étant terminés, nous quittâmes pour la dernière fois la rade du Callao, et nous allâmes, en partant, visiter la basse des *Hormigas*, que précédemment j'avais fait reconnaître par MM. de Tessan et Le Fèbvre.

Le 2 juin, dès que le jour parut, nous découvrîmes la division chilienne et l'île San-Lorenzo ; à 6 heures nous étions à toute vue de la pointe N. O. de cette île ; nous sondâmes et nous trouvâmes 120 brasses

d'eau sur un fond de vase verdâtre, semblable à celui que nous avions obtenu précédemment au large de l'île San-Lorenzo et près des rochers *Palomitas ;* nous gouvernâmes alors à l'O. 17° N. pendant 3 milles, et nous aperçûmes les *Hormigas*, dont le sommet nous restait à l'O. N. O. à environ six à sept milles de distance; ayant fait trois milles de plus, nous trouvâmes, en sondant, 165 brasses d'eau sur un lit de vase verdâtre foncée; à 9 heures et demie, ayant encore parcouru deux milles, nous ne trouvâmes plus que 135 brasses sur un fond de même nature : nous relevions alors le sommet des Hormigas au N. 24° O., à environ quatre milles; à midi, nous relevâmes le même sommet au N. 19° E. à environ un mille $\frac{1}{2}$ de distance : nous avions dans ce moment 144 brasses d'eau sur du sable fin noir mêlé de petits galets de la même couleur; il semble résulter de toutes ces sondes que le fond ne se perd pas entre l'île San-Lorenzo et la basse des Hormigas, et que si l'on en juge par la nature du sol qu'indiquent ces sondes, cette basse est située sur la limite des fonds d'attérage; ce qui tendrait à le prouver, c'est qu'ayant un demi-mille de plus au large, après notre dernière sonde, nous ne trouvâmes plus de fond par 180 brasses. Nous continuâmes à contourner la basse des Hormigas par l'Ouest et par le Nord, et à 5 heures environ, nous nous dirigeâmes vers le Nord pour aller reconnaître une roche portée sur les cartes sous le nom d'*Hercule*, nom qu'on lui a donné d'après celui du bâtiment qui est censé en avoir fait la découverte.

Le 3 juin, à 9 heures du matin, les vigies aperçurent dans le N. O. un point noir, presqu'à fleur d'eau, qui avait toute l'apparence d'une roche; nous trouvant alors très-près de la position assignée, sur les cartes, à la roche l'*Hercule*, nous pensâmes, dans le premier moment, que c'était cet écueil que nous venions de retrouver. Nous en étant approchés à moins d'un mille, nous remarquâmes alors un grand nombre d'oiseaux qui l'environnaient et nous donnèrent lieu de présumer que ce prétendu écueil pouvait bien n'être qu'une baleine morte en dérive; cependant, comme même à la longue-vue, il nous restait de l'incertitude sur la véritable nature de ce corps, contre lequel la mer paraissait briser, j'expédiai un canot pour m'assurer de la réalité. C'était, en effet, une baleine abandonnée et non dépouillée; la peau en était attaquée et déchiquetée par les poissons jusqu'à la flottaison, ce qui était cause qu'au mouvement de la lame, on apercevait, dans les roulis de la baleine, le blanc du gras qui, ne se montrant que par intervalles, simulait à s'y méprendre, le brisement de la mer sur une roche. C'est, très-vraisemblablement, à une rencontre semblable que l'on doit attribuer la découverte de la roche l'Hercule qui, si elle eût réellement existé, aurait certainement été revue depuis, étant située dans un parage aussi fréquenté. On pourrait encore, et avec raison, ce me semble, en dire autant de beaucoup d'autres roches, décrites sous les mêmes apparences, et qui n'ont pas, sans doute, une existence mieux fondée. Cependant, pour n'avoir rien à regretter et pour rendre nos recherches

plus complètes, étant à midi par 10° 49′ 59″ de latitude Nord, parallèle de la roche l'Hercule, et par 80° 53′ 9″ de longitude occidentale de Paris, nous courûmes à l'Ouest sur ce parallèle pendant vingt lieues environ, maximum de l'erreur qu'aurait pu commettre le navire l'*Hercule* en allant de Payta, d'où il était parti, au Callao. A huit heures du soir, n'ayant rien aperçu, nous ne conservâmes plus de doute sur la non existence d'une roche que nous aurions dû voir, si elle eût existé, puisqu'on la dit élevée sur l'eau ; nous prîmes alors la route de Payta, où nous jetâmes l'ancre le 6 juin, à onze heures du matin ; nous arrivions dans ce port en même temps que le navire du commerce de Bordeaux la *Geneviève*, qui venait de Lima pour y prendre un chargement de coton.

L'attérage du port de Payta n'offre aucune difficulté ; la montagne connue sous le nom de *Silla de Payta* qui domine la côte, et dont le sommet a la forme d'une selle, configuration d'où elle tire son nom et qui la rend facile à reconnaître, surtout lorsqu'on vient en latitude pour chercher le port, suffit à la reconnaissance de la côte et de la baie. Si, au lieu de venir du large, on venait le long de la côte du Sud, le grand enfoncement de la baie de la *Sechura*, où vient se jeter la rivière de *Piúra*, serait un avertissement suffisant du voisinage de la baie de Payta. En approchant de la pointe de ce nom, on reconnaîtra l'île de *Lobos* ; elle est plate sur son sommet et d'une hauteur moindre que celle de la côte qui, là, est très-élevée et très à pic au rivage. La vue de l'île de Lobos suffirait pour ôter toute incer-

titude sur la reconnaissance de la pointe de Payta, si l'on en conservait encore. Rendu près de cette pointe qui est élevée et accore, on continuera à suivre la côte à la distance d'un demi-mille environ, pour éviter le prolongement d'une petite pointe basse qui s'éloigne sous l'eau, à moins d'une encâblure du rivage. Aussitôt qu'en avançant dans la baie on commencera à découvrir la ville, on pourra venir plus au Sud pour mouiller par le brassiage qui conviendra le mieux; on recommande, cependant, à un grand bâtiment, de ne point s'avancer au Sud de manière à masquer le sommet de la Silla de Payta par le relief des montagnes qui dominent la ville dans cette aire de vent; on devra au contraire conserver ce sommet à vue, mais tangent, si l'on veut, à la ligne des montagnes. La *Vénus* étant au mouillage par dix brasses d'eau sur un fond de vase argileuse molle, d'une bonne tenue, nous relevions le sommet de la Silla de Payta au Sud 5° Ouest et l'extrémité Nord de la pointe occidentale de la baie à l'Ouest 7° Nord. De cette position, nous avions aussi l'extrémité du môle au Sud 4° Ouest, et l'église du quai au Sud 5° Est.

La baie de Payta, ouverte depuis le N. N. O. jusqu'à l'Ouest, est abritée de toutes les autres parties du compas, et les vents régnants venant généralement du S. E. au S. et au S. O., la mer y est toujours belle et le mouillage sûr; et, en effet, lorsque les vents sont du Nord, ce qui est rare, ils sont ordinairement très-faibles et ne durent pas.

Comme mouillage, la baie de Payta est un excel-

lent point de relâche pour une escadre et même pour une armée navale; mais malheureusement on n'y trouve ni eau ni bois, et les provisions fraîches manquent entièrement; il faut les faire venir de la ville de *San-Miguel de Piúra*, fondée sur la rive droite de la rivière du même nom, à environ 14 lieues de distance du port, ou bien encore des haciendas situées sur la rivière de *Chira*, ce qui naturellement en augmente beaucoup le prix. Cependant le port de Payta étant très-fréquenté par les navires baleiniers qui viennent y prendre du repos et des vivres, on trouve généralement sur ce marché, une assez grande quantité de pommes de terre, de farines et de salaisons importées du Chili, et le commerce offre quelques ressources en matières premières pour approvisionnements de rechange à la mer, tels que : cordages, toiles à voiles, poulies, goudrons, etc.; mais tous ces objets sont toujours en très-petite quantité sur cette place, et toujours aussi à des prix très-élevés.

La côte des environs du port et de la baie entière de Payta est dépourvue de toute végétation; c'est à peine si, dans les crevasses, on aperçoit quelques rares broussailles; la ville est entourée de montagnes pelées, d'une couleur blanchâtre, dont le sol est une espèce d'agglomérat; on ne saurait rien voir de plus triste et de plus aride. La ville ou plutôt le *pueblo*, car on ne sait quel nom donner à un amas de constructions si misérables, se compose d'une place située au milieu de la plage sur laquelle la ville est assise; cette place est entourée d'une église, qui ressemble à une grange, et de maisons en roseaux, recré-

pies en *torchis*, dont un petit nombre seulement sont blanchies à la chaux. De la place, quelques rues étroites et irrégulièrement percées, se dirigent parallèlement au rivage en allant vers l'Est et vers l'Ouest; on voit encore dans l'Ouest de cette place, et près du rivage, une seconde église, construite en bois, que l'on aperçoit de la rade : ces deux églises sont les seules qui existent à Payta; plus à l'Ouest encore que la deuxième église, il y a un môle ou pont en bois pour faciliter le débarquement. A l'exception de quelques maisons qui peuvent recevoir ce nom, toutes les autres ne sont que de tristes cases sans étages, mal meublées et sans plancher. Le quartier occidental de la ville, surtout, est composé d'une foule de petites baraques séparées par des ruelles très-étroites et très-sombres, qui rappellent, en quelque sorte, les rues des villes de Barbarie ; la ville n'a ni enceinte qui la limite, ni fortifications qui la défendent, si ce n'est cependant une petite batterie en ruine et mal armée. La population de Payta, à l'exception d'un très-petit nombre de familles, est toute composée de marins, d'ouvriers et de muletiers. Cette population ne s'élevait point alors à plus de trois à quatre mille âmes; mais dans les temps de prospérité, ce chiffre s'accroît jusqu'à six à huit mille.

Les marins sont employés pour l'armement d'un grand nombre de goëlettes de 20 à 25 tonneaux, occupées du cabotage de la côte et du commerce avec Guayaquil; ils forment encore les équipages de grands radeaux nommés *balsas*[1], construits de plusieurs pièces d'un bois

[1] Valses. Ces valses ne sont point d'une construction aussi

très-léger, particulier à la province de Guayaquil, d'où on le tire. Ces radeaux sont disposés pour naviguer au moyen d'une seule voile carrée ; ils portent jusqu'à 50 et 60 tonneaux de marchandises. Leur navigation s'étend vers le Sud jusqu'à la baie de la *Sechura*, et dans le Nord, ils ne vont pas au-delà de Guayaquil. Les ouvriers travaillent à la construction de quelques goëlettes ou bateaux et aux réparations des bâtiments qui viennent en relâche ; on trouve parmi eux d'habiles charpentiers et de très-bons calfats. Les muletiers sont sans cesse occupés de la conduite des caravanes qui transportent les marchandises de Payta à Piûra, et en ramènent les denrées destinées a l'exportation.

On embarque à Payta, pour l'étranger, des quantités considérables d'un coton à longue soie, d'une très-belle espèce, que l'on récolte dans le pays, des quinquinas

parfaite que les radeaux dont on fait usage sur la côte du Brésil, et qui remontent, en louvoyant, de la rivière des Amazones à Fernambouc et même jusqu'à Bahia ; les valses ne peuvent tenir le plus près assez bien pour louvoyer, mais suffisamment cependant pour la navigation qu'elles font. Elles descendent de Guayaquil en mettant à profit les vents et la marée. Pour remonter à Payta, malgré les vents régnants du S. E. au S. O., elles partent le soir, de la rivière, lorsque la brise vient de terre, et elles tiennent le plus près bord-amures jusqu'au lendemain lorsque la brise se fait du large, alors elles prennent la bordée de terre pour revirer au large à la nuit : les courants de la rivière qui, généralement, portent au S. O., les aident beaucoup pour s'élever dans le Sud. Leur retour dans la rivière de Guayaquil est plus facile, le vent étant presque toujours favorable.

de deux sortes, rouges et blancs, des cuirs secs, des suifs, etc. La distance de Payta à Piûra est, comme nous l'avons dit, d'environ 14 lieues : elles se font pour ainsi dire dans un désert sablonneux où la chaleur est excessive et où la route n'est en général tracée que par les carcasses des mules qui ont succombé dans le trajet; il serait fort imprudent d'entreprendre ce voyage sans guide : on s'exposerait, en le faisant, à s'égarer et peut-être aussi à périr de faim ou de fatigue.

La ville de San-Miguel de Piûra, capitale du département [1] de ce nom, est assise sur les bords de la rivière de Piûra, dont les rives fertiles sont couvertes de jolies et riches habitations. La société est bien composée et très-affable, surtout envers les étrangers. Le climat de la ville est très-agréable et d'une salubrité si renommée, que l'on prétend que l'air seul suffit pour guérir de toutes les maladies; c'est là que, de temps immémorial, on envoie les malades du Pérou qui ont de la peine à se rétablir des fièvres pernicieuses contractées sur plusieurs points du littoral, et c'est presque toujours avec un entier succès que les malades entreprennent ce voyage.

Le manque absolu d'eau dans les environs de Payta a donné lieu à l'organisation, sur une grande échelle, d'un service d'aguaderos; ce service se fait avec des ânes qui portent deux barils ou deux outres; tous partent le soir de Payta, suivis de leurs chiens et même de

[1] On sait que d'après la nouvelle division territoriale du Pérou, toute cette contrée est partagée en départements.

tous ceux de la ville, qui les accompagnent pour se rendre à la rivière de *Chira*, d'où ils reviennent le lendemain au jour. Pendant ce voyage, les ânes, ainsi que les chiens, qui savent par expérience qu'ils ne doivent pas compter sur une goutte d'eau pendant leur séjour en ville, boivent, en arrivant, pour étancher leur soif, et avant de partir, par précaution pour le besoin à venir et pour supporter plus facilement la privation à laquelle ils seront condamnés jusqu'au lendemain; l'eau, à Payta, se tient sous clef dans des jarres et s'y vend comme toute autre boisson.

L'eau pour l'approvisionnement des bâtiments est encore plus difficile à se procurer; on est obligé de la payer fort cher, et elle ne peut se faire qu'au moyen de *valses* qui entrent, de pleine mer, dans un *estero* salé, situé à deux milles de *Colan* sur la côte qui s'étend vers Payta. Rendu au fond de cet estero, on est encore éloigné de deux lieues de l'aiguade de la rivière de Chira, d'où l'eau doit être apportée à dos d'âne ou de mulets jusqu'à la valse. Toutes ces difficultés rendent cet approvisionnement long et pénible; une division ou une escadre manquant d'eau devrait, pour s'en procurer, aller, de préférence, mouiller dans la baie de Tumbez, où elle pourrait s'approvisionner plus facilement et en bien moins de temps.

La rivière de Chira a son embouchure dans la baie de Payta au Nord de Colan. Cette rivière n'est pas navigable; une barre très-élevée, sur laquelle la mer brise sans-cesse, en défend l'entrée; on ne pourrait essayer de la franchir avec aucune espèce de bateau,

quelque léger qu'il fût, qu'au moment de la pleine mer, et en s'exposant à de très-grands risques, qui seraient encore augmentés par le courant rapide qui en sort toujours. En remontant cette rivière, bientôt ses rives changent d'aspect, et de stériles qu'elles sont à l'embouchure, elles deviennent d'une nature très-fertile, et se montrent couvertes de la plus belle végétation; on y trouve de très-beaux arbres dont les bois sont d'une essence excellente pour les constructions, mais dont les difficultés d'exploitation tiennent toujours les prix à un taux très-élevé. Sur toute la côte comprise entre l'embouchure de la rivière de Chira et la pointe de *Parina*, qui est l'extrémité Nord de la baie de Payta, la mer, presque toujours houleuse et battue par les vents du large, brise incessamment jusqu'à environ deux encâblures du rivage; cette circonstance fait qu'en louvoyant on ne doit point trop approcher de cette terre, sur laquelle portent toujours la houle ainsi que le courant de la rivière de Chira. Il y a nombre d'exemples de bâtiments qui se sont perdus sur cette plage, où ils ont été jetés, pour n'avoir pu, empêchés par la houle, virer de bord assez à temps.

Le village de Colan, bâti sur une plage sablonneuse d'une extrême aridité, est situé entre l'embouchure de la rivière de Chira et l'estero qui se trouve au Sud de cette rivière; il se compose d'une place carrée, entourée de maisons sans étages qui en forment les quatre côtés; sur le côté de l'Est se trouve l'église, sur celui de l'Ouest sont la maison de ville et celle du gouverneur ou alcade

du pueblo; quelques rues qui se coupent à angles droits viennent aboutir à cette place; dans l'ensemble, ce village est assez régulier, et son aspect est en quelque sorte moins misérable que ne l'est celui de Payta. Le village de Colan est extrêmement sain et bien aéré par les brises de mer; on n'y connaît point de maladies, c'est là, de même qu'à Piûra, que l'on envoie les malades se rétablir : les exemples de longévité n'y sont pas rares. Pendant une visite que je fis à Colan, en 1834, je fus présenté à une dame qui avait, disait-on, cent trente-cinq ans; elle conservait encore toutes ses facultés intellectuelles, moins la mémoire; elle était d'une maigreur affreuse et tellement courbée par les années, qu'elle ne pouvait plus marcher, sa tête retombant presque sur ses genoux; elle aimait beaucoup l'eau-de-vie dont elle buvait impunément; cette malheureuse femme n'était point une curiosité agréable à voir; sa vue, au contraire, causait un sentiment pénible : elle faisait mal; pourtant elle tenait à l'existence, et prétendait que Dieu l'avait oubliée sur la terre, ce dont elle n'était pas fâchée, même dans un état de décrépitude si déplorable.

La population de Colan est, en général, composée de marins et ne s'élève pas à plus de mille à douze cents habitants. Ces marins ont la réputation d'être bons matelots et tiennent le premier rang parmi ceux du Pérou. On pêche, dans les sables de la plage de ce village, des coquillages de différentes espèces, parmi lesquelles on remarque des *olives*, des *peignes* et des *vénus armées;* ces dernières surtout sont fort recher-

chées dans les collections, pour la fraîcheur de leur coloris, leurs grandes dimensions et la longueur de leurs épines; pour se procurer ces coquilles précieuses, sans les briser, les pêcheurs se mettent à l'eau, à mer basse, et parcourent la plage en fouillant doucement le sable du fond, avec leurs pieds nus, pour déterrer ces coquilles, qu'ils ramassant ensuite en plongeant. A l'Est du mouillage de Payta on trouve dans l'espèce de roche molle qui constitue le sol de la côte, et en la cassant, des *pholades* de grande taille; ces coquillages, d'une espèce rare, sont recherchés; nous trouvâmes aussi, en draguant vers la pointe occidentale de la baie, des *vis* et des *turritelles* d'une grande beauté; nous recueillîmes encore divers autres coquillages particuliers à cette baie, mais moins remarquables que ceux dont nous venons de parler. La baie de Payta offre également une pêche abondante, mais la plage est d'un abord difficile pour seiner, le fond étant presque partout parsemé de pierres ou de roches.

Aussitôt après notre arrivée en rade de Payta, nous nous occupâmes de débarquer notre observatoire pour déterminer le mouvement de variation diurne de l'aiguille aimantée déjà précédemment observé dans les mêmes lieux, avec toute la précision désirable, par M. le capitaine Duperré. Nos observations, sur ce point, prenaient une grande importance, non-seulement de la situation de Payta, voisine de l'équateur magnétique, mais encore des résultats que l'on pouvait attendre de la comparaison de nos observations

avec celles faites antérieurement; nous nous occupâmes également d'ajouter quelques sondes au plan de cette rade, levé par MM. Duperré et Bérard, durant le voyage de la *Coquille*.

Le temps de notre séjour en rade de Payta ne se passa point sans que nous vissions arriver plusieurs navires baleiniers américains qui venaient pour y prendre du repos et des rafraîchissements; la baie de Payta, à portée des parages que fréquentent les baleiniers pendant leurs croisières de pêche, est un des points du Pérou qu'ils visitent de préférence[1].

Payta, indépendamment de la bonté de son mouillage, se recommande par ses souvenirs historiques. Ce fut dans cette baie que vint débarquer une partie de l'armée expéditionnaire sous les ordres de Pizarro qui, de là, s'avançant vers Piûra, entreprit et réalisa la conquête du Pérou. Son nom rappelle encore que, surprise par les Anglais, elle tomba au pouvoir de l'amiral Anson, dans la nuit du 11 au 12 novembre 1741, et que cet amiral, après en avoir enlevé toutes les valeurs en or et en argent, y mit le feu avant de se

[1] Nous vîmes encore entrer deux navires du commerce français; ils venaient à la consignation du capitaine Boulanger pour y charger du coton. M. le capitaine Boulanger, membre de la Légion-d'Honneur, ancien élève de la marine, m'offrit, pendant mon séjour, un grand nombre de vases antiques du Pérou, trouvés dans les *huacas* de l'ancienne ville de *Chimus*, célèbre au temps des Incas; antiquités que je me suis empressé, à mon retour, d'offrir à M. le directeur de la manufacture de Sèvres pour la collection de céramique fondée par lui.

retirer, n'étant point parvenu à la faire racheter. Cette baie me rappelait aussi de pénibles souvenirs, c'est-là que nous étions venus relâcher avec le brick le *Griffon*, après une courte visite que nous venions de faire dans le fleuve de Guayaquil. Aussi longtemps que nous étions restés, soit devant la ville de Guayaquil, soit dans le fleuve, l'état sanitaire du bâtiment avait été très-satisfaisant ; pas un symptôme alarmant, pas une indisposition ne s'étaient manifestés parmi les gens de l'équipage, ce qui causait une grande surprise à un médecin français établi dans cette ville qui, chaque jour, s'informait si exactement de notre santé, que nous ne pûmes nous empêcher de lui témoigner notre étonnement de tant de sollicitude ; il nous dit alors qu'il avait craint de nous voir éprouver la funeste influence du climat, à l'époque de l'année où nous nous trouvions ; nous étions effectivement à la fin de l'hivernage, temps où règnent ordinairement des fièvres typhoïdes d'un mauvais caractère. J'attribuais naturellement l'avantage dont nous jouissions, à l'excellente disposition de l'équipage, tout composé de jeunes gens gais et d'un très-bon esprit ; cependant il devait payer son tribut à ce dangereux climat. A peine étions-nous sortis du fleuve et rentrés en mer, où un air pur et une brise fraîche auraient dû nous garantir de tout accident, que les matelots tombèrent malades par cinq ou six à la fois, ils étaient pris de violents maux de tête et d'une fièvre ardente. Le chirurgien-major, M. Fontaine, suivit, dans cette circonstance, un traitement fort simple, qui lui réussit complétement : il saigna tous les

malades, au bout du deuxième ou du troisième jour de l'invasion de la maladie, et dès ce moment, ils entraient en convalescence, et se rétablissaient généralement dans les six ou huit jours suivants. Plus de la moitié de l'équipage fut ainsi atteinte et guérie; une seule personne succomba : ce fut la seule aussi qui n'eût point consenti à être saignée. Pendant que cette épidémie régnait à bord du *Griffon*, nous étions venus prendre le mouillage de Payta où nous eûmes la douleur de perdre M. Ernest Terreyre, élève de 1re classe. Il était fils du brave général Terreyre et parent, par sa mère, de l'illustre général Desaix. Ce jeune homme, plein de bonnes qualités, et de vaste espérance, était très-aimé de ses camarades; ses connaissances, son zèle, son intelligence et son dévouement à son pays, promettaient à la marine un bon officier : il fut l'objet de tous nos regrets. Nous ne fûmes pas les seuls sur cette terre étrangère à déplorer sa mort et à lui rendre les derniers devoirs; les principaux habitants de Payta témoignèrent une vive sympathie pour la perte que nous venions de faire et assistèrent à ses funérailles; peut-être les parents de plusieurs jeunes gens de ce département, dont les enfants étaient alors en France, pour y faire leurs études, par un retour sur eux-mêmes, craignaient-ils qu'un événement semblable ne les privât à tout jamais de les revoir! M. Bustamente, curé de Payta, voulut faire les obsèques de M. Terreyre avec la plus grande pompe. Tout son clergé l'assista dans cette cérémonie et, par un sentiment d'une haute délicatesse et un désintéressement bien

honorable pour ces Messieurs, aucun ne voulut, dans cette circonstance, recevoir la juste rétribution à laquelle il avait droit; à mon retour en France, je m'empressai de rendre compte, à M. le Ministre de la marine, de ces témoignages de sympathie si honorables pour ceux qui les donnent et si puissants pour resserrer les liens d'amitié et de bonne intelligence de nation à nation[1]. Une simple croix en bois marqua le lieu de la sépulture de notre camarade. Je ne négligeai point dans ce dernier voyage de lui rendre visite et nous restaurâmes son modeste tombeau.

Le 17 juin, toutes nos observations étant terminées, nous nous disposâmes à partir pour aller aux îles Galapagos, que je me proposais de visiter et d'explorer en traversant l'Océan Pacifique. A une heure et demie nous mîmes sous voiles et, poussés par une brise fraîche du S. S. O., nous nous éloignâmes rapidement de ces côtes, que désormais, nous ne devions plus revoir avant celles de France.

[1] Le roi, sur la proposition de M. le ministre de la marine et des colonies, voulut bien faire exprimer, par une lettre, à M. le curé Bustamente, sa satisfaction des soins qu'il avait donnés à notre jeune camarade.

CHAPITRE XIV.

Arrivée de la *Vénus* aux îles Galapagos.—Colonie de la Floriana. — Sa population. — Ses productions. — Fitz-Patrick. — Iles : Hood, Chatam, Barington, Porter, Dower, Bindloës, James ou Santiago, Abington, Wénams, Culpepers, Redondo, Albemarle et Narborought.

Le 21 juin, dès six heures du matin, quatre jours après notre départ du Pérou, nous découvrîmes la terre dans le N. O. $\frac{1}{4}$ O. : c'était l'île *Hood* que nous apercevions, elle paraissait à peine, et se présentait sous l'apparence de trois petits îlots; nous en étions alors éloignés d'environ trente milles. Peu à peu, en approchant, les parties de l'île, encore noyées, parurent successivement et les îlots, en se réunissant par la base, ne formèrent bientôt plus qu'une seule et même terre.

L'île Hood est petite et tout au plus de moyenne élévation ; de son sommet principal le terrain s'abaisse en talus allongés, vers l'une et l'autre de ses extrémités, dans une direction générale du S. E. au N. O. ; cependant, dans la partie orientale de l'île on apercevait un petit mamelon plus élevé que la côte, qui formait un second sommet ; on en voyait encore un troisième situé dans l'intérieur et plus vers le Nord. Cette île était couverte d'une végétation au milieu de laquelle on distinguait des arbres, en général peu élevés et chétifs, mais qui, cependant, dans quelques parties paraissaient plus multipliés et d'une plus belle venue : cette végétation, en effet, n'est composée que d'arbustes mêlés de plantes arborescentes et de plusieurs variétés de *cactus*. La côte du Sud a peu de relief au rivage ; presque partout elle suit, pour l'escarpement et l'élévation, le mouvement du terrain de l'île. La mer brisait avec force sur tout ce littoral, depuis la pointe du S. E. jusqu'à celle de l'O., qui est la plus basse et semble se prolonger sous l'eau à une assez grande distance ; un brisant, qui fait suite à cette pointe, et qui marque toujours, lui donne une apparence dangereuse.

Vers huit heures du matin, dès que nous commençâmes à bien distinguer l'île Hood, nous aperçûmes dans le Nord l'île *Chatam* : la ligne de la côte et ses contours étaient encore peu déterminés, cependant on voyait assez distinctement la haute montagne qui domine la pointe S. E. de cette île. A midi, nous étions à quatre milles et demi environ ou cinq milles au plus,

au Sud de la pointe orientale de l'île Hood, d'où nous relevions l'extrémité Est au Nord 4° Est du monde; la partie du rivage la plus rapprochée de nous, était à environ trois milles et demi ou quatre milles de distance. Au même moment, nous découvrîmes, du haut des mâts, l'île *Charles* et l'îlot de *Gardner*, mais on ne pouvait encore rien distinguer à cause de l'éloignement. Nous sondâmes au moment de l'observation de la latitude, et nous ne trouvâmes point de fond par 200 brasses. A une heure vingt-cinq minutes nous relevâmes la pointe occidentale de l'île Hood au Nord 4° Est du monde, nous mîmes en panne pour faire des observations et des relèvements : nous étions dans ce moment à quatre milles au plus de la partie de la côte la plus près de nous qui nous restait, aussi, dans la direction du sommet le plus élevé de Hood, et nous trouvâmes, en sondant, 130 brasses d'eau sur un fond de sable fin, roux, mêlé de coquillages moulus; déjà, du pont de la frégate, on distinguait facilement l'île de Gardner et les sommités des montagnes de l'île Charles[1].

Le 22 au matin, à huit heures trente minutes, nous relevions le sommet de l'île de Gardner, au N. du monde; nous observâmes alors pour en fixer la longitude et nous sondâmes pendant le temps des observations, mais sans avoir le fond par 200 brasses; nous continuâmes ensuite notre route pour passer au Sud de l'île Charles.

L'île de Gardner est un gros îlot de la forme d'une

[1] Aujourd'hui nommée *île de la Floriana*.

meule de foin, un peu écrasée vers l'Est, qui peut facilement se voir de la pointe Ouest de l'île Hood, c'est-à-dire d'environ 30 milles; il est couvert d'une végétation active. Auprès de l'îlot de Gardner, et dans l'Ouest de sa position, on voit un gros rocher blanc et stérile, de moyenne élévation, dont la côte est accore et le sommet aplati. Ce rocher est percé, vers son extrémité orientale, en forme d'arche de pont, la direction de la voûte est située du Nord au Sud. On assure que dans l'Est demi-Sud de la pointe orientale de Gardner, et à environ un ou deux milles de distance, il y a une roche sous l'eau qui brise dans les mauvais temps. Du sommet de l'île de Gardner, d'où nous avons cherché à la découvrir, nous n'avons jamais pu l'apercevoir; la mer étant alors trop calme, cette roche ne brisait pas et sans doute elle est assez éloignée ou trop profonde sous l'eau, pour que la tache qu'elle doit occasionner sur la mer puisse être vue à la distance où nous en étions.

A midi, le même jour, la *Vénus* se trouvait dans une direction à peu près Est et Ouest de la partie méridionale de l'île Charles et un peu à l'Ouest de sa pointe la plus occidentale. Dans cette position, nous n'avions pas de fond par 200 brasses. A midi dix minutes nous continuâmes à faire route et nous nous dirigeâmes sur le mouillage de *Black-Beach*, où nous laissâmes tomber l'ancre vers deux heures, à peu près dans l'Ouest de la seule maison qui existe auprès de l'anse de sable noir, où l'on doit débarquer, et à environ deux tiers de mille de la plage, par 21 brasses d'eau sur un fond de sable fin, roux et noir, parsemé de roches.

L'île Charles est beaucoup plus montueuse que celle de Hood, elle est aussi beaucoup plus élevée; les accidents multipliés du terrain, ses montagnes à pics arrondis, servent à sa reconnaissance et à empêcher qu'elle puisse être confondue avec celle de Hood. D'ailleurs l'île de Gardner que l'on voit à environ trois milles dans l'Est de sa position, ferait cesser toute incertitude, s'il pouvait en exister sur sa reconnaissance. A la pointe méridionale de l'île Charles, on voit un petit rocher élevé sur l'eau dont la distance à la terre est tout au plus d'une encâblure; toute la côte du Sud est saine et accore, mais partout la mer brise beaucoup au rivage. L'île Charles est couverte d'une riche végétation qui s'étend depuis son sommet jusqu'aux bords de la mer, et elle est boisée dans plusieurs parties. Parmi les plantes que l'on voit sur cette île, on remarque plus particulièement différentes espèces de *cactus* et un arbre plus élevé que les autres et ordinairement sans feuilles, qui là est très-multiplié. Ces arbres sans feuilles, paraissent morts et comme blanchis ou séchés par le soleil. Tous les voyageurs qui ont visité les îles Galapagos, frappés de cet aspect, ont affirmé, sans avoir vérifié le fait, que ces arbres étaient morts; ils ne le sont cependant pas; ils n'en ont que l'apparence, qu'ils doivent à leur manque de feuilles. Ces arbres, en effet, en étant dépourvus, dans un pays où, en général, elles durent toujours, on a dû supposer tout naturellement qu'ils avaient cessé de végéter.

Nous rencontrâmes sur la rade de Black-Beach une

petite goëlette sous le pavillon de la république de l'Equateur; elle était commandée par *M. Lawson*, lieutenant de vaisseau de la marine de cet Etat. M. Lawson, officier d'un caractère énergique, qui plusieurs fois a été chargé par intérim, du gouvernement de la *Floriana*, est un marin habile et éclairé; il s'empressa de venir à bord pour nous offrir ses services; et il nous a été d'un secours utile, tant pour les renseignements nautiques que nous en avons reçus, sur cet archipel, que pour les informations curieuses qu'il nous a données sur l'occupation de ces îles par le gouvernement de la république de l'Equateur; sur l'établissement de la nouvelle colonie dans l'île Charles; sur les différentes productions de cette île; sur la fertilité de son sol, la possibilité d'étendre les cultures entreprises et d'en former de nouvelles; et, enfin, sur le climat, les vents régnants, et tout ce qui peut avoir de l'intérêt, soit pour les sciences, soit pour la navigation.

En m'arrêtant sur la rade de Black-Beach, qui n'est en réalité qu'un mouillage en pleine côte, mon projet était seulement d'en prendre connaissance. Dès le 23 nous remîmes sous voiles, et nous allâmes mouiller dans la baie de la Poste [1], où nous arrivâmes vers

[1] *Post office bay*, nom qu'elle a reçu des baleiniers avant que l'île fût habitée; ils avaient soin, lorsqu'ils venaient y relâcher, de laisser dans une bouteille enterrée ou cachée auprès d'un arbre, auquel on faisait une marque apparente, un billet qui, ordinairement, faisait connaître le nom du bâtiment, celui du capitaine et le nombre de barils d'huile déjà faits; c'était un moyen, pour les baleiniers, de donner de leurs nouvelles aux Etats-Unis,

quatre heures du soir. Il y avait à ce mouillage le baleinier américain *Augusta*, en relâche pour prendre des rafraîchissements et du bois. Nous nous occupâmes, dès le soir même, de l'établissement de notre observatoire. La plage n'était pas commode pour cette opération, car partout la côte est bordée de pierres de lave détachées et amoncelées qui forment un sol mobile, inégal, rugueux et très-difficile pour le marcher. Plus à l'intérieur, le terrain n'est pas meilleur et il est en outre couvert presque partout de cactus de plusieurs espèces, d'arbustes épineux et de plantes arborescentes qui empêchent de pénétrer dans l'île sans préalablement s'être frayé un chemin à la hache. Pendant notre séjour sur cette rade, séjour dont la limite fut celle du temps nécessaire pour les observations magnétiques, nous sondâmes la baie et je visitai la partie orientale de l'île Charles, dans l'espérance de découvrir les roches sous l'eau, que l'on disait exister à la pointe N. E. de cette île et pour m'assurer de l'existence de celle que l'on croit située dans l'Est demi-Sud de l'îlot de Gardner. Nous reconnûmes d'abord, par nos recherches, que les roches portées sur plusieurs cartes, à la pointe N. E. de l'île Charles, n'existent pas où elles sont placées; et, l'assurance de leur non-existence, dans aucune autre partie de cette île, assurance qui, déjà, m'avait été donnée par un marin

car les bâtiments dont la pêche était terminée ne manquaient jamais, avant leur départ, de toucher à cette île pour y faire leur provision de tortues.

éclairé que j'avais rencontré à Payta, m'a été confirmée en dernier lieu par M. Lawson ; mais, ces deux marins m'ont également assuré avoir vu briser la roche située à l'Est demi-Sud de Gardner et avoir reconnu l'écueil *Cowan* à la pointe N. O. de l'île Hood.

Le 26 juin au jour, le capitaine Lawson, dont la goëlette avait changé de mouillage en même temps que la *Vénus*, vint me joindre à bord et nous partîmes aussitôt pour aller à Black-Beach, et de là visiter l'établissement de la Floriana. Nous quittâmes la frégate à 6 heures du matin et nous arrivâmes à la plage de Black-Beach vers 8 heures. Nous eûmes quelque peine à débarquer, car la mer brisait très-haut sur la côte et sans le secours des habitants qui nous attendaient, il eût été difficile de mettre la *baleinière* assez haut sur le rivage pour l'empêcher d'être brisée.

Nous trouvâmes à la maison du débarcadère un concours assez nombreux d'habitants qui étaient venus au-devant de nous : ils nous entourèrent avec empressement et nous accueillirent avec des démonstrations bienveillantes. Peu d'instants après notre débarquement nous partîmes, montés sur des ânes que l'on nous avait amenés, et nous voyageâmes fort paisiblement jusqu'à l'établissement situé à environ un mille et un tiers de la côte, auprès de la première source. Nous cheminâmes, jusqu'à cette station, sur un sentier pierreux dont l'inclinaison, d'abord assez douce, serpente, en montant, au milieu d'une végétation active qui le borde des deux côtés, et ne s'élève pas encore au-dessus de quatre à cinq mètres ; cette végéta-

tion est composée d'arbustes et de plantes vivaces qui, en général, et à peu d'exceptions près, nous montraient une figure nouvelle. Pendant la route, M. Lawson me faisait remarquer les plantes utiles, dont l'usage est le plus répandu parmi les habitants. C'est ainsi qu'il me fit connaître un arbuste, dont la feuille, d'une odeur aromatique, est employée en infusion, comme le thé, dont elle tient lieu : les baleiniers américains, à défaut d'autre, en font également usage; cette boisson est d'ailleurs d'une saveur agréable et très-saine. M. Lawson ramena mon attention sur l'arbre dont j'ai déjà parlé; c'est le plus grand de tous; il s'élève jusqu'à cinq ou six mètres au-dessus du sol et est très-multiplié dans l'île; il n'avait point alors de feuilles et son écorce, d'une couleur blanchâtre, me l'avait fait prendre pour un arbre mort et brûlé par le soleil. Le capitaine Porter, de la marine des Etats-Unis, et le capitaine Fitz-Roy, de la marine anglaise, en avaient jugé de la même manière, ce qui, malgré l'opinion contraire que j'entendais émettre, me laissait dans une grande incertitude à ce sujet. Pour en sortir nous allâmes jusqu'à l'un de ces arbres, et ayant fait une incision à l'écorce, il en découla aussitôt une liqueur blanche fortement aromatisée : cette liqueur est un baume dont on se sert avec succès pour toute espèce de blessures et l'écorce de l'arbre est utilement employée par les habitants, en applications dans le pansement des plaies. Pour recueillir ce baume, il suffit d'inciser l'écorce comme nous l'avions fait, mais la saison de la sève est

la plus favorable à cette récolte et c'est alors aussi que l'on s'en occupe.

Arrivés au premier village, nous nous trouvions à peu près à 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, la vue que nous avions de là était magnifique. A nos pieds, nous apercevions toute la côte qui s'étend de la pointe la Selle jusqu'aux roches *Dismal* situées à la pointe Est de la baie de la Poste. C'était à peu près un tiers du développement des côtes de l'île, le reste nous était caché par le relief des montagnes dont nous étions dominés dans l'E.; de là, aussi, nous apercûmes la frégate qui posait majestueusement sur la rade de la Poste, où elle semblait se reposer, et nous vîmes le baleinier *Augusta*, mouillé près d'elle, mettre à la voile et se diriger vers l'île James. L'horizon étant alors très-clair, nous apercevions à toute vue, dans l'O. N. O., la pointe méridionale de l'île d'Albemarle; plus au Nord que cette pointe, nous distinguions plus facilement les îlots situés à la partie de l'E. S. E. de cette île, et, dans le Nord se montrait l'île *James*, récemment nommée Santiago par les colons de la Floriana, enfin plus à l'Est encore, on voyait une partie de l'île nommée *Indéfatigable* ou *Porter* et tout-à-fait dans l'Est de notre position, la vue était, comme nous l'avons dit, bornée par les montagnes qui s'étendent, d'un côté, vers la pointe du Nord de l'île, et, de l'autre, vers celle du S. O. Dans l'E. S. E. nous avions le grand sommet de l'île, dont le pic était, dans ce moment, environné de nuages.

Le village où nous nous arrêtâmes n'est désigné jus-

qu'à présent que par les noms de la première source ; il est composé de huit à dix cases qui naguère étaient habitées, mais il n'y en avait alors que deux ou trois d'occupées. Les habitants vinrent à nous ; plusieurs me prièrent d'autoriser les missionnaires que nous avions à bord à descendre à terre pour administrer le baptême à leurs enfants : je leur promis d'engager ces messieurs à se rendre à leurs vœux, puis nous continuâmes à nous diriger vers l'établissement principal.

En quittant cette station, le chemin est beaucoup plus escarpé, et on s'aperçoit que la végétation devient de plus en plus active à mesure que l'on avance ; nous étions de chaque côté environnés d'arbres élevés de sept à huit mètres, qui nous mettaient à l'abri du soleil et rendaient la route très-agréable par la fraîcheur qu'ils donnaient ; sur notre gauche nous avions un ravin masqué par les arbres ; sur notre droite était le grand sommet de l'île, autour duquel nous gravissions. Dans l'Est de cette montagne, un grand vallon fertile se déroula tout à coup à nos yeux ; nous aperçûmes alors des cases établies de distance en distance, entourées de plantations de bananiers, de champs de maïs, de maniocs, de cannes à sucre, de pommes de terre et de légumes de toute espèce ; ces cases n'étaient séparées les unes des autres que par des bouquets d'arbres ou par des commencements de défrichements. C'est dans ce vallon que les nouveaux habitants ont trouvé la récompense de leurs travaux dans les récoltes abondantes autant que variées qu'ils ont obtenues. Les bananiers, ainsi que tous les arbres

importés par les colons, y croissent très-bien; les papayers y sont venus très-beaux, mais ils n'avaient point encore porté de fruits, ce qui était une cause de grande surprise pour les habitants, car ils fleurissaient chaque année; cette stérilité provient sans doute de ce que ces arbres sont, comme les amandiers, des deux sexes et que, jusqu'alors, il ne s'en était trouvé que d'un genre dans l'île, ce qui empêchait qu'ils fussent fécondés et pussent produire; les orangers y étaient aussi d'une belle venue, et étaient également improductifs, sans doute aussi par la même raison; ce qui en serait une sorte de preuve, c'est que les limoniers et les grenadiers ont rapporté des fruits en abondance, et que les figuiers ont aussi donné à profusion des figues excellentes; ces arbres sont, jusqu'à ce jour, les seuls arbres utiles qui aient été naturalisés. Les essais de plantations de cocotiers qui ont été faits n'ont pas réussi jusqu'à présent, probablement parce que les habitants, au lieu de les planter dans les terrains les plus bas et auprès du bord de la mer, où en général ces arbres viennent très-bien, les ont plantés, croyant mieux faire, dans le bassin supérieur de l'île où la terre végétale est plus abondante et d'une qualité excellente, il est vrai, mais où l'humidité est constante et où le soleil, souvent caché par les brumes qui environnent les pics de l'île, ne se montre que plus rarement.

Les arbres indigènes des îles Galapagos offrent 12 ou 15 variétés; les plus grands sont ceux qui produi-

sent le baume ; parmi les autres on remarque plusieurs espèces de lauriers, des caroubiers et d'autres variétés inconnues. Les bois que l'on trouve sur les îles Galapagos, ne sont pas de grande dimension et ne sont point propres au charpentage, mais ils conviennent parfaitement pour la construction des maisons, telles qu'elles sont établies. Trois espèces de cactus sont très-multipliées sur cette île; celle qui se compose de feuilles plates en forme de raquettes y vient d'une grosseur prodigieuse : le tronc a quelquefois 50 centimètres de diamètre et de deux à trois mètres d'élévation, le fruit qu'elle produit adhère immédiatement à la feuille et est d'une saveur peu agréable ; cette espèce est extrêmement commune sur les côtes septentrionales d'Afrique. Une seconde variété est formée de parties rondes et allongées, d'environ 60 à 80 centimètres chacune, qui sont superposées les unes sur les autres ; elle donne un fruit rouge-violet qui ressemble à de grosses prunes. Ce fruit est rempli, à l'intérieur, d'une substance blanche et molle, mêlée d'une infinité de petites graines noires, comme dans la figue; le goût en est très-agréable et un peu aigrelet : il rappelle celui de nos grosses groseilles. Cette variété est, je crois, celle que les Anglais désignent plus particulièrement sous le nom de *Prickly pear*. La troisième espèce est très-commune sur le continent d'Amérique ; elle est formée de parties longues et cannelées comme des cierges. L'arbuste qui produit le coton a été trouvé dans les parties les plus basses de l'île et jusqu'à moitié côte dans les terrains en apparence les moins fertiles et

les plus secs. Cette découverte a donné lieu à l'importation des meilleures espèces de coton de Guayaquil, qui ont été transplantées dans le vallon supérieur et à moitié côte auprès de la première source; ces localités ont été préférées par la même raison qui avait engagé les habitants à y placer les cocotiers. Ces essais sur le cotonnier ont beaucoup mieux réussi dans la dernière situation que dans la partie qui d'abord semblait la plus fertile. Auprès de la première source, les cotonniers ont donné des cocons bien remplis d'un beau coton, très-blanc et à longues soies, tandis que dans le vallon ils ont mal réussi. Les habitants attribuent cette différence de résultat à la trop grande humidité du vallon qui, situé entre les deux pics les plus élevés de l'île, est presque toujours couvert de nuages, et trop exposé aux fréquentes averses, dont les effets ne s'étendent que rarement aux parties basses et aux côtes. Nous avons remarqué, dans ces îles, ce que nous avions fréquemment observé aux îles Sandwich; c'est que pendant qu'il pleuvait très-fort sur les montagnes, placés à leurs pieds et sous le vent, nous ne recevions pas une seule goutte d'eau. On ne saurait douter que si l'on ne trouve pas d'eau sur la plupart des îles Galapagos, cela ne tient qu'à la nature encore trop perméable du sol qui, n'étant en général composé que de pierres de laves détachées, de scories et de cendres volcaniques, absorbe toute celle qui tombe, et l'empêche ainsi de s'écouler et d'arriver jusqu'au rivage.

Cependant, on peut prévoir que dans un temps plus

ou moins rapproclié, cet inconvénient disparaîtra complétement. Cela aura lieu, sans doute, lorsque les plantes, par leur décomposition successive, auront formé assez de terre végétale pour que les différentes parties du sol puissent s'agglomérer, et qu'il cesse d'être perméable. Déjà même dans le vallon de la Floriana, où la terre végétale est plus profonde, on peut aujourd'hui, dans plusieurs endroits, se procurer de l'eau en creusant. Dans une gorge, située à l'Est de la montagne qui sert d'abri au vallon dans cette aire de vent, on trouve un lac qui n'assèche que rarement et dont les eaux, dans la saison des pluies, sont déversées vers la côte de l'E. S. E., mais elles n'arrivent point jusqu'au rivage, le terrain n'étant pas encore assez compacte.

En examinant avec attention les îles Galapagos, en général, et chacune d'elles en particulier, on remarque que les parties les plus élevées de ces îles sont de beaucoup les plus fertiles; que la terre végétale y est plus profonde; qu'elle conserve plus de fraîcheur et qu'en descendant vers le rivage, les couches de terre sont moins épaisses et plus rares; que cette diminution du terroir est accompagnée d'une décroissance pareille dans la végétation; on remarque enfin, qu'en descendant du sommet vers les côtes, les mêmes plantes deviennent moins vivaces et les arbres plus rabougris. C'est au point que, sur beaucoup de ces îles, la végétation cesse presqu'entièrement avant d'arriver jusqu'au bord de la mer; que, sur le plus grand nombre, il n'y a rien encore au rivage, pas même un brin d'herbe. Là le sol, composé seulement de pierres

volcaniques et de scories, se montre à nu, noir et improductif, et même à marée basse, on ne trouve pas une plante marine, pas un fucus sur la plage.

Dans quelques-unes des îles Galapagos, les sommets ou seulement quelques parties de ces sommets, offrent des traces de végétation ; dans d'autres, la végétation est plus avancée et descend jusqu'au tiers ou à la moitié de la côte ; et même, jusqu'au rivage. Sur les îles qui semblent de plus récente formation, la végétation se montre seulement sur les pics et sur quelques parties isolées, où elle forme des espèces d'oasis qui contrastent, par leur fraîcheur, avec l'aspect brûlé et noir du sol dont elles sont environnées.

Il semble résulter de ces observations, que sur les terrains volcaniques de nouvelle formation, la végétation commence par s'emparer des sommets où une humidité constante, due à l'effet de la condensation qu'ils opèrent sur l'air, donne lieu a une première décomposition du sol, et en quelque sorte à la création d'un limon qui suffit pour donner naissance à une première végétation, qui peu à peu s'accroît et s'étend en descendant à mesure que les plantes, par leur destruction renouvelée, forment des terres végétales qui permettent à ces plantes de prendre successivement plus de développement et de vigueur. D'où il suit que les îles les plus fertiles doivent nécessairement être les plus anciennes, et *vice versâ*.

D'après tout ce qui précède, on voit qu'il serait facile de classer les îles Galapagos d'après leur âge, si toutefois on ne pouvait présumer, et avec raison,

qu'une plus grande élévation des montagnes, principe d'une plus grande humidité, ne soit une cause d'accélération dans le développement de la végétation et des conséquences heureuses qu'elle entraîne après elle. Il serait très-curieux, cependant, de connaître, par tel degré de latitude donné, combien il faut de temps pour convertir une masse informe et stérile de pierres volcaniques et de scories, en un terrain fertile et arrosé. Ne serait-il pas possible par quelques observations bien constatées, d'obtenir la solution de ce problême?

Si les premiers navigateurs qui ont visité les îles Galapagos ont bien vu, il n'y avait d'eau nulle part sur ces îles, au temps de leur découverte; et même plus tard, à une époque encore bien récente, celle de la croisière de la frégate des Etats-Unis l'*Essex*, en 1813, on ne connaissait qu'une source sur l'île de la Floriana. Le commandant Porter passa cependant auprès de l'île *Chatam*, et ne vit pas les deux cascades qui, de la pointe du S. E. de cette île, tombent à la mer : il manquait d'eau, il était pourtant très-intéressé à bien voir! est-ce qu'alors ces cascades n'existaient point et que le terrain étant devenu depuis plus compacte, permette aujourd'hui l'écoulement des eaux qui, peut-être à cette époque, étaient encore absorbées entièrement avant de parvenir au rivage? L'ignorance dans laquelle étaient, à l'égard de ce fait, tous les baleiniers anglais qu'il avait fait prisonniers, semblerait le faire croire. Mais revenons à la Floriana.

Après avoir examiné pendant quelques instant le ta-

bleau qui s'offrait à nous, nous commençâmes à descendre dans le vallon ; laissant sur notre gauche quelques *chacras*, nous nous arrêtâmes à la première case que nous trouvâmes sur notre droite ; située sur un petit mamelon, elle domine la vallée et la vue que l'on a de ce point est aussi étendue qu'agréable. Cette habitation appartenait à un jeune homme nommé Para qui, en ce moment, remplissait les fonctions de gouverneur : il nous reçut avec une affectueuse politesse, et sa femme nous fit de son mieux les honneurs de sa maison, dont la tenue et la propreté faisaient son éloge, mais dont l'extrême simplicité ne donne lieu à aucune description particulière. Accompagnés du gouverneur, nous nous acheminâmes à pied vers une grande case de meilleure apparence, qui a un étage, et est située dans la partie orientale du vallon, à la naissance même de la montagne, qui en est la limite de ce côté ; cette habitation est la plus considérable de l'établissement, et semble, par sa position, devoir être, un jour, le centre de la capitale à venir. Cette maison était autrefois la propriété et la résidence de M. le gouverneur don Jose Willamil. Elle était alors occupée par une dame et ses deux sœurs ; cette dame, femme d'un officier de Guayaquil, exilé à la suite d'une tentative de révolution dans laquelle il s'était fait général, avait accompagné son mari dans sa retraite, et elle se faisait estimer des habitants, dont elle était aussi très-aimée, en donnant l'exemple de toutes les vertus et surtout celui de la résignation à sa mauvaise fortune. Elle vivait là fort isolée, entourée seulement

de ses sœurs et de deux jolies petites filles qui étaient toute sa consolation, car son mari habitait sur l'île James où il était occupé d'une entreprise industrielle. Il faisait faire la chasse aux tortues de terre pour en extraire de la graisse ; ce produit, très-recherché, a une grande valeur dans le commerce et il est employé, pour la cuisine, de préférence au sain-doux et à la graisse de bœuf, d'un usage général sur le continent voisin.

Cette industrie, très-productive, a malheureusement amené la destruction presque complète des tortues de terre dont ces îles abondaient; elles offraient un rafraîchissement très- précieux pour les baleiniers. Il n'était point de bâtiment qui, à son passage aux îles Galapagos, n'en prît en approvisionnement jusqu'à deux ou trois cents; elles se conservaient parfaitement pendant un an et dix-huit mois, dans la cale des bâtiments, sans qu'il fût nécessaire d'en prendre soin, et sans leur donner de nourriture. Le journal du capitaine Porter dit qu'après ce laps de temps, elles ne paraissaient pas avoir souffert et, qu'au contraire, elles étaient meilleures. Le même journal nous apprend encore qu'il y en avait qui pesaient de trois à quatre cents kilogrammes. Celles que l'on rencontre aujourd'hui sont déjà très-rares et leur poids varie seulement de cinq à cinquante kilogrammes au plus. On assure, cependant, que les tortues sont encore très-nombreuses sur les îles d'Albemarle, de Chatam et de Hood. Les habitants de la Floriana, jugeant par le peu d'accroissement que prennent les tortues d'une

année à l'autre, que ces animaux sont un grand nombre d'années avant d'acquérir leur entier développement, s'imaginent qu'ils ont une existence séculaire.

Nous reçûmes un gracieux accueil dans la maison de *las señoritas*[1], c'est ainsi que toute la population les désigne : elles nous offrirent un très-bon repas, composé des seules productions de la Floriana ; au lieu de pain, on nous servit des galettes faites avec de la farine de maïs. Après avoir joui quelque temps d'une douce et agréable réception, nous allâmes nous promener dans les environs de cette maison, et voir une grotte dans laquelle une eau claire découle du rocher dans un petit bassin creusé pour la recueillir, et d'où elle s'échappe ensuite, après l'avoir rempli, pour aller se perdre à quelques pas dans le sol spongieux qui l'avoisine ; nous recueillîmes dans cette fontaine plusieurs coquilles de la famille des paludines. Auprès de cette source dont l'eau est peu abondante, mais suffit, cependant, à la consommation de tous les habitants, nous remarquâmes des fours creusés dans la roche de la montagne, à l'instar de ceux que l'on voit sur les bords de la Loire, pratiqués dans le tuf des coteaux. Non loin de ces fours, nous visitâmes une espèce de caverne peu profonde, que l'on prétend avoir été la demeure de Fitz-Patrick et de ses compagnons.

Pressés par l'heure, nous allâmes prendre congé de nos hôtes, puis nous rejoignîmes la maison du gou-

[1] Les petites dames.

verneur, où nous avions laissé nos équipages. En traversant la vallée une seconde fois, les nombreuses averses qui étaient tombées pendant notre excursion, en avaient rendu le terrain gras et le marcher difficile : on s'extasiait, néanmoins, sur la beauté du jour que nous avions choisi, ce qui doit faire penser que les pluies y sont très-fréquentes à cette époque de l'année. Nous arrivâmes promptement à la plage, où nous nous embarquâmes aussitôt, et déjà il était nuit, lorsque nous rejoignîmes la frégate.

En retournant de l'établissement de la Floriana à la plage, nous remarquâmes que depuis la première source jusqu'au rivage, il n'était pas tombé une seule goutte d'eau : la pluie s'était donc concentrée dans le vallon ; la température toujours agréable et souvent fraîche dans le bassin supérieur de l'île, devient quelquefois insupportable par l'excessive chaleur que l'on éprouve en descendant vers la côte : la différence de température du sommet de l'île au rivage, est toujours de 3 à 4 degrés au moins.

Les îles Galapagos, situées sous l'équateur même, n'ont, à proprement parler, que deux saisons, que l'on divise en sèche et en pluvieuse, ou très-exactement, deux hivers et deux étés. Chaque fois que le soleil passe à l'équateur, le temps est très-orageux et à grains ; les pluies sont abondantes et très-fréquentes. Dans l'intervalle des grains, le temps est calme, lourd, et la chaleur excessive, cependant le climat est toujours sain ; aucune maladie ne s'y est manifestée depuis l'établissement de la colonie.

Pendant que le soleil est à l'équateur, les vents sont plus variables; alors, ils passent quelquefois au N. O. et à l'Ouest, mais lorsqu'ils viennent de ces directions ils ne sont jamais très-forts; les brumes seules sont fréquentes.

Dans la belle saison, c'est-à-dire, lorsque le soleil est vers les tropiques, les vents alizés sont plus frais; ils sont plus dépendants du Sud quand le soleil est au tropique du capricorne, et plus vers le Nord quand il est à celui du cancer. Lorsque, dans ces dernières saisons, les vents passent à l'Ouest ou au N. O., ce n'est qu'instantanément et ils sont toujours faibles : les vents les plus forts soufflent ordinairement du S. S. E. au S. S. O., mais il est rare qu'ils obligent à avoir plus de deux ris dans les huniers.

Lorsque le soleil est aux tropiques, le temps est très-beau; la température est toujours élevée, mais délicieuse, étant rafraîchie par les brises régulières qui dominent alors.

Pendant notre promenade dans le vallon de la Floriana, nous étions fréquemment entrés dans les cases des habitants : partout nous avions été accueillis avec bienveillance, on nous offrait de la salade, des melons et du lait; mais partout il m'a semblé que les habitants, bien qu'assez confortablement établis, paraissaient vivement désirer leur retour sur le continent : ils semblaient ne se considérer là, que comme habitants temporaires.

Je présume qu'une des causes principales de la désaffection des colons pour cet établissement provient de

la faute qui a été commise, de mêler parmi eux des gens dépravés et regardés comme le rebut de la société : la crainte d'être confondus avec eux n'est pas le moindre de leurs sujets de mécontentement. Il me semble également que les hommes habitués au mouvement et à l'agitation des grandes villes, sont les moins propres à fonder une colonie et les moins disposés à prendre les habitudes de la vie champêtre ; ils sont peu capables d'en apprécier les douceurs, l'agitation dans laquelle ils ont vécu étant devenue pour eux un besoin et comme un élément indispensable de leur existence.

La plupart des montagnes de l'île Charles montrent des traces, plus ou moins certaines, de l'existence de volcans ; la nature de leur sol et leurs sommets affaissés à l'intérieur ne laissent aucun doute à cet égard. Il existe encore aujourd'hui sur les îles d'Albemarle et de Narborough des volcans en activité ; tout récemment encore, en 1836, ils ont eu plusieurs éruptions successives et depuis, ils semblent toujours fumer.

Les tremblements de terre, ce terrible fléau du continent d'Amérique, ne sont point connus aux îles Galapagos ; du moins depuis que ces îles sont occupées, on n'en a éprouvé aucune secousse.

Avant l'arrivée des colons, les îles Galapagos ne possédaient qu'un très-petit nombre d'animaux ; parmi les quadrupèdes, on ne comptait que les tortues de terre, qui parvenaient à une grosseur prodigieuse ; les lézards rouges et gris et une autre espèce qui paraît amphibie : cette dernière espèce est beaucoup plus grosse que les

deux premières, elle est noire sur le dos, jaune sous le ventre, et depuis la tête jusqu'à la queue elle est armée, sur le dos, d'une rangée d'épines en forme de scie : cette variété est hideuse à voir et ne se trouve pas sur le continent; elle ressemble cependant, mais de loin, aux iguanas de la rivière de Guayaquil. Le rat était également au nombre des habitants des Galapagos, mais il n'est pas certain qu'il n'y ait point été importé par les navires qui, à diverses époques, ont visité cet archipel.

Les oiseaux de terre sont peu nombreux dans ces îles; on remarque parmi eux une très-jolie tourterelle bonne à manger; un oiseau très-familier que l'on nomme *sueño* sur la côte du Pérou; une petite espèce de canard, la poule d'eau; des flamands, des aigrettes des deux espèces, des crabiers; et, parmi les oiseaux de mer, on compte plusieurs espèces de goëlands, le pélican gris et la frégate. Ce dernier reçoit des Anglais le nom de *man-of-war-hawk* [1] : cet oiseau est très-commun sur l'île Gardner, où il niche en grand nombre; il n'était point farouche et se laissait prendre à la main.

On ne trouve sur les îles Galapagos qu'un très-petit nombre d'insectes et seulement quelques papillons; mais on y rencontre un très-grand nombre de sauterelles à ailes jaunes et une immense quantité de scorpions ou mille pieds, qui atteignent jusqu'à 18 ou 20 centimètres de longueur; leur piqûre est venimeuse mais n'est pas dangereuse; une espèce de serpent est

[1] Epervier-vaisseau.

aussi assez commune : elle n'est pas non plus malfaisante.

Depuis l'occupation des îles Galapagos, on y a introduit presque tous les animaux domestiques; on compte déjà cent trente têtes de bétail, vaches, taureaux, bœufs ou veaux, quelques chevaux, un assez grand nombre d'ânes, plusieurs centaines de chèvres, et on porte le nombre des cochons au-dessus de deux mille. La plupart de ces animaux sont libres dans les montagnes où ils se multiplient. Les moutons, soit par défaut de soins, soit à défaut de plantes convenables à leur nourriture, n'ont pas bien réussi : peut-être aussi les chiens et les cochons en ont-ils détruit beaucoup et sont-ils l'unique cause de cette non-réussite.

Les pâturages sont assez abondants dans l'île, on remarque cependant, qu'en général, aucun des animaux n'engraisse, ce qui ne les empêche pas d'être d'une bonne qualité. Le trop grand nombre de chiens que les habitants entretiennent sous le prétexte de leur sûreté, est une véritable calamité pour les tortues dont ils achèvent la destruction.

Le 27, au matin, pour tenir ma parole aux habitants de la Floriana, je mis mon canot à la disposition de messieurs les missionnaires apostoliques Devaux et Borgella, et ils se rendirent à Black-Beach et de là à l'établissement principal, où ils furent accueillis avec empressement; ils célébrèrent la messe et baptisèrent neuf enfants, premiers nés de la Floriana : ils donnèrent encore des consolations à tous, prêchèrent sur l'oubli des offenses, la nécessité de

la prière, et consacrèrent, pour lieu de sépulture, un terrain, dont ils bénirent la première croix. Les missionnaires ne revinrent à bord que le lendemain, bien heureux d'avoir ainsi commencé leur ministère : c'était en effet d'un bon augure pour ces messieurs. Le gouvernement, par la nature de la mission dont nous étions chargés, avait mis à ma disposition différents objets de première nécessité, propres à être donnés à des peuples nouveaux qui manquent encore d'industrie. Je crus pouvoir disposer de quelques-uns de ces objets, tels qu'outils, vases en terre et graines potagères, en faveur de cette colonie naissante : je regrettai seulement de ne pas être plus riche, bien persuadé qu'en cela je ne faisais que remplir une des intentions bienveillantes du roi.

Les îles Galapagos, situés sous l'équateur, à environ 160 lieues à l'Ouest des côtes occidentales de l'Amérique méridionale, s'étendent en longitude de 91° 37′ 23″ à 94° 21′ 20″ à l'Ouest du méridien de Paris : elles sont comprises entre les parallèles de 1° 42′ Nord et de 1° 24′ 20″ Sud.

Cet archipel, composé de treize îles principales et de plusieurs îlots ou rochers isolés qui les avoisinent, est incontestablement d'origine volcanique ; toutes les îles qui en font partie sont élevées, et peuvent être aperçues de 10 à 20 lieues par un temps clair. L'époque de leur découverte remonte aux premiers temps de la conquête du Mexique et a précédé celle du Pérou, vers lequel les aventuriers à qui on l'attribue, se proposaient de se diriger, mûs par cette fièvre d'ambition, de gloire et de

fortune qui agitait les Espagnols de cette époque, et particulièrement cette réunion de gens de toutes nations connus sous le nom de flibustiers, nom qu'ils ont illustré par les plus brillants faits d'armes. Une expédition combinée par ces derniers, étant sortie, à contre saison, de Panama, pour remonter les côtes de l'Amérique vers le Sud, où ils espéraient faire d'importantes découvertes, fut battue par une tempête dans le golfe de Panama, et, harcelée par des mauvais temps et des contrariétés prolongées et imprévues, qui amenèrent la ruine des bâtiments dont elle était composée, une partie périt en mer; une autre partie arriva à l'île de la *Gorgone*, située sur les côtes du *Choco*. Enfin, plusieurs bâtiments désemparés furent jetés au large des côtes et abordèrent aux îles Galapagos, ignorant leur situation et désespérant de leur salut. Ces marins séjournèrent dans cet archipel sans pouvoir en sortir, faute de bâtiment, ce qui, assure-t-on, fut cause du nom d'Iles Enchantées[1] que reçurent alors les îles de ce groupe; nom par lequel elles ont été longtemps désignées. Inhabitées avant l'arrivée des flibustiers, elles sont restées désertes depuis, jusqu'à une époque toute récente, où elles ont commencé à être fréquentées par les baleiniers américains et anglais; ces baleiniers y firent une pêche abondante, et trouvèrent de plus pour leurs équipages des ressources précieuses en rafraîchissements dans le grand nombre de tortues de terre dont elles étaient peuplées et d'où elles ont

[1] Islas encantadas.

pris le nom *Galapagos*, sous lequel elles étaient également désignées, et qui semble aujourd'hui devoir être remplacé par celui de *Floriana*.

Ces explorateurs modernes trouvèrent les débris des habitations des flibustiers, ce qui fit connaître qu'ils s'étaient établis sur les îles de *James* et de *Chatam*, deux des plus fertiles et des plus convenables à un établissement permanent. Les baies où ils rencontrèrent ces vestiges ont reçu d'eux le nom de *Baie des Boucaniers*, dénomination qui consacre dans l'histoire la grandeur du projet conçu par ces flibustiers[1], le désastre dont il fut suivi et leur séjour dans les îles de cet archipel. Depuis l'époque où, pour la première fois, ces îles furent visitées par des baleiniers, le grand nombre de baleines qu'ils y rencontrèrent les y ramena, et avec eux d'autres baleiniers dont le nombre s'est accru chaque année jusqu'en 1834; aujourd'hui cet archipel est beaucoup moins fréquenté, les baleines ayant peu à peu diminué dans ces localités, soit qu'elles aient fui vers d'autres parages, soit qu'elles y aient été détruites. Le nombre des baleiniers a également suivi la même progression décroissante.

Vers les premiers temps de l'établissement de la pêche de la baleine, dans les îles Galapagos, un nommé Fitz-Patrick, Irlandais de naissance, maltraité et malheureux sur le navire où il était embarqué, conçut le

[1] Les noms de boucaniers et de flibustiers étaient alors synonymes; c'est de la première de ces sociétés que la deuxième tire son origine.

projet de rester dans ces îles, et, nouveau Robinson, d'y vivre seul et de son industrie. Son bâtiment étant mouillé à l'île Charles, il se cacha, pour exécuter son projet, jusqu'au moment du départ, puis il travailla à se former une habitation. En peu de temps il parvint à cultiver les pommes de terre et quelques plantes potagères, ce qui lui donna les moyens d'établir un commerce d'échange avec les baleiniers, afin de se procurer des effets, de l'eau-de-vie, et même, pour son malheur, de l'argent. En effet, ayant eu l'imprudence de laisser soupçonner son trésor, des matelots, excités par la cupidité, le volèrent, après l'avoir battu et garotté et l'abandonnèrent ensuite dans cet état. Fitz-Patrick parvint cependant à se délier et jura de se venger. L'occasion s'en présenta bientôt. Un baleinier étant venu mouiller sur la rade, le capitaine lui demanda, comme de coutume, des rafraîchissements ; Fitz-Patrick était connu de tous les baleiniers, de fait, ou du moins par tradition; on savait qu'avec son secours il était possible de se procurer quelques végétaux ; Fitz-Patrick en promit mais il exigea qu'on envoyât une baleinière pour les chercher et que les matelots vinssent à sa caverne pour les prendre. Tout étant ainsi réglé, il attendit, caché dans les rochers, auprès du débarcadère, que la baleinière fût échouée à la plage et que les matelots fussent partis. Alors il sortit de sa retraite et brisa l'embarcation de manière qu'elle ne pût servir à les ramener; il rejoignit ensuite son habitation. Les matelots n'ayant trouvé personne à la caverne, après avoir cherché quelque temps dans les en-

virons, étaient retournés à la plage : ils virent alors l'impossibilité où ils étaient, de rejoindre leur bâtiment, et ils se trouvèrent, pour leur subsistance, à la merci de Fitz-Patrick. Celui-ci étant armé les obligea à travailler pour son compte et devint ainsi une espèce de souverain. Il paraît que ses compagnons s'accoutumèrent à leur sort, ou plutôt que, séduits par ses promesses et l'espérance de partager les bénéfices de son établissement, ils consentirent à rester auprès de lui, d'où bientôt s'en suivit une prospérité nouvelle. Cependant, Fitz-Patrick, souvent trompé par les baleiniers, se dégoûta de sa position et forma le dessein de passer sur le continent d'Amérique. Pour effectuer ce nouveau projet, il enleva une embarcation à un navire baleinier et, suivi de ses gens, au nombre de six en tout, il partit des Galapagos sans boussole et sans moyen de se diriger ; cependant il fit route vers l'Est, en se guidant sur le soleil, et après des peines infinies, que l'on conçoit aisément, puisqu'il avait à lutter contre les vents et les courants qui, généralement, portent à l'Ouest avec une vitesse de 18 à 20 milles en vingt-quatre heures, Fitz-Patrick aborda à la baie de Tumbez, à l'embouchure du fleuve de Guayaquil. De Tumbez, il alla à Payta, où bientôt sa conduite excita des soupçons. Il s'était déjà marié avec une Indienne et parlait de retourner avec elle aux îles Galapagos, lorsque le bruit de son départ de l'île Charles, avec cinq matelots, dont aucun n'était arrivé avec lui, se répandit et éveilla l'attention sur son compte. Il fut enfin arrêté et conduit dans les prisons de San-Miguel de

Piûra; depuis cette arrestation, on ignore ce qu'il est devenu : on n'en a plus entendu parler.

Les îles Galapagos se trouvèrent ainsi désertes de nouveau, jusqu'à une époque plus rapprochée où Fitz-Patrick eut un successeur dans un nommé *Johnson*, naturel d'*Altona*, qui était suivi d'un Hollandais; tous deux avaient déserté d'un baleinier anglais, et imitant l'exemple donné par leurs prédécesseurs, ils s'adonnèrent à l'agriculture. Bientôt après leur établissement dans l'île Charles, ils fournissaient aux baleiniers des pommes de terre, des camotes, des citrouilles, des melons, etc.

En 1830, le capitaine Lawson, qui déjà avait visité ces îles et connaissait leur fertilité, et particulièrement celle de l'île Charles, y conduisit quelques animaux domestiques, tels que chèvres, moutons, cochons pour les y mettre en liberté dans l'espérance fondée d'en retirer, dans un temps peu éloigné, de grands avantages. Il trouva Johnson établi sur cette île; cette contrariété ne le rebuta pas cependant : il lui confia tous ses animaux à la seule condition qu'il ne détruirait pas les races. Fort peu de tems après cette époque, en 1831, quatre personnes, du nom de Fernandez, Villasmil, Garcès et Barck, tous officiers distingués de l'armée de Colombie, proposèrent au gouvernement de l'Equateur de créer un établissement fixe aux îles Galapagos. Le gouvernement de cet état, se présumant, avec raison, suffisamment fondé en droit, relativement à la possession de ces îles, agréa cette proposition qui reçut aussitôt un commencement

d'exécution. L'île Charles, choisie pour être le chef-lieu de l'établissement, reçut dès ce moment le nom de Floriana, nom donné par courtoisie pour le général Florès, alors président de la république, et qu'elle conserve définitivement.

La première expédition, conduite par les quatre officiers sus-nommés, fut composée de douze à quatorze laboureurs qui s'offrirent volontairement pour commencer cette colonisation, et aussi de quelques criminels politiques, condamnés à mort, qui obtinrent leur grâce, à la condition qu'ils iraient vivre dans cet établissement. En partant de Guayaquil, la colonie se dirigea sur l'île Charles, où elle s'établit d'abord auprès de la source que l'on trouve à moitié côte, à environ un mille et un tiers dans l'Est de la plage de Black-Beach, au lieu même où Johnson s'était fixé.

Les trois premiers des officiers que nous avons déjà cités renoncèrent promptement à leurs projets de colonisation et retournèrent à Guayaquil, en laissant à M. Barck le gouvernement de la colonie. Ce gouverneur eut beaucoup à souffrir dans les commencements de son entreprise, et après une année de résidence, pendant laquelle il ne reçut aucun secours de la métropole, il sollicita et obtint son remplacement. M. Joseph Willamil, homme fort distingué par son éducation et par ses hautes capacités administratives, et l'un des premiers compagnons du général Bolivar, dans la guerre qu'il entreprit pour l'indépendance du Pérou, proposa au gouvernement de se charger de la direction de la Floriana. Le gou-

vernement de l'Equateur accepta, avec empressement, les services d'un homme qui assurait le succès de cette colonisation, et octroya à M. Willamil une charte qui lui donnait de grands priviléges pour lui et ses descendants.

M. Willamil, confiant dans l'avenir, se disposa à passer à la Floriana, où il conduisit un nouveau détachement de colons, composé de quelques condamnés politiques, de quelques volontaires de l'un et de l'autre sexe, et, bien malheureusement aussi, de quelques prisonniers qui avaient été enfermés pour vagabondage et mauvaise vie; il amena également des gens à lui, des bestiaux et tout ce qui lui parut nécessaire pour faire réussir et prospérer un établissement agricole. Arrivé à la Floriana, il explora toute l'île avec un soin particulier, et reconnut bientôt la fertilité du vallon supérieur, dont il distribua les terres aux colons. Animés par son exemple, tous travaillèrent activement à se construire des habitations, à défricher, à planter, et, presque sans secours étrangers et sans aucun appui, la colonie, sous son administration, à la fois ferme et sage, prenait du développement et devenait florissante.

A la fin de 1834, la population, était au plus, de cent habitants. En 1835, un nouveau détachement de trente sept colons des deux sexes, arriva à la Floriana: il fut très promptement suivi par d'autres colons qui arrivèrent par divisions plus ou moins nombreuses et à des époques très-rapprochées les unes des autres.

Jusqu'alors M. Willamil avait travaillé sans relâche à

sa colonisation et avait fait de grands sacrifices pour introduire dans l'île les races d'animaux domestiques qui y manquaient; il y avait introduit et naturalisé un assez grand nombre d'ânes, quelques chevaux et des moutons; depuis, tous ces animaux s'y sont multipliés. M. Willamil fut relevé pendant l'année 1835, par M. Lawson, nommé gouverneur par *intérim;* il administra la colonie jusqu'au commencement de 1836; époque du retour de M. Willamil à la Floriana. Pendant cette année les habitants vendirent pour environ 7,000 piastres fortes [1] d'approvisionnements ou de rafraîchissements aux bâtiments qui vinrent relâcher aux îles Galapagos.

A la fin de 1835, la population s'élevait déjà à environ 350 personnes, dont plus de 150 étaient des soldats ou militaires exilés pour s'être mêlés aux mouvements politiques qui troublèrent la république de l'Equateur dans les derniers mois de 1834. Aussitôt que la tranquillité fut rétablie dans l'état, beaucoup de ces condamnés furent graciés et retournèrent à Guayaquil, ce qui réduisit considérablement le nombre des colons.

Après le retour de M. Willamil, en 1836, il s'occupa avec soin de l'administration et chercha à étendre les revenus de la Floriana, en faisant quelques essais de pêche de la baleine; cette industrie qu'il voulait créer, l'obligea à de nombreux déplacements et fut cause, assure-t-on, de discussions qui s'élevèrent entre lui

[1] Environ 37,500 francs, valeur intrinsèque.

et le gouvernement de l'Equateur qui, dès-lors, sembla, le président n'étant plus le même, contester à M. Willamil quelques uns de ses priviléges, dissidence fâcheuse qui obligea ce gouverneur à se retirer momentanément au Pérou pour débattre ses droits et qui le força, en définitive, à abandonner une entreprise dont le succès lui est généralement attribué.

Quelques troubles survenus dans la colonie après le départ de M. Willamil, engagèrent plusieurs habitants à retourner sur le continent, et la population actuelle se trouve, de nouveau, réduite à moins d'une centaine de colons. Cependant, comme plusieurs d'entre eux, qui, par suite de cet esprit inquiet qui fait voir le bien-être où l'on n'est pas, avaient quitté leurs établissements pour retourner sur le continent, y sont revenus depuis, ce fait, très-favorable à la colonisation, doit, je pense, faire regarder ces îles comme définitivement peuplées.

Les îles Galapagos sont donc, dès à présent, un lieu de relâche important pour les navigateurs; ils sont sûrs d'y trouver des rafraîchissements en vivres, du bois en abondance, et même de l'eau, à l'île Chatam, où, cependant, elle n'est point encore facile à faire, le lieu où elle se trouve étant situé au vent de l'île, et en pleine côte. Un bâtiment de commerce pourrait trouver à s'approvisionner à l'île de la Floriana, et même à la partie de l'E. S. E. d'Albemarle; presque toutes ces îles offrent d'ailleurs des mouillages sûrs.

L'île *Hood*, la plus méridionale des îles Galapagos, est située à la partie S. E. de cet archipel; elle

est de moyenne élévation, et peut être aperçue de 8 à 10 lieues par un temps favorable.

Toute la côte du Sud et de l'Est paraît saine, et peut être approchée, dans ces directions, jusqu'à un mille ou deux du rivage.

Cette île est couverte d'une végétation d'une chétive apparence; cependant on peut s'y procurer du bois de chauffage.

Jusqu'à présent, on ne connaît aucune source d'eau douce sur cette île, et le terrain étant composé de pierres de laves et de scories, il est impossible de s'en procurer en creusant.

Au Nord de l'île *Hood*, une petite île, peu écartée de la côte, forme, avec le rivage du Nord, un assez bon mouillage que l'on nomme *Baie du commodore Rodgers*. Cette baie n'est fréquentée que par les baleiniers, qui y viennent prendre du repos et embarquer des tortues de terre, que l'on trouve encore en assez grand nombre sur cette île. Dans la saison de la ponte, les tortues de mer sont aussi très-nombreuses sur la plage de cette baie, qui est de plus très-poissonneuse.

En allant prendre le mouillage de l'île Hood, on ne doit pas pénétrer dans la baie par moins de 12 brasses de fond. Plus à l'intérieur, il y a des roches sous l'eau qui seraient dangereuses, si les vents passaient au N. O. ou à l'Ouest.

A la pointe Ouest de l'île, il y a quelques roches sous l'eau qui se prolongent dans cette direction, et brisent toujours. Plus au large et dans le N. O., à 12 ou 14 milles environ, on trouve une basse nommée *Cowan*,

cette basse brise toujours et n'a point été explorée jusqu'à ce jour.

L'île *Chatam* est la plus orientale des îles Galapagos, et l'une des plus importantes pour les ressources qu'on y trouve; elle est très-élevée dans sa partie du Sud et du S. E.; son sommet est presque toujours environné de nuages, et peut être aperçu de 15 à 18 lieues, par un temps clair.

Dans le Nord et dans le N. E. de l'île Chatam, les terres ne sont plus que d'une moyenne élévation, et toute cette partie est curieuse par la multitude de petits cônes que l'on y voit, et qui, sans aucun doute, étaient jadis autant de cratères de volcans. Cette partie de l'île est stérile ou presque entièrement dépourvue de végétation, tandis que la partie du Sud, couverte d'une belle verdure, est boisée et arrosée.

La côte du Sud de Chatam, accore au rivage, paraît saine et semble pouvoir être rangée de très-près; nous l'avons parcourue à un ou deux milles au plus de distance, et n'avons point trouvé de fond par 200 brasses. On sait néanmoins que très-près de la côte il y a un fond qui s'étend assez au large pour offrir un mouillage.

Il y a plusieurs rades à choisir sur les côtes de cette île. Une des meilleures est celle de la baie des Boucaniers, à la côte du N. O.; elle a cependant l'inconvénient d'être dans la partie la plus stérile de l'île. Le mouillage de la baie de *Stéphens*, près du rocher *Kicker*, est également très-bon; on le préfère généralement à tous les autres, à cause de sa proximité de

l'aiguade et de la facilité qu'on trouve à s'y procurer du bois. Les baleiniers viennent à ce mouillage pour y faire de l'eau, du bois, et prendre des tortues de terre qui sont encore assez nombreuses sur cette île.

L'île Chatam, d'ailleurs, n'est point habitée, mais elle serait susceptible de l'être; elle est fertile dans sa partie méridionale; on y remarque des terrains propres à la culture et des pâturages étendus. Les arbres y sont également d'une plus belle apparence que ceux de l'île Charles.

Sur la côte du Sud de cette île, et au milieu d'une gorge de montagnes, nous aperçûmes une cascade d'un volume d'eau qui nous parut assez considérable; c'est l'aiguade la plus abondante de toutes les îles de cet archipel.

L'île *Baringtон* a très-peu d'étendue; elle est élevée et très-escarpée au rivage; elle paraît plate sur le sommet, où l'on aperçoit quelques traces de végétation. Ses côtes sont saines, mais elles n'offrent aucun mouillage. Il est probable, néanmoins, que l'on pourrait jeter l'ancre sur sa côte du N. O., et très-près de terre; nous ne l'avons approchée qu'à huit milles de distance.

L'île *Porter* ou *Indéfatigable* est située dans le N. O. du monde de Barington. Nous ne l'avons aperçue qu'à la nuit, et à une distance de huit à dix milles. Elle a, comme beaucoup de ces îles, une végétation peu développée; elle est d'ailleurs élevée et accore au rivage. On n'y connaît aucune rade fermée.

L'île *Dower* est située par 0° 19′ 30″ de latitude

Nord et 91° 19′ 33″ de longitude Ouest; elle est de moyenne élévation et presque sans accidents de terrain; de loin, elle paraît avoir une surface plane; elle est la moins élevée de toutes les îles Galapagos; cependant, quoique le temps ne fût pas très-favorable, nous l'avons aperçue, du pont de la frégate, à 25 milles de distance.

Cette île, que nous avons contournée de l'Est à l'Ouest par le Nord, à la distance d'un à deux milles, nous a paru saine. Nous n'avons point trouvé de fond par 200 brasses.

On remarque sur le sommet de Dower une végétation jaune et pauvre, qui paraît cependant un peu plus active dans quelques vallées formées par les accidents du terrain; sa stérilité et son peu d'étendue ne permettent pas de présumer qu'elle puisse être habitée.

On ne connaît pas de mouillage sur la côte de cette île; il est cependant vraisemblable que vers la partie du N. O. ou N. N. O., on trouverait un lieu convenable pour y laisser tomber l'ancre.

L'île *Bindloës*, l'une des îles Galapagos, est située par 0° 21′ 20″ de latitude Nord et par 92° 52′ 33″ de longitude occidentale de Paris; elle est à peu près à l'Ouest du monde de l'île Dower, dont elle n'est séparée que par un canal de 26 à 27 milles.

Cette île, comme toutes celles de ce groupe, est évidemment de formation volcanique; elle est presque entièrement stérile. On aperçoit néanmoins un joli bouquet de verdure dans une anse située sur la côte de l'E. S. E.; mais presque partout ailleurs, la lave

est à découvert et toute noire, comme si cette île était d'une formation récente. Le terrain est assez tourmenté, et dans quelques creux formés par les accidents du sol, nous remarquâmes quelques commencements de végétation. Ces bouquets de verdure, espèces d'oasis, sont plus nombreux vers le sommet, et deviennent de plus en plus rares et moins étendus en descendant vers le rivage.

On ne connaît point de mouillage sur la côte de cette île. Nous en avons fait le tour par l'Est et par le Nord à la distance de deux à trois milles, sans jamais trouver le fond par 200 brasses.

L'île *James*, ou comme on la nomme aujourd'hui, *Santiago*, est la plus fertile des îles Galapagos; elle a de bons pâturages et elle est la plus boisée de toutes. C'est aussi celle qui convient le mieux à un établissement fixe. Elle a deux mouillages abrités sur sa côte occidentale; celui de la baie des *Boucaniers* est le plus au Nord; l'autre est situé au Sud de l'île *Albanie;* on le désigne sous le nom de baie de la Saline, à cause de sa proximité de la saline naturelle que possède cette île. Jusqu'à ce jour, l'île James n'a point eu d'habitants fixes; mais elle est souvent occupée par des partis de pêcheurs de loups marins, par des chasseurs de tortues de terre, ou par des marins qui viennent y chercher du sel.

On n'a point encore trouvé, sur les côtes de l'île James, d'aiguade convenable pour approvisionner des bâtiments de quelque importance; l'eau cependant ne manque pas dans l'intérieur. Il y a une foule de ver-

sants de montagnes dont le sol, aujourd'hui assez agglomeré, permet son écoulement dans les ravins, où les colons que pourrait recevoir cette terre trouveraient à s'approvisionner. Il existe encore un troisième mouillage situé à la pointe Nord de cette île ; il est fréquenté par les baleiniers, qui viennent y prendre des tortues, du bois, et même de l'eau à une aiguade que l'on a récemment découverte dans l'intérieur, à peu de distance de la côte.

L'île James offre les mêmes productions que celle de Charles et, en général, que toutes les îles Galapagos ; on y a cependant trouvé de plus, dans le règne végétal, le goyavier, qui y croit spontanément, et dans le règne animal, un lézard différent de ceux que l'on voit sur les autres îles ; celui-ci a le dos rouge, le ventre jaune, et n'a de commun avec les autres, qu'un aspect hideux. Ce lézard devient énorme. Les plus grands ont environ un mètre 30 à 35 centimètres de long, y compris la queue. Leur chair est blanche comme celle des lapins, et, comme eux, ils vivent dans des terriers. Ils sont très-nombreux et bons à manger. Nous avons goûté de ce lézard pour nous assurer par nous-mêmes du cas qu'on doit en faire, et nous pensons que, si l'on pouvait oùblier le vilain animal d'où cette chair provient, on en mangerait avec plaisir. Dans toutes les répugnances de ce genre, il y a sans doute beaucoup de préjugé, car les tortues, et plus encore les tatous, sont des animaux repoussants à la vue, et cependant tout le monde en mange sans songer à leur laide figure.

L'île *Abington* a peu d'étendue; elle est montueuse et boisée. On trouve un bon mouillage à sa pointe Sud; il a l'inconvénient de ne pas être abrité des vents régnants. On ne connaît aucune aiguade dans cette île; la végétation cependant y est active et s'étend dans beaucoup de parties du sommet de l'île, jusqu'au rivage.

Abington n'est point habitée et est peu susceptible de recevoir une population, tant par le défaut de ressources qu'elle offre, que par ses localités exiguës.

Nous l'avons prolongée du Sud au N. O. par l'Est, à la distance d'un à deux milles, sans trouver fond à 200 brasses. La pointe N. O. de cette île est basse, et terminée par une chaussée de roches presque à fleur d'eau. Le sommet d'Abington est élevé, et peut se voir de 12 à 15 lieues. Cette terre est plus élevée que celles de Hood, Dower, Bindloës, Indéfatigable, Wénams et Culpépers.

L'île *Wénams*, au N. O. du groupe des Galapagos, est située par 8° 24′ 0″ de latitude Nord et par 94° 11′ 23″ de longitude occidentale de Paris. Ce n'est qu'un gros rocher stérile qui, cependant, a quelque végétation à son sommet. A la pointe de l'O. S. O. il a une grosse roche détachée qui n'est pas à un demi-mille de cette pointe. Toute cette côte est saine et peut être rangée de très-près. Nous en passâmes par l'Est à un demi-mille de distance environ, et nous n'avons pas trouvé de fond par 200 brasses. Dans l'O. N. O. de Wénams, la côte a une inflexion qui forme une petite baie circulaire. Au large de cette baie est un îlot

peu élevé et couvert de végétation ; il forme, avec la côte, une espèce de port. L'eau, dans ce petit bassin, est profonde, et en cas de nécessité, dans la belle saison, un bâtiment qui aurait quelques avaries pourrait y trouver un abri pour se réparer.

Au large de Wénams, dans l'Ouest, et à moins d'un mille, on ne trouve pas de fond à 200 brasses.

L'île *Culpépers* n'est qu'un gros rocher accore et très-élevé, qui est par 1° 41′ 10″ de latitude Nord et par 94° 21′ 00′ de longitude occidentale. Il est situé dans le N. O. de l'île Wénams, avec laquelle il a une grande ressemblance sous le double rapport de l'élévation et de la stérilité ; on voit également une herbe [1] jaunâtre sur son sommet. Cette île est la limite N. O. du groupe des Galapagos.

A l'Est de Culpépers, on remarque un gros îlot de roches qui est élevé, et n'en est éloigné que d'environ un demi-mille. Cet îlot, percé dans deux directions, a l'apparence d'un arc de triomphe dans le style antique ; il est accompagné de quelques brisants qui s'étendent vers l'île, et rendent le passage entre Culpépers et l'îlot, très-dangereux, sinon impraticable.

L'île *Redondo*, ou Ronde, n'est qu'un gros rocher élevé, stérile, isolé et accore, qui est situé dans le N. N. O. du monde de la pointe N. O. d'Albemarle. Les baleiniers, dans les premiers temps de la fréquen-

[1] Cette herbe est, je crois, celle que les Américains désignent sous le nom de *tussuc-grass ;* c'est une plante grossière qui s'élève à un mètre ou deux au-dessus du sol.

tation de ces îles, croisaient auprès de cette roche, à cause du grand nombre de baleines dont elle était toujours environnée. Au moment de notre passage, nous n'en vîmes aucune; il ne s'y trouvait pas non plus de pêcheurs; les baleiniers comme les baleines ont également disparu de ces parages. Le rocher Redondo est situé par 0° 19′ 00″ de latitude Nord et par 94° 00′ 23″ de longitude occidentale de Paris.

L'île *Narborough* est placée à l'Ouest de l'île d'*Albemarle*, au milieu de l'arc que forme la côte de cette île, dans cette aire de vent.

Entre l'île Narborough et celle d'Albemarle, il y a un canal profond et praticable pour toute espèce de bâtiments; mais on y est exposé à des vents variables, à des courants et à des calmes qui peuvent quelquefois rendre la position critique, car il ne s'y trouve pas de mouillage, à cause de la trop grande profondeur de la mer. L'île Narborough est tout-à-fait improductive; elle est très-élevée et composée d'une multitude de volcans qui sont presque toujours en activité, ou qui, du moins, fument incessamment. Ses côtes sont accores du côté de l'Ouest, et la mer y brise beaucoup. La pointe N. O. est élevée et coupée à pic; celle du S. O. s'abaisse insensiblement, et l'extrémité de cette pointe paraît ne pas devoir être rangée de trop près.

Nous n'avons visité que la partie du N. O. de cette île, et au moment de notre passage sur cette côte, le sommet tout entier était enveloppé de nuages et de fumée.

CHAPITRE XV.

Départ des îles Galapagos. — Arrivée aux îles Marquises. — Exploration. — Baie d'Amanoa. — Le roi Youtâti. — Mœurs et coutumes des indigènes.

Le 15 juillet 1838 au soir, la *Vénus* se trouvait un peu à l'O. du cap Douglas, de l'île Narborought ; nous apercevions dans le N. E. la pointe du N. O. de l'île d'Albemarle, et vers le S. E. on voyait l'extrémité de la pointe Essex, de la même île. Du sommet de la Floriana, M. de Tessan avait précédemment relevé cette dernière pointe; tout le groupe des îles Galapagos se trouvait donc ainsi renfermé dans nos routes, ou par nos relèvements et, comme le temps nous manquait, pour entrer dans de plus grands détails hydro-

graphiques, nous bornâmes là notre exploration et nous nous dirigeâmes vers les îles Marquises.

Après la navigation la plus douce, au milieu d'une mer calme et solitaire, nous arrivâmes le 1^er^ août en vue de la Madalena. Cette île est, à la fois, la plus méridionale et la plus orientale de tout l'archipel. Nous trouvâmes, par nos observations, que sa pointe méridionale est située, sur la carte, onze minutes trente secondes trop au Nord, et huit minutes trente secondes plus à l'Est qu'elle ne doit être.

En venant chercher l'île de la Madalena, je m'étais placé sur le parallèle de sa pointe la plus septentrionale, afin de trouver une roche isolée et élevée de 120 à 130 centimètres sur l'eau, que l'on m'avait assuré être située dans l'Est de cette pointe et à environ douze milles.

Pendant la nuit qui précéda notre attérage nous louvoyâmes pour ne pas dépasser à l'Ouest le méridien de cette roche, et dès que le jour parut, nous continuâmes notre route en passant, sans rien apercevoir et sans trouver le fond par 200 brasses, sur la position qui lui avait été assignée.

Sans déduire de ce fait la conséquence absolue de la non-existence de cette roche, je serais cependant porté à croire, d'après la description qu'on en fait, que cette prétendue roche pourrait bien n'avoir été qu'une baleine morte, en dérive. En tout cas, si elle existe, elle doit être placée dans une aire de vent différente, et, très-probablement, à une bien plus grande distance de l'île de la Madalena.

Les îles Marquises se composent de deux groupes bien distincts, situés dans une direction générale du S. E. au N. O.; elles sont comprises entre les parallèles de 7° 50′ 00″ et 10° 31′ 00″ de latitude sud, et les méridiens de 140° 59′ 00″ et 143° 6′ 00″ de longitude occidentale du méridien de Paris; elles sont toutes d'origine volcanique et très-élevées et elles peuvent être aperçues, par un beau temps, de 15 à 20 lieues de distance.

Si l'on considère les distances relatives des différentes îles qui en font partie, la langue, les mœurs et le caractère des peuples qui les occupent, on ne peut guère s'empêcher de les réunir en un seul archipel qui, à raison de la priorité de découverte et par une espèce de sentiment d'équité, doit prendre le nom de *Marquises de Mendoça*, donné en 1595, par le premier découvreur, Mendaña, en l'honneur du marquis de Mendoça, alors vice-roi du Pérou, qui avait ordonné cette expédition.

Le groupe du Sud fut le premier découvert; il est composé de cinq îles qui, en commençant par la plus méridionale, sont l'île de la *Madalena*, ou *O-hitaoya; Cristina*, ou *O-Hitao; San-Pedro*, ou *O-Nateaya*; la *Dominica*, ou *O-Hivaoa*, et *Hood*, ou *Fétou-Hougou*.

Lors de la découverte de ce groupe, l'île Hood n'avait point été apperçue; elle ne fut découverte que plus tard, en 1774, par Cook; il n'en eut connaissance que de loin, et lui donna le nom de Hood, d'après celui du midshipman qui la signala le premier,

et qui, depuis, est devenu lord Hood, membre de l'amirauté.

Les îles de San Pedro et de Hood ne sont point peuplées; la Madalena contient de 2 à 3,000 habitants; la Dominica environ 6,500, et l'île Cristina de 1,000 à 1,100; d'après des renseignements récents, qu'on a tout lieu de croire consciencieux, ces chiffres, s'ils ne sont tout-à-fait exacts, sont du moins très-rapprochés de la vérité.

Le groupe du N. O. est composé de six îles, qui sont: *Roa-Poua*, *Roa-Houga*, *Nou-ka-Hiva* ou *Marchand*, les deux îles du N. O., *Chanal* et *Masse*, et la petite île d'*Hergest*, à l'O. N. O. de Nou-ka-Hiva; les trois premières seules sont habitées.

L'île de Nou-ka-Hiva est la plus considérable et la plus connue du groupe du N. O., mais elle n'a pas une population aussi nombreuse que celle de la Dominica; cette population n'est évaluée qu'à environ 4 à 5,000 âmes; les îles de Roa-Poua et de Roa-Houga passent pour n'avoir que de 2,000 à 3,000 habitants, la population entière des *Marquises* ne s'élèverait donc pas aujourd'hui à plus de 20 à 25,000 âmes.

Le groupe du N. O. ne fut découvert que bien des années après celui du S. E.; ce ne fut qu'en 1791 qu'il fut aperçu pour la première fois par Marchand, et aussi, dit-on, par un Américain du nord, nommé Ingraham, qui, d'après cette version, en aurait eu connaissance dans la même année, quelques mois plus tôt que Marchand; mais comme cette prétendue découverte n'a point été rendue authentique par une

publication faite en temps utile, il semble devoir en être de sa réalité comme de toutes les découvertes des Espagnols, qui ont été tenues secrètes; elle tombe dans le domaine de l'hypothèse.

On ne saurait douter, aujourd'hui, que les navigateurs anglais ne se fassent honneur, et à bon droit, de grand nombre de découvertes semblables qu'ils n'ont pourtant fait que retrouver.

Pour être juste envers tout le monde, et pour ne pas accepter des prétentions si peu fondées, je donnerai à chacune des îles habitées des Marquises, les noms que les Indiens eux-mêmes leur donnent, et à celles qui sont inhabitées, les noms des navigateurs par lesquels elles sont censées avoir d'abord été aperçues. Ainsi je conserverai dans le groupe du S. E. le nom de Hood, à la plus septentrionale de ces îles; les noms de Masse et de Chanal, aux deux îles inhabitées qui sont à l'extrémité N. O. du groupe du N. O., et celui d'Hergest aux deux îlots à l'O. N. O. de Nouka-Hiva.

A ce sujet, il ne sera peut-être pas sans intérêt de remarquer que chaque peuple a, en quelque sorte, mis le cachet de sa nationalité à ses actes, en ce moment considérés seulement sous les rapports nautiques.

Les Espagnols, longtemps les seuls maîtres de la navigation de l'océan Pacifique, ont caché avec soin toutes leurs opérations et toutes leurs découvertes dans ces mers, soit par jalousie politique, soit pour éloigner toute concurrence dangereuse à leurs inté-

rêts, soit peut-être aussi, instinctivement, par cet esprit de mysticité qui s'étendait, dans ce temps, à tous les actes de leur gouvernement. C'est ainsi que l'Espagne, avec des officiers, alors les plus instruits de l'Europe, oubliant son antique esprit chevaleresque, a perdu le mérite de la plupart de ses intéressantes découvertes dans cet océan.

Les Hollandais, dans leurs opérations maritimes, ont tenu une conduite à peu près semblable, dont on ne doit chercher l'esprit que dans leur intérêt commercial : ils ont conçu des premiers tous les avantages du monopole.

Les Anglais, que l'on peut aujourd'hui considérer comme les premiers négociants du monde, n'ont cependant jamais perdu de vue l'honneur de leur marine. Habiles navigateurs, ils ont sans doute beaucoup fait par eux-mêmes, mais aussi sans trop s'inquiéter des justes titres que des marines voisines pouvaient revendiquer, ils n'ont jamais vu que l'Angleterre, et dans tous les lieux de ce monde où ils ont navigué, toutes les terres, découvertes ou non découvertes, baptisées ou non baptisées, habitées ou non, ont dû prendre un nom, une couleur tout-à-fait britanniques. C'est ainsi que les Malouines sont devenues les Falkland ; l'île de la Harpe, découverte par Bougainville, Bow-Island ; les îles Masse et Chanal, découvertes par Marchand, Robert's Islands et que tant d'autres terres qu'il serait facile d'indiquer ici, ont subi de semblables transformations.

En effet, n'est-ce pas, pour nous autres Français, un

immense sujet d'étonnement, quand nous lisons le voyage récent du capitaine anglais Beechey, de voir un officier très-instruit, qui a fait un des voyages les plus utiles pour les marins, raconter sérieusement que Cook a découvert l'île des Lanciers, qu'il l'a nommée *Thrum cap;* et ajouter, quelques lignes plus bas, que Bougainville, qui l'a vue, l'a nommée *île des Lanciers*, à cause d'une espèce de lance, dont les sauvages qui l'habitaient faisaient usage?

Si l'on ne savait que le voyage de Bougainville est antérieur à celui de Cook, ne serait-on pas bien porté à croire, d'après cette relation, que Cook a en effet découvert cette île, et que Bougainville a ensuite usurpé l'honneur de lui donner un nom? A quoi bon cet anachronisme, demandera-t-on, peut-être? Eh! mon Dieu, à faire croire à cette version, par ceux qui n'ont pas la mémoire des dates, et malheureusement c'est le grand nombre des lecteurs. Les Anglais, par cette habileté tant soit peu égoïste, ont prouvé qu'ils connaissent au juste la valeur des opinions humaines; ils savent que l'habitude est une seconde nature, et qu'à force de répéter une erreur, l'erreur finit par devenir une espèce de vérité.

Les Français ont également porté leur caractère dans leurs entreprises et dans leurs travaux. Peuple aventureux, enthousiaste et changeant, ses découvertes et ses reconnaissances ont porté l'empreinte de cette inconstante nature. Tous leurs voyages ont été entrepris, par une honorable émulation, pour partager, avant tout, la gloire des progrès dans les

sciences, et une partie de leurs plus belles découvertes est due à des expéditions particulières, faites par des négociants, pleins d'honneur et d'amour de la patrie. Jamais, d'ailleurs, ces voyages n'ont été ordonnés par le gouvernement dans les vues d'un intérêt autre que celui des sciences, ou du moins jamais le gouvernement ne semble avoir eu d'autre but que celui d'une satisfaction d'amour-propre national.

Un peuple nouveau qui s'avance à pas de géants dans les sciences nautiques, a fait de nombreuses et utiles découvertes, particulièrement dans l'Océanie, mais ces terres inconnues, il nous faut y croire sans les voir ; elles sont encore à l'état de *ouï-dire* et rien de plus. Malgré les listes multipliées qui les signalent et qui sont entre les mains des navigateurs, peu de ces découvertes ont été retrouvées; cela s'explique ainsi : une île dont la position n'est connue que d'un marin seulement, est, pour un peuple pêcheur, une véritable mine à exploiter. Comment donc exiger alors que l'intérêt privé soit sacrifié à une publication exacte, qui ne satisferait que la vanité, et qui attirerait une concurrence inquiétante ou nuisible. C'est ainsi que je comprends le mystère qui nous cache encore ces terres nouvelles et qui prive les Américains des Etats-Unis de la part honorable à laquelle ils ont bien droit, pour les progrès que leurs marins ont fait faire à la géographie de ce siècle.

Les Russes ne sont point restés en arrière dans la carrière des découvertes ; ils en ont fait beaucoup et

de très-importantes pour la géographie et surtout pour eux-mêmes.

C'est ainsi qu'une grande partie de la côte N. O., découverte par des partis de chasseurs russes, est devenue l'apanage de la couronne ; que les îles Aléutiennes, le Kâmtschatka, sont russes ; que plusieurs des îles Kouriles sont devenues leur possession exclusive, et que ce besoin de s'agrandir leur a aussi fait porter un œil d'envie sur les Kouriles méridionales, peut-être même sur le Japon. De leur établissement de la Bodéga, sur la côte du N. O. d'Amérique, ne se tiennent-ils pas en sentinelle sur le port de San-Francisco ; et naguère enfin n'ont-ils pas tenté de s'emparer, moitié de force, moitié par surprise, de l'île Tuaï, l'une des îles Sandwich ?

La non-réussite de cette dernière tentative ne peut être attribuée à l'insignifiante opposition des peuples d'Hawaï ; elle est due, plus vraisemblablement, à quelques influences politiques. Mais revenons à notre archipel.

Le 1^er^ août, lorsque nous eûmes reconnu l'île de la Madalena, nous en passâmes très-près par le Sud, l'Ouest et le Nord, pour en faire l'hydrographie.

Nous étant beaucoup approchés de la pointe du S. S. O., qui est formée par une haute montagne remarquable et coupée très à pic, nous découvrîmes immédiatement à l'Ouest de cette montagne une vallée délicieuse, située au fond d'une jolie petite anse, devant laquelle il y a un mouillage ; l'intérieur de cette vallée et les bords de cette anse sont tapissés de la

végétation la plus brillante et couverts d'une multitude de cases indiennes, qui animent ce riant tableau. Etant en panne, devant cette anse, nous fûmes environnés de pirogues à balancier de différentes grandeurs, dont quelques-unes étaient élégantes ; elles étaient montées par des naturels qui ne se firent point prier pour venir à bord. En général, tous ces Indiens étaient laids, couverts de tumeurs scrofuleuses et d'ulcères, d'un aspect repoussant. Ils paraissaient accoutumés à visiter les bâtiments ; plusieurs savaient quelques mots d'anglais ; quelques-uns nous montraient des certificats des capitaines avec lesquels ils avaient été employés comme matelots, sur des baleiniers anglais ou américains.

Ces indigènes nous engagèrent à aller au mouillage, où nous trouverions en abondance de l'eau, des fruits, et de très-jolies femmes.

La visite de ces insulaires, qui n'avaient rien apporté à échanger, eut peu d'agréments pour nous. Déjà ce ne sont plus des sauvages ; ils ont perdu toute l'originalité de leur caractère primitif, et ils n'ont encore pris de la civilisation que ses vices. Leur nudité presque habillée est horrible à voir ; le peu de vêtements dont ils font usage, sont en guenilles, ne les couvrent qu'imparfaitement et, toujours portés, sous une température aussi élevée que celle de ces îles, ils sont d'une saleté qui inspire l'éloignement et ne blesse pas moins la vue que l'odorat. Nous abandonnâmes promptement et sans regrets cette société dégradée et sans couleur nationale ; nous parcourûmes la côte

en allant vers le Nord, et nous découvrîmes à deux ou trois milles de distance de ce premier vallon, une seconde anse aussi jolie que celle que nous venions de quitter, et également très-peuplée, si nous en jugeons par le grand nombre de cases que nous aperçûmes dans cette vallée; nous ne reçûmes aucune visite des habitants, que nous n'attendîmes pas, et nous poursuivîmes notre route vers San-Pedro. Bien avant la nuit, nous apercevions cette île dans le nord; et dans le N. O., l'île Cristina nous apparut, comme une ombre, au moment du coucher du soleil.

La reconnaissance de l'île de la Madalena n'étant point achevée, nous mîmes en panne à la pointe du N.O. pour y attendre le jour; les courants altérèrent peu notre position pendant la nuit.

Le 2 août, après avoir revu les parties orientales de l'île de la Madalena, nous fîmes route au Nord pour passer à l'Est des îles de San-Pedro et de la Dominica. A midi, nous étions sur le parallèle de la pointe Est de cette dernière, et à environ un mille et demi de distance; après avoir sondé sans trouver le fond par 200 brasses, nous continuâmes à gouverner vers le Nord, et avant le coucher du soleil, nous avions reconnu et fait le tour de l'île Hood.

San-Pedro est une île haute; elle s'étend du N.N.O. au S.S.E., sur une longueur d'environ cinq milles; elle est boisée à son sommet et dans les ravins. A la pointe du S. S. E., il y a un gros rocher isolé et élevé, entre lequel et la terre se trouve un canal si étroit, que des embarcations seules pourraient en tenter le

passage. Cette île, ainsi que celle de Hood, n'a point d'habitants fixes.

La pointe orientale de la Dominica, accore, élevée et stérile, peut être rangée de près.

L'île Hood n'est, en réalité, qu'un gros rocher stérile très-élevé et très-à pic. Dans le N. N. O. de ce rocher, et à environ un mille de distance, nous aperçûmes une roche sous l'eau, qu'il est prudent d'éviter, car nous la vîmes briser sans qu'il fît mauvais temps.

Nous louvoyâmes pendant toute la nuit du 2 au 3 août pour revenir de l'île Hood à la pointe Est de la Dominica. Durant une grande partie de cette nuit, nous aperçûmes de grands feux allumés sur la Dominica. Ces feux, comme chez tous les peuples primitifs, annonçaient sans doute la présence de l'ennemi, ou indiquaient un danger prochain. Au jour, nous rangeâmes, en allant de l'Est à l'Ouest, toute la côte Nord de cette île, afin d'en reconnaître les accidents et d'en déterminer la configuration.

Avant d'arriver à la pointe la plus Nord de l'île, nous rencontrâmes deux baies, ouvertes au N. E. qui, sans aucun doute, offrent des mouillages, peut-être bien très-bons, ce qu'il n'était pas possible de vérifier, ne pouvant donner plus de temps à nos reconnaissances, ni nous occuper de détails aussi spéciaux.

Aussitôt que nous eûmes dépassé dans l'Ouest, la pointe la plus septentrionale de l'île, nous reçûmes la visite de trois pirogues. Elles étaient montées par des indigènes de l'île de la Dominica. Ils nous invitèrent

à aller mouiller dans une baie située un peu à l'Ouest de la pointe Nord de l'île, et selon l'usage établi, dans toute la Polynésie, ils appuyaient cette invitation de la promesse de jolies femmes et de provisions fraîches. Ces sauvages étaient presque nus; quelques-uns avaient un fragment de chemise, d'autres un pantalon, le plus grand nombre ne portaient que le maro. Ils se montrèrent intelligents; l'un d'eux disait quelques mots d'anglais. Ils voulaient se charger de messieurs les missionnaires Devaux et Borgella. Peut-être eût-ce été une occasion favorable de s'établir sur la Dominica, la plus fertile, la plus peuplée et la plus importante, pour ses produits, de toutes les îles de l'archipel. Cependant ces messieurs ignorant la langue polynésienne, il eût été imprudent de se fier à la parole de ces Indiens, dont les promesses ne sont souvent qu'un piége tendu à la bonne foi; qui sait s'ils n'eussent point été enchantés de trouver une occasion si favorable et si facile pour les piller et peut-être pour les faire rôtir, car ils n'ont point encore renoncé à leurs repas de cannibales. En prolongeant la côte vers l'Ouest, nous trouvâmes une seconde vallée, peu séparée de celle de nos hôtes; elle nous parut décorée d'une riche végétation et bien peuplée. Deux ou trois milles à l'Ouest de cette dernière baie, nous découvrîmes une cascade d'un volume considérable; elle se voit à une grande distance, car l'eau, en tombant du haut d'une côte escarpée, immédiatement sur les roches du rivage, se change en écume blanche qui brille au soleil et peut alors être aperçue de très-loin.

Toute la bande Nord de l'île de la Dominica paraît saine; nous la suivîmes à la distance d'un à deux milles; à la pointe de l'O. N. O., nous remarquâmes encore une double baie séparée par une pointe dont l'apparence est celle d'une tour.

Cette double baie offre un mouillage; il doit être sûr et convenable dans la belle saison, étant à l'abri des vents alizés; mais à l'époque des vents de N. et de N. O. qui régnent parfois de novembre en février, ou y serait peu en sûreté. Nous aperçûmes de jolies habitations et des pirogues sur la grève, mais le soleil allait se coucher et c'est pour les Polynésiens le signal de la retraite; aucune pirogue ne vint à nous.

Nous passâmes la nuit, en calme, sous cette pointe; au jour, une légère brise qui s'éleva, nous permit de continuer à contourner la Dominica; le calme reprit de nouveau et nous retint très-près de la côte de l'O. S. O., sur laquelle la houle nous portait; nous mîmes aussitôt nos embarcations à la mer, pour nous faire remorquer, nous soutenir contre la houle, et nous faire virer, afin de mettre à profit les variations du vent.

A onze heures, nous aperçûmes une baleinière qui venait de la côte de l'île Cristina; elle se dirigeait vers nous et tarda peu à nous accoster; elle nous amenait un Anglais du nom de Robinson; depuis son enfance il habite cette île, il s'est fait tatouer et a pris toutes les habitudes de sa patrie adoptive. Il venait nous offrir de nous piloter; déjà je le connaissais de réputation, ainsi qu'un autre Anglais du nom de Tom

Collins; tous deux m'avaient été recommandés par l'honorable capitaine Bruce, commandant de la corvette de S. M. B. l'*Imogène*, et d'après cette recommandation, tous deux m'inspiraient une égale confiance pour ce service. Collins ne tarda pas à se montrer; le vent étant alors devenu très-frais et par rafales; il représenta à Robinson la difficulté de mouiller la frégate dans la baie de la *Madre de Dios* [1]. Soit par déférence pour Collins, soit qu'en effet il fût convaincu de la vérité de cette observation, Robinson me dit que la frégate était si grande, qu'il pensait qu'elle serait mieux mouillée dans la baie d'*Amanoa*, située au Nord de celle de la Madre de Dios. N'ayant qu'une connaissance très-imparfaite des localités, je crus devoir m'en rapporter à ces deux pilotes, et nous allâmes jeter l'ancre dans cette baie.

Nous étions à ce mouillage, sur un fond de sable gris-noir, par seize brasses d'eau et abrités, seulement, des vents alisés. J'appris alors que Collins résidait dans l'anse devant laquelle nous étions mouillés, ce qui m'expliqua clairement la préférence donnée par lui à cette baie, sur celle de la Madre de Dios.

A peine étions-nous au mouillage d'Amanoa, que le roi vint dans une baleinière; il était accompagné de deux autres chefs et d'un enfant, son fils, qu'il voulut me laisser en ôtage.

[1] Cette baie, nommée par Mendana, a également été rebaptisée par les Anglais, qui la désignent sous le nom de *Resolution's bay*.

Le roi se nomme *Youtâti*[1]; il est d'une taille colossale, et d'une grosseur proportionnée, presque noir, nu et tatoué depuis les pieds jusqu'à la tête. Il a une figure ouverte, et pleine de bonté; à le voir, on a peine à se persuader que ce soit un chef d'anthropophages, ce qui, néanmoins, est bien avéré : mais il défend et s'abstient seul, dit-on, de prendre part à ces horribles festins. S. M. ne se montra point embarrassée de sa contenance; elle avait l'habitude de pareilles visites. Ce qui paraissait le plus attirer son attention, était la grandeur du bâtiment, son nombreux équipage, sa bonne mine, et l'aspect imposant de ses batteries de canons, d'une tenue et d'une propreté admirables.

Le roi m'offrit, d'une manière ouverte, tout ce qui dans l'île pourrait m'être agréable et voulut se charger de faire faire notre eau. Les chefs qui accompagnaient S. M. étaient comme elle, d'une taille très-remarquable et tatoués à plusieurs couches. J'annonçai au roi, avant son départ, que j'allais le saluer de quatre coups de canon; rien ne pouvait flatter davantage S. M.; elle ne déguisa point le plaisir que lui causait cette marque de déférence, et elle témoigna le désir de voir même tirer les coups de canon; je lui dis que l'usage était de ne tirer qu'après le départ de la personne à laquelle on rend des honneurs; après quelques instants de réflexion, elle me pria pour ne pas dé-

[1] Ce nom de *Youtâti* me semble un nom composé du mot anglais *you* (vous) et du mot *taati* ou *tâti*, nom très-commun chez les Polynésiens.

roger entièrement aux convenances, de permettre que deux coups fussent tirés devant elle, avant son départ, et les deux autres après, ce que j'accordai sans peine. Vint alors le tour du premier ministre; il avait aussi une requête à me présenter. Il désirait mettre le feu aux canons et fut également satisfait.

Pendant la nuit du 4 au 5, le vent qui déjà était très-frais augmenta encore de force et nous recevions de violentes rafales. A deux heures du matin, nous commençâmes à chasser sur notre ancre et nous perdîmes rapidement le fond. Nous fîmes voile de nouveau, et mieux éclairés sur les motifs qui nous avaient fait donner la préférence à la rade d'Amanoa, qui d'ailleurs est sans aiguade, nous allâmes mouiller dans la baie de la Madre de Dios, où nous arrivâmes le même jour, à midi. Le vent continua à être très-violent et par rafales; le 6, dans l'après midi, il avait encore augmenté d'intensité, lorsque tout à coup la frégate vint à chasser rapidement et à dériver au large, malgré cent dix brasses de chaîne, filées sur l'ancre que nous avions dehors. Nous mîmes sous voiles pour la deuxième fois, et nous reconnûmes, en levant l'ancre, qu'elle venait de se casser au milieu de la verge. Le 7, nous reprîmes notre mouillage dans la même baie, que nous quittâmes définitivement le 9 à midi.

Aussitôt que la *Vénus* fut mouillée dans la baie de la Madre de Dios, et malgré le mauvais temps que nous avions, le roi Youtâti vint nous visiter, et ne nous quitta presque plus, jusqu'au moment de notre départ; il venait déjeûner à bord, retournait à terre

après le repas, et reparaissait très-exactement à l'heure du dîner. Ses manières n'avaient rien de ridicule ni de gauche ; il n'était point importun, il examinait les choses avec attention, se montrait soigneux de nous imiter, et de ne rien faire qui pût nous déplaire.

Dans le commencement de notre séjour, il me paraissait singulier d'avoir à ma table deux colosses (car son premier ministre ne nous quittait pas non plus) tout nus, bariolés, depuis les pieds jusqu'à la tête, de dessins les plus singuliers qu'on puisse imaginer et qui, cependant, ne manquaient ni de symétrie ni d'un certain goût. C'est avec raison que l'on a dit que le tatouage cache le nu ; l'originalité des figures attire et occupe l'attention et produit l'effet d'un costume. On ne saurait croire avec quelle facilité nous prîmes notre parti sur cet étrange vêtement.

A la première visite que nous reçûmes du roi, dans cette baie, il me pria d'avoir la complaisance de le faire saluer une seconde fois, pour que ses sujets, qui n'avaient peut-être pas bien entendu la veille, fussent témoins de ces égards. Je me prêtai volontiers à satisfaire sa vanité, et pour ne lui rien laisser à désirer, je fis lancer quelques fusées et quelques chandelles romaines, qui eurent un succès merveilleux.

D'après un des plus anciens usages des peuples de la Polynésie, je changeai de nom avec le roi ; il fut Du Petit-Thouars, moi je fus Youtâti ; dès ce moment il n'eut plus rien à me refuser, j'étais le maître de l'île, surtout de sa vallée et plus particulièrement de Madame Youtâti qui, dès le lendemain, vint avec le

roi me faire souvenir que j'étais Youtâti. Je la reçus fort poliment, mais je n'abusai point de la magnanimité d'un si bon prince.

Je fis quelques cadeaux à LL. MM., on leur montra toute la frégate, et en passant devant le four, d'où l'on venait de retirer le pain, la reine en demanda un, qu'elle emporta sous son bras.

Le roi, pour cette visite d'apparat, nous était venu en grand costume; il avait les cheveux liés en touffe sur le sommet de la tête, rasée, du reste, tout autour; cette seule touffe composait sa coiffure, qui était exactement le contraire de celle d'un prêtre catholique. S. M. n'avait, en effet, de cheveux que dans la place ordinairement occupée par la tonsure. On nous a assuré que cette mode, suivie aussi par quelques femmes, a été récemment introduite dans ces îles par les missionnaires protestants; fait important que, cependant, je ne puis garantir. Le roi portait un immense maro dont les bouts tombaient presque à terre; un manteau fait avec une étoffe de molleton rouge, était placé sur ses épaules; attaché au cou par devant, il le drapait en entier et lui donnait un air de dignité très-remarquable.

La Reine n'avait point laissé échapper cette occasion de montrer que les femmes de cet archipel ne sont pas sans coquetterie; sa toilette était pleine d'une certaine recherche; elle avait relevé avec soin ses cheveux sous une espèce de réseau en tapa très-fine, qui avait l'apparence de la gaze; elle s'était affublée d'une robe de mérinos vert-pomme, qu'elle avait déjà reçue de la

générosité des missionnaires français, et par-dessus tout cela, elle portait un manteau d'étoffe de tapa : elle avait les jambes, les pieds et les mains nus et élégamment tatoués.

Les femmes des îles Marquises, comme celles de l'île de Pâques, étant toujours couchées ou accroupies, paraissent avoir de la difficulté à se tenir debout ; avant qu'elles se mettent en mouvement on est toujours dans l'incertitude, pour savoir si elles iront à quatre pattes ou sur deux pieds.

Dans cette visite, j'offris au roi un sabre à fourreau doré qui parut lui faire grand plaisir. Le ceinturon, fait à Paris dans les dimensions ordinaires, ne pouvait être employé selon l'usage général : il en eût fallu deux au bout l'un de l'autre pour faire le tour de Sa Majesté.

Dans le peu de présents que j'avais à ma disposition, les reines avaient été oubliées ; aussi me trouvai-je fort embarrassé : néanmoins, comme les dames polynésiennes ne sont point encore bien difficiles, je pensai qu'un rideau en cotonnade croisée, de couleur ponceau, ferait un manteau délicieux, et certes je ne me trompai pas ! Un cachemire de l'Inde n'eût pas rendu la princesse plus heureuse.

Le roi me montrant des dispositions très-bienveillantes, je lui proposai, pour établir des relations plus suivies entre nous, de lui laisser deux missionnaires, qui apprendraient à parler le polynésien et enseigneraient le français à son fils. Le roi Youtâti se montra très-empressé d'accueillir ces messieurs, et il

m'offrit une partie de son palais pour les loger, jusqu'à ce qu'ils eussent une maison à eux. Il me donna également un terrain assez grand pour la bâtir et pour faire un jardin convenable.

Les révérends pères Devaux et Borgella, dont l'intention était de se fixer aux îles Marquises, ne pouvaient, en effet, rencontrer une occasion plus favorable de s'établir : ils s'empressèrent donc de profiter de ces bonnes dispositions, et ils commencèrent dès le 6 août, à s'installer à terre, dans la partie de la maison du roi qui fut mise à leur disposition.

Ces ecclésiastiques semblèrent quitter la frégate avec quelque serrement de cœur. C'était effectivement leur dernier adieu à la France, car une frégate, un bâtiment de guerre quelconque, c'est encore le sol de la patrie : on y vit sous ses lois, à l'ombre de son pavillon. La *Vénus* partie, ces messieurs allaient se trouver comme tombés du ciel, au milieu d'une population de sauvages anthropophages, dont ils ne comprenaient point le langage, et dont les mœurs, jusqu'à présent, ont résisté aux enseignements de MM. les ministres protestants de la société de Londres.

La baie de la Madre de Dios, située sur la côte occidentale et sous la montagne la plus élevée de l'île Cristina, gît dans le Sud 15° E. du monde de la pointe O. de l'île de la Dominica : l'entrée de la baie est formée par deux caps élevés dont le gisement est du N. 16° E. au S. 16° O. du monde.

Cette baie, peu spacieuse, est divisée à l'intérieur en deux anses bordées de plages de sable, et toutes

deux habitées ; ces anses sont séparées l'une de l'autre par une pointe avancée qui intercepte toute communication entre elles, par le bord de la mer ; cette pointe, d'une moyenne élévation, étant très-escarpée, est très-accore au rivage. L'anse du nord est la plus considérable sous le rapport de la population, de son étendue, de sa fertilité et de son importance comme résidence du roi. C'est également dans cette anse que se trouve l'aiguade.

Peu de temps après que la *Vénus* fut établie dans cette baie, j'allai rendre au roi la visite qu'il m'avait faite. Il vint me recevoir à mon débarquement, et me conduisit à son palais. Ce palais est tout simplement une grande case d'environ 20 mètres de long sur 4 ou 5 mètres de large ; elle est située auprès du rivage, sous de grands arbres qui ajoutent à tous ses agréments naturels l'ombrage et la fraîcheur.

Cette case, comme toutes les autres, dans cet archipel, est érigée sur une plate-forme rectangulaire, construite en pierres sèches, dont l'élévation au-dessus du sol est d'environ un mètre. La direction principale de cette case s'étend du Nord au Sud.

Le grand côté de l'Est, perpendiculaire à la direction du ravin, est entièrement fermé par un mur fait en bambous qui se touchent et interceptent l'air ; ce mur s'élève perpendiculairement jusqu'au faîte du toit, et peut avoir de six à sept mètres de haut. Le grand côté opposé, ou de l'Ouest, est formé par le toît à un seul versant, qui tombe sous un angle très-aigu, presque à un mètre de la plate-forme qui sert de base ;

les deux extrémités de la case et la partie de l'Ouest qui joint le toit à la plate-forme, sont clos par des murs construits en bambous rapprochés, mais qui ne se touchent pas et permettent à l'air de circuler. Du côté de l'Ouest, on a ménagé des ouvertures très-peu élevées, par lesquelles il faut passer, en se baissant beaucoup, pour entrer dans la case.

A chaque exurémité du seul appartement que forme cette case, il y a une partie du sol plus élevée que celui du reste de l'aire, d'environ trente-cinq centimètres; ces deux espèces de plates-formes semblent plus exclusivement réservées au roi; la partie intermédiaire de la case est divisée dans le sens de la longueur, en deux portions presque égales; le côté du fond est jonché d'herbes sèches, sur lesquelles on étend, perpendiculairement à la direction du mur, des nattes pour se coucher; c'est une espèce de lit de camp qui est commun à tout le monde. Dans la partie antérieure de la case, les pierres du sol sont à nu; au-dessus, on remarque quelques vases en bois à l'usage de LL. MM., soit pour contenir leurs provisions, soit pour préparer la *popoï*.

Lorsque j'entrai pour la première fois dans ce singulier palais, je trouvai la reine, la fille du roi et plusieurs autres dames, couchées et enveloppées de pièces de tapa; il y avait aussi grand nombre de curieux accroupis sur les pierres, du côté opposé aux femmes. Le roi me présenta à la reine et à la princesse sa fille qui n'eurent pas trop l'air de s'en apercevoir et se cachèrent aussitôt la figure, sous leur manteau de

tapa, ce qui me fit mal augurer de leur beauté. Le roi m'offrit ensuite une espèce de diadème ou de bandeau en plumes de coq, qui, bien porté, fait un très-bon effet. La conversation avait lieu par l'entremise de notre pilote Robinson, qui cumulait ainsi les fonctions d'interprête.

Le roi me fit beaucoup de questions sur la France, sur son souverain, sur sa population, et enfin sur le le nombre de vaisseaux pareils à la *Vénus*, qu'elle possédait. Il me parla ensuite de la guerre qu'il faisait aux habitants de l'île de la Dominica, et m'engagea à l'aider dans une entreprise qu'il projetait. J'eus quelque peine à lui faire comprendre notre position comme neutre, et je ne suis pas bien sûr que j'en sois venu à bout. Je lui proposai d'arranger la paix avec ses ennemis, la guerre ne pouvant lui procurer aucun avantage réel. Il repoussa vivement cette proposition comme contraire à son honneur, qui se trouverait atteint s'il acceptait ma médiation.

Il semblerait, me dit-il, aux yeux de toutes ces populations, que par lâcheté j'aurais sollicité votre appui, pour obtenir la paix : il n'en fut plus question.

En quittant le palais du roi, nous allâmes nous promener dans le village; il était alors composé de trente à quarante cases, éparpillées autour de la plage et sur les côtés du ravin qui forme le prolongement de cette anse; la population entière de la vallée s'élevait alors à cent cinquante ou deux cents personnes tout au plus, parmi lesquelles on comptait une douzaine d'Européens, Anglais, Espagnols ou Français.

Pendant notre tournée, nous ne vîmes rien de bien remarquable qu'un *moraï* nouvellement construit, pour recevoir les dépouilles mortelles d'une des femmes du roi, décédée depuis huit jours. Ce monument funèbre ressemblait à une case ou hangar dont le côté de l'Ouest et les extrémités, Nord et Sud, seraient restés entièrement ouverts; le toit était soutenu par des piliers peints en rouge et en jaune. Cet emplacement était *taboué* et il n'était pas permis d'en approcher; l'odeur affreuse qu'il répandait au loin, ôtait d'ailleurs toute envie de le voir de plus près. Cette dernière circonstance nous fit connaître que les Polynésiens ne sont point dans l'usage de brûler ni d'embaumer les morts, car jusqu'à présent, dans les îles Marquises, les Indiens ont conservé toutes leurs anciennes superstitions et leurs usages n'ont point encore été sensiblement altérés par le contact des étrangers.

Les cases sont toutes construites sur des plates-formes en pierres sèches, plus ou moins élevées, et elles sont en général, dans cette baie, dirigées du Nord au Sud et ouvertes par le grand côté qui se présente à l'Ouest; cette disposition est, sans aucun doute, particulière à cette vallée et tient à la situation du ravin. Quelques habitations sont entourées de clôtures, faites par des murs en pierres sèches, d'un mètre environ d'élévation, mais c'est le plus petit nombre; les cases ne diffèrent d'ailleurs que par les dimensions; elles ont en général l'apparence de la misère et sont fort inférieures, pour le travail et la

propreté, à celles des îles Sandwich et à celles des îles de la Société.

Les pirogues de cet archipel m'ont paru également ne pouvoir souffrir la comparaison avec celles des autres indigènes de la Polynésie que nous avons visités. Elles sont plus grossièrement travaillées; chaque jour d'ailleurs cette industrie se perd; les Indiens possèdent dans presque toutes ces îles des baleinières achetées ou enlevées aux bâtiments qui fréquentent cet archipel, pour y prendre des rafraîchissements, et ils les préfèrent à leurs constructions nationales.

Sous tous les autres rapports d'industrie naturelle, les habitants des îles Marquises ne paraissent l'emporter sur aucune autre population de cet océan. Les nattes qu'il fabriquent sont moins fines et moins ornées que celles des populations situées plus à l'Ouest; leurs armes sont également d'un travail moins fini. Cependant leur industrie semble se montrer avec plus d'avantage dans la confection des massues de combat, dans celle des éventails à pied sculptés, et dans la construction des vases en bois, qu'ils destinent à la conservation de leurs provisions et à la préparation de la *popoï :* ces vases paraissent être très-recherchés dans les îles voisines. Ils sont fabriqués avec le bois de l'arbre à pain, qui sert aussi pour la construction des pirogues et des cases. Ils emploient le bois de *casuarina* pour faire leurs pagayes et quelques armes; ils se servent de bambous et de calebasses pour conserver l'eau et l'huile de coco. Ce sont les femmes qui font les nattes et les étoffes de

tapa; parmi les hommes, il y a des fabricants d'éventails, de massues de guerre, de pirogues, etc.

En parcourant la vallée, nous eûmes l'occasion de voir les habitants; ils nous entourèrent et nous suivirent par curiosité, ce qui nous donna également lieu de satisfaire la nôtre en les examinant. Nous remarquâmes que les jeunes gens étaient, en général, peu tatoués, et nous avons cru comprendre que cette coutume est bien moins universelle qu'autrefois. Nous vîmes quelques jeunes filles, de très-jolie figure et de formes gracieuses; presque toutes avaient les pieds et les mains tatoués, quelques-unes avaient seulement les lèvres et le front, auprès de la racine des cheveux, tatoués, mais la plupart avaient un air maladif, et, presque toutes, sans exception, étaient fort sales... Je comprends qu'elles aient pu être comparées aux Indiennes de l'intérieur du Pérou, mais jamais, et sous aucun rapport, aux gracieuses créoles de Lima.

Nous allâmes ensuite faire visite à M. Stolworthy, missionnaire anglais de la société de Londres; il résidait depuis une dizaine d'années dans la baie de la Madre de Dios, où il était très-confortablement établi; il occupait une jolie maison en bois, et la seule, dans cette île, qui méritât ce nom. Ce gentleman nous accueillit fort poliment, et je dois à son obligeance quelques détails intéressants sur la population du groupe du S. E., sur le caractère des naturels, leurs coutumes et le peu de dispositions qu'ils ont montrées à se convertir. Les succès de sa mission étaient, jusque-là, à peu près nuls. Naguère il était secondé par

un autre missionnaire marié, qui a résidé quelque temps dans cette baie; mais la curiosité des naturels à l'égard de sa femme, étant devenue chaque jour de plus en plus vive et plus inquiétante pour son repos, il avait été forcé d'abandonner cet archipel et d'aller s'établir dans celui de la Société.

Avant de me rembarquer, le roi voulut me faire saluer de toute son artillerie; et je dus me prêter à cette fantaisie : il était heureux de me montrer qu'il avait une vieille caronade à moitié enterrée dans le sable.

S. M. ne put se résoudre à nous quitter; elle vint dîner à bord, et ce fut pour elle une occasion favorable pour me demander des présents : il faut toujours en avoir en réserve pour chaque visite; car quelque satisfaction que ces chefs témoignent en recevant ce qu'ils désirent, cette satisfaction ne dure pas longtemps, et ils ont bientôt de nouvelles grâces à demander. Le Roi m'avait montré un uniforme avec des épaulettes de capitaine de vaisseau de la marine de S. M. B., qui lui avait été donné par M. le capitaine Bruce. Il me dit qu'il le réservait pour visiter les bâtiments de la Grande-Bretagne, mais qu'il lui en fallait un pour aller, en costume convenable, à bord des bâtiments de guerre français : je ne pus résister à un argument aussi puissant, et j'offris à S. M. un costume complet; ne lui ayant d'abord donné que l'habit qu'il endossa aussitôt, sans chemise ni pantalon : il me fit remarquer qu'il lui manquait encore quelque chose; l'ayant entièrement satisfait, il laissa éclater une grande joie.

De ma vie je n'avais vu quelqu'un si heureux ; le roi se promenait fièrement, se regardait dans les glaces, s'admirait et riait de bien bon cœur. Il alla se promener, sur le pont, pour se faire voir, et il semblait dire à tout le monde : Regardez-moi ! Youtâti avait, selon toute apparence, une cinquantaine d'années. Il faut vraiment avoir été témoin de la vanité puérile qu'il manifesta pour s'en faire une idée : rien, d'ailleurs, ne dépeint mieux le caractère des sauvages, que la scène amusante dont nous fûmes les témoins. Les sauvages sont de vieux enfants que tout distrait un moment ; comme eux, ils sont susceptibles de se laisser entraîner au bien ou au mal, sans que cela tire à conséquence pour leur conduite à venir.

Le roi me demanda un pavillon : un grand chef comme lui devait être connu par ses couleurs !... Je proposai à S. M. de choisir parmi plusieurs pavillons.

Il prit le damier à carreaux rouges et blancs, qu'il adopta, après m'avoir demandé s'il n'était pas celui de quelque nation. Dès le lendemain, Youtâti envoya couper un arbre pour faire un mât qu'il érigea auprès de sa case, et où il arbora immédiatement son pavillon. Cette circonstance donna lieu à une espèce de fête ; les hommes chantèrent quelques morceaux qui étaient accompagnés de refrains, de tamtams et du claquement des mains d'une troupe de femmes assises en rond, qui avaient assez l'air de réciter un *de Profundis*. Ce chant, sans doute guerrier, avait infiniment d'analogie avec le plain-chant, et toute cette fête, en effet, avait la solennité d'un enterrement.

Pendant la durée de notre séjour dans la baie de la Madre de Dios, nous eûmes à nous louer de l'empressement du roi et des autres chefs; il ne s'éleva aucune querelle entre les indigènes et nos matelots, quoique tout l'équipage ait eu, par parties, la permission d'aller à terre se promener; et notre eau se fit très-facilement et sans trouble.

Les femmes ne vinrent point à bord, ainsi qu'elles sont dans l'usage de le faire pour les navires du commerce. Les bâtiments de guerre anglais qui, chaque année, passent dans cet archipel, ont accoutumé les indigènes à regarder les bâtiments armés comme *taboués*. Ainsi, je n'eus aucune permission à donner, ni défense à faire à cet égard : nous profitâmes de cette nouvelle coutume, bien préférable sous tous les rapports. Ici comme aux îles Sandwich, des indigènes vinrent nous demander la permission de visiter la frégate et d'en mesurer les principales dimensions.

Quelques Européens s'occupent, dans cette île, de la culture des plantes potagères. Ces produits sont encore rares : on trouve cependant, mais en petite quantité, des choux, des pommes de terre, des ognons, de la salade, des citrouilles, des melons, des pastèques et des ananas.

Un Espagnol a essayé pendant plusieurs années de cultiver du maïs; sa récolte a toujours été faite par les indigènes, avant qu'il fût parvenu à maturité. La paresse des Indiens les empêche de suivre d'aussi utiles exemples; ils n'ont d'activité que pour le plaisir et

pour la guerre : cependant ils deviennent aussi d'assez bons matelots.

MM. les missionnaires Devaux et Borgella voulurent bien se charger d'une collection de graines potagères destinées à multiplier d'utiles végétaux ; quelques orangers que nous avions apportés du Chili, furent plantés sur l'île Cristina, qui jusqu'à présent a été, ainsi que tout cet archipel, privée du fruit si agréable et si bienfaisant de ces arbres des tropiques. Nous semâmes également du café, qui jusque-là n'existait point dans ces îles [1].

La veille de notre départ, Sa Majesté, par un mouvement spontané de générosité, donna à MM. les missionnaires un nouveau terrain, au milieu duquel était une maison suffisamment grande, et en assez bon état : le toit seulement avait besoin de quelques réparations. Le terrain était, en partie, couvert de cocotiers, de quelques arbres à pain, et il était d'une étendue suffisante pour un jardin. Le roi traça lui-même les limites de cette propriété; elles furent aussitôt assurées par des abornements, et l'on s'occupa, en premier lieu, des murs de clôture, qui, selon l'usage, se font en pierres sèches. On trouve pour ces constructions la plus grande facilité, car le sol est jonché de pierres volcaniques arrondies par le frottement. C'est à grand'peine que l'on s'en débarrasse pour pouvoir cultiver la terre

[1] Depuis mon retour en France, j'ai eu la satisfaction d'apprendre qu'il avait levé, et que déjà il y avait des plants de ce précieux arbuste qui avaient 40 à 50 centimètres de haut.

végétale, encore assez peu profonde et rare au bord de la mer.

A notre départ, le roi, qui était à bord, ne partit de la frégate que lorsqu'elle fut sous voiles. En nous quittant, il versait de grosses larmes : j'aime à croire qu'elles étaient sincères ; mais je ne puis cependant les regarder que comme un trait de plus de ressemblance avec les enfants : vraies comme celles qu'ils répandent, elles n'étaient probablement pas dues à un chagrin plus profond.

Les îles Marquises, bien que de formation volcanique, ne renferment aucun volcan en activité, et ne paraissent point soumises aux tremblements de terre. Les habitents les plus anciens n'ont connaissance d'aucune commotion ou perturbation de ce genre, ce qui, joint à l'état de fertilité que l'on remarque, tend à prouver qu'elles sont d'une origine déjà très–reculée.

Ces îles sont toutes fort élevées, et leur sol est très-tourmenté et très-accidenté. Dans la plupart, les montagnes les plus hautes, qui en font la charpente, occupent l'intérieur ; et, de ces montagnes principales, des ramifications s'étendent vers les différents points de la côte, en formant des ravins ou vallons plus ou moins étendus, plus ou moins fertiles, dans lesquels sont établies les diverses tribus dont la population se compose. Ces peuplades se disputent entre elles les meilleures vallées, les bois les plus riches en arbres à pain ou en cocotiers, et les ruisseaux les plus abondants; la possession de ces vallées, de ces bois et de

ces ruisseaux, est une des causes incessantes des guerres qu'elles se font. Les habitants des îles Marquises ne connaissent aucune forme de gouvernement; les tribus vivent indépendantes les unes des autres et elles suivent la loi naturelle, qui est la loi du plus fort. Le seul titre de distinction, sous le point de vue civil, est celui d'*Ariki*, que l'on traduit ordinairement par celui de chef ou de roi; et qui, cependant, ne semble désigner parmi eux qu'une personne possédant des terres ou devant en hériter; mais, parmi celles-ci, il y en a qui par leurs qualités personnelles, par leurs succès dans la guerre, ou par la réunion d'un plus grand nombre de partisans, vivant sur leurs domaines, obtiennent une supériorité réelle sur leurs compatriotes; ces personnages sont alors désignés par le titre d'*Ariki-noui*, grand chef: on en voit quelquefois plusieurs dans une même vallée. Aucun de ces chefs ne reçoit de services ni de tributs, et aucun d'eux n'a de droits pour y prétendre; mais, dans les circonstances importantes, lorsqu'il s'agit de faire la guerre ou la paix, on s'en rapporte à leur opinion ou à leur désir : aucun *tabou*[1] général ne peut, non plus, être prononcé sans leur participation.

Les habitants des îles Marquises paraissent n'avoir aucune religion et ne pratiquer aucun culte; cepen-

[1] Le *tabou* est une loi en quelque sorte d'institution divine; c'est toujours une défense, censée révélée, de faire tel ou tel acte. Les tabous sont prononcés par les ariki ou les *orométuas*. Cette institution a été trouvée chez tous les peuples de la Polynésie.

dant, on remarque dans leurs fêtes, certains individus qui prennent des costumes étranges, ont l'air d'inspirés, et paraissent s'adresser au ciel, en exécutant des danses accompagnées de gestes qui ressemblent à des invocations. Ces espèces de prêtres, de devins ou de sorciers, exercent une grande influence sur ces populations; ils prononcent les tabous, tout comme si la nécessité leur en avait été révélée. Ces tabous sont quelquefois particuliers; d'autres fois, ils deviennent généraux, lorsque les chefs y consentent; en un mot, prêtres, devins ou sorciers, toujours est-il que les chefs les ménagent et s'en servent pour appuyer leurs desseins. Les tabous prononcés sont ordinairement respectés; c'est la seule loi, en quelque sorte d'institution divine, qui soit connue et obéie. Elle doit son existence à la superstition qui la maintient. Si les tabous sont violés, c'est à Dieu seul qu'on laisse le soin de punir les coupables : l'opinion générale est qu'ils seront frappés de mort ou atteints du *Kovi*, maladie affreuse qui tient de la lèpre et de l'éléphantiasis.

Le tabou peut s'étendre à toute sorte de choses; c'est une défense rigoureuse de faire tel ou tel acte, comme de manger certains aliments, de toucher telle ou telle chose, etc., etc.

Il y a des tabous généraux, qui, lorsqu'ils sont permanents, servent de lois ou de règles à cette société; tels sont ceux qui empêchent les hommes de toucher les nattes sur lesquelles les femmes couchent, de manger d'un aliment préparé dans un vase-tabou ou placé

dans un lieu-tabou; et pour les femmes, ceux qui leur interdisent de prendre part aux repas de chair humaine, de toucher aux pirogues, d'entrer dans les cases destinées aux fêtes des hommes, de manger de la popoï préparée par un homme, etc., etc. Il n'y a point de lois proprement dites, conséquemment aucune pénalité pour les offenses quelles qu'elles soient; l'unique recours est celui des armes, que l'offense soit individuelle ou collective. De là, le grand nombre de querelles et de guerres qui agitent cette société.

A différentes époques, déjà, des missionnaires espagnols, américains et anglais, ont cherché à s'établir dans les îles Marquises. Ces diverses tentatives ont échoué, et pas une conversion sincère n'a été obtenue; on attribue cet insuccès aux mauvais conseils donnés par les déserteurs des navires du commerce, qui ont souvent réussi à exercer une grande influence sur les chefs, en se mêlant à leurs querelles et en les assistant dans leurs guerres.

Les guerres que se font entre elles les diverses tribus de cet archipel, sont conduites sans aucun ordre, sans aucune tactique; chacun agit selon sa volonté; lorsque cinq ou six personnes ont été tuées dans un combat, on considère ce nombre comme très-grand, et il l'est en effet, si l'on a égard au nombre des combattants et à la fréquence de leurs batailles : généralement, le parti qui a perdu le plus de monde, demande la paix, ou abandonne sa vallée.

Depuis un grand nombre d'années, l'île de la Dominica a été plus troublée qu'aucune des îles Marqui-

ses. Tantôt la guerre existe d'une vallée à une autre; tantôt, les habitants d'une même vallée se divisent en partis hostiles. Le plus ordinairement ces guerres se terminent par l'expulsion du parti vaincu; alors il va chercher asile dans une autre tribu, ou bien il est réduit en esclavage, ou tout simplement mangé. Dans le cours de l'année 1837, il y eut cinq à six disputes à la Dominica, toutes se sont terminées par des combats.

Les habitants des îles Marquises sont très-guerriers, me disait un jour un ancien résident de la baie de la Madre de Dios, mais ce sont tous *d'enragés poltrons* : je vais le laisser parler.

« Lorsqu'une peuplade veut faire la guerre à une « autre peuplade, il est d'usage qu'un de ses chefs aille « en députation chez la tribu dont on veut se faire « l'ennemi; il y passe la nuit, au jour il revient, et il « est censé avoir fait des discours qu'il répète, et « quelques choses qu'il ait dites, on lui a toujours « répondu qu'on voulait la guerre. Lorsque ces for- « malités sont remplies, la guerre est déclarée.

« C'est ordinairement la nuit que les indiens se « mettent en campagne pour commencer l'attaque, « et s'il se trouve quelques cases isolées, ils tâchent « de les surprendre, tuent tous ceux qui les habitent « et les emportent avec eux, et s'ils rencontrent quel- « ques pêcheurs, ils usent de la même violence en- « vers eux.

« J'allai une fois accompagner le roi Youtâti, dans « une expédition contre la Dominica; nous étions

« encore à un mille de terre, lorsque nous aperçûmes
« l'ennemi qui était campé à un mille du rivage, sur
« le penchant d'un coteau. De ce moment, nous n'o-
« sâmes plus avancer vers la terre; l'ennemi, égale-
« ment frappé de terreur, en nous voyant, ne bougea
« pas davantage!..

« La seule circonstance dans laquelle les indigènes
« se battent avec quelque bravoure, c'est celle où il
« arrive qu'un des leurs tombe entre les mains de
« l'ennemi; alors, mort ou vif, l'honneur veut qu'on
« le reprenne.

« S'ils ne font qu'un prisonnier, ils l'offrent en sa-
« crifice à leur Dieu, qui est représenté par l'un
« d'eux, qu'ils divinisent eux-mêmes à cet effet, et,
« dès que le prisonnier est mort, ils le mangent, sans
« plus de façon que si c'était du poisson ou de la
« *popoï*.

« Lorsque, dans un combat, ils font plus d'un
« prisonnier, c'est alors l'occasion de grandes ré-
« jouissances; ils allument un feu ardent, et au-
« dessus de ce brasier ils placent leurs victimes, or-
« dinairement après les avoir tuées d'un coup de
« massue, mais quelquefois aussi toutes vivantes, et,
« dès qu'elles sont rôties, ils s'asseyent autour pour
« les dévorer; ils ne permettent point aux femmes de
« s'associer à ces affreux repas; mais ceci est pure
« superstition, et seulement parce qu'ils s'imaginent
« que si leurs femmes y prenaient part, ils perdraient
« leur première bataille. »

Presque toutes les populations de l'archipel des

Marquises, sont aujourd'hui pourvues d'armes à feu; elles sont devenues, ainsi que la poudre, les meilleurs articles de commerce ou d'échange; nous sommes les premiers navigateurs auxquels ils aient demandé de l'argent, mais sans en connaître encore la valeur réelle : cela viendra.

Le mariage n'existe point comme institution religieuse ou civile; c'est tout au plus une coutume; il ne dépend d'ailleurs que du consentement mutuel et n'oblige point à la constance, encore moins à la fidélité; il se rompt comme il se forme, sans aucune cérémonie et d'un commun accord, ou même souvent par la volonté d'un seul. Quelques hommes ont deux ou plusieurs femmes, qui vivent ensemble; mais ces exemples sont rares, tandis qu'il n'est pas une femme qui ne soit à plusieurs hommes à la fois, du consentement même du mari en titre; c'est ordinairement un frère, un parent ou un ami, qui partage ces tristes faveurs : quelquefois même ils sont plusieurs. Un mari serait bien ridicule s'il s'offensait de ces licences, et loin d'y croire sa délicatesse engagée, il est le premier à les provoquer. Il se fait honneur de sa femme, de sa fille, de sa mère, tout comme dans nos mœurs on se tient honoré de recevoir bonne et nombreuse compagnie et d'offrir sa maison à un voyageur de marque, ou à un ami. Les lois préventives publiées aux îles d'Hawaï, lois dont nous avons donné la traduction, nous apprennent jusqu'à quel point la dépravation était portée dans ces îles; les mœurs de l'archipel des Marquises ne sont pas meilleures.

Naturellement, avec des mariages ainsi faits, les liens de famille ont peu de force; les pères et mères semblent cependant avoir droit de vie et de mort sur leurs enfants : aucune loi ne protège ceux-ci ni ne les défend. Les mères sont cependant pleines de tendresse pour leurs enfants, mais elles ne les élèvent que comme fait une poule pour sa couvée; dès qu'ils peuvent suffire à leurs besoins, toute relation semble cesser entre la mère et les enfants.

Quelquefois, les jeunes filles n'attendent même pas qu'elles soient nubiles pour quitter la case paternelle; maîtresses d'elles-mêmes, elles vont vivre seules, s'abandonnent à tous leurs caprices, mènent la vie la plus licencieuse que l'on puisse imaginer, jusqu'à ce qu'enfin elles s'attachent à quelqu'un qui, ayant obtenu une préférence sur leur cœur, veut bien devenir leur mari. Du reste, cela ne tire pas à conséquence, puisqu'un nouveau caprice peut rompre ce nœud fragile qui ne nuit en rien à leurs licences.

Les habitants des Marquises se livrent au plaisir avec fureur; ils ont de nombreuses fêtes dont il est difficile de connaître l'origine; elles arrivent à certaines époques et dans des circonstances dont ils ne laissent point échapper l'occasion; ils se réunissent alors par bandes de 50 à 60, dans des maisons *tabouées*, où les membres de leur société, seuls, sont admis; ils choisissent une femme qui devient celle de tous, et ils s'abandonnent à tous les désordres imaginables; d'autres fois, ces sociétés s'embarquent et vont passer le temps de leurs orgies sur les îles inhabitées de San-

Pedro et de Hood, dans l'archipel du S. E.; et les habitants du groupe du N. O., sur celles de Chanal et de Masse; ils ne reviennent de ces excursions que lors que leurs provisions sont épuisées.

Il n'est pas rare que, pendant ces excursions, ces partis en rencontrent d'autres formés par des tribus hostiles, c'est alors l'occasion de combats acharnés toujours suivis de festins odieux.

La nourriture principale des habitants des Marquises se compose de la *popoï* (préparation fermentée de l'arbre à pain), de taro, de patates douces, de poisson, de cocos et de bananes. Les indigènes mangent le poisson tout vivant, dès qu'il sort de l'eau; ils commencent par la tête et tout y passe.

Pour faire la *popoï*, on enterre ensemble une certaine quantité de fruits de l'arbre à pain, qu'on laisse là jusqu'à ce qu'ils commencent à pourrir; dans cet état de fermentation, on les retire pour en faire une pâte qui est très-aigre, avec laquelle on forme des pains que l'on fait cuire au four, jusqu'à ce qu'ils deviennent durs comme le pain ordinaire; cela fait on mêle une partie de cette pâte ainsi préparée, avec du fruit nouveau de l'arbre à pain et de l'eau; cette préparation, plus ou moins délayée, se nomme la *popoï*. On dirait une bouillie épaisse et de couleur jaunâtre : les naturels la mangent avec deux doigts. Cette nourriture passe pour être très-saine et pour être agréable au goût; cependant les étrangers ne l'aiment pas, et ce n'est qu'après une longue résidence qu'ils s'y accoutument.

Dans toutes les îles de l'archipel on trouve grand nombre de cochons; ils sont libres dans les montagnes, où ils se multiplient beaucoup. On les garde pour les jours de fête et pour les vendre aux bâtiments qui viennent en relâche. Les habitants élèvent aussi des poules, mais ils en prennent peu de soin et ils n'en font de cas que comme moyen d'échange, et à cause des plumes qu'ils en retirent pour leurs parures.

Le mets que les indigènes préfèrent, par-dessus tout, est la chair humaine; c'est là un des grands mobiles de leurs guerres fréquentes; ils font, comme manger, bien plus de cas des Indiens que des blancs; ceux-ci leur paraissent d'un goût fade, désagréable, et s'ils en mangent, c'est faute de mieux.

La manière de cuire leurs aliments est la même que dans toute la Polynésie; ils font des trous dans lesquels ils allument du feu pour chauffer des pierres, dès qu'elles ont atteint le degré de calorique convenable, on nettoie le trou, que l'on garnit, au fond, de ces mêmes pierres échauffées; on place dessus des feuilles de bananier ou de palmier, et par-dessus ces feuilles, on arrange le mets que l'on veut cuire; on le recouvre par d'autres feuilles, puis par les pierres, et enfin par de la terre : après un temps donné, dont l'expérience a appris à connaître la durée, ils retirent la terre, les pierres, et le mets qu'ils ont ainsi préparé se trouve cuit à point. Les viandes surtout acquièrent par ce procédé une saveur parfaite.

Les indigènes des Marquises paraissent d'un caractère doux; cependant il n'en est aucun qui, dans le

cas de sacrifices humains, ne montre la plus froide indifférence, et ne soit capable des plus grandes cruautés envers les victimes. Il nous semble cependant que cette coutume d'anthropophagie est plutôt, chez eux, un vice d'éducation qu'une preuve de férocité. Ils se montrent très-bienveillants pour les étrangers, tant qu'ils les craignent et qu'ils en attendent des présents ou des avantages; sinon, ils ne cherchent plus qu'à les tromper et à les voler s'ils en trouvent l'occasion.

Un de leurs plus doux passe-temps est de faire la chasse aux affreux insectes qu'ils nourrissent dans leurs chevelures touffues. Une attention très-délicate, entre eux, est d'en partager le produit avec l'objet de leurs plus tendres affections, ou de l'offrir à la personne que l'on veut honorer de faveurs particulières : c'est, dans nos mœurs, l'équivalent de l'offre d'un frais et élégant bouquet. Les cases des Indiens ne sont pas mieux tenues que leurs personnes; l'herbe dont elles sont jonchées du côté où se placent les nattes, est souvent vieille et répand une odeur désagréable. Ce qui précède se rapporte non-seulement à l'île Cristina, mais encore à toutes les îles des Marquises. Les coutumes et les mœurs des Indiens qui les peuplent sont sans aucune différence sensible entre elles.

Dans la situation présente des îles Marquises, elles n'offrent pour ressources au commerce, qu'un peu de bois de sandal, et elles ne peuvent encore être d'aucune utilité aux navires qui auraient besoin de se ravitailler ou de se réparer. Dans presque toutes les îles,

le bois de sandal a été coupé sans pensée d'avenir, et les habitants sont de si mauvaise foi, qu'ils en promettraient sans en fournir ; ce ne serait qu'avec beaucoup de peine que l'on parviendrait aujourd'hui à en réunir un chargement tant soit peu considérable.

Cet archipel, si heureusement situé comme relâche, pour les bâtiments qui vont à la côte du N. O., et à celle du Mexique, pour ceux qui en reviennent ou qui vont du Chili en Chine, serait susceptible de devenir un point très-important. Mais il faudrait que ces îles fussent occupées par des habitants industrieux ; alors ce territoire fertile deviendrait productif, et la population, bientôt doublée, aurait à offrir aux vaisseaux de l'Europe, amenés là par la pêche de la baleine ou par le commerce, avec un lieu de repos d'une grande sécurité, des ressources abondantes en rafraîchissements. Dans l'état actuel on doit préférer comme relâche, et sans aucune comparaison, les îles Sandwich ou celles d'O-Taïti. Comme point militaire et jusqu'à une exploration de détail plus complète, l'île de Nou-ka-Hiva[1] semble devoir être préférée à toutes les autres; les ports d'Anna-Maria et de Tchitchakoff, que possède cette île, sont parfaitement sûrs et pourraient, au besoin, être facilement défendus; avantage dont ne jouit pas complètement celui de la Madre de Dios, qui sera toujours exposé aux insultes d'une force qui se présenterait à l'improviste. Les avantages que peut offrir l'île de la Dominica sous le point de

[1] Nou-ka-Hiva, Nouka-Hiva ou Nou-Hiva.

vue militaire et maritime, ne sont pas suffisamment connus ; il est bien probable toutefois qu'ils ne surpassent point ceux de Nou-ka-Hiva.

Dans toutes les îles habitées des Marquises, il y a des cochons, des chèvres et des poules : tous ces animaux vivent à l'état sauvage et se multiplient facilement. A plusieurs reprises on a introduit des bestiaux ; ils ont toujours été détruits avant le temps nécessaire à leur reproduction. Au moment de notre passage, un troupeau de bêtes à cornes s'élevait sur l'île de Cristina, par les soins de M. Stolworthy, missionnaire anglais ; ce troupeau n'était point encore assez nombreux pour pouvoir être utile aux bâtiments en relâche.

Le 9 août, en partant de la baie de la Madre de Dios, nous gouvernâmes au Sud, pour aller reconnaître la partie méridionale de l'île Cristina. Nous revînmes par l'Est pour en faire le tour, que nous achevâmes en passant par le canal qui la sépare de l'île de la Dominica, et que nous avons nommé détroit du *Bordelais*, en souvenir du voyage du capitaine Roquefeuille.

Cette exploration terminée, nous nous dirigeâmes sur l'île de *Roa-Houga*, la plus orientale du groupe du N. O. Nous en parcourûmes toutes les côtes en les relevant, et sans avoir aucune communication avec les indigènes. En passant près des roches qui couvrent le mouillage de la *baie Invisible*, nous ne vîmes ni habitants ni pirogues ; c'est cependant devant cette baie qu'ont ordinairement lieu les relations avec cette

peuplade : ils apportent, pour les échanger contre de la poudre, des poules, des cochons et des fruits. Nous visitâmes successivement l'écueil dit *Clark's reef*, sur lequel nous passâmes sans en avoir connaissance [1], puis l'île à fleur d'eau, indiquée dans l'E. S. E., à 15 ou 18 milles de distance de l'île Chanal. Nous ne la trouvâmes point dans cette aire de vent, mais bien dans l'Est 13° nord, de l'îlot du nord de Chanal, à peu près à la distance qui nous avait été donnée.

Cette île n'est en réalité qu'un banc de corail et de sable élevé de deux à trois mètres au-dessus de l'eau, et sur lequel la mer brise très-haut; le haut fond qui lui sert de base se prolonge vers l'Est, à une assez grande distance sous l'eau : nous avons été engagés sur ce fond jusque par 7 brasses. Nous trouvâmes en retournant vers le Sud, pour nous dégager, que le brassiage augmente graduellement et lentement de 7 à 14 brasses; plus rapidement de 14 à 27, puis presqu'aussitôt nous trouvâmes de 50 à 60 brasses, et tout à coup nous n'eûmes plus de fond par 200 brasses. Lorsque nous étions par 7 brasses, la sonde nous rapporta une espèce de sable gris, composé de débris de coquilles et de madrépores, et un fragment de corail vivant d'un genre qui nous parut nouveau.

[1] Bien que nous n'ayons point trouvé la basse dite *Clark's reef*, ni de fond par 200 brasses, dans la position où on nous l'avait signalée, elle pourrait cependant, comme l'île à fleur d'eau dont nous allons parler, exister dans une autre position.

Nous contournâmes ce banc par l'Est, et nous revînmes par le Nord pour reconnaître les îles Chanal et Masse.

La première de ces îles est très-accore; ses côtes semblent s'élever perpendiculairement du fond des eaux. Elle est couverte d'une végétation qui ne peut être comparée à celle de l'île de la Dominica : cependant il serait inexact de la dire stérile. A la pointe du Nord de cette île, on découvre un gros îlot élevé et peu éloigné de la côte; il gît dans l'O. 13° S. du banc à fleur d'eau. La pointe du S. O. de Chanal est basse; quelques roches détachées et peu élevées sur l'eau s'en écartent et forment un brisant qui paraît se prolonger à quelque distance de ces roches visibles. Pourtant on ne peut rien affirmer à ce sujet, car, le vent étant très-frais, au moment de notre passage, des brisants auraient pu bien facilement se confondre avec ceux de la lame.

Dans le canal de séparation des îles de Chanal et de Masse, quelques personnes ont cru voir briser; n'ayant pas été à même d'éclaircir ce fait, nous engageons, en attendant une exploration plus complète, à éviter ce passage.

L'île Masse, beaucoup plus grande que celle de Chanal, est également très-élevée; mais elle est plus tourmentée dans ses formes ; elle offre une belle anse qui se présente au N. N. O., dans laquelle il est probable qu'on trouverait un mouillage convenable dans la belle saison. Plus à l'Ouest, une seconde anse semble offrir le même avantage. Dans ces deux vallées, la végétation

paraît plus riche et plus active que dans les autres parties de cette île. Nous aperçûmes encore, entre les pics, plusieurs plateaux couverts de beaux arbres et quelques tapis de verdure. On se demande, en voyant cette terre si riante, pourquoi elle n'est pas habitée. On ne peut douter cependant qu'il ne se trouve de l'eau à l'intérieur.

Les îles Masse et Chanal offrent une pêche et une chasse d'oiseaux de mer, également abondantes, aux naturels des îles de Nou-ka-Hiva et de Roa-Houga, qui viennent en profiter de temps à autre. Ces îles sont aussi un lieu de rendez-vous de prédilection pour ces bandes, si tristement joyeuses dont nous avons parlé, qui viennent s'y livrer à leur gourmandise et à leurs amours.

Les femmes choisies pour assister à ces fêtes, tirent une grande vanité de la préférence qu'elles ont obtenue; c'est pour elles un honneur dont elles se montrent fort jalouses : un général d'armée qui a gagné une bataille n'est pas plus fier qu'une femme qui revient d'une de ces fêtes sans nom.

L'île de San Pedro, dans le groupe du S. E., est, comme nous l'avons dit, également inhabitée; mais, ainsi que Masse et Chanal, elle reçoit des colonies mobiles qui s'y rendent des îles de la Dominica et de Cristina, pour y passer le temps de leurs orgies.

Après avoir terminé la reconnaissance de Masse et de Chanal, qui sont la limite du N. O. de l'archipel des Marquises, nous gouvernâmes sur l'île d'*Hergest*, dans le but de la reconnaître.

Ce n'est qu'un îlot élevé, accore, presque stérile, et non susceptible d'être habité. A l'Est, on voit deux autres îlots blancs, entièrement dépourvus de végétation ; ils sont beaucoup moins élevés qu'Hergest, et ne semblent pas devoir être rangés de trop près. En partant de ces îles, nous gouvernâmes sur *Roa-Poua*; comme toutes les îles de l'archipel, elle est fort élevée et d'origine volcanique, et elle offre un aspect plus pittoresque qu'aucune autre des Marquises. Cette île, couverte d'une végétation admirable, est dominée par un grand nombre de pics très-extraordinaires par leurs formes élancées qui les font ressembler à autant d'obélisques ou aux clochers aigus des églises du moyen-âge. A la pointe S. O. de Roa-Poua, il y a une anse très-bien abritée des vents régnants, devant laquelle on peut laisser tomber l'ancre par 20 brasses d'eau. Ce mouillage est très-près de terre; déjà, à un mille de distance, on ne trouve plus de fond par 200 brasses. Cette baie est d'un riant aspect; ses rives sont couvertes de cases entourées de cocotiers, d'arbres à pain, et d'une belle végétation qui s'étend presque jusqu'au sommet des coteaux qui encaissent la vallée. Les habitants de Roa-Poua ont la réputation d'être les plus sociables de tout l'archipel. Deux pirogues vinrent auprès de nous; elles étaient montées par des Indiens, en partie vêtus comme ceux que nous avions déjà rencontrés ; ils hésitèrent à venir à bord : nous ne les attendîmes pas. Nous continuâmes à contourner l'île et nous passâmes la nuit en louvoyant à petits bords sous la pointe du S. E. Le jour venu,

nous nous rapprochâmes de nouveau pour visiter et reconnaître la côte orientale et celle du Nord; à midi, toute cette reconnaissance étant terminée, nous nous dirigions déjà sur l'île de Nou-ka-Hiva, lorsque nous aperçûmes une baleinière qui venait vers nous. Nous l'attendîmes; elle était montée par quelques Indiens, et conduite par un blondin, à figure de vaurien, qui se dit un Américain du Nord. Il parut fort étonné de se voir à bord d'un bâtiment de guerre; n'ayant aperçu la frégate que par l'arrière, il l'avait prise pour un baleinier; sa contenance était celle d'un homme qui n'a pas la conscience nette, il avait très-probablement dérobé la baleinière qu'il montait, et peut-être, par cet enlèvement, avait-il compromis le succès de la pêche du bâtiment auquel elle appartenait!

Toutes les îles de la Polynésie sont infestées de déserteurs de cette espèce; ce sont en général de très-mauvais sujets et, pour les bâtiments qui visitent ces parages, ce sont les hommes les plus dangereux; ils provoquent à la désertion dans les équipages, et souvent ils sont, parmi les Indiens, les promoteurs des tentatives d'enlèvement des baleinières et des bâtiments eux-mêmes; c'est là un grand danger, que l'on a toujours à redouter dans toutes ces îles, lorsqu'on n'est point armé ou sur ses gardes. Peu de jours avant notre passage à la baie de la Madre de Dios, le navire baleinier anglais l'*Indien*, de Londres, que nous avions précédemment rencontré à Monterey, avait séjourné à ce mouillage où il avait perdu une baleinière; elle lui avait été enlevée par ses gens, qui étaient allés se

réfugier sur l'île de la Dominica, alors en guerre avec l'île Cristina.

Le temps, jusqu'alors favorable à nos opérations, devint mauvais; nous reçûmes quelques grains très-violents du S. au S. E., accompagnés de brumes et de torrents de pluie; le lendemain, le vent était encore très-frais, mais plus fixe; il se modéra dans la soirée. Quoique contrariés, nous avions pu faire le tour de l'île de Nou-ka-Hiva par l'Est et par le Nord. Quand nous eûmes ainsi terminé toute la reconnaissance du groupe des îles Marquises, nous fîmes route pour nous assurer de l'existence et déterminer la position d'une île désignée sous le nom de *Tiburones*, et portée sur la carte dans le S. O. de cet archipel.

CHAPITRE XVI.

Ile Tiburones. — Archipel Dangereux. — Iles de Corail. — O-Taïti. — Sommation à la reine Pomaré. — Réparations obtenues pour mauvais traitements faits à des Français. — Les missionnaires protestants; leur pouvoir dans ces îles, l'usage qu'ils en font; commerce; industrie des indigènes; revenus des îles de la Société; arrivée de la division d'Urville et Jaquinot; départ d'O-Taïti. — Iles Emeo et Toubouai-Manou. — Ile Mangea. — Ile Rarotonga. — Iles de Kermadec. — Arrivée à la baie des îles de la Nouvelle-Zélande.

Le 22 août, dès le matin, la *Vénus* était rendue par la latitude d'une île indiquée sous le nom de *Tiburones*. Nous courûmes toute la journée sur le parallèle de cette terre pour la trouver, mais ce fut bien inutilement que nous prîmes cette peine, car nous n'aperçûmes rien qu'une *goëlette*; cet oiseau de mer, lorsqu'il se montre par bandes nombreuses dans ces parages, est ordinairement regardé comme un indice certain du voisinage de la terre; cependant, à la nuit, n'ayant rien vu, nous nous dirigeâmes vers l'archipel Dange-

reux et O-Taïti. Juqu'au 24, nous continuâmes à avoir une jolie brise et un temps très-agréable ; mais, dès ce jour, l'approche des îles basses qui composent en général l'archipel Dangereux, se fit sentir ; le vent cessa d'être régulier, et nous éprouvâmes des grains qui nous donnaient de la pluie et obscurcissaient notre horizon. Sans chercher à expliquer ici la cause physique qui fait qu'auprès des îles coralloïdes la régularité des vents alizés se trouve détruite, ni pourquoi ces vents sont parfois interrompus par des calmes et des grains qui se forment sur ces îles, et donnent des bouffées de vents qui viennent tantôt de l'Est, tantôt de l'Ouest, du Nord ou du Sud, je me bornerai à rapporter ce fait irrécusable, et à faire remarquer combien cette circonstance augmente le danger, déjà si grand, de la navigation dans cet archipel, désigné tantôt sous le nom d'archipel de la Mer Mauvaise, tantôt sous celui d'archipel Dangereux, ou enfin sous la dénomination d'archipel des îles basses Pomotou.

L'archipel Dangereux est composé de deux espèces d'îles très-différentes ; les premières sont hautes, elles sont d'origine volcanique et peuvent se voir de loin. Les secondes sont les îles basses ; ce sont les plus nombreuses, elles sont peu élevées sur l'eau et toutes ont pour base du corail et sont en général boisées. On ne peut les voir que de très-près.

Le 25, nous passâmes assez près du groupe des îles de *Wilson* et de celui des îles de *Waterland*, mais nous n'en eûmes aucune connaissance, malgré le peu de distance qui nous en séparait, l'horizon étant tou-

jours trop chargé de vapeurs dans la direction où elles nous restaient.

Le 26 au jour, nous aperçûmes une partie des îles *Wlijen*, et à dix heures, nous vîmes tout à coup devant nous, à trois ou quatre milles de distance au plus, le groupe des îles de *Krusenstern*. Les grains fréquents que nous occasionnait le voisinage de ces îles ne nous avaient pas permis de les voir de plus loin; nous gouvernâmes plus à l'Ouest, en venant sur tribord pour les ranger par le Nord, et vers le coucher du soleil, nous étions parvenus à l'Ouest de tous les îlots dont ce groupe se compose; tous ces îlots sont, comme le plus grand nombre des îles de cet archipel, d'une nature coralloïde; tous sont formés par des plateaux de corail qui se tiennent entre eux par la base, et qui finissent par se réunir et former une île annulaire dont le centre est occupé par un lac d'eau salée dans lequel se forment les coquillages connus sous le nom d'*avicules-mères-perles*, qui produisent à la fois les perles et les nacres. Ces bassins, que l'on trouve dans toutes les îles de cette formation, sont généralement assez profonds et souvent accessibles, pour les bâtiments, par des passes ou brèches qui existent dans la ceinture de corail qui les forme; d'autres fois, lorsque ces îles sont d'une plus ancienne formation, la ceinture qui les constitue s'élargit, les coraux ne pouvant plus s'élever, s'étendent latéralement et bientôt les brèches qui servaient de passes pour pénétrer à l'intérieur, se ferment, et les bassins deviennent inaccessibles aux bâtiments. Dans ce cas, les na-

vires engagés dans la pêche des perles sont obligés, pour entrer dans les bassins de ces îles, de porter à bras, par-dessus la ceinture des rescifs, les pirogues ou baleinières qu'ils emploient pour cette industrie. Dans les îles plus anciennes encore que celles-ci, les bassins intérieurs se comblent peu à peu et finissent par disparaître. Il résulte de tout ce qu'on vient de dire sur ces îles basses, qu'elles ont pour origine des productions coralligènes d'une espèce colossale et dont la forme est exactement celle d'une branche de corail, et qu'aussitôt que ces formations arrivent à la surface de la mer, elles donnent lieu à un groupe d'îlots dont le nombre est égal à celui des branches ou des sommités de branches. Ces sommités, parvenues à l'air, meurent et servent de bases à autant d'îlots dont la végétation s'empare spontanément. Ces îlots s'élargissent insensiblement, et finissent par se joindre, d'où il suit que le groupe se trouve transformé, comme je l'ai dit plus haut, en une île annulaire qui renferme un lac. Enfin, lorsque ce lac se comble, ces îles sont parvenues à l'état de perfectibilité possible; d'où l'on voit encore que les groupes sont toujours les formations les plus récentes, que les îles dont les lacs sont inaccessibles, sont plus anciennes, et que celles qui n'en ont plus sont d'une origine encore plus reculée. Ces îles de corail ont peu d'élévation au-dessus du niveau de la mer et ne peuvent être aperçues à quelque distance qu'à la faveur des bouquets d'arbres qui les recouvrent et semblent sortir du sein des eaux; par un beau temps, on peut les voir de dix à douze milles au plus. Géné-

ralement, au bord des îles de corail, on ne trouve pas de fond par un brassiage considérable.

D'après nos observations de distance du soleil à la lune et les chronomètres, qui, par un hasard assez rare, nous donnaient la même minute en longitude, il résulte de nos relèvements pris sur les extrémités du groupe des îles de Krusenstern, qu'il se trouve très-correctement placé sur la carte de l'atlas de M. Duperrey, ainsi que sur celle de l'atlas de M. de Krusenstern, mais aussi très-inexactement situé sur la carte de l'archipel des îles Pomotou, calquée sur une carte anglaise, que l'honorable lord Russel, de la marine de S. M. B., et commandant de la corvette l'*Actéon*, avait bien voulu me communiquer lors de notre rencontre à Lima. D'après cette carte, publiée sous le nom d'Arrowsmith, nous aurions passé sur le groupe des îles Wlijen ; il suivrait de là que ce groupe serait, ainsi que ceux de Krusenstern et de *Lazareff*, porté 40′ plus à l'Ouest qu'il n'est réellement. Mon intention étant de passer entre le groupe des îles de Krusenstern et celui des îles de Lazareff, dont nous eûmes également connaissance avant la nuit, j'avais déjà donné la route pour suivre cette direction, lorsque le vent, alors très-faible, devint inégal, variable, et fut suivi d'intervalles de calme. Cette incertitude dans le temps me fit prendre la résolution de tenir la bordée du Nord, et d'attendre le jour avant de donner au milieu de ce labyrinthe, où l'on est exposé à des courants dont les directions sont variables et encore inconnues, et où il n'est pas rare de rencontrer de nouvelles basses for-

mées par des productions coralligènes, non encore parvenues à l'état d'îlots. Ces rencontres inopinées et dangereuses, que l'on peut faire à chaque instant dans ces mers, font dire aux marins les plus expérimentés, que non-seulement il est prudent d'éviter cet archipel, mais encore qu'il est très-dangereux de le pratiquer sans nécessité absolue.

Le 27 août, nous traversâmes ce passage, et à midi, le même jour, de bonnes observations nous donnèrent un nouveau moyen de reconnaître l'exactitude du placement des îles de Krusensten et de Lazareff. Dans la nuit suivante, nous passâmes à l'Ouest de l'île *Matia*. Le 28, au jour, nous en étions plus éloignés que je ne l'aurais voulu, les courants nous ayant portés au Sud d'environ dix milles. Cependant nous trouvâmes, par les relèvements, que Matia est bien placée; cette île, d'origine volcanique, est élevée; mais à la distance où nous en étions, elle ne paraissait être que de moyenne élévation, et l'on remarquait plusieurs mamelons dont l'apparence, de loin, les terres basses étant noyées, était celle d'autant d'îlots. Le même jour, vers deux heures de l'après-midi, la reine de l'Océanie se montra devant nous, un peu par tribord; nous ne tardâmes pas à apercevoir, plus vers l'Ouest, l'île *d'Eméo*, dont le pic élevé se voit presque aussitôt que celui d'*O-Taïti*. Nous continuâmes à nous approcher, puis, rendus près de terre, nous louvoyâmes à petits bords pour nous maintenir au vent de l'île et attendre le jour. Avant qu'il ne parût, nous nous dirigeâmes de nouveau vers la partie du N. E. de l'île d'O-Taïti,

dont nous fûmes bientôt tout près. Nous prolongeâmes alors la côte, en allant vers l'Ouest et en nous tenant à une distance de deux à trois milles de la terre, dont nous suivions avec ravissement les bords enchantés; ils offraient à l'œil les tableaux les plus variés et les plus pittoresques. Çà et là nous apercevions des groupes de cases au milieu des cocotiers, des orangers et des bananiers, qui bordent tout le rivage et annoncent l'étonnante fertilité de cette brillante oasis polynésienne.

Cette île, comme toutes celles de la Société, est cernée par un rescif de corail qui ne pousse que jusqu'à la surface de l'Océan dont il arrête l'impétuosité; il laisse entre lui et la terre un canal dans lequel les eaux sont toujours calmes. Dans quelques endroits, ce rescif s'étend jusqu'à toucher la côte; dans d'autres, il s'en écarte à quelque distance et forme, par son éloignement, plusieurs bons ports dans lesquels on pénètre par des brèches ou coupures naturelles faites dans cette ceinture. On compte jusqu'à 24 ports formés ainsi autour de l'île d'O-Taïti; très-peu sont connus ou explorés; quelques-uns sont très-bons, d'autres très-mauvais ou d'un accès dangereux. C'est ici le lieu de faire remarquer que toutes les îles volcaniques ne sont point ainsi entourées par des rescifs de corail. S'il était possible d'asseoir un jugement sur un petit nombre d'observations, je dirais que ces produits ne se forment qu'autour des îles volcaniques les plus anciennes, et que ce serait, en quelque sorte, un nouveau moyen de les classer par ordre chronologique. En effet, si l'on

joint à cette observation celle du degré de fertilité auquel elles sont parvenues, on arrive à trouver que les îles Galapagos, dont la végétation est moins avancée que celle d'aucun des groupes que nous avons visités, sont de l'origine la plus récente, et l'on n'y voit point encore de formation coralloïde; que les îles Marquises, beaucoup plus fertiles, et aussi beaucoup plus anciennes, n'ont point encore de ceinture de coraux, mais que déjà l'on y trouve des formations de cette nature : tel est le banc situé à l'Est des îles Masse et Chanal; que les îles Sandwich, plus fertiles encore que les Marquises, et également plus anciennes ont déjà des fragments de ceintures; enfin, que les îles de la Société, les plus fertiles de toutes et de l'origine la plus reculée, sont aussi généralement entourées par des ceintures de coraux.

L'intérieur de l'île d'O-Taïti est occupé par de hautes montagnes presque inaccessibles et qui ne sont habitées que par les bêtes à cornes, dont le nombre s'accroît chaque jour. Toute la population de l'île est fixée sur les côtes, dans les anses qu'elles forment ou à l'ouverture des vallées.

Rendus auprès de la pointe *Vénus*, qui est le point le plus Nord de l'île, et dont la position est une des mieux déterminées, en latitude et en longitude, de toute l'Océanie, je fis mettre un pavillon pour appeler le pilote, et tirer un coup de canon pour éveiller son attention. Pendant que nous étions à l'attendre, deux pirogues, montées par des indigènes des baies de *Matavaï* et de *Papaoa*, vinrent nous offrir à acheter

quelques oranges, des nattes et des coquillages. Ces Indiens étaient vêtus d'un pantalon et d'une chemise ; l'un d'eux était bossu et paraissait ne pas déroger à la règle, que l'on dit générale : il était plein d'intelligence ; il nous fit comprendre que le pilote allait venir, mais que probablement il était allé mettre dehors un bâtiment que nous apercevions sous le vent à nous, sortant de Papeïti et faisant route vers Eméo, ce qui se trouva vrai. Ce bâtiment était celui du capitaine français Mauruc, dont nous avons déjà parlé. Ce capitaine, d'un caractère aventureux, et marin fort expérimenté, est l'un des premiers Français qui se soient adonnés à la pêche des perles dans l'archipel des îles Pomotou. Je regrettai beaucoup de ne pas le voir. Déjà, lors de notre rencontre à Valparaiso, il m'avait remis, à ma demande, une note sur les îles de la Société ; je la trouve trop exacte et trop bien faite pour vouloir en priver les marins qui peuvent avoir à visiter ces parages [1].

Nous attendîmes ainsi, en louvoyant sous petites voiles, devant la baie de Matavaï, car mon intention était d'y mouiller, dans le cas où il n'eût pas été possible de pénétrer dans la rade de Papeïti. A onze heures le pilote *Gim* arriva ; après l'avoir consulté sur la possibilité de conduire la frégate à Papeïti, et d'après sa réponse affirmative, je me décidai à aller prendre ce mouillage, qui est beaucoup plus sûr que le premier, une fois qu'on y est entré ; ce lieu est, d'ailleurs, de-

[1] Voir aux pièces justificatives.

venu le plus important d'O-Taïti; c'est celui de la résidence habituelle de la reine, des consuls étrangers, et aujourd'hui le port le plus fréquenté de toute l'île. A deux heures, nous donnâmes dans la passe étroite et difficile qui conduit à la rade de Papeïti, et nous jetâmes l'ancre, aussitôt que nous eûmes franchi ce passage, dangereux pour un bâtiment aussi grand que la *Vénus*. Nous nous occupâmes immédiatement de touer la frégate jusqu'au mouillage ordinaire, entre l'île de *Moutou-Outa* et la ville, où nous arrivâmes avant la nuit.

La France, depuis longtemps, avait à se plaindre de la conduite du gouvernement d'O-Taïti à l'égard de tous les Français, marins, commerçants, industriels ou autres, qui avaient passé ou séjourné dans les îles de la domination de la reine Pomaré, et tout récemment, des outrages inouis venaient d'être commis au mépris du droit des gens, sur les personnes de deux missionnaires français et d'un charpentier mécanicien, que leurs affaires avaient conduits à O-Taïti. Enfin, les dispositions malveillantes du gouvernement de ces îles, à notre égard, étaient poussées à un tel point, qu'un capitaine de barque, sous pavillon d'O-Taïti, avait encore dernièrement, étant à Valparaiso, refusé d'accorder le passage aux îles Pomotou, à un marin français engagé dans la pêche des perles, sous le prétexte que lui-même ne serait peut-être pas reçu à O-Taïti s'il donnait passage à un catholique, et que M. Pritchard, chef des missionnaires, l'obligerait à le remmener, ou tout au moins le con-

damnerait à payer une amende. Un tel état de choses était intolérable; c'était l'équivalent d'une mise hors la loi, et aucun bâtiment français, en relâche forcée ou volontaire, ne pouvait désormais se regarder en sûreté, en se présentant sur les rades d'O-Taïti.

Le gouvernement français, prévenu à temps de toutes ces vexations exercées au mépris du droit commun, avait donné à la *Vénus*, par des dépêches qui lui sont parvenues à Valparaiso, à son retour du Kamtschatka [1], la mission d'y mettre ordre, et c'était là l'objet principal de sa visite à O-Taïti. Elle devait, en conséquence de ces ordres, exiger des réparations convenables de la reine Pomaré, et demander des dommages et intérêts pour MM. Laval et Carret, si injustement maltraités et si outrageusement obligés de prendre passage pour retourner aux lieux d'où ils venaient.

Mon premier soin, après le mouillage de la *Vénus* [2], fut d'aller voir M. Moerenhout que j'avais connu au Chili, et qui exerçait à O-Taïti les fonctions de consul des Etats-Unis. Je le trouvai à peine en convalescence des blessures qu'il avait reçues dans une horrible tentative d'assassinat dont il venait d'être victime : il regrettait, me dit-il, de n'avoir pu venir lui-même

[1] Voir ces dépêches aux pièces justificatives.

[2] Les faits relatifs à cette mission ayant été publiés d'après les lettres de M. Pritchard, d'une manière inexacte et sous un jour défavorable dans les journaux de la Nouvelle-Hollande, je me trouve dans la nécessité de les faire connaître ici tels qu'ils se sont passés. On verra par les pièces officielles à quel point le fanatisme est porté dans ces îles, et à quels égarements il peut entraîner.

au-devant de nous, m'offrit fort poliment ses services et me confirma les détails de l'avanie faite à MM. Laval et Carret, en tout conformes aux divers rapports que déjà le gouvernement avait reçus à cet égard; il m'instruisit encore des différentes circonstances de cette persécution; elles feraient honte aux nations les plus barbares, bien que, cependant, dans cette occasion, la reine Pomaré n'ait fait que céder aux instigations de M. Pritchard et à l'influence qu'il exerce sur elle. Ce ministre, lors de la persécution de MM. Laval et Carret, était seulement chef de la mission méthodiste établie en ces îles, mais depuis, il est devenu consul de S. M. britannique; ce titre est une protection morale que l'on a jugé utile de lui donner, protection qui, d'ailleurs, ne l'empêche pas de continuer à exercer son sacerdoce, de faire le commerce, etc., etc.

Le 30 août, dès le jour, pour me conformer aux ordres de Monsieur le ministre de la marine, et exécuter la mission dont j'étais chargé, j'écrivis à MM. les consuls [1] de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis

[1] *Circulaire à MM. les consuls d'Angleterre et des Etats-Unis.*

Vénus, rade de Papeïti, le 30 août 1838.

Monsieur le consul,

Le droit des gens et des nations ayant été méconnu ici à l'égard de la France, le roi des Français et son gouvernement ont résolu d'en obtenir une prompte réparation, et la *Vénus* a reçu l'ordre de se rendre à O-Taïti.

En conséquence, j'ai l'honneur de vous dénoncer l'embargo sur tous les bâtiments aujourd'hui dans le port et de vous inviter à prendre les moyens d'aviser vos nationaux qu'ils aient à mettre

d'Amérique, qu'ayant à demander des réparations à la reine Pomaré pour des insultes faites à la France, dans la conduite tenue envers plusieurs de nos compatriotes, je les engageais à prendre les mesures de sûreté qu'ils jugeraient convenables pour eux et pour leurs concitoyens, dans le cas où je me verrais forcé d'user de rigueur envers la reine et les Etats de sa dépendance. J'offris en même temps à ces messieurs asile pour eux et pour leurs familles à bord de la frégate de S. M. la *Vénus*. Je reçus de M. Moerenhout un récipissé de cette dépêche; M. Pritchard s'excusa d'en donner un, sur ce qu'étant chez la reine, il n'avait ni plume ni encre, ce dont M. Lapérouse, lieutenant de vaisseau, chargé de lui transmettre cette communication, me rendit compte dans un rapport écrit qu'il me donna à son retour [1].

leurs personnes et leurs fortunes à l'abri, car je ne puis répondre des malheurs que peut amener la guerre, si, dans vingt-quatre heures, à compter de ce matin, dix heures, je n'ai point obtenu de la reine la satisfaction que mon gouvernement exige.

J'ai également l'honneur de vous offrir asile, pour vous et votre famille, à bord de la frégate française la *Vénus*.

Agréez, Monsieur le consul, l'assurance de la haute considération avec laquelle je suis,

le commandant de la frégate la *Vénus*,

A. DU PETIT-THOUARS.

[1] *Rapport de M. de Lapérouse, lieutenant de vaisseau, au commandant de la* Vénus.

Commandant,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que, d'après vos ordres, je suis parti du bord à neuf heures et demie; que je me suis d'a-

A dix heures, le même jour, je fis remettre à S. M. la reine Pomaré, la notification par laquelle j'exigeais au nom de mon gouvernement [1] :

bord rendu chez M. le consul d'Angleterre, pour lui remettre votre lettre : ne l'ayant point trouvé chez lui, et ayant appris, par deux dames qui me reçurent, que M. le consul était chez la reine, je crus devoir aller tout de suite chez M. le consul américain pour y remplir ma mission ; dès qu'il m'eut remis un accusé de réception de votre lettre, je suis allé à l'île *Moutou-Outa*, et, ayant demandé le consul, je fus introduit chez la reine où je le trouvai et lui remis votre lettre.

M. Normand se trouvait alors chez la reine; dès qu'il eut achevé sa corvée, je priai M. le consul de lire votre dépêche. S'en étant excusé, sous le prétexte qu'il ne savait pas le français, je la lui fis traduire par M. Enout, élève de première classe, qui m'accompagnait. Cette lecture terminée, je demandai à M. le consul qu'il voulût bien vous accuser réception de votre lettre, à quoi il me répondit que, n'ayant là ni plume ni encre, il ne pouvait le faire tout de suite, mais que, dès qu'il serait chez lui, il s'empresserait de vous répondre. Je ne crus pas, commandant, devoir insister ; je revins immédiatement à bord de la frégate, où j'arrivai à dix heures un quart.

J'ai l'honneur d'être, commandant, avec un profond respect,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Signé : Lapérouse.

Vénus, rade de Papeïti,
le 30 août 1838, à dix heures et demie du matin.

[1] *Notification du commandant de la* Vénus *à la reine d'O-Taïti.*

A bord de la frégate française la *Vénus*, rade de Papeïti,
le 30 août 1838, à dix heures du matin.

A la reine d'O-Taïti.

Madame,

Le roi des Français et son gouvernement, justement irrités de l'outrage fait à la nation, par les mauvais et indignes traitements

1° Une lettre de réparation adressée par la reine d'O-Taïti au roi des Français;

2° Le versement, dans la caisse de la frégate, d'une somme de deux mille piastres, indemnité égale aux frais de passage de MM. Laval et Carret, ignominieusement forcés de quitter O-Taïti;

3° Enfin, un salut fait au pavillon français, arboré sur le lieu même où l'insulte avait été commise.

que l'on a fait subir à plusieurs de ses membres, qui se sont présentés sur le territoire d'O-Taïti, et notamment en 1836 à MM. Laval et Carret, missionnaires apostoliques, m'ont envoyé pour réclamer et *exiger au besoin* la prompte réparation due à une grande et puissante nation, qui a été insultée d'une manière grave et non provoquée.

Le roi et son gouvernement exigent :

1° Que la reine d'O-Taïti écrive au roi des Français pour s'excuser des violences et autres avanies commises sur des Français, dont la conduite honorable n'avait point mérité le châtiment qui leur a été infligé.

La lettre de la reine sera écrite en polynésien et en français, et les deux textes seront signés par elle. Cette lettre sera envoyée officiellement au commandant de la *Vénus*, dans les vingt-quatre heures qui suivront la présente notification.

2° Qu'une somme de 2,000 piastres fortes d'Espagne soit versée, dans les vingt-quatre heures de la présente notification, dans la caisse de la frégate la *Vénus*, pour servir à indemniser MM. Laval et Carret du dommage que la conduite tenue envers eux leur a occasionné.

3° Que le pavillon français soit arboré le 1^er^ septembre, à midi, sur l'île *Moutou-Outa*, et qu'il soit salué de vingt-un coups de canon par le fort de la reine.

Je déclare à Votre Majesté, qu'à défaut de l'accomplissement de la satisfaction demandée, dans le temps prescrit, je me verrai,

A défaut de l'accomplissement de ces conditions, je déclarais à la reine qu'elle serait en état d'hostilité avec la France, et que ces hostilités commenceraient à l'expiration des vingt-quatre heures.

Je reçus de la reine un accusé de réception de ma notification et de l'heure de sa remise. Dans la journée, un Français vint me trouver de la part de M. Pritchard pour me demander si, venant à bord pour me parler, il ne courrait aucun risque. Je lui fis répondre que, dans aucun cas, personne ne pouvait se compromettre en venant à bord avec confiance; que, sous quelque caractère qu'il se présentât, je le recevrais toujours avec les égards convenables, et que surtout, en sa qualité de consul de S. M. B., il pouvait être certain de trouver près de moi un accueil poli et conforme aux bienséances. M. Pritchard, sur cette assurance, vint à bord, et me parla presque aussitôt de la sommation que j'avais adressée à la reine; je l'interrompis pour lui demander si c'était en qualité de consul anglais qu'il m'en entretenait, et je lui déclarai, en même temps, qu'à ce titre je ne pouvais l'entendre sur ce bien à regret, obligé de lui déclarer la guerre et de commencer les hostilités contre tous les Etats de sa domination, et que ces hostilités seront continuées par tous les bâtiments de guerre qui vont successivement passer par ces îles, jusqu'à ce qu'enfin la France ait obtenu une réparation satisfaisante.

Je suis, avec un profond respect,

de Votre Majesté, le très-humble serviteur,

le commandant de la frégate la *Vénus*,

A. DU PETIT-THOUARS.

sujet. M. Pritchard m'ayant déclaré que c'était comme agent de la reine qu'il se présentait ; que S. M., n'ayant personne qui pût communiquer directement avec moi, à cause de la difficulté du langage, l'avait prié de venir en son nom, je l'écoutai alors, et il me proposa de me contenter, pour le paiement de l'indemnité demandée, d'un billet de la reine, ce que je refusai positivement, cette proposition n'ayant aucune valeur. Il m'offrit ensuite de garantir la signature de S. M., ce qui ne me parut pas admissible, puisqu'il était lui-même l'auteur des vexations exercées contre nos compatriotes. Je consentis seulement à recevoir ce billet s'il était garanti par MM. les consuls de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, proposition qui n'eut pas de suite, sans doute parce qu'elle ne répondait pas au but que l'on s'était proposé en la faisant. M. Pritchard quitta alors la frégate et revint vers cinq heures, accompagné cette fois de MM. les missionnaires Barff et Rogerson ; il se présenta de nouveau comme agent de la reine, me remit une lettre d'excuses écrite par la reine au roi des Français [1], et une somme de 125 onces en or, en indemnité du voyage obligé de MM. Laval et Carret.

[1] *Lettre de S.M. Pomaré, reine d'O-Taïti, à S.M. le roi des Français.*

O-Taïti, le 31 août 1838 (style o-taïtien), 30 août (selon le nôtre).

Au roi,

Que la paix soit avec vous ; voici ce que je désire faire savoir à Votre Majesté : j'ai été en erreur en m'opposant à la résidence des deux citoyens français ; que Votre Majesté ne soit pas trop fâchée pour ce que j'ai fait à leur égard : que la paix soit rétablie. Je ne suis souveraine que d'un petit et insignifiant pays ; que le

Cette somme fut comptée dans la chambre de conseil de la *Vénus*, en présence de MM. Chiron, capitaine de corvette, second de la frégate, et Filleux, commis d'administration qui en fit l'encaissement comme dépôt : je donnai à la reine un reçu que son agent emporta.

L'envoyé de S. M. me donna ensuite connaissance de l'embarras où elle se trouvait pour faire faire le salut du pavillon, n'ayant pas de poudre de guerre à sa disposition. Je lui fis savoir alors qu'il s'en trouvait à vendre, sur la rade, à bord d'un bâtiment du commerce américain, et, qu'indépendamment de ce moyen, auquel elle pouvait recourir, elle pouvait encore s'adresser, pour cet objet, soit à M. le consul d'Angleterre, soit à celui des Etats-Unis; j'ajoutai que, dans le cas où ces messieurs n'en auraient point, je me ferais un plaisir de leur en donner pour leur faciliter les moyens d'être agréables à S. M.—M. Pritchard, en qualité de consul de la Grande-Bretagne, me fit alors la demande de la poudre nécessaire pour ce salut; je m'empressai d'y acquiescer, et il fut convenu qu'il l'enverrait prendre le lendemain matin. Le soleil étant sur le point de se coucher, l'agent de la reine, déjà, m'avait annoncé que le salut serait fait à huit heures, le lendemain matin, aussitôt que la *Vénus* aurait arboré son pavillon. Les réparations demandées

savoir, la gloire et le pouvoir soient avec Votre Majesté ; que votre colère cesse et pardonnez-moi l'erreur que j'ai commise.

Que la paix soit avec Votre Majesté.

Signé : Pomaré.

Au roi des Français.

étant accordées, j'écrivis aussitôt à MM. les consuls pour lever l'embargo que j'avais déclaré le jour même[1]. Effectivement le 31 août, avant huit heures, un chef d'O-Taïti vint, au nom de la reine, me prier de lui prêter un pavillon français, ce que j'accordai : il était interprêté par M. Pritchard, envoyé par la reine pour ce service ; il venait également en son nom pour recevoir la poudre que je lui avait promise et qu'il emporta en s'en allant. A huit heures, la *Vénus* ayant arboré ses couleurs nationales, le fort de la Reine arbora aussitôt le pavillon français, qui fut immédiatement salué, par le fort, de 21 coups de canon.

Le même jour, à dix heures, M. Pritchard, consul de S. M. britannique, vint me faire une visite officielle ; il ne portait qu'une veste d'uniforme semblable à celles dont font usage MM. les élèves de la marine anglaise ; cependant, à son départ, je le saluai, en sa qualité de consul, de sept coups de canon, conformément à nos

[1] *Circulaire à MM. les consuls d'Angleterre et des Etats-Unis.*

Frégate française la *Vénus*, rade d'O-Taïti, le 30 août 1838.

Monsieur le consul,

La reine d'O-Taïti ayant satisfait la France par la réparation que cette puissance avait exigée, pour les outrages auxquels avaient été exposés deux de nos compatriotes, MM. Laval et Carret, je vous annonce avec plaisir la levée de l'embargo que je vous ai dénoncé par ma lettre en date de ce jour.

Agréez, je vous prie, Monsieur le consul, l'assurance de la considération très-distinguée avec laquelle je suis,

le commandant de la *Vénus*,

A. du Petit-Thouars.

ordonnances. M. le consul des Etats-Unis vint également me rendre visite : il reçut de nous les mêmes honneurs.

Le 1^er^ septembre, la bonne harmonie étant rétablie, et toutes les difficultés étant aplanies, je me rendis à terre, accompagné de presque tout l'état-major de la *Vénus*, et nous allâmes faire visite à la reine. S. M. nous reçut dans une grande case élégante, de forme ovale, dont les murs, formés de bambous placés à distance les uns des autres, laissaient passer l'air et le jour et faisaient ressembler cette case à une grande volière; située au milieu d'une cour, elle était entourée d'une palissade à hauteur d'appui. Le sol de la cour, et celui du seul appartement que formait cette case, étaient, selon une ancienne coutume dont l'usage commence à se perdre, jonchés d'herbes sèches; cette précaution, utile pour cacher les pierres, est d'ailleurs très-agréable, en ce qu'elle rend le marcher doux comme sur un tapis. Nous fûmes reçus à la barrière extérieure par deux chefs qui paraissaient faire l'office de gardes-du-corps : ils étaient à moitié vêtus et armés de fusils rouillés.

A notre arrivée, la reine qui, ainsi que sa sœur, était assise par terre, sur ses talons et sur des nattes, se leva et vint à l'entrée de la salle, où, selon une coutume anglaise, elle m'offrit la main; toutes les princesses et le roi [1] vinrent ensuite me faire le même compliment

[1] La loi salique n'a point été trouvée en vigueur, dans les différents archipels de la Polynésie ; le roi dont il est ici question n'était que le mari de la reine Pomaré, qui tenait la couronne du chef de son père.

que reçurent également à leur tour tous les officiers de la frégate. On nous fit ensuite asseoir sur des chaises qui avaient été préparées à cette occasion, et formaient intérieurement un ovale parallèle à celui des murs de la case.

Après avoir fait quelques compliments d'usage à la reine, je l'assurai des dispositions bienveillantes du roi et de son gouvernement; mais je m'appliquai particulièrement à lui faire bien comprendre qu'ils ne souffriraient jamais que les Français, que le hasard ou leurs affaires pourraient conduire en O-Taïti, fussent maltraités ou insultés dans leurs personnes, ou atteints dans leurs propriétés, tant que, par une conduite honorable, conforme aux lois et au droit des gens, ils ne se seraient point mis dans le cas d'être jugés : nous prîmes ensuite congé de la même manière dont nous avions été reçus : pendant cette réception, la reine et son mari étaient, ainsi que nous, assis sur des chaises; les princesses et les autres chefs présents à cette cérémonie étaient restés couchés par terre, comme avant notre arrivée. Nous fûmes interprêtés par un missionnaire nommé Barff; ce ministre n'était pas le seul dans la salle, il s'en trouvait deux ou trois autres qui, avec lui, semblaient remplir les fonctions de maîtres des cérémonies. La reine, pour cette circonstance, était en grand costume; elle était coiffée en cheveux; elle portait une robe en soie de couleur cerise, et sa toilette était plus complète que de coutume, car elle portait des bas et des souliers.

S. M., pendant toute cette réception, avait l'air

gêné; elle ne paraissait prendre que bien peu d'intérêt à ce qui se passait autour d'elle; elle tenait son enfant et n'était occupée qu'à lui donner à têter : on aurait pu penser que cela ne la regardait pas. Et, en effet, il n'est que trop vrai qu'ici, comme aux îles Sandwich, la reine n'est qu'un prête-nom et l'instrument passif du pouvoir des missionnaires méthodistes. Lors de l'insulte commise envers MM. Laval et Carret, la reine Pomaré n'avait fait que céder aux volontés de M. Pritchard, puisqu'elle avait d'abord accueilli ces messieurs, et les avait autorisés à séjourner, après avoir reçu d'eux le montant du droit de résidence; ce ne fut donc, en quelque sorte, que par ordre de ce missionnaire qu'elle voulut rendre cette somme, ce qui, néanmoins, n'eut pas lieu, MM. Laval et Carret la lui ayant alors offerte en présent.

Je ne pouvais m'empêcher de plaindre cette jeune princesse en songeant qu'en réalité, sans amis, sans conseil, elle est abandonnée aux volontés d'une société ambitieuse et exigeante qui lui dicte ses ordres sans ménagement pour son amour-propre, et exploite, par les menaces et pour son compte, toutes les îles de sa domination, tant celles qu'on a bien voulu lui laisser, que celles dont, sous un prétexte spécieux, on lui a enlevé la souveraineté, telles que les îles basses de *Pomotou*, celles de *Huaheiné*, de *Raïatéa* et de *Bora-Bora*, etc. Ces messieurs veulent bien lui reconnaître encore un droit de suzeraineté sur cet archipel, mais selon eux, elle ne possède plus, à titre de souveraine, que l'île d'O-Taïti, et la petite île d'Eméo, qui en est une

dépendance immédiate. C'est de l'un des missionnaires établis à O-Taïti que j'ai appris cette déchéance; on en trouve d'ailleurs la preuve dans le texte de la loi du 1^er^ mars 1835, contre le mariage des étrangers[1], puisque cet acte de souveraineté n'a d'effet que pour les seules îles d'O-Taïti et d'Eméo; enfin on en trouve une nouvelle démonstration dans les réglements de port que la reine a publiés et qui n'ont également d'application que pour ces deux îles.

Voici comment il m'a été dit que cette révolution dans son pouvoir s'est opérée.

Un bâtiment du commerce anglais (le *Dragon*, je crois) s'étant perdu, il y a quelques années, sur une des îles basses Pomotou, où il s'occupait de la pêche des perles, l'équipage fut en partie massacré et pillé; le gouvernement anglais, informé de cet événement, réclama de la reine Pomaré la punition des coupables

[1] O-Taïti, le 1er mars 1835.

DEUXIÈME LOI,

Touchant les étrangers.

Qu'aucun étranger, sous aucun prétexte, ne se marie en O-Taïti.

Nous le défendons également pour O-Taïti et Moréa[1].

Par exemple, si une fille dont le père est étranger et la mère o-taïtienne, désire se marier avec un étranger qui la demande, elle ne peut être mariée en O-Taïti, mais elle peut aller dans le pays de son père, s'y marier et y rester.

Si un O-Taïtien se marie avec la même fille, et qu'elle y consente, elle peut être mariée en O-Taïti.

[1] *Moréa* ou Eméo, nom d'une petite île très-élevée, voisine d'O-Taïti.

et des indemnités pour la perte éprouvée dans le naufrage. La reine représenta l'absolue impossibilité où elle se trouvait de connaître les coupables, l'impuissance où elle était d'en faire justice, et, de plus encore, l'insuffisance de ses moyens pour payer la somme qui lui était demandée. On saisit alors avec empressement cette occasion pour lui déclarer que tout pouvoir ne pouvant exister que par la faculté de se faire obéir, à défaut de l'obtention de ces demandes, on cesserait de la regarder comme la reine de cet archipel, et que l'on se réservait, à l'avenir, le droit d'agir directement à l'égard de ces îles. C'est ainsi que fut prononcée la déchéance de la reine Pomaré sur les îles Pomotou, déchéance que messieurs les missionnaires protestants provoquèrent peut-être, mais que, dans tous les cas, ils ne manquèrent pas de faire considérer comme étendue à toutes les îles de l'archipel des Amis, où, dans chacune, un membre de la société des missions de Londres exerce un pouvoir absolu sous le nom du chef indigène qui en est censé le souverain.

Le 3 septembre, j'écrivis à la reine pour lui demander une audience; j'avais à lui présenter M. Moerenhout comme consul de France. Il devenait, après les événements qui s'étaient passés, indispensable de l'accréditer auprès de son gouvernement pour assurer l'exécution de la justice à l'égard de nos compatriotes. Peut-être aussi, après la tentative d'assassinat commise sur sa personne, par des raisons que l'on croyait généralement plutôt d'intérêt politique que particulier (le coupable connu n'ayant point été puni), était-

ce un devoir sacré à remplir que de lui donner une protection morale qui pût l'empêcher d'être la victime d'un acte d'humanité, fort honorable pour lui, et de l'entraînement généreux qui l'avait porté à secourir nos infortunés compatriotes. La reine me répondit pour m'indiquer le jour où elle serait prête à me recevoir; mal conseillée encore, elle voulait gagner du temps afin de réunir tous ses chefs, ainsi que MM. les missionnaires qui désiraient entrer en discussion avec moi, ce qui n'était pas nécessaire et ne pouvait conduire à rien.

Lettre de S. M. la reine Pomaré, au commandant de la Vénus.

« Cher ami,

« Que la paix soit avec toi; j'ai reçu la lettre que tu
« m'as écrite; je sais ce qu'elle contient. Ceci est ma
« parole à toi, cher capitaine, ne sois pas trop pressé
« pour avoir notre conférence, ce sera demain à dix
« heures. J'ai dit.

« Signé : POMARÉ, reine d'O-Taïti. »

Cette lettre me semble donner une idée plus complète du style et de l'étiquette polynésiens que tout ce que l'on pourrait en dire; les faits ont une puissance de conviction que rien ne peut remplacer. Cependant, il faut bien remarquer qu'il ne s'agit ici que de l'état actuel de cette société, sans qu'on puisse en inférer aucune conséquence pour le passé, ou, si on le préfère, ce style semble être le type du style ancien, mo-

difié par l'éducation qu'ils ont reçue des missionnaires envoyés par la société de Londres, et qui, jusqu'à présent, ont été plutôt fanatiques qu'éclairés.

Le 4 septembre, je me rendis, à l'heure indiquée, au lieu de la réunion. M. Moerenhout, toujours souffrant et à peine en convalescence, m'accompagnait; il avait encore besoin d'un bras et d'une béquille pour se soutenir et pour marcher. La réunion avait lieu dans le temple principal. Nous trouvâmes la salle remplie de la population de Papeïti, de tous les habitants des environs, que l'on avait convoqués à cette occasion, et enfin, des principaux chefs que l'on avait pu faire venir des autres parties de l'île; je pense qu'il pouvait y avoir de trois à quatre cents personnes, tant hommes que femmes ou enfants. On nous fit remarquer parmi les chefs les plus notables, tels que *Paffaï*, *Taaty* et *Nott*, plusieurs missionnaires qui étaient assis auprès de la reine; l'assemblée n'observait aucun ordre, aucune étiquette, et avait une figure toute nouvelle pour nous. Sa tenue était en général peu décente; la plupart des hommes conservaient leur chapeau sur la tête et leurs costumes n'étaient pas moins curieux par leurs variétés originales et incomplètes que par leurs formes baroques. Quelques indigènes n'avaient pour tout vêtement qu'un pantalon, d'autres qu'une chemise; plusieurs portaient un *maro* et un gilet, et étaient d'ailleurs entièrement nus; les femmes avaient toutes des robes, ou tout au moins des chemises, et un grand nombre portaient des chapeaux de paille; sans aucune exception, elles étaient nu-jambes, et la

plupart étaient nu-pieds. Après avoir salué la reine, je lui présentai M. Moerenhout, comme consul de France; S. M. ne me répondit pas tout de suite; cependant, après quelques instants, qu'elle sembla prendre pour réfléchir, elle me dit qu'elle aimerait mieux que je lui désignasse une autre personne. Je lui répondis que M. Moerenhout, honorablement connu dans le monde et déjà accrédité auprès d'elle, en qualité de consul des Etats-Unis, avait également la confiance de mon gouvernement, et que lui seul, en effet, à O-Taïti, pouvait être chargé de remplir ces importantes fonctions. Sur ces représentations, la reine, ainsi que tous les chefs de l'île, reconnurent alors M. Moerenhout en sa qualité de consul de France. MM. les missionnaires auraient bien voulu empêcher qu'il fût accrédité, si j'en juge par une exclamation qui échappa à l'un d'eux et que j'entendis; il s'écria en anglais : « Enfin, « Messieurs, si le roi de France veut avoir un consul « ici, nous ne pouvons l'en empêcher. » Ce missionnaire est, je crois, celui de l'île d'Eméo.

Pour assurer à l'avenir les rapports internationaux et les relations de bonne amitié, je proposai à la reine Pomaré, sauf la ratification du roi et de son gouvernement, de faire une convention pour établir les bases de ces rapports et de ces relations. La reine et les chefs agréèrent cette proposition, et cette convention fut ainsi rédigée :

« Convention entre S. M. Louis-Philippe I^er^, roi des « Français, représenté par le capitaine de vaisseau

« Abel Du Petit-Thouars, officier de la Légion-d'hon-
« neur, commandant de la frégate la *Vénus*,
« Et S. M. Pomaré, reine d'O-Taïti.

« Les Français, quelle que soit leur profession,
« pourront aller et venir librement, s'établir et com-
« mercer dans toutes les îles qui composent le gou-
« vernement d'O-Taïti ; ils y seront reçus et protégés
« comme les étrangers les plus favorisés.

« Les sujets de la reine d'O-Taïti pourront égale-
« ment venir en France ; ils y seront reçus et proté-
« gés comme les étrangers les plus favorisés.

« Fait et arrêté au palais de la reine d'O-Taïti, à Pa-
« peïti, le 4 septembre 1838 (5 septembre 1838, style
« o-taïtien).

« Signé : Pomaré, reine d'O-Taïti,
« A. du Petit-Thouars,
« capitaine de vaisseau. »

Aussitôt que toutes les difficultés furent aplanies, et que toutes ces affaires furent terminées, je m'occupai de la réclamation [1] que j'avais reçue à mon arrivée,

[1] *Réclamation du charpentier Brémond, adressée au commandant de la* Vénus.

Monsieur le commandant,

Ayant été traité avec cruauté et injustice par le gouvernement et les autorités de cette île, je prends la liberté d'avoir recours à vous, Monsieur le commandant, dans l'espoir que vous voudrez bien intercéder pour moi auprès de la reine, et obtenir que je

d'un charpentier français nommé Brémond, établi à O-Taïti, et je priai la reine de consentir à son mariage

sois traité avec justice et à l'égal des autres étrangers qui habitent ici.

C'était en 1833 que je vins à O-Taïti, et, depuis ce temps, jusqu'en 1837, j'ai travaillé presque constamment pour la reine ; quelquefois j'ai été payé, mais jamais bien régulièrement, et, en ce moment, elle me doit encore de deux à trois cents piastres qu'on a positivement refusé de me solder, et dont je ne pourrai me couvrir, qu'en retenant le loyer de la maison où je demeure et pour laquelle je lui dois trente-six piastres.

Peu de temps après mon arrivée dans l'île, je fis la connaissance d'une fille qui demeurait avec la mère de la reine, et à laquelle on permit de venir chez moi ; elle se trouva enceinte au bout de quelques mois. Je demandai alors à me marier ; mais, ayant eu vers le même temps des difficultés avec ce gouvernement pour le paiement de mon travail, on refusa, non-seulement de me marier, mais je fus condamné à une amende de cinq piastres, et la fille, à une amende de dix brasses d'étoffe, qu'on savait bien que je devais également fournir.

Depuis ce temps on n'a cessé de me vexer. Quatre fois je fus condamné à la même amende de cinq piastres pour avoir été voir mon enfant et sa mère, et on ne lui donna la permission de revenir auprès de moi, que quand je consentis de nouveau à travailler pour la reine.

Enfin, Monsieur le commandant, leur conduite à mon égard a été aussi injuste qu'infâme, puisqu'on nous refusait de nous marier et de vivre d'une manière honorable, quand je réclamais le paiement de mon travail, tandis qu'on nous permettait le concubinage, dès l'instant que je consentais à travailler pour rien.

Je prendrai la liberté de faire observer encore, Monsieur le commandant, que quand la fille que je réclame aujourd'hui pour en faire ma femme se trouvait enceinte pour la première fois, la loi ne défendait pas encore aux blancs de se marier avec les Indiennes.

avec une femme indigène, de laquelle il avait eu trois enfants, et dont on l'avait séparé violemment, après l'avoir laissé vivre, pendant plusieurs années, en concubinage avec elle, publiquement et même avec approbation, puisque tel était encore l'usage au commencement de leur liaison. Malgré l'extrême convenance et la haute moralité d'une telle requête, je n'obtins pas l'agrément que je demandais; on m'opposa une loi faite pour empêcher les étrangers de se marier dans les Etats de la reine Pomaré. Cette circonstance me mit à même de voir et de juger une séance de cette assemblée politique, si vantée comme une perfection et si ridiculement comparée à la chambre des communes.

La reine, après avoir écouté ma requête, la déféra aux missionnaires et à l'assemblée. M. Prit-

Ce fait seul vous convaincra de leur injustice et de mes droits; d'un autre côté, ma conduite ayant été irréprochable dans ce pays, n'ayant jamais été attaché qu'à cette seule femme avec laquelle j'ai eu deux enfants, et qui, de son côté, m'a donné des preuves d'attachement et paraît avoir beaucoup de tendresse pour nos enfants, ils n'ont rien à nous reprocher.

J'espère donc, Monsieur le commandant, que vous me jugerez digne de votre protection et que vous voudrez bien insister auprès de la reine, pour qu'on me permette de légitimer mes enfants par le mariage.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le commandant,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Signé : Joseph Brémond.

chard prit la parole et s'adressa à l'auditoire ; il s'exprima en polynésien, ce qui m'empêcha de comprendre ce qu'il disait : j'aime à croire, pour l'honneur de la morale qu'il enseigne, qu'il parla dans le sens dont il m'avait entretenu, et qu'il fut favorable au mariage de Brémond; cependant, les orateurs qui demandèrent la parole après lui, et qui passent pour être au nombre de ses amis, firent clairement comprendre par leur ton et par leurs gestes qu'ils étaient opposés à ce mariage, et d'après l'interprétation qui m'a été donnée de leurs discours, ils n'étaient point basés sur une morale bien saine, ni bien scrupuleuse. L'incohérence de leur argumentation, à ce sujet, ne me surprit pas moins que l'état dégradé de cette société.

Je me bornai, alors, à recommander de nouveau à la bienveillance de la reine le mariage de Brémond comme un acte utile à la morale publique et nécessaire à la légitimation de ses enfants. Je prêchais évidemment dans le désert : je ne pouvais être compris, et d'ailleurs le refus de la reine lui était dicté d'avance. Cette recommandation, après laquelle je me retirai, donna lieu à une lettre écrite par la reine Pomaré au roi des Français; elle me fut remise deux jours après cette réunion; il me semble utile de la publier, elle fera mieux connaître l'état moral de cette population et l'esprit qui la dirige.

Copie d'une lettre de la reine Pomaré au roi des Français, au sujet du mariage de Brémond.

« O-Taïti, le 8 septembre 1838 (style o-taïtien),

« Cher ami [1],

« Que la paix soit avec V. M., de par Jéhovah et « Jésus le Messie, le prince de la paix.

« Ceci est ce que je voudrais vous dire, à vous le « roi des Français; que V. M. ne soit point fâchée de « ce que je vais dire.

« C'est sur le mariage d'une femme d'O-Taïti, avec « un homme qui appartient à la France. Il ne m'est « point agréable qu'ils se marient, parce que nous « avons une loi qui défend le mariage avec les étran- « gers; mais cette loi n'a pas rapport aux Français seu- « lement, mais bien à tous les étrangers de tous pays : « ils ne peuvent se marier avec les femmes d'O-Taïti, « parce que nous respectons nos lois et que nous ne « voulons pas les enfreindre.

« La lettre de l'homme en question est maintenant « en route : ses pensées sont adressées à V. M.; mais « qu'elle ne soit point trompée par ce qu'il peut dire : « ceci est la raison pour laquelle il ne peut être « marié.

« S'il disait : Lorsque je travaille pour Pomaré, on « me donne la fille que j'aime, et, lorsque je ne le fais

[1] Traduction de la copie, en anglais, de la lettre de la reine Pomaré au roi des Français, sur le mariage du charpentier Brémond.

« pas, on me l'enlève, ceci n'est pas la vérité. La vérité
« est que la loi le défend; ce n'est point parce qu'il ne
« travaille pas pour moi, que je m'y oppose; mais
« par égard pour la loi.

« Brémond est un homme entêté qui manque à la
« loi.

« Les liqueurs fortes sont défendues par les lois en
« O-Taïti; mais il ne s'inquiète pas de la loi; il a acheté
« des liqueurs fortes; il a été jugé et condamné. Ceci
« est une partie de la loi : *il doit partir et retourner*
« *en France*.

« Depuis, il a encore acheté des liqueurs fortes; il
« ne veut pas se conformer aux lois; il a été aussi
« persévérant pour son mariage; il savait qu'une loi le
« défendait; mais il ne s'en occupe pas : il savait aussi
« qu'une autre loi défendait les liqueurs fortes, et c'é-
« tait de même.

« Puisse-t-il être agréable à V. M. d'envoyer pren-
« dre cet homme pour qu'il aille en France; là, il
« pourra épouser une femme et ce sera bien.

« Que la paix soit avec V. M.

« Signé : POMARÉ. »

Brémond, né dans le midi de la France, apprit de bonne heure le métier de charpentier, et devint bon ouvrier. La nécessité, peut-être, autant que l'envie de voyager, le décida à s'embarquer, comme charpentier, sur le navire baleinier l'*Entreprise*, dont la navigation, d'abord heureuse, se termina, en 1832, par un naufrage sur l'île de la Môcha, auprès de la

côte d'Araucanie. Brémond se trouvant de nouveau sans emploi se rembarqua bientôt et partit du Chili sur un bâtiment dont la destination était pour O-Taïti, où il s'établit en 1833. Une bonne conduite, de la capacité dans son état, le mirent promptement en recommandation auprès de la reine et de MM. les missionnaires qui l'employèrent tour à tour. J'ignore si les missionnaires en usèrent plus libéralement avec lui qu'envers les ouvriers indigènes qu'ils semblent n'employer que pour procurer à ces pauvres gens l'honneur de les servir, mais la reine ne le payait presque jamais.

Brémond, cependant, comme on l'a déjà vu, avait, dès son arrivée dans cette île, fait connaissance avec une jeune Polynésienne à laquelle il avait associé sa destinée, et il vivait avec elle en époux fidèle; sa conduite était honorable autant que possible, en pareille position, et si l'on considère au milieu de quelle société il vivait, on pourrait dire même qu'elle était très-honorable. Ce ménage occupait une case appartenant à la reine, où elle-même leur avait souvent rendu visite.

Brémond vivait heureux, aussi heureux du moins qu'un état voisin de la misère pouvait le permettre; il avait à différentes reprises humblement sollicité, mais en vain, le paiement d'une partie de ses travaux; il gémissait sans trop se plaindre, tout en réfléchissant, néanmoins, que s'il eût travaillé pour des personnages moins distingués que la reine, il eût été dans l'abondance. Le nombre de ses enfants s'augmentait : il en avait déjà deux et sa femme était enceinte du troisième,

lorsque, pressé par le besoin et perdant enfin patience, il demanda positivement à être payé, sans quoi il menaçait de ne plus travailler à une goëlette qu'il réparait. La reine non-seulement refusa de reconnaître ses mémoires, mais elle ne tarda pas à laisser éclater sa vengeance. Profitant de la loi qui ne permet pas aux étrangers de se marier, elle obligea la femme de Brémond à retourner avec ses enfants chez ses parents, et lui défendit de revoir le père de sa famille. A quelque temps de là, Brémond étant à travailler dans un chantier, apprit que sa femme venait d'accoucher : il quitta aussitôt son ouvrage et alla voir son enfant. Qui pourrait imaginer que cette démarche, dont le but ne peut que faire honneur aux sentiments de Brémond, a été assimilée, par les juges, à un acte de prostitution, puni de la même peine, et que ces juges sont des missionnaires ? Personne, sans doute, ne concevrait une pareille idée, c'est cependant la vérité.

Je ne pouvais m'occuper du mariage de Brémond que d'une manière officieuse : je n'avais, pour vaincre l'obstination de la reine, que des prières. N'ayant pu y parvenir, je cherchai à consoler Brémond de la séparation à laquelle il se trouvait condamné. Je ne fus pas plus heureux de ce côté ; jamais on ne vit un plus bel exemple de fidélité et d'amour conjugal !

Je réfléchissais encore sur cette loi étrange et si peu morale, lorsque je rencontrai quelqu'un de ma connaissance, homme d'esprit et de jugement, qui depuis longtemps fréquente les îles de la Société et habite souvent O-Taïti ; je lui parlai de l'opposition inconcevable

que j'avais éprouvée, motivée sur une loi absurde dont je ne pouvais m'expliquer ni la morale ni l'utilité.

« La morale, me dit-il en riant, ce n'est pas ici qu'il faut venir pour en trouver : il n'y en a point. Quant à l'utilité de cette loi, c'est une autre affaire; elle en a beaucoup pour ceux qui l'ont faite et la font maintenir; sans elle, il s'établirait bientôt ici une concurrence funeste à leurs intérêts. Je vois que vous ne connaissez pas le pays : venez vous promener avec moi, je vous ferai voir le commencement d'une route qui doit un jour faire le tour de l'île, et nous causerons en nous promenant. Ce chemin passe près d'ici, derrière Papeïti, et suit la côte à peu de distance du rivage; venez, vous en serez content, c'est peut-être ce que les missionnaires ont fait de mieux; il est vrai qu'ils y étaient intéressés; mais qu'importent les motifs, ne considérons que le résultat : il est utile. »

Pendant qu'il me faisait cette introduction nous cheminions doucement à travers les cases, les goyaviers et les orangers, par un joli sentier qui nous conduisit promptement sur la route; il m'en fit d'abord admirer la largeur et le travail : construite à la Mac-Adam, elle est ombragée, de chaque côté, par une variété infinie d'arbres, parmi lesquels nous vîmes des arbres à pain d'une beauté remarquable; cette route, ajouta-t-il, est en grande partie le produit des galanteries découvertes des indigènes; pour chaque faute ils sont condamnés à en faire un certain nombre de brasses, aussi peut-on avec certitude en prédire l'achèvement. Il reprit ensuite en ces termes : « Je veux vous mettre au

courant des affaires de ce pays, de son gouvernement, de son commerce et vous faire connaître les personnes les plus influentes.

« Tout le monde connaît l'histoire de la découverte d'O-Taïti, chacun sait ce qu'elle était à cette époque et avant l'arrivée des missionnaires; elle a été trop bien décrite par Bougainville et par Cook pour que je vous en parle; c'est en effet de l'arrivée des missionnaires dans ces îles que datent les grands changements qui se sont opérés, non précisément dans les mœurs, mais dans le gouvernement et dans les habitudes de ces populations.

« Vous savez que ce fut en 1796 que la Société des missions de Londres pensa, pour la première fois, à envoyer des missionnaires dans les îles de l'Océanie. Elle choisit alors de préférence pour remplir cette mission des artisans, comme étant les gens qu'elle croyait les plus propres à réussir auprès des sauvages, puisqu'ils étaient placés à un degré de l'échelle sociale plus rapproché d'eux, et aussi parce que MM. les directeurs de cette Société pensaient qu'avec la religion chrétienne, un des plus grands bienfaits serait d'instruire ces insulaires dans les arts mécaniques; toutes ces vues étaient fort sages, les moyens seuls étaient insuffisants.

« Le navire le *Duff*, équipé pour remplir cette mission, fut confié au capitaine Wilson, qui transporta dans la Polynésie ces premiers apôtres du christianisme.

« Les premiers missionnaires envoyés dans l'Océa-

nie étaient donc, comme la plupart le sont encore aujourd'hui, de simples artisans, soit maçons, soit charpentiers, forgerons, etc., etc. Ces mesures prises dans les intentions les plus bienveillantes, n'eurent pourtant jamais l'effet qu'on s'en était promis; au contraire, tous ces ouvriers, auxquels la Société avait alloué un traitement qui leur permettait de vivre honorablement, abandonnèrent, dès qu'ils arrivèrent dans ces îles, leurs différents états, et rien ne fut plus éloigné de leur pensée que d'instruire les sauvages dans les métiers qu'ils avaient exercés, et, dans le fait, ils donnèrent pendant longtemps l'exemple d'une vie indolente et paresseuse, sans être d'aucune utilité aux Indiens, ni à la Société qui les avait expédiés. Mais les graves inconvénients qui devaient résulter d'un choix d'hommes si peu propres à être envoyés comme missionnaires chez des peuples nouveaux, ne se firent véritablement sentir que bien des années après, c'est-à-dire lorsqu'ils commencèrent à faire des progrès et à propager la religion qu'ils professaient et qu'il fallut instruire les Indiens. Ce défaut de capacité fut bien plus sensible encore, quand, de simples ouvriers qu'ils avaient été en Angleterre, ils devinrent tout à coup les premiers personnages de ces îles, les guides et les conseillers intimes des rois et des chefs qui, dès-lors, tardèrent peu à devenir les serviles instruments de leur pouvoir.

« Pour que vous puissiez bien comprendre toute l'étendue de ce changement dans leur état, je dois vous faire remarquer que non-seulement les prêtres avaient été, de tout temps, en ces îles, les égaux des rois, mais

que plus instruits ou plus exercés à parler en public, ils possédaient une véritable éloquence, et jouissaient, sous ce rapport, de la plus haute considération. Ceux qui, parmi eux, enseignaient l'art de parler, étaient toujours l'admiration des peuples et des grands, et les rois mêmes briguaient la faveur de leurs leçons : on les appelait *Orométua*, nom que, par analogie, on donne encore aujourd'hui aux missionnaires.

« Ces missionnaires, peu instruits et sortis des dernières classes de la société en Angleterre, remplacèrent donc à la fois, chez ces peuples, les deux classes élevées dont je viens de parler, et ils obtinrent soudain une considération et une influence immenses qui leur soumirent tout, et leur procurèrent de grands avantages. Effectivement, dès le principe et pendant longtemps c'était à qui aurait fait le plus de présents aux missionnaires; tous s'empressaient, avec une égale ardeur, de travailler à leurs superbes demeures, de défricher leurs champs, de planter leurs jardins, etc. : c'était l'âge d'or de la mission; tous les naturels étaient devenus les disciples des missionnaires; mais, ceux-ci, non contents de ces résultats incroyables, et poussés par le zèle fanatique qui caractérise toutes les sectes dans le succès, firent la faute énorme d'exiger que des vieillards, des femmes chargées d'enfants, vinssent jusqu'à cinq fois par semaine pour écouter la nouvelle doctrine et même pour apprendre à lire et à écrire. Ces vexations inutiles leur aliénèrent une grande partie de la population qui, par ces exigences, se trouvait obligée de négliger la culture de ses champs et les

autres travaux qui concouraient à lui procurer une existence plus aisée. Cependant, malgré ces fautes, l'indolence naturelle de ces peuples fit que l'influence des missionnaires en fut d'abord peu altérée, et, comme avec la religion nouvelle il fallut changer toutes les anciennes institutions pour les coordonner, que tout était nouveau pour ces peuples comme pour les chefs, la nécessité força encore de recourir aux missionnaires pour établir les bases de la nouvelle société.

« Il résulta de cette nécessité qu'une compagnie d'artisans, composés d'hommes fanatiques, imbus de préjugés, sans instruction, et surtout ignorants en matière de gouvernement et en politique; incapables de bien juger l'état du peuple chez lequel ils se trouvaient, plus incapables encore de concevoir ce qui pouvait lui convenir, à raison de ses mœurs préexistantes et du climat, devint pourtant le corps législatif appelé à fonder un code de lois sur des bases morales et religieuses qui, secondées par un système d'éducation libérale et industrielle, devaient en assurer la prompte civilisation et le bien-être. Aussi qu'en est-il résulté? ce qu'on devait en attendre : rien d'utile; ignorant les plus simples notions du droit, ces législateurs improvisés n'ont rien produit de bien. Leurs lois seraient tout au plus bonnes pour servir de règles à un couvent; elles sont toutes empreintes de la rigidité superstitieuse de ceux qui les ont conçues; sont renfermées dans des vues étroites, hostiles aux étrangers, et par conséquent contraires au droit des gens, et enta-

chées, à leur origine, de cet esprit d'égoïsme et d'envahissement, l'un des traits principaux qui caractérisent la société des missions dans ces îles. »

Jusque-là, j'avais été tout oreilles; mon attention avait été captivée par l'intérêt de ces récits : je ne pus cependant m'empêcher de m'écrier : « Ah! vous n'aimez pas les révérends, vous les faites bien noirs! »

« Vous vous méprenez, me répondit-il, je n'éprouve aucun sentiment de malveillance à leur égard; je n'exagère rien; je suis fort tolérant en matière de religion, car je ne pense pas qu'il n'y ait de salut que pour ceux de ma communion; je professe pour tous les ministres que je crois de bonne foi, une profonde et égale vénération, quand leur conduite est honorable et chrétienne; mais j'avoue aussi que je ne saurais étendre ce respect à ceux que je ne vois occupés que des biens de ce monde, et pour lesquels tous les moyens de les acquérir sont bons.

« Je n'aime point, au reste, à m'occuper de ce sujet; en disant la vérité, même de la manière la plus modérée sur leur compte, on a toujours l'air d'y mettre de la passion, tant les faits passent toute croyance.

« Les capitaines des bâtiments de guerre anglais, qui visitent cet archipel, bien accueillis par les chefs des missions, ne voient rien que par leurs yeux, et ils s'en vont charmés. Cependant, tous n'ont pas eu la vue aussi courte. Le capitaine Beechey, que l'on ne peut, sans aucun doute, accuser de partialité contre ces messieurs, ne laisse pas, toutefois, de faire entrevoir qu'il n'éprouve pas une grande admiration pour leurs

prétendus miracles. Le capitaine russe Kotzebue, s'exprime avec plus de liberté ; ce qu'il en dit est de la plus grande vérité : je ne sais si vous avez lu les voyages de ces capitaines ; je le présume, mais vous pouvez en tout cas vous assurer de l'exactitude de ce que j'avance ici.

« J'ai d'ailleurs reçu, il y a peu de temps, une lettre[1] que je veux vous donner ; elle est fort curieuse par les

[1] *Lettre du chevalier Dillon à M. Thomas, missionnaire wesleyen, à Tonga-Tabou*

Port Refuge, île de Vavao, le 20 novembre 1837.

Monsieur,

J'espère que vous voudrez bien excuser la liberté que je prends de vous écrire sur le sujet suivant ; mais un esprit de justice chrétienne, d'honneur et d'humanité, m'y engage, et mes sentiments comme homme m'y obligent : ce sont eux qui m'ont fait frémir au récit des faits qui m'ont été rapportés par mes compatriotes et les natifs, à mon arrivée à Tonga-Tabou, il y a quelques jours.

Je fus alors informé par ces personnes que, pendant votre résidence à Tonga, comme missionnaire wesleyen, vous avez cherché et trouvé les descendants des anciens rois de cette île, qui furent détrônés il y a plus de cinquante ans, et que vous leur avez dit que vous étiez un missionnaire de la Bible ; *l'ami du roi Georges, qui était lui-méme un missionnaire*, et que ce prince les aiderait à remonter sur le trône de Tonga, s'ils voulaient embrasser la doctrine des missionnaires wesleyens. J'appris que, séduits par ces promesses, ils s'étaient convertis, du moins en apparence, aux conditions ci-dessus énoncées, et que, quelques mois après avoir été baptisés, ils menacèrent toute la noblesse de Tonga, de la mort et de la destruction, si elle n'embrassait pas, immédiatement, la doctrine de M. Thomas, l'ami du roi Georges, et si elle ne reconnaissait en même temps un des membres de leur famille

révélations qu'elle contient; elle est écrite par un Anglais nommé Dillon, assez connu en France; c'est celui-

comme roi absolu de l'île; qu'enfin les chefs de Tonga traitèrent ces menaces avec le mépris qu'elles méritaient, et vous accusèrent d'être le perturbateur de la paix et de la tranquillité publique de leur pays. En apprenant ces nouvelles, je sus également que vous aviez alors cherché votre salut dans la fuite et que vous vous êtes réfugié dans cette île, où vous aviez trouvé un chef plus facile à séduire que ceux de Tonga. J'apprends maintenant, qu'à la mort de ce prince, si facile pour vous, vous avez aidé de tous vos moyens un infâme assassin à usurper le trône du roi défunt, à l'exclusion du prince qui devait en hériter par sa naissance et ses droits établis par l'usage; que vous avez employé votre influence à détrôner un mineur pour placer à la tête du gouvernement un homme qui n'y avait pas plus de droits que moi, et dont le seul titre à cette place est d'être, entre vos mains, un servile instrument de tortures et de mort, et, qu'avec son assistance sanguinaire, vous entreprîtes de propager, à Tonga, la doctrine toute de paix et d'amour de notre seigneur et sauveur Jésus-Christ.

Le peuple de ces îles affirme que, par votre astuce et vos intrigues jésuitiques, vous avez rendu ce monstre, dont vous vous êtes servi pour frapper, un affreux despote, et que vous avez introduit des punitions et des tortures inconnues, avant vous, à ces peuples jadis heureux.

Ces tortures, ces punitions que vous infligez à ceux qui ne veulent pas partager vos croyances, sont : d'avoir la tête rasée, d'être brûlé d'un fer chaud, d'être fait esclave, et, pour les faibles et innocentes femmes des meilleures familles, vous les faites frapper à coups de corde goudronnée, de telle sorte qu'un charretier qui, en Angleterre, serait connu pour traiter ses bœufs avec autant de brutalité, serait mis en prison.

On m'a également assuré que vous avez réussi à décider votre sanglant ami l'usurpateur, à envahir Tonga avec mille sauvages armés, qui se disent chrétiens; que vous avez promis la victoire

même qui a découvert et rapporté les restes du naufrage de Lapérouse, et que vous avez généreusement à ces assassins, parce qu'ils se battaient pour la cause de Dieu, qui, bien qu'invisible, marchait avec eux dans leurs rangs.

Qu'à l'arrivée de ces monstres envoyés par vous à Tonga, ils assassinèrent les hommes, les femmes et les enfants, sans distinction, et qu'ils fendirent le ventre des malheureuses mères pour en arracher leurs enfants, qu'ils jetaient ensuite à leurs sanglantes victimes!

Serait-ce la vérité, Monsieur Thomas? c'est ce dont je ne puis douter! Puisse la vengeance du Dieu tout puissant descendre sur la tête de l'être envoyé de Satan, du monstre enfin qui a causé tous ces massacres!

On raconte encore que vous et vos frèrss de Tonga et des îles Hapaée avez tenu conseil, il y a quelques semaines, à la Fuga, et que vous avez arrêté une seconde campagne d'extermination contre les innocents et inoffensifs habitants de Tonga, dont tout le crime est de ne pas vouloir embrasser la croyance du docteur Wesley, et abandonner leurs propriétés, leurs libertés et leurs vies à la discrétion du despote, qui déjà a commis les plus barbares outrages sur leurs femmes et leurs enfants, lorsqu'alors vous assuriez ce monstre, que le vrai Dieu marchait avec cette troupe de bandits affamés de carnage et souillés de crimes.

Maintenant, Monsieur Thomas, permettez-moi de vous demander, au nom de Dieu et de l'humanité et pour l'honneur du nom britannique, d'empêcher qu'une plus grande effusion de sang ait lieu à Tonga, par la flotte qui a fait voile, lundi dernier, pour les îles Hapaée, où elle doit être promptement ralliée, par le reste des assassins de ces îles. Cette flotte combinée est sous la direction de votre ami l'usurpateur, qui n'est que votre instrument et que vous avez le pouvoir d'arrêter dans ses horribles projets.

J'ai également appris, il y a quelques semaines, que la jeune et intéressante fille du roi de Tonga, a été embarquée et transportée dans la cour de l'usurpateur, où, attachée à un piquet, elle a été

traité et fait chevalier : j'espère que vous ne récuserez pas son autorité. »

frappée, à coups de corde, jusqu'à ce que le sang royal coulât de ses épaules et de tout son corps ; que sa seule offense était d'avoir essayé de rejoindre son bien-aimé et légitime mari à Tonga-Tabou, ce qui, dans votre opinion, était un crime abominable, parce qu'il est ce que vous nommez payen, et qu'il n'a pas voulu se soumettre immédiatement à embrasser notre foi et fléchir, lui et sa famille, devant l'usurpateur qui, sans aucun doute, et pour le récompenser de s'être fait chrétien, l'aurait aussitôt privé de ses propriétés et de sa liberté, après l'avoir préalablement gratifié de quelques douzaines de coups de corde, ainsi qu'a été traitée sa malheureuse femme.

Oh! Monsieur Thomas, que penseront les honorables familles d'Angleterre quand elles apprendront que le sang de la fille d'un si grand prince, qui pourrait rivaliser d'ancienneté d'origine avec la plus noble famille d'Europe, a été répandu par l'exécuteur public ?

Je désire, Monsieur Thomas, que Dieu vous pardonne pour les offenses que vous avez commises en brutalisant et dégradant, comme vous l'avez fait, l'ordre le plus élevé du peuple dans ces îles. Rappelez-vous ce que dit Notre Seigneur, lorsque la femme adultère lui fut amenée pour ses péchés ..... *Que celui qui se sent innocent lui jette la première pierre.....* Je présume, Monsieur Thomas, que vous n'êtes pas exempt de péchés. Comment avez-vous pu ordonner que cette personne, qui ne méritait que des égards, fût maltraitée par vos ordres, que l'exécution eût lieu si près de votre femme et de votre famille, qu'elles entendaient les cris et les larmes de cette malheureuse victime.

Je suis fâché de le dire, mais votre femme est une froide Anglaise, sans cœur, autrement elle fût sortie de chez elle, et, animée d'un véritable esprit breton, elle eût pris la princesse sous sa protection.

Que pensera le peuple anglais si généreux, qui contribue, par

Ce que le chevalier Dillon rapporte de la conduite des missionnaires de Tonga est exactement l'histoire de

ses dons, à entretenir votre société, et dont *la bonté vous fait vivre avec luxe dans ces îles;* que dira-t-il, lorsqu'il apprendra que pour propager les saintes écritures, vous détruisez les hommes, les femmes et les enfants, comme vous l'avez fait à Tonga, et comme je viens de le rapporter?

Que dira l'illustre nation anglaise quand elle verra représenté, dans les boutiques de caricatures, un ministre de Wesley, propageant sa doctrine en faisant assassiner des femmes innocentes pour retirer de leur sein le fruit de leurs entrailles? De tels crimes ne furent jamais connus à Alger ni dans aucun autre état barbaresque.

Monsieur Thomas, c'est mon devoir comme sujet anglais et gentilhomme, de porter ces outrages à la connaissance du gouvernement anglais et de la chambre des communes, et de donner à votre conduite, toute la publicité possible dans le monde entier. Je regarde aussi comme mon devoir d'en informer le roi des Français, dont j'ai l'honneur d'avoir une commission.

Depuis que j'ai écrit ceci, il y a peu de jours, j'ai reçu ce rapport de la flotte réunie aux îles Hapaée.

« On dit que l'usurpateur a le projet, dès son arrivée à Tonga, d'inviter tous les chefs à une fête, où tous les partis, selon la coutume établie parmi ces peuples, se présenteront sans armes, et qu'alors, tous les naturels de *Vavao*, ayant chacun un couteau de boucher caché sous ses vêtements, à un signal donné, se jetteront sur les victimes sans défiance, qu'ils massacreront jusqu'au dernier homme. »

J'apprends encore que vous êtes très-bien informé de cet horrible projet; ainsi pour l'amour de Dieu et la propagation des saintes écritures, plusieurs centaines de personnes vont encore être sacrifiées sur les sanglants autels de Tonga!

Si vous n'êtes pas instruit de ce criminel dessein, je vous l'apprends et je vous demande de détourner les coups que doit frapper

tous ceux de cette société, dans les différentes autres îles de l'Océanie qu'ils exploitent, sans doute avec moins de cruauté, tous en apparence au nom de Dieu et des saintes écritures, mais en réalité tous pour leur bien-être et pour celui de leurs familles.

S'ils éprouvent quelque difficulté de la part des chefs à faire exécuter leurs volontés, aussitôt ils menacent de la puissance de l'Angleterre et annoncent qu'ils vont écrire pour faire venir des bâtiments de guerre.

Cette lettre explique très-bien pourquoi tout le monde, à O-Taïti, croyait encore, à l'époque du passage du capitaine Beechey, en 1826, que le roi d'Angleterre était missionnaire; ce capitaine cherche à établir un raisonnement d'analogie, pour expliquer comment cette ridicule opinion pouvait s'être formée. Il eût été moins embarrassé pour trouver le mot de l'énigme, s'il avait eu connaissance du secret que nous révèle la lettre qui précède. Le roi Georges se sera sans doute aussi trouvé ici l'*ami* de quelque révérend et l'usurpateur. Si les vents et le temps le permettent, j'irai directement à Tonga, instruire le peuple de cette île du danger qui le menace.

Quant aux îles des Navigateurs, je sais que votre dessein et vos désirs sont d'étendre le pouvoir de l'usurpateur sur cet archipel, et que vous vous proposez d'établir votre créature par les mêmes moyens que vous avez employés dans ces îles.

Rappelez-vous, je vous prie, Monsieur Thomas, qu'il y a un Dieu vengeur et juste et des supplices réservés aux méchants!

Je suis votre très-affligé serviteur.

Signé : Chevalier Dillon.

missionnaire comme lui, de la société de Londres; il paraît que ces pieux mensonges sont permis pour une bonne fin : on va loin avec de pareilles maximes.

Mais revenons à notre sujet. Mon ami continua ainsi :

« L'établissement des lois eût été une institution illusoire, sans la création de tribunaux pour les faire exécuter; il fallait donc des juges pour les composer. Tout naturellement encore les missionnaires furent chargés de les nommer; par là, il fut en leur pouvoir d'accorder des faveurs et de se faire des créatures, prérogatives immenses qu'ils ont su très-adroitement exploiter et conserver, et qui, en effet, ont assuré leur domination dans ces îles; c'est à ce point qu'aujourd'hui même il ne peut y avoir de juges, ni d'employés que ceux qui sont membres de l'Eglise, c'est-à-dire ceux qui prennent le sacrement; et ce qui serait bien plus difficile à croire, si on ne le voyait, c'est que leur influence est telle que, si l'un des membres de l'Eglise fait une faute, il ne peut être traduit devant les tribunaux sans leur autorisation : il doit d'abord comparaître devant les missionnaires qui l'examinent en secret, et le coupable échappe toujours au châtiment, s'ils déclarent qu'il n'y a pas lieu de poursuivre, moyen considérable de puissance pour tenir leurs créatures dans le devoir et dans leur dépendance; ayant ainsi la faculté de les maintenir toujours en place, ils trouvent aussi par l'excommunication, celle de faire destituer qui ils veulent. Je m'arrêterai ici, j'en ai dit assez pour que vous puissiez bien comprendre quelle est leur posi-

tion et leur influence dans ces îles : ce sont eux qui gouvernent, et la reine Pomaré n'est en réalité qu'un instrument entre leurs mains et un simple prête-nom. Je vous renvoie, pour le reste, à la lettre du chevalier Dillon et à ce que vous pouvez en entendre dire ici. Parmi les mille et une histoires que l'on débite à leur sujet, quelque singulières qu'elles puissent vous paraître, un grand nombre cependant ne sont que trop véritables. »

« Je ne puis, cependant, lui dis-je, ajouter foi à cette ridicule version que M. Pritchard, chef des missionnaires et consul d'Angleterre, a été l'accoucheur de la reine; c'est une fable qui tombe d'elle-même. »

« Vous êtes dans l'erreur, reprit-il, le fait de l'accouchement, tout ridicule qu'il paraît être, n'en est pas moins très-réel.

« La loi qui empêche votre compatriote Brémond de se marier, n'a point été faite contre lui seul, mais bien contre tous les étrangers, de quelque nation qu'ils soient, Anglais ou autres. Le véritable but de cette loi est de les éloigner tous, et de ne laisser s'établir ici que les personnes que la société veut bien admettre comme membres.

« S'il en était temps encore, il n'y aurait ici, de négociants, que les missionnaires; de marchands, que les missionnaires; de propriétaires, que les missionnaires. Ils ont l'esprit fort envahissant; ils voudraient que tout fût pour eux et pour leurs enfants : ils ont travaillé l'opinion des indigènes en ce sens, et ils ont réussi, non à leur donner, par l'exemple des étrangers,

une noble émulation qui excite chez eux le courage du travail et puisse les conduire au progrès et à l'aisance ; mais bien un vil sentiment d'envie et de jalousie sociale qui les en éloigne au contraire et les laisse croupir dans leur présomptueuse ignorance et dans la misère. Ils ont exalté ce sentiment d'éloignement pour les étrangers, jusqu'à la haine contre tous ceux qui ne sont pas de leur communion et particulièrement contre les catholiques. Ils les ont représentés comme des idolâtres, envers lesquels toute mauvaise action est légitime et ne peut qu'être très-agréable à Dieu. Cette opinion, si contraire à la charité chrétienne, qu'ils se sont efforcés d'inculquer à leurs disciples, est peut-être aussi la leur, car leur ignorance est telle qu'on pourrait, sans leur faire injure, assurer qu'ils connaissent peu les points de doctrine qui séparent les deux Eglises. Pour persuader les sauvages, ils leur ont indiqué comme preuves d'idolâtrie, le respect que vous portez à la représentation du Christ ; vous pourriez, je crois, leur renvoyer l'argument avec plus de raison, car la Bible semble n'être, entre leurs mains, que l'objet matériel de leur culte. Pour beaucoup de missionnaires, ce n'est qu'un livre ; parmi eux, très-peu sont en état de le comprendre, et parmi les indigènes, personne assurément, ce qui, néanmoins, ne les a pas empêchés de faire des missionnaires de plusieurs naturels pour les placer dans les îles basses et désolées de l'archipel Dangereux, où les révérends ne se soucient pas d'aller résider, parce qu'ils n'y trouveraient point l'aisance et le confort dont ils jouissent dans les îles hautes. »

Combien un tel état de choses, m'écriai-je, paraît déplorable, surtout lorsqu'on pense qu'il a fallu, pour obtenir ces tristes résultats, torturer ces malheureux Indiens, dont les dispositions naturelles étaient si heureuses; car ils étaient francs, braves, industrieux et d'une bienveillance telle, qu'elle augmente beaucoup l'intérêt qu'ils inspirent. En définitive, mon opinion est cependant que l'action des missionnaires a été utile pour faire abandonner aux Indiens les abominables sacrifices humains qui, quoique beaucoup plus rares, étaient encore en usage avant leur arrivée. « C'est vrai, me répondit mon interlocuteur, mais cet avantage a été acheté bien cher, car, la vive persécution au moyen de laquelle la nouvelle croyance a été établie, a fait périr dix fois plus de personnes qu'il n'en avait jamais été sacrifié sur les autels réunis de tout l'archipel des îles de la Société. On comptait encore, à l'époque du troisième voyage de Cook, plus de cent mille habitants en O-Taïti seule, tandis qu'aujourd'hui le nombre s'élève à peine de neuf à dix mille!

« Croyez-moi, poursuivit-il, la vraie religion apostolique n'a point jeté de racines profondes en ces îles; elle n'a point fait de vrais prosélytes : tous ces peuples sont, en général, très-indifférents à cet égard; ils craignent les missionnaires parce qu'ils ont le pouvoir; mais ils n'ont plus de vénération pour eux; ils se sont montrés trop avides et surtout trop injustes. Grand nombre d'Indiens ne les considèrent plus que comme des gens qui ne cherchent qu'à s'enrichir à leurs dépens. Les missionnaires ont réussi à détruire la foi dans les

Tabous; mais cette croyance perdue n'a été remplacée par aucune autre : ils n'ont plus aujourd'hui ni foi ni respect pour rien. Les progrès en civilisation ont été plus marqués, mais ils sont dus, bien plus à la grande fréquentation des Européens dans ces îles, qu'aux efforts des missionnaires, qui ont toujours évité d'enseigner à ces insulaires la langue anglaise, pour les tenir davantage dans leur dépendance, et pour rendre leurs communications avec les Européens plus difficiles. »

A peine mon ami finissait-il de parler, que nous arrivions au bord du torrent qui barre le chemin, et sur lequel, jusqu'à présent, il n'y a pas de pont. Cet obstacle mit un terme à notre promenade et nous nous assîmes pour regarder l'eau couler : elle roulait alors doucement sur un lit de graviers et de roches, que sa transparence nous permettait de voir comme à découvert ; les rives des deux côtés sont assez élevées et presque entièrement boisées. Des excavations produites par les eaux du torrent, lorsqu'il grossit, après un orage, forment des bassins naturels, qui sont les bains les plus agréables que l'on puisse voir. Pendant que nous étions occupés à les examiner, notre attention fut attirée par une branche agitée qui cachait en partie un de ces bassins, et dont le mouvement ne pouvait être le résultat de celui des eaux. Notre curiosité, vivement piquée, ne tarda pas à être satisfaite. Deux jolies filles aux cheveux flottants, toutes nues, et de formes ravissantes, si pures, que l'on aurait pu les prendre pour des naïades, s'échappèrent de ce bain, et, nous regardant en riant, s'enfoncèrent dans l'épaisseur du

bois. Aucun de nous ne prit cette fuite pour un mouvement causé par la pudeur, et je ne m'étonnai plus si les jeunes marins de la *Vénus* étaient si passionnés pour la chasse et pour la pêche.

« Vous le voyez, me dit mon ami, c'est, dans le fond, comme au temps de Bougainville : il n'y a que les amendes et les châtiments qui apportent quelques restrictions à ces coutumes anciennes que les O-Taïtiennes aiment tant, et qui leur ont acquis une si grande célébrité.

« Il y a cette différence, cependant, ajouta-t-il, c'est qu'alors elles étaient innocentes et qu'aujourd'hui elles ne le sont plus, car elles ont toutes la conscience de ce qu'elles font. »

Nous restâmes quelques instants sans parler, nous abandonnant aux réflexions que nous suggérait cette apparition, puis nous revînmes vers le port, en causant du commerce.

Mon compagnon de promenade reprit en ces termes :

« Les ressources commerciales de ces îles sont encore très-bornées; cependant, environ quatre-vingts bâtiments baleiniers ou du commerce visitent O-Taïti chaque année, et il peut en venir vingt de plus dans les autres îles de ce groupe : cela peut donc faire ensemble cent bâtiments dont chacun, l'un dans l'autre, dépense 500 piastres, ce qui donne un revenu total de 50,000 piastres; mais ces dépenses sont acquittées dans une proportion très-grande qui varie du tiers à la moitié, en étoffes ou autres objets d'échange, de sorte qu'il n'est pas probable que plus de 25,000 piastres, en numéraire, soient mises annuellement en circulation

dans ces îles. Les autres revenus de cet archipel se composent de produits agricoles et de ceux de la pêche des perles. Ces ressources seraient immenses, s'il y avait de l'industrie ; malheureusement, dans l'état de démoralisation où est tombé ce peuple, cela se réduit à bien peu de chose, et il n'y a presque pas de progrès à attendre sous le double rapport de l'agriculture et de l'industrie, d'ici à longtemps.

« La fabrication du sucre, cependant, semble augmenter sensiblement, mais ce produit deviendrait un article d'exportation bien autrement important, si l'on encourageait les blancs à se fixer dans ces îles. Toutefois, jusqu'à présent, cette fabrication n'est point considérable. Voici, à peu près, ce que l'on a exporté par an, et cela seulement depuis trois ou quatre années.

Denrees.	Provenances.	Tonneaux	Valeur en piastres.	totaux.	
Sucre	d'O-Taïti.	111	80	8,000	11,200
	d'Eméo.	25	80	2,000	
	de Raïatéa.	15	80	1,200	
Huile de coco	d'O-Taïti.	50	75	3,750	13,500
	d'Eméo.	20	75	1,500	
	d'Huaheiné.	60	75	4,500	
	de Raïatea et Bora-Bora.	50	75	3,750	
Arrow-root.	de toutes les îles.	50	80	4,000	4,000
				28,700	28,700
Dépenses des navires fréquentant les îles; droits et provisions fraîches.				50,000	
			Total général.	78,700 p. ou 421,008 fr.[1]	

« Les quantités portées au tableau ci-dessus repré-

[1] Valeur approchée en francs, la piastre forte étant évaluée à 5 fr. 37 c., qui est sa valeur intrinsèque.

sentent le revenu de ces îles dans les meilleures années; ce revenu pourrait être augmenté de beaucoup, car elles produiraient facilement avec les habitants qu'elles ont actuellement :

Sucre,	2,000	tonn.	évalués à	160,000 piastres.
Huile de coco,	1,000	*id.*	*id.*	75,000
Arrow-root,	100	*id.*	*id.*	8,000
Totaux,	3,100			243,000 p. ou 1,304,910 fr.

« Tous ces articles seraient d'une vente facile, de même que le coton, le café et l'indigo qui y viennent très-bien, mais dont on ne s'est point encore occupé d'une manière spéciale. On ne peut toutefois attendre ces heureux développements de longtemps, car les Indiens sont jaloux des étrangers, peu disposés à s'adonner à la culture, et au lieu d'encourager les navires à fréquenter cet archipel, ils n'ont fait que mettre des entraves au développement du commerce en augmentant les prix, à mesure qu'on leur demandait des denrées. C'est à un tel point que l'on a été obligé de renoncer entièrement au commerce de l'huile de coco.

« Il en est de même à l'égard des étrangers qui veulent se fixer dans ces îles; les Indiens ne leur cèdent plus qu'avec une extrême difficulté la moindre portion de terrain, et encore n'est-ce qu'à des prix très-élevés qu'ils font ces concessions; ils suivent, en cela, les avis des missionnaires qui voudraient tout garder pour eux et pour leurs enfants, et poussent, en conséquence, les Indiens à éloigner, autant que possible, tous les blancs. Un tel état de choses retardera indéfiniment la prospé-

rité de cet archipel, car il est peu probable que les Indiens veuillent cultiver pour eux-mêmes ; ils sont trop indolents pour entreprendre rien de ce qui demande un soin continuel, et oblige à des dépenses faites longtemps avant d'en recueillir les bénéfices. Ils n'ont point d'idées de prévoyance : et sur les 140 tonneaux de sucre que l'on fabrique aujourd'hui dans ces îles, il n'y en a guère que de 12 ou 15 pour le compte des indigènes.

« La pêche des nacres et des perles a été, pendant quelques années, très abondante et a produit des valeurs très-considérables pour l'exportation. De 1832 à 1836 on a pêché plus de 800 tonneaux de nacre de perles[1] dans l'archipel seul des îles basses Pomotou. Les deux tiers de cette nacre et toutes les perles ont été envoyés en France, où, par suite de la grande quantité de nacre qui a été exportée sur les marchés d'Europe, ce produit est entièrement déprécié; il n'y a plus à O-Taïti que M. Moerenhout qui s'occupe encore de cette industrie.

« Il résulte de la situation générale du commerce, qu'un bâtiment expédié avec une cargaison à destination d'O-Taïti, ferait une opération bien aventurée ; car, s'il arrivait après quelqu'autre navire, il ne placerait que difficilement sa cargaison, ne trouverait plus d'argent comptant sur la place, et il serait, en outre, exposé à ne pas rencontrer de produits indigènes pour

[1] Chaque tonneau de nacre de perles doit donner comme produit moyen 4,000 piastres ; la valeur totale des perles a dû s'élever à 32,000 piastres, ou en francs à la somme de 168,840 fr. 00 c.

retours, à moins, cependant, qu'il ne se fût entendu avec une personne déjà à résidence, et qu'il n'eût établi des communications régulières à des époques fixées à l'avance.

« Une opération montée ainsi pourrait avoir de bons résultats, car, dans mon opinion, beaucoup d'objets de manufacture française obtiendraient promptement la préférence sur ce marché, surtout si les assortiments étaient composés sur de bonnes notes. »

Je remerciai beaucoup mon ami des nombreux et utiles renseignements qu'il voulait bien me donner, et qu'un marin, dont le séjour n'est qu'instantané et qui, de plus, a contre lui l'impossibilité de se faire comprendre, à cause du langage, ne peut acquérir que difficilement et après une longue résidence.

Arrivés au port, nous nous embarquâmes pour aller dîner à bord de la *Vénus*, où M. le général Freire, ex-président du Chili, qui, alors habitait Papeïti, voulut bien nous faire l'honneur de nous accompagner. Ce général était ancien compétiteur des généraux Pinto et Prieto, mais, à l'avénement de ce dernier à la présidence, et de son parti au pouvoir, il se vit forcé de chercher un asile à Lima, où il a vécu plusieurs années et où il retrouva le général O-Higgens, ex-président du Chili et comme lui émigré. Tous deux jouissaient, dans cette capitale, d'une estime justement acquise ; ils étaient recherchés dans la société qui semblait, par ses attentions, vouloir leur faire oublier leurs malheurs et leur exil, et, en effet, ils eussent pu se trouver heureux, si l'on pouvait l'être loin de sa patrie.

Après la sanglante catastrophe du général Salaberry, en 1837, amenée par la défaite qui suivit l'entrée des troupes de la Bolivie sur le territoire du Pérou, le général Freire fut sollicité par ses amis et par ses nombreux partisans, de revenir au Chili. On regardait alors la déclaration de guerre du gouvernement de Prieto au général Santa-Cruz, comme un événement qui devait amener un changement dans la présidence de la république. Le général Freire, cédant enfin aux sollicitations qui lui étaient faites, et persuadé que c'était une conjoncture favorable pour lui, de faire valoir ses droits à la candidature de la présidence, se décida à s'embarquer pour le Chili, sinon pour y reprendre la haute direction des affaires, dans le cas où, par une nouvelle élection, il y serait reporté, mais du moins pour revoir sa famille.

Le bâtiment sur lequel le général Freire s'embarqua était un ancien brick de guerre dont les canons avaient été mis dans la cale, pour servir de lest ; rencontré par une division chilienne, cette circonstance aggrava sa position, il fut contraint sans débarquer au Chili et sans qu'il lui fût permis de revoir sa famille, de passer du brick sur lequel il était sur une goëlette de la république, qui avait ordre de le conduire au port Jackson, à la Nouvelle-Hollande, où il était envoyé en exil par ordre du gouvernement du général Prieto, président du Chili. Le général Freire vécut pendant plusieurs mois à la Nouvelle-Hollande, où il ne fut point accueilli avec les égards dus à son rang et à ses malheurs. Il quitta enfin cette terre inhospitalière pour lui, et vint à O-Taïti où,

du moins, il mène une vie tranquille, sinon heureuse. Ce général a trouvé, dans le cœur de M. Moerenhout, une généreuse et noble sympathie, et ses peines se trouvaient adoucies par les soins de l'amitié : il supportait avec courage et philosophie le temps de l'adversité.

Je le vis souvent pendant notre séjour ; je l'avais connu au Pérou ; il est d'une société agréable et douce, et, comme Français, je ne pouvais oublier que le temps de son administration avait été marqué par des égards et des intentions bienveillantes pour nos compatriotes.

Après le dîner, nous retournâmes à terre pour nous promener. Les soirées sont délicieuses à O-Taïti ; une légère brise arrive de la montagne, toute parfumée, et ride à peine, par intervalles, la surface des eaux tranquilles de la rade qui, unies comme une glace, réfléchissent, en images renversées, les bâtiments qui se trouvent au mouillage, la gracieuse petite île de Moutou-Outa et les hauts palmiers et cocotiers qui, de leurs têtes touffues, projettent des ombres profondes qui semblent encadrer en noir ce joli bassin.

Vers la mer, la vue est bornée par le rescif à fleur d'eau qui cerne la rade du côté du large, et qui, sans cesse couvert d'une écume blanchissante, brille, à la nuit, de mille feux phosphoriques, auxquels viennent bientôt se mêler ceux d'un grand nombre de bateaux qui s'y rendent, pour pêcher aux flambeaux. Tous les soirs, le calme est dans l'air comme sur les eaux ; mais à terre le tableau change, le rivage, si solitaire pendant le jour, est animé tout à coup par une foule de jeunes

filles, couronnées de fleurs ou de feuilles de palmier, qui rappellent les bacchantes ; elles se croisent dans tous les sens et semblent électrisées par le plaisir, ou par l'espérance de le rencontrer. Malgré de nombreux constables à voix rébarbatives qui, fidèles à la consigne des missionnaires, criaient incessamment aux femmes de ne point aller à bord des bâtiments (ce qui donne une idée exacte de l'état moral de ce peuple), cette recommandation était comme un attrait de plus donné aux plaisirs, et, toutes les nuits, les navires baleiniers ou autres, mouillés sur cette rade, étaient encombrés de ces beautés faciles, il est vrai, mais réellement gracieuses et séduisantes.

La *Vénus*, pour laquelle, je le pense bien, les constables prenaient tant de peine, n'était point visitée ; indépendamment de la coutume établie depuis quelques années par les bâtiments de guerre anglais, de se faire regarder comme *taboués*, nulle peine n'avait été épargnée pour empêcher la reine, les femmes et même tous les indigènes, de visiter la frégate, et les insinuations faites à cet égard n'étaient pas restées sans effet. Cependant, si notre *Vénus* n'a plus trouvé autant de néréides et de syrènes qu'autrefois, le nombre des driades et des hamadriades semblait s'être multiplié pour la recevoir et pour la fêter.

Depuis le moment de notre arrivée dans cet excellent port, nous nous étions occupés de remplacer notre eau, de réparer les parties du gréement qui avaient souffert ; l'équipage recevait, chaque jour, une ration de bœuf frais. Les oranges et les goyaves étaient à

bas prix, ce qui nous permettait d'en donner à tout le monde, et quarante ou cinquante hommes recevaient chaque jour la permission d'aller à terre se promener.

Papeïti, chef-lieu et résidence du gouvernement d'O-Taïti, est situé au bas de la plus haute montagne de l'île; là, le terrain plat qui, du rivage, s'étend au pied des montagnes, a peu de profondeur, mais il est couvert d'une riche et brillante végétation. Papeïti n'est point une ville, ce n'est pas non plus un village, ce serait plutôt un hameau : cependant ce n'est rien de tout cela, le nom espagnol de *pueblo* me paraît mieux définir ce genre d'établissement. C'est enfin une foule de petites cases ou de chaumières répandues sans ordre au milieu des orangers, des cocotiers et des goyaviers, qui ornent le rivage courbé en forme d'arc sur les bords de la rade. L'aspect général n'a rien d'imposant, mais il est extrêmement gracieux et très-pittoresque.

Ce que l'on remarque d'abord, en arrivant sur la rade, c'est un petit îlot à fleur d'eau, couvert d'un joli bouquet de verdure, à travers lequel on entrevoit une batterie de huit canons où flotte le pavillon d'O-Taïti. Cette petite île, véritable miniature, est *Moutou-Outa*, ou l'île de la reine; Sa Majesté en fait souvent sa résidence, et elle y était au moment de notre arrivée.

La plus belle maison que l'on aperçoive au rivage de Papeïti est celle du chef de la mission; à côté on distingue une grande case qui sert à la fois de temple et d'école : tout le reste se compose de cases parmi lesquelles on remarque plusieurs petites maisons blan-

chies à la chaux. Elles indiquent ici, de même que dans toute la Polynésie, la présence des blancs auxquels elles appartiennent; à Papeïti, presque tous ces étrangers sont anglais.

La reine n'avait point encore de maison, elle habitait une case de forme indienne, dont la modeste construction n'était préférable en rien, à aucune de celles des autres indigènes; cependant, on a pensé qu'il convenait de lui donner un logement plus décent et on lui construisait, à notre arrivée, une maison assez belle et convenable à son rang; située dans l'intérieur, elle est assise sur les bords d'un ruisseau dont l'embouchure est dans la rade. La position de cette maison, sans être désagréable, ne m'a pas paru bien choisie, parce que, placée dans un fond, elle sera privée de la vue de la mer, de celle des bâtiments au mouillage, et peut-être aussi de la brise du large, si agréable et si bienfaisante sous cette latitude.

On trouve à Papeïti des magasins assez bien assortis en étoffes ou autres marchandises propres à la consommation et aux besoins de la population de cette île; on y trouve également quelques approvisionnements de mer, mais en très-petite quantité.

Comme importance commerciale, cette place est inférieure sous tous les rapports à celle d'Honoloulou (îles Sandwich); le nombre des étrangers y est moins considérable; la population indigène est aussi à Papeïti moins nombreuse qu'à Honoloulou; mais elle paraît beaucoup plus propre, moins maladive; les naturels ont des formes plus élégantes, ils sont beaucoup plus

gais et semblent enfin avoir moins perdu de leur caractère primitif.

Si l'on compare ces deux peuples sous les rapports de la civilisation et de la morale, je ne pense pas qu'on puisse établir une différence bien sensible entre eux; je donne pourtant la préférence aux habitants d'O-Taïti sur ceux des îles Sandwich : les chefs, surtout, me paraissent plus éclairés, et à part le peu de ressources en approvisionnements de vivres de campagne, la relâche d'O-Taïti me paraît plus agréable que celle d'Honoloulou.

Le 9 septembre 1838, à onze heures, j'appris l'arrivée, dans la baie de Matawaï, de deux bâtiments de guerre français; je pensai aussitôt que ce ne pouvait être que la division aux ordres de M. le capitaine d'Urville, et c'était elle en effet. Cette division revenait de son expédition au pôle Sud; depuis, elle avait touché au Chili et aux îles Marquises, où il paraît que nous ne l'avions précédée que de quelques jours.

J'envoyai immédiatement le pilote Gim aux ordres du commandant, pour le conduire dans la baie de Papeïti, si son intention était d'y venir. M. le capitaine d'Urville, venu à O-Taïti pour y régler ses chronomètres, préféra rester auprès de la pointe Vénus, qui, comme on sait, est un des points les mieux déterminés de toute l'Océanie.

Le lendemain 10, je m'embarquai de bonne heure pour aller faire visite à M. le capitaine d'Urville; j'étais déjà rendu à l'entrée de la baie de Matawaï, lorsque je le rencontrai, ainsi que le capitaine Jacquinot; ils

faisaient route pour Papeïti : nous revînmes tous ensemble à bord de la *Vénus*. J'accompagnai ensuite le commandant dans sa visite chez la reine ; elle habitait alors une petite case située dans la partie occidentale de Papeïti. Elle nous reçut sans cérémonie : elle était en grand négligé, vêtue seulement d'un peignoir, les jambes et les pieds nus. Elle était assise à l'orientale sur un lit d'herbes sèches, recouvert de nattes qui servaient de tapis. Ses tantes et ses cousines l'entouraient ; une suite nombreuse se tenait en dehors de cette espèce de hangar, ou, pour parler plus exactement, dans la cour.

M. le commandant d'Urville, interprété par M. Henry, indigène civilisé, marié à la fille d'un missionnaire, adressa quelques compliments à la reine, il lui rappela le voyage de la corvette la *Coquille*, dont alors il était second. Il se souvenait avec plaisir de la jeune princesse Aïmata, aujourd'hui reine d'O-Taïti. Cette princesse, sans paraître beaucoup se rappeler le capitaine d'Urville, laissa errer un léger sourire sur ses lèvres au nom d'Aïmata : c'était une réminiscence d'un temps plus heureux pour elle. Toutefois elle comprima promptement ce mouvement pour reprendre son air d'insouciance, car telle était la consigne qu'elle avait reçue.

Pendant que nous étions à causer avec la reine, mon attention fut attirée par la vue d'une maison que j'entrevoyais à travers les arbres, il me semblait qu'elle s'approchait de nous. Après m'être bien frotté les yeux, je vis à n'en point douter, qu'effectivement elle s'avançait de notre côté. C'était une maison qui déména-

geait, ou plutôt que l'on faisait changer de résidence ; le toit en était supporté par un grand nombre de poteaux que des Indiens tenaient embrassés. Par un effort simultané, ils avaient arraché cette maison de la place qu'elle occupait et ils l'apportaient pour la placer près de la nouvelle demeure de la reine. Elle fut posée aussitôt au lieu préparé pour la recevoir; chacun des piliers fut enterré de deux pieds, et ce déménagement fut ainsi terminé. L'intervalle des poteaux se ferma ensuite, selon l'usage, avec des bambous placés à distance, pour laisser passer l'air, et avec des nattes qui se tendent sur ces bambous seulement durant la nuit ou pendant le mauvais temps : cette case était destinée aux grands officiers de la couronne et aux gardes-du-corps de la princesse.

Assez mal interprétés, et ne pouvant causer directement avec la reine, nous nous retirâmes après une visite très-peu prolongée. Nous allâmes ensuite voir M. Pritchard, consul anglais, par qui nous fûmes reçus avec une politesse toute particulière. M. Moerenhout, qui nous accompagnait, vint avec nous dîner à bord de la *Vénus*, et à la nuit, MM. d'Urville et Jacquinot rejoignirent leur division.

Avant cette dernière visite à la reine, j'avais eu plusieurs fois l'honneur de voir S. M., je lui avais offert un châle en soie, de nos manufactures de Lyon, et une pièce de drap écarlate. Elle avait reçu ces objets en apparence avec plaisir, et elle se croyait sans doute obligée de reconnaître ces attentions par quelques soins, car, dans cette dernière occasion, elle nous

offrit un présent de rafraîchissements que je crus devoir refuser, S. M. n'étant point venue à bord et paraissant conserver de mauvais sentiments à notre égard. Je sais, à n'en pas douter, que cette conduite lui était dictée, et ce fut précisément par ce motif que je jugeai convenable d'en user ainsi.

Il n'est aucun moyen qui n'ait été mis en œuvre contre nous dans cette circonstance, pour nous desservir dans l'esprit de la reine; c'est au point qu'on cherchait à persuader à S. M., qui n'a aucune idée de la valeur des choses, que la frégate n'avait été armée que pour venir lui demander 2,000 piastres. La reine Pomaré parlant un jour dans ce sens à M. le général Freire, il ne put s'empêcher de lui dire qu'on la trompait; que cette supposition était une absurdité; qu'elle ignorait sans doute que la France était un grand état, habité par une nombreuse et puissante nation, et que huit jours de la dépense de la frégate coûtaient beaucoup plus que l'indemnité qui lui avait été demandée et qui n'était, dans le fait, que le prix du passage de MM. Laval et Carret, d'O-Taïti en France. La reine n'en revenait pas, et je ne sais si les préventions qu'on lui a inspirées contre les catholiques lui ont permis d'ajouter foi aux paroles du général : dans mon opinion, je ne le crois pas.

A quelques jours de là, je me rendis à la baie de Matawaï, pour y voir MM. les capitaines d'Urville et Jacquinot. Nous déjeûnâmes à bord du commandant, qui eut la complaisance de me montrer les intéressants travaux accomplis par les officiers de sa division depuis

le départ de France. A part les travaux hydrographiques, qui avaient été aussi multipliés que les circonstances l'avaient permis, je remarquai avec intérêt une belle collection de dessins, exécutés pendant les différentes relâches de la division. Le dessinateur avait reproduit avec une étonnante vérité la brillante végétation des tropiques : quelques études d'arbres surtout me parurent d'un grand mérite. M. Le Breton, chirurgien de la division, avait aussi dessiné quelques marines avec un succès remarquable ; il y avait, de lui, plusieurs vues des corvettes, enfermées dans les glaces, et prises à différents mouillages ; les corvettes, dans ces dessins, ont le caractère d'animation, propre à ce genre, et qu'il est cependant si difficile de saisir. Je dus à l'obligeance de cet officier, une gracieuse vue de la baie de Papeïti, sur laquelle il a représenté la *Vénus;* je l'ai placée dans l'album pittoresque de mon Voyage en souvenir de notre rencontre.

Après le déjeûner, nous nous embarquâmes tous pour aller visiter la pointe de Papaoa, sur laquelle se trouvent les tombeaux des anciens rois d'O-Taïti. C'était, pour MM. d'Urville et Jacquinot, des localités bien connues : ils m'en firent les honneurs et me conduisirent au tombeau de Pomaré, enfermé sous une bâtisse très-simple, placée à la l'extrémité de la pointe. Ce monument est dans un lieu très-agréable, ombragé par de beaux arbres séculaires, et n'a, d'ailleurs, rien de remarquable que les souvenirs qu'il rappelle : c'est le tombeau du premier chef indien, de la Polynésie, qui, par politique, par conviction ou par nécessité, ait embrassé la foi chrétienne.

Non loin de là, nous visitâmes une grande salle dont la forme est celle d'un rectangle allongé; elle a quatorze ou quinze fenêtres de chaque côté, et quatre à chacune de ses extrémités. Cet édifice tombait en ruines ; il a dit-on, 200 mètres de long : c'était une des premières églises des missions et leur première école. Ce fut là qu'eut lieu cette première séance des députés de toutes les îles ; ils y avaient été réunis, non, comme on l'a rapporté, pour y discuter des lois propres à établir la prospérité future de cet archipel, basées sur les vrais besoins de cette société et en rapport avec les mœurs préexistantes, mais bien pour recevoir les réglements établis par les missionnaires, réglements ou lois dont les naturels ne comprenaient encore ni le but, ni l'utilité.

Cette réunion avait encore un autre motif bien plus important pour les missionnaires : c'était celui d'obtenir des indigènes des subsides pour eux et pour leur société. C'était l'époque de l'enthousiasme que la nouvelle religion excitait parmi les Indiens ; les missionnaires exaltèrent leur vanité en leur représentant combien il serait glorieux pour eux de concourir avec la société de Londres à la propagation des saintes écritures, et combien cela leur ferait honneur dans le monde civilisé. Emportés par l'amour-propre, presque tous promirent un tribut de plusieurs bambous d'huile de coco; les missionnaires profitant avec habileté de ce moment d'élan généreux, et afin de ne pas laisser perdre le fruit d'un si beau zèle, ouvrirent immédiatement des registres sur lesquels leurs prosélytes inscrivirent

aussitôt leurs noms et le nombre de bambous[1] d'huile, auquel chacun s'imposait volontairement.

L'assemblée était électrisée; c'était à qui se montrerait le plus généreux; mais à l'époque de l'échéance, lorsqu'il fallut réaliser tous ces dons, les faits ne répondirent point aux paroles : tel qui avait promis sept bambous d'huile de coco, en apportait effectivement sept; mais ils étaient gros comme le petit doigt, au lieu d'avoir huit ou dix centimètres de diamètre : c'était un *mezzo-termine* pris pour apaiser le cri de la conscience. Beaucoup d'autres indigènes, moins scrupuleux, ne se gênèrent pas pour ne rien donner, leur récolte ayant manqué, disaient-ils; enfin, les derniers, les moins timorés de tous, assuraient n'avoir rien promis; et, en définitive, le résultat de cette contribution volontaire fut nul, ou à peu près tel.

Depuis, et après de nouveaux essais également infructueux, on a cessé de convoquer de pareilles assemblées qui n'avaient, en effet, que l'intérêt pour cause; ou, lorsqu'on l'a fait, ce n'a plus été que pour imposer de nouveaux réglements, ou de nouvelles restrictions.

En quittant ces ruines modernes, nous nous acheminâmes vers la demeure de M. Rogerson, missionnaire de ce district. Chemin faisant, et un peu après avoir quitté l'ancienne église, nous en trouvâmes une nouvelle de forme ovale et plus élégante que la première; le toit en était soutenu par deux rangées de

[1] Dans toute la Polynésie on se sert de bambous, comme vases, pour conserver l'huile de coco.

piliers, dont l'une se trouvait comprise dans le mur d'enceinte, tandis que la seconde était intérieure et parallèle à la première.

Cette salle, presque aussi vaste que l'ancienne, était éclairée par un grand nombre de fenêtres sans châssis qui donnaient un libre accès à la brise et au jour. Elle était en outre divisée en deux parties égales dans le sens de la longueur, par un couloir qui donnait accès au grand nombre de bancs rangés parallèlement, et qui servaient à placer l'auditoire : à la porte de l'église, vers l'Est, on voyait une cloche suspendue par deux poteaux indépendants du monument et disposés pour cet usage.

Nous continuâmes à suivre le rivage de la baie de Papaoa, et bientôt nous arrivâmes à une jolie petite maison, résidence du missionnaire de ce district, où nous fûmes accueillis avec politesse. M. Rogerson, récemment arrivé d'Angleterre, est le secrétaire de la société à laquelle il appartient : il a de bonnes manières et paraît bien élevé. A notre départ, il voulut bien nous accompagner jusqu'au débarcadère, où nous prîmes congé de lui. Ce fut là aussi que MM. d'Urville, Jacquinot et moi, nous nous séparâmes; nous nous embarquâmes chacun pour suivre notre destination. Ces messieurs firent route vers l'Est, pour rejoindre leur division dans la baie de Matawaï : je me dirigeai à l'Ouest, pour retrouver la *Vénus*.

Pendant notre séjour à O-Taïti, j'eus encore à m'occuper d'une autre affaire qui m'avait été recommandée par M. le ministre de la marine.

M. l'amiral de Rosamel, alors ministre, n'avait pu apprendre, d'un armateur de Bordeaux (dont la conduite délicate autant que généreuse, envers les enfants de son ancien capitaine, fait tant d'honneur à notre commerce) le massacre de l'équipage et l'enlèvement du navire de commerce l'*Aimable-Joséphine*, commandé par le capitaine Bureau, sans y prendre la part la plus vive et sans ordonner que toutes les recherches possibles fussent faites, pour sauver, s'il en était temps encore, les débris de la fortune de ce capitaine, tant dans l'intérêt des enfants en bas-âge qu'il a laissés, que dans celui de ses armateurs.

M. le capitaine Bureau était du petit nombre des marins français dont les vues s'étaient tournées vers l'exploitation des îles de la Polynésie; il s'occupait de la pêche des perles, de celle des tortues à écaille, du *trépan* ou *biche de mer*, des holothuries de toute espèce, et aussi de l'achat du bois de sandal, pour porter ensuite sur les marchés de la Chine, tous ces articles qui y ont une grande valeur et obtiennent un placement aussi facile qu'avantageux.

Cette branche d'industrie, si intéressante pour notre commerce, en ce qu'elle permet d'extraire de la Chine, sans exportation de numéraire, les thés, les soieries ou autres marchandises de luxe ou de fantaisie, nécessaires à la consommation de la France, n'avait été exploitée par personne avant lui, quoique, cependant, elle fût connue et pratiquée depuis plusieurs années, par les Américains des Etats-Unis et par les Anglais; c'était donc, en quelque façon, une nouvelle voie qu'il se pro-

posait d'ouvrir à notre activité maritime et qui devait contribuer à la prospérité de notre commerce : ces projets, dont l'exécution pouvait avoir une si utile influence, ne devaient pourtant pas s'accomplir !

Le capitaine Bureau, marin expérimenté, était doué d'une grande activité d'esprit et d'une énergie en rapport avec les entreprises hasardeuses qu'il avait faites ; car, avant ses dernières expéditions aux îles de la Polynésie, il avait navigué avec une rare témérité sur les côtes occidentales d'Amérique, sur un si petit navire, qu'on le jugeait à peine capable de flotter. Malgré sa résolution, ses connaissances pratiques et sa persévérance, éléments indispensables de succès dans des opérations de ce genre, ce marin était du grand nombre de ceux qu'une singulière et constante fatalité poursuit incessamment : rien ne lui avait réussi. Le malheur l'avait frappé jusque dans sa famille, et sa femme venait de mourir, lorsqu'il fut massacré ; au moment de sa mort, il ignorait encore ce funeste événement.

Les détails relatifs à l'enlèvement du navire que commandait M. le capitaine Bureau, et la relation des événements qui ont amené sa mort et le massacre de son équipage, ont été connus d'une manière presque miraculeuse et recueillis par M. Adolphe Barrot, pendant son voyage sur la corvette la *Bonite*, en se rendant à son consulat de Manille. Ils lui ont été donnés aux îles Sandwich, par un jeune matelot péruvien, qui était embarqué, comme mousse, sur le navire l'*Aimable-Joséphine*, à l'époque du massacre

du capitaine et de l'équipage de ce bâtiment aux îles Fidji[1].

Cette narration, simple et circonstanciée, a un ca-

[1] *Histoire de l'enlèvement du navire français l'*Aimable-Joséphine, *et du massacre de son capitaine et de son équipage aux îles Fidji; recueillie aux îles Sandwich par M. Adolphe Barrot, consul de France à Manille.*

José Manuel Muños, né à Lima, âgé de 20 ans, s'embarqua à O-Taïti, en février 1834, sur le brick français l'*Aimable-Joséphine*, capitaine Bureau, allant aux îles *Fidji* ou *Viti*. Ce navire faisait, depuis quelque temps, un commerce d'échange avec les naturels des îles de la Société (O-Taïti).

L'*Aimable-Joséphine* arriva à Bivoua, l'une des îles Fidji, après trente-quatre jours de traversée. Quelques jours après son arrivée, Misi Malo[1], roi de Bivoua, témoigna le désir d'accompagner le capitaine dans ses voyages au milieu des îles du groupe, et s'embarqua sur le brick avec dix ou douze chefs et soixante-dix ou quatre-vingts hommes de suite. Pendant ce voyage, qui dura quatre mois, le roi envoyait ses hommes à terre pour y recueillir des étoffes d'écorce, des provisions, de l'écaille, etc. Le capitaine, de son côté, continuait son commerce en échangeant des étoffes de coton et de la verroterie contre de l'écaille, du *bicho de mar*[2], des perles et de la nacre de perle.

Peu de temps après le retour à Bivoua, Misi Malo accompagna le capitaine dans un voyage qu'il fit à une île voisine, afin de reprendre une pirogue que le roi de cette île lui avait volée.

L'*Aimable-Joséphine* fit un troisième voyage à l'île *Maroro;* le chef le plus élevé, après Malo, s'embarqua à bord du navire avec une quarantaine d'hommes. Un grand nombre de pirogues remplies de naturels le suivirent. L'objet de cette expédition était, de

[1] Misi ou Nisi.

[2] Espèce d'Holothurie.

ractère de vérité qui entraîne la conviction ; les faits ont, d'ailleurs, été confirmés, comme on le verra plus

la part des insulaires, de venger la mort d'un frère du roi de Bivoua, tué par celui de Maroro, et de la part du capitaine, de s'emparer de la grande quantité d'écaille et de perles que le meurtrier avait, disait-on, enlevée après avoir commis le crime. L'entreprise réussit au gré des désirs des uns et des autres. Le roi de Maroro échappa à la vengeance des naturels de Bivoua, mais ses cultures furent ravagées, beaucoup d'hommes furent tués de son côté, et toute son écaille et ses perles passèrent à bord de l'*Aimable-Joséphine*.

Tels sont les événements qui précédèrent la catastrophe dont nous allons parler.

Au retour du bâtiment français à Bivoua, tous les naturels furent débarqués; cinq seulement restèrent à bord, travaillant comme matelots et à la solde du capitaine. On mit à terre les voiles, les vergues et le gréement, afin de faire une réparation complète au navire.

Il y avait à Bivoua un Français nommé Georges, que le capitaine Bureau y avait laissé à l'un de ses précédents voyages, avec une pacotille de cent cinquante fusils, pour faire des échanges pendant son absence. Il se trouva qu'il en avait dissipé les produits. Le capitaine, très-mécontent, fit mettre Georges aux fers, mais *Misi Malo* intercéda et promit de payer pour lui, et le capitaine le fit relâcher : il resta à bord et devint une des victimes.

L'équipage du brick se composait du capitaine Bureau, du second Edouard, de Georges, d'un matelot français nommé Clément, d'un matelot anglais nommé Charles, du cuisinier Antoine et du mousse Muños.

Sur ces entrefaites arriva à Bivoua un roi beaucoup plus puissant que Misi Malo : c'était Misi Mara [1], roi de Révou. Il vint s'installer à bord et y resta trois ou quatre semaines, buvant,

[1] Misi Mara ou Nisi Mara.

loin, par des rapports qui nous sont parvenus ultérieurement.

mangeant et faisant de grandes promesses au capitaine Bureau ; mais quand celui-ci vit que le temps se passait et que toutes ces belles promesses ne se réalisaient pas, il prit de l'humeur et la témoigna à Misi Mara. Misi Mara s'en alla à terre, furieux de ce que le capitaine refusait de le nourrir et de lui faire des présents.

Dès ce moment la mort du capitaine et de l'équipage fut jurée.

Pendant les derniers jours que Misi Mara passa à bord, les chefs venaient le voir fréquemment et avaient avec lui de longues conversations.

Quelques jours se passèrent ainsi. Un matin, Misi Mara parut à une certaine distance du brick avec cent ou cent-cinquante pirogues. Le capitaine lui héla de monter à bord ; mais il s'y refusa, en disant que toutes les pirogues de l'île allaient à la pêche, afin de ramasser beaucoup d'écaille et de *bicho de mar*, pour que le navire pût continuer son voyage à Manille. Le capitaine lui dit que c'était bien et qu'il allait faire préparer un bon dîner pour l'attendre.

A deux heures, aucune pirogue n'était encore revenue ; à quatre heures, le capitaine se mit à table et en sortit un peu avant le coucher du soleil, très-mécontent de ce que Misi Mara manquât ainsi de nouveau à la parole qu'il lui avait donnée d'une manière positive. Le reste de l'équipage se trouvait alors sur l'avant, à l'exception de deux matelots qui étaient à terre.

Dans ce moment un naturel qui travaillait à bord comme matelot, et que le capitaine affectionnait beaucoup, parce qu'il parlait un peu le français, s'approcha de lui et le prévint qu'une petite goëlette, conserve de l'*Aimable-Joséphine* et qui était à l'ancre, à peu de distance du brick, était pleine d'eau, et qu'il serait urgent qu'on allât la vider. Le capitaine se leva, et avec sa longue-vue, il se mit en devoir de reconnaître l'état de la goëlette. Au même instant, le naturel le frappa d'un bâton pointu et le fit tomber roide-mort, la tête percée de part en part. La longue-vue

Quelques jours après notre arrivée à O-Taïti, je recevais à déjeûner un de MM. les missionnaires.

tomba à la mer. En même temps les autres naturels se précipitèrent sur l'avant du navire et massacrèrent le second, Edouard et Georges. Le cuisinier et Muños se sauvèrent dans le logement des matelots, et de là, ils demandèrent qu'on leur accordât la vie. Sur quoi les naturels leur crièrent qu'ils pouvaient monter, qu'on ne voulait pas les tuer. En effet, ils montèrent et on ne leur fit aucun mal. Deux heures après, le roi de Bivoua, Malo, vint à bord; il parut très-triste en voyant le capitaine étendu dans son sang, car il l'aimait beaucoup. Mais Misi Mara était plus puissant que lui ; il envoya Muños et le cuisinier à sa maison. Pendant la nuit on commença à piller le navire. Quatre *chaloupées* d'écaille furent déchargées, ainsi que tous les objets précieux. Le lendemain, Mara vint à bord du brick, il fit venir Muños, le cuisinier et les deux matelots qui se trouvaient à terre lors du crime, et qui s'étaient réfugiés dans la maison de Malo, et les menaça de les tuer s'ils ne déclaraient pas à l'instant tous les endroits où le capitaine pouvait avoir caché ses effets. Ces malheureux furent obligés de monter sur le pont tout ce qu'ils purent trouver, et bientôt il ne resta plus rien à bord du navire.

Mara les obligea, quelques jours après, à rétablir le gréement et la voilure du brick, parce que, disait-il, il voulait faire un voyage à l'une des îles voisines. Cependant, quand le navire fut gréé, il sembla avoir abandonné son projet. Quinze jours après, un brick anglais entra dans le port et le capitaine fit marché avec Mara pour les dépouilles du brick français ; mais aussitôt qu'il les eut à bord, il partit sans payer le prix convenu, laissant Mara dans un état de fureur difficile à décrire. Le matelot Clément s'embarqua à bord de ce navire. Antoine, le cuisinier, s'embarqua, peu de temps après, sur un autre brick anglais qui toucha à Bivoua.

Deux jours après le départ de ce dernier navire, un trois-mâts américain entra dans le port avec une petite goëlette qui lui servait de mouche ; le capitaine de ce bâtiment proposa au roi d'acheter

N'ayant plus qu'à m'occuper des affaires de feu M. le capitaine Bureau, je m'informai de ce gentleman du

l'*Aimable-Joséphine*, et, sur son refus, il chercha à s'en emparer de vive force. Les naturels s'étant assemblés en grand nombre sur le brick et sur le rivage, le capitaine du trois-mâts les canonna pendant toute la journée et leur tua beaucoup de monde. Le lendemain on s'aperçut que les naturels avaient remorqué le brick tout près de terre. Le capitaine américain voulut tenter un dernier effort ; il fit mettre des canons sur la goëlette, arma ses embarcations et s'approcha de nouveau du brick ; mais cette nouvelle tentative fut infructueuse, et, après avoir couru de grands dangers, il fut obligé de retourner à bord de son navire, qui leva l'ancre et fit route vers le Pérou, emmenant Muños ; là, ils rencontrèrent un autre trois-mâts américain qui, en apprenant ce qui s'était passé à Bivoua, s'y rendit et parvint à acheter le brick français, qu'il conduisit, dit Muños, en terre anglaise pour le vendre. Le bâtiment sur lequel était Muños allait à Manille ; il toucha à une île qu'il nomma Tchin-Tchica (sans doute Drizia, l'une des îles Fidji), et l'y laissa, sous prétexte qu'étant Péruvien, on ne lui permettrait pas de débarquer à Manille. Muños rencontra dans cette île un Français, propriétaire d'une goëlette sur laquelle il vint à Honoloulou, où il se trouve encore aujourd'hui.

Le matelot anglais Charles resta à Bivoua où il avait vécu antérieurement ; il s'y était marié et avait un fils de douze à treize ans. Le trois-mâts qui acheta le brick venait d'O-Taïti ; celui qui emmena Muños était commandé par le capitaine Samuel ; le capitaine de la corvette se nommait Wings.

Le même Muños déclare en outre que le capitaine Bureau avait déposé, avant de partir d'O-Taïti, entre les mains d'un missionnaire anglais dont il ne se rappelle pas le nom, une grande quantité de nacre de perle, une grande caisse d'étoffes de toile et de coton et une petite goëlette en bon état. Muños a aidé lui-même, pendant trois jours, au débarquement de ces objets. Il ne peut se rap-

nom du chef de la mission; je désirais connaître le missionnaire auquel avaient été confiés les intérêts de M. le capitaine Bureau, afin de prendre, auprès de lui, les renseignements dont j'avais besoin. N'obtenant pas une réponse bien précise à ma demande, je le priai de me dire si ce ne serait pas, comme je le présumais, M. Pritchard; on me répondit alors que non; que M. Pritchard n'était point missionnaire, mais seulement consul de S. M. B. Je répliquai que cependant, ses fonctions ne l'empêchaient pas de prêcher dans l'église. M. le missionnaire m'affirma alors que j'étais dans l'erreur, que M. Pritchard n'exerçait aucun ministère de cette nature. Je ne pus m'empêcher de lui dire que la veille, qui était un dimanche à O-Taïti [1], je l'avais vu, moi-même, dans la chaire; que, d'abord, j'avais été assez surpris et dans le doute que ce fût le consul d'Angleterre que je voyais, mais qu'aussitôt le service achevé, M. Pritchard étant venu lui-même me

peler les noms des navires qui ont touché à Bivoua après la catastrophe de l'*Aimable-Joséphine*, ni le lieu de leur destination.

Honoloulou (îles Sandwich), le 20 octobre 1836.

Pour copie conforme :

Manille, le 7 décembre 1836,

Le consul de France,

Signé : Adolphe Barrot.

[1] Les premiers missionnaires qui abordèrent à O-Taïti, étant venus de l'Ouest, et n'ayant point changé la dénomination de leur longitude, en passant le premier vertical d'où ils la comptaient, se sont trouvés d'un jour en avance sur la date de leur point de départ. Ignorant sans doute ce fait, ils ont continué à compter ainsi, et sont toujours en avance d'un jour sur nous.

parler, m'avait empêché de croire plus longtemps que j'étais trompé par une fausse ressemblance. J'abandonnai aussitôt cette conversation qui ne laissait pas, à mon grand regret, de causer beaucoup de confusion à mon hôte, que, d'ailleurs, je trouvais aimable et auquel j'aurais voulu n'avoir point donné ce petit chagrin. Mais aussi pourquoi dire des choses que l'on sait être fausses et pouvoir être reconnues telles au premier moment? Je ne lui sus néanmoins aucun mauvais gré de son peu de confiance ; je jugeai seulement, d'après ce fait, qu'il pensait, ainsi que moi, qu'il était peu convenable que la même personne fût à la fois chargée de missions si différentes ; et, en effet, comme ministre de l'évangile, il n'est pas permis, je crois, de déguiser la vérité, ni de s'occuper d'intérêts de ce monde ; et, comme consul, on ne doit pas toujours dire toute sa pensée : ces deux devoirs semblent impliquer contradiction : l'un ne peut donc être exactement rempli sans que l'autre ait à en souffrir. Mal satisfait du peu d'éclaircissements que j'avais reçus, relativement au missionnaire qui avait été chargé des intérêts du capitaine Bureau, je m'adressai, à ce sujet, à M. Moerenhout, pensant qu'il aurait peut-être eu connaissance des affaires de ce capitaine, et qu'il pourrait m'indiquer la personne devenue dépositaire d'une partie de sa propriété.

Aussitôt que M. Moerenhout sut que j'étais chargé de prendre des informations dans l'intérêt des enfants de M. Bureau, non-seulement il m'apprit que M. Pritchard était le missionnaire dont je cherchais le nom,

mais encore il me témoigna combien il était satisfait de pouvoir m'informer des relations particulières d'intérêt qu'il avait eues avec cet infortuné capitaine ; il me communiqua ses livres, me remit une copie de ses comptes et de la balance qu'il avait établie en faveur de ses héritiers. Il me proposa ensuite, pour solde de sa dette, une lettre de change payable à l'ordre de M. le ministre de la marine et des colonies, ce que j'acceptai.

Cette noble franchise et cette loyauté font le plus grand honneur à M. Moerenhout qui, sachant le capitaine Bureau mort, et que ses relations commerciales avec lui étaient ignorées, aurait pu, sans aucun danger, faire tourner cette position à son profit, en s'appropriant les sommes dont il était redevable.

Quoique je sois persuadé que le plus grand nombre des négociants n'eussent point agi différemment, et que cette conduite ne soit réellement que l'accomplissement d'un devoir, l'occasion de prouver qu'on est capable de le remplir n'en est pas moins une circonstance heureuse dans la vie ; c'est une épreuve qui commande l'estime pour la personne que le hasard a ainsi favorisée, et qui en est honorablement sortie.

J'informai M. Pritchard de la mission dont M. le ministre de la marine m'avait chargé, dans les intérêts de la famille de M. le capitaine Bureau ; il convint avec moi de l'obligation qu'il avait prise de surveiller les propriétés de ce capitaine ; il ajouta cependant qu'il n'exerçait qu'une haute direction sur ces affaires, et que la personne qui en avait eu le maniement demeu-

rait de l'autre côté de l'île, qu'il allait la mander, et il me pria d'attendre quelques jours pour qu'elle eût le temps d'arriver, et qu'alors elle me produirait des comptes.

Cette personne arriva effectivement au bout de deux ou trois jours et me remit des comptes très-embrouillés, surchargés de mots et de chiffres rayés ou refaits. Ce fidèle mandataire avait établi une balance si exacte qu'il n'existait pas un centime de différence : je dus presque me trouver heureux de ne pas voir les héritiers Bureau constitués en débet. Voilà tout ce que j'ai pu obtenir et comprendre à tout ce grimoire, d'après les explications très-peu satisfaisantes que M. Pritchard a bien voulu me donner :

Les caisses de marchandises laissées à la charge de M. Pritchard, au moment du départ de l'*Aimable-Joséphine*, ont été bien vendues. Une goëlette que le capitaine Bureau avait armée et expédiée dans les îles basses, à la pêche des perles, était revenue apportant à son retour 55 tonneaux de nacre de perles qui, plus tard, ont été expédiés au Chili, à la demande de la maison Lamothe et compagnie de Valparaiso. La nouvelle de la mort du capitaine Bureau étant parvenue à O-Taïti, la goëlette avait été vendue pour payer les gages de l'équipage; cette vente n'avait produit que 64 piastres, bien que, quelques jours après, la même goëlette ait été revendue 400 piastres, sans avoir reçu aucune réparation. Quant aux perles, il y en avait très-peu, m'a-t-on dit, c'était à peine si elles avaient donné une somme de 150 piastres. C'est

en vérité un fait bien extraordinaire, et tout-à-fait incroyable; car, le produit le plus faible de cent tonneaux de nacre est, ordinairement, de 4,000 piastres de perles. Cinquante-cinq tonneaux auraient donc dû, dans une proportion, même défavorable, donner plus de 2,000 piastres de bénéfice. On jugera sans doute de ces comptes comme je l'ai fait; ils n'ont pas l'ombre de la bonne foi, et il n'est que trop vrai que les intérêts du capitaine Bureau ou de sa famille ont été sacrifiés de la manière la plus honteuse.

La voix publique de Papeïti ne faisait pas cependant sur les perles le même rapport que celui que j'avais reçu. Cette pêche n'avait pas été plus infructueuse que de coutume; bien au contraire; mais il avait été, à ce qu'il paraît, très-difficile aux dépositaires de résister à la tentation. Que pouvais-je faire dans une telle occurence? déplorer le malheur de ces pauvres enfants, lâchement dépouillés; admirer la conduite de M. Moerenhout qui a su conserver un caractère honorable, au milieu d'une pareille société, et donner de la publicité à tous ces faits, car, s'il existe, parmi les spoliateurs, des personnes auxquelles il reste quelque sentiment d'honneur, le cri de leur conscience les amènera peut-être à une restitution, lorsqu'elles apprendront que ce qu'elles se sont approprié, lorsqu'elles croyaient M. le capitaine Bureau sans héritiers, appartient à ses deux enfants, actuellement seuls propriétaires légitimes de ses biens.

Dès l'arrivée de la frégate à Papeïti, nous avions, suivant notre coutume, établi un observatoire à terre,

sous la direction de M. l'ingénieur. Les observations de la variation diurne de l'aiguille aimantée, celles de la déclinaison et de l'inclinaison de l'aiguille, et, enfin, celles de l'intensité magnétique, y ont été suivies par M. de Tessan, secondé par MM. Lefebvre, enseigne de vaisseau, Goury, élève de deuxième classe, Dubosq, chef de timonnerie, et Raulline, quartier-maître de timonerie : ce dernier était plus particulièrement chargé de suivre le mouvement des marées.

Pendant notre séjour, M. de Tessan a levé le plan de la baie, dont les sondes ont été faites par M. Mesnard, enseigne de vaisseau ; dans les moments où il m'a été permis de participer à ces travaux, j'ai également sondé dans la rade, dans la passe principale qui y donne accès, et examiné avec soin les accores du rescif dont elle est entourée.

Le 16 septembre, toutes nos observations étant terminées, nous changeâmes de mouillage pour être, le lendemain, plus à portée de profiter de la brise de terre, qui se fait avec le jour et souvent ne dure qu'un instant, afin de mettre sous voiles pour sortir de ce port.

La division du capitaine d'Urville quitta la baie de Matawaï le même jour : elle se dirigea vers les îles occidentales du groupe de la Société, d'où elle devait aller, je pense, faire l'hydrographie des îles de l'archipel des Navigateurs, et revoir quelques parties du groupe des îles Fidji.

Pendant la journée, j'allai voir la reine pour la dernière fois ; elle m'accueillit gracieusement et fit jouer

un air de serinette pour m'être agréable, ce qui lui donna l'occasion de me dire qu'on faisait de très-belles orgues en France; puis elle ajouta qu'elle avait entendu vanter celui que j'avais à bord. Elle ne me le demandait pas précisément, mais elle faisait comprendre très-clairement qu'elle serait enchantée de l'avoir : je saisis cette occasion de lui faire plaisir, et je pense avoir réussi en le lui envoyant.

Le 17 septembre 1838, dès que le jour parut, j'envoyai placer une bouée sur le banc de la *Vénus*, et j'expédiai une embarcation sur une basse dont la situation au milieu de la passe, dans l'endroit même le plus étroit, aurait pu être dangereuse pour la frégate dans un moment de levée de la lame.

J'avais une entière confiance dans l'habileté du pilote Gim; cependant la passe praticable est tellement resserrée, que cette mesure me parut une garantie de plus, nécessaire à la sécurité de notre navigation. Je pense, d'ailleurs, qu'il serait aussi fort convenable de prendre cette précaution pour pénétrer dans cette rade, quoique, cependant, la brise du large étant ordinairement plus assurée que celle de terre, les chances défavorables soient moins nombreuses pour entrer que pour sortir.

La brise du matin nous conduisit en dehors du rescif et cessa presqu'aussitôt; elle fut promptement remplacée par un vent très-frais du S. O., avec lequel nous nous éloignâmes rapidement de la côte et de l'île.

Nous passâmes entre les îles d'Eméo et de *Taubouaimanou*. Le vent continua à être très-frais; il ne nous

permit pas de faire route directe vers le Sud et même le S. S. E., comme je l'aurais désiré : il eût fallu, pour suivre cette direction, perdre beaucoup de temps à louvoyer. Mon intention, en faisant valoir cette route, eût été d'aller prendre connaissance des îles *Vavitou*, *Toubouai*, *Rouroutou* et *Rimetara*, et de déterminer ou de vérifier les positions géographiques de ces îles. Elles sont, en général, élevées et peuvent être aperçues de huit à dix lieues dans les circonstances favorables. Il résulte des renseignements qui m'ont été donnés à leur sujet, qu'il existe un rescif à six milles dans le S. E. de l'île Vavitou : cette île, découverte en 1791, par Bass, a été revue, en 1823, par le capitaine russe Lazareff; elle passe pour être située, sur les cartes, vingt milles trop à l'Est : cette île est la plus élevée des quatre.

L'île Toubouai, découverte en 1777, a un port dans le rescif dont elle est cernée; l'entrée en est tournée au N. N. O.; l'île, très-peuplée autrefois, n'a plus qu'un petit nombre d'habitants : là, comme dans le plus grand nombre des îles de la Polynésie, la population indigène a décru dans une proportion effrayante. L'île Toubouai est élevée d'environ 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et peut être aperçue de vingt à trente milles de distance, par un temps clair.

C'est dans cette île que Christian, après la révolte du *Bounty*, avait d'abord eu le projet de se fixer, mais des querelles survenues avec les habitants, alors très-nombreux, l'avaient décidé à partir; ce fut de là qu'il alla s'établir dans l'île Pitcairn.

L'île Rouroutou, découverte en 1769, est de moyenne

élévation : quelques marins regardent son existence comme douteuse.

L'île Rimétara a été plus récemment découverte par le capitaine anglais Henry, qui a beaucoup navigué dans la Polynésie et s'est aujourd'hui fixé à O-Taïti : cette île est inhabitée et très-basse.

Ce fut avec regret que je me vis forcé de renoncer à la vérification que je voulais faire de la position géographique de toutes ces îles : les détails ci-dessus m'ont été donnés à O-Taïti, par M. Moerenhout, qui a visité les deux premières.

Le capitaine Henry, auquel on doit la découverte de la quatrième de ces îles, croit qu'elle pourrait bien être la même que la troisième, dont la position n'aurait été originairement donnée que d'une manière inexacte; ce qui semblerait confirmer cette opinion, c'est le doute qui s'est formé sur l'existence de la troisième.

Le 21 septembre, nous reconnûmes l'île de *Hull;* cette île, découverte en 1824, est de nature coralloïde et composée de cinq îlots, qui sont, comme tous ceux de cette formation, peu élevés au-dessus de la surface de l'eau; ces îlots sont couverts de bouquets d'arbres qui les signalent et en annoncent l'approche. Cette terre n'est point habitée; elle est cernée par un rescif qui brise incessamment, et elle est, ainsi que celles de son espèce, fort dangereuse pendant les navigations de nuit ou de brume : elle ne peut s'apercevoir que de dix ou douze milles, par un beau temps.

D'après nos observations, l'île de Hull serait bien

placée en latitude, mais elle serait située 10 ou 12 minutes trop à l'Ouest, sur la carte publiée par MM. d'Urville et Lottin. Après l'avoir quittée, nous allâmes reconnaître l'île *Mangea*. Cette île, évidemment d'origine volcanique, est très-élevée et peut être aperçue de 40 à 50 milles, par un temps favorable. Elle est couverte d'une brillante végétation; mais elle n'a point de port ni de mouillage connus, quoique, cependant, elle soit bordée d'un rescif de corail. Nous aperçûmes un très-beau village à sa pointe N. O. : on remarquait plusieurs maisons construites à l'européenne et une grande église. Des missionnaires de la société de Londres y sont établis. Nous n'eûmes point de communication avec la terre, il ventait trop frais, lors de notre passage; nous en avons cependant fait l'exploration : découverte par Cook, sa position géographique est exacte.

Nous avons ensuite cherché, mais inutilement, l'île placée, sur nos cartes, sous le nom de *Roxburg;* puis, nous avons reconnu l'île de *Rarotonga*, qui est de formation volcanique, très-élevée, et peut se voir à plus de soixante milles, par un temps clair; elle est couverte d'une admirable et brillante végétation qui peut être comparée, avec avantage, même à celles d'O-Taïti et du Brésil. Cette île, que nous avons contournée, en faisant route par l'Est et par le Nord, a trois villages principaux. Un à la partie de l'E. N. E.; un second dans une anse qui se présente au nord; enfin un troisième sur sa côte occidentale. Dans tous nous remarquâmes de jolies maisons blanches et de grandes églises; la popula-

tion de cette île est évaluée à sept ou huit mille habitants, tous convertis à la foi réformée. Cette île n'a point de port, cependant il y a un mouillage devant l'anse du Nord, à un demi-mille du rescif qui borde la côte ; cette rade est regardée comme dangereuse, même par les baleiniers; on peut, d'ailleurs, s'y procurer assez facilement, lorsqu'il fait beau temps, de l'eau, du bois, des provisions fraîches et des fruits.

En partant de Rarotonga, nous allâmes à la recherche d'une autre île du nom d'*Armstrong*, que, de même que celle de Roxburg, nous n'avons pu découvrir. D'après la description que l'on a faite de ces deux îles, la distance à laquelle elles sont censées pouvoir être aperçues, et leur voisinage de Rarotonga, il devient évident qu'elles n'existent pas et qu'elles ne font qu'un avec cette dernière. J'ai été confirmé, plus tard, dans cette opinion par plusieurs capitaines baleiniers qui ont plusieurs fois relâché à Rarotonga, et qui ont croisé dans ses eaux.

Après avoir abandonné la recherche inutile d'Armstrong, nous dirigeâmes notre course vers la partie du Nord de l'archipel des îles *Kermadec*, auprès desquelles nous restâmes en calme pendant deux jours, à cinq ou six lieues de l'île *Raoul*, dont nous avons trouvé la position géographique identique à celle donnée par MM. Rossel et Beautemps-Beaupré, dans le voyage de d'Entrecasteaux.

Le 4 octobre, nous trouvâmes le fond dans le N. 14° Ouest, à 33 milles de l'île Raoul, par 700 brasses, gros sable noir. Cette île, de formation vol-

canique, est très-élevée et très-boisée : elle peut être aperçue de cinquante à soixante milles, par un temps favorable. On y trouve de l'eau douce dans un étang, et il y a un mouillage sur sa côte occidentale, qui forme une espèce de baie; cette rade est d'ailleurs très-mauvaise, la mer y étant toujours forte, à cause de la grosse houle du S. O., qui existe presque continuellement sur cette côte; par des vents de cette partie on y serait en danger. Cette île n'est point habitée. Des baleiniers qui l'ont fréquentée, m'ont affirmé que, pendant le temps de leur résidence, ils y ont éprouvé plusieurs tremblements de terre assez violents.

En partant des îles Kermadec, nous continuâmes à nous diriger vers la Nouvelle-Zélande, et le 13 octobre, nous entrâmes dans la baie des Iles, où nous mouillâmes devant le village de Kororareka, à l'embouchure des rivières de Kawa-Kawa, de Waï-Kadi et de Waï-Tanguy.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME SECOND.

Pages.

CHAP. IX.—Traversée des îles Sandwich au Kamtschatka. —Mouillage de la *Vénus* en rade de *Pétropawlowski*.— Fête anniversaire du couronnement de l'empereur de Russie.—Traîneau attelé de chiens.—Dîner à bord de la *Vénus*.— Les Taïons. — Naufrage de la goëlette la *Kalama*.—Attérage de la baie d'Avatscha. 1

CHAP. X.—Départ du Kamtschatka. —Iles Numiwack.— Recherche de l'île Saavaty. —Arrivée à Monterey. — Difficultés à faire du biscuit et de l'eau.—Départ de la *Kamamalou* pour San-Francisco.—La mission de San-Carlos. — De la révolution de la Haute-Californie en 1836.—De l'attérage et de la rade de Monterey. . . . 71

CHAP. XI.— Départ de Monterey.— Exploration de l'île de la Guadeloupe.—Reconnaissance de la base des Alijos. —Mouillage de la *Vénus* dans la baie de la Madeleine (Basse-Californie).—Recherche de l'île Schelvoeck.— Baie de San-Lucas. —Baie de San-Pedro del Cabo. — Arrivée de la *Vénus* sur la côte du Mexique.—Ile Venado.—Mazatlan.—Vents du golfe de Cortès. . . . 141

CHAP. XII.—Arrivée de la *Vénus* au Mexique. —Mazatlan : sa population, son commerce, ses mouillages.— Vents généraux du golfe de Cortès ; Cordonace. —Ile Isabelle. — San-Blas : son chantier. — Tépic. — Acapulco : population, commerce, tremblements de terre. 165

Pages.

Chap. XIII.—Départ d'Acapulco. — Ile de Pâques. — Iles Juan Fernandez.—Retour au Chili. — Séjour à Valparaiso ; chasse au condor ; Rodeo et Matanzas sur les Haciendas.— Départ du Chili.— Iles Desventuradas, Saint-Ambroise et Saint-Félix.—Blocus du Callao.— Iles Hormigas. — Roche de l'Hercule. —Payta ; San-Miguel de Piûra ; village de Colan.—Départ du Pérou. 219

Chap. XIV. — Arrivée de la *Vénus* aux îles Galapagos. — Colonie de la Floriana.—Sa population.—Ses productions.— Fitz-Patrick. —Iles : Hood, Chatam, Barington, Porter, Dower, Bindloës, James ou Santiago, Abington, Wénams, Culpepers, Redondo, Albemarle et Narborought. 279

Chap. XV.—Départ des îles Galapagos. — Arrivée aux îles Marquises.— Exploration.— Baie d'Amanoa.— Le roi Youtâti.—Mœurs et coutumes des indigènes. 323

Chap. XVI.—Ile Tiburones.—Archipel Dangereux.—Iles de Corail.—O-Taïti.—Sommation à la reine Pomaré. —Réparations obtenues pour mauvais traitements faits à des Français. —Les missionnaires protestants ; leur pouvoir dans ces îles, l'usage qu'ils en font ; commerce; industrie des indigènes ; revenus des îles de la Société ; arrivée de la division d'Urville et Jaquinot ; départ d'O-Taïti.—Iles Emeo et Toubouai-Manou.— Ile Mangea. — Ile Rarotonga. — Iles de Kermadec. — Arrivée à la baie des îles de la Nouvelle-Zélande. . . 373

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

La *Relation du Voyage* formera 3 volumes in-8° imprimés sur grand papier vélin et accompagnés d'une grande carte générale du Monde, pour servir à l'itinéraire du voyage.

Le prix de chaque volume est de 9 fr.

L'*Atlas* formera environ 15 livraisons. Chaque livraison sera composée de 5 à 6 planches, sur très-beau papier jésus ; les costumes seront coloriés et les vues tirées sur papier de chine ou en couleur.

Le prix de chaque livraison est de 12 fr. 50 c.

La Relation se vendra séparément.

A. Pihan de la Forest, Imp. de la Cour de cassation, rue des Noyers, 37.